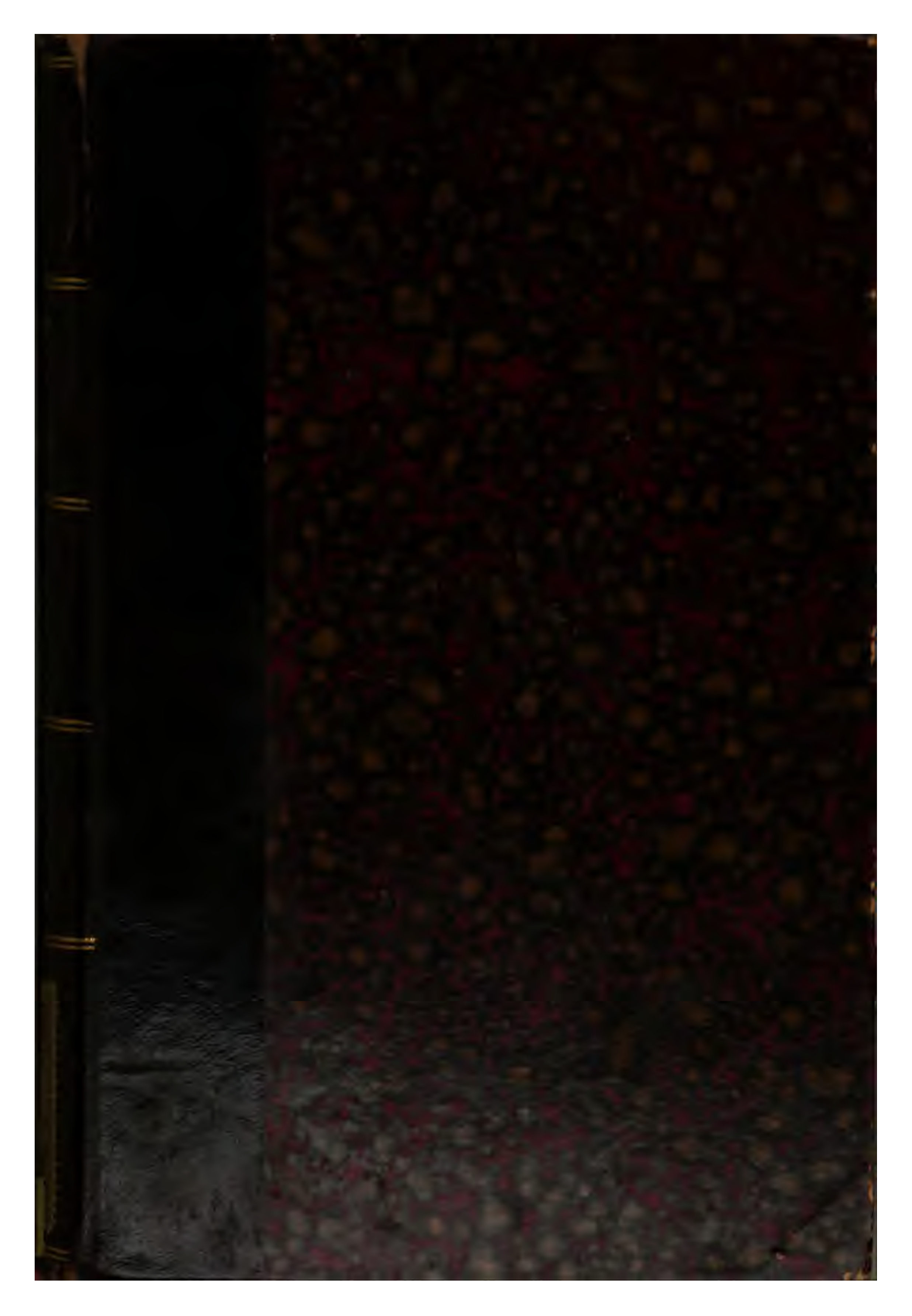


11055 c. 50/1

ROME

PENDANT

LE CONCILE

ROME

PENDANT

LE CONCILE

PAR

LOUIS VEUILLOT

> Sicut semper extrinsecus hostium perfectionibus dilatatur, sic intestinis falsorum fratrum tentationibus magis magisque purgatur. Purgabitur ergo, non inficietur, auxilio divini Spiritus, Ecclesia; cum illud quod ab adversa parte opponitur, studiosius discutietur, perfectius invenietur, robustius defensabitur.
>
> *Petrus Vener.*

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ
Éditeur des Bollandistes
25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN

1872

PRÉFACE

J'ai eu le bonheur de me trouver à Rome pendant le Concile, de savoir que j'assistais au plus grand spectacle que l'on pût avoir en ce monde, et d'être chargé de rendre compte de ce qui se passait au dehors de l'auguste Assemblée. L'ouvrage que je publie aujourd'hui est composé des lettres que j'adressai à cette occasion au journal l'*Univers*.

En les écrivant, je pensais à les recueillir, mais après les avoir complétées et corrigées. Je suis condamné à les reproduire telles qu'elles furent primitivement livrées au public. Les événements m'ont empêché de leur donner le soin littéraire qu'elles réclamaient. A peine ai-je pu parcourir les feuillets improvisés, expédiés sans les relire, et que de nombreuses omissions imposées à ma course trop rapide rendaient parfois inintelligibles. Quant à me servir des notes que j'avais réservées, il y a fallu renoncer. D'un côté, le temps me manque; de l'autre, le temps n'est pas venu.

Du reste, ce complément ne m'a pas paru aussi nécessaire que je l'avais d'abord cru. Je m'aperçois, après dix-huit mois, que les anecdotes n'ont pas l'importance dont plusieurs ouvriers en histoire de ce temps-ci les veulent gratifier. Une anecdote très-vraie d'ailleurs peut jeter un jour très-faux sur l'homme et l'événement qu'elle

prétend éclairer. Un homme n'est pas boiteux parce qu'il a choppé, et le grand événement ne sort pas de la petite cause qui paraît l'avoir déterminé. L'humeur de l'homme n'est pas son caractère, et son caractère lui-même n'est pas sa conscience. L'humeur et le caractère de l'homme font l'accident; la conscience et Dieu font l'événement.

Je publie mon livre avec ses lacunes qui pourront être aisément réparées, s'il en vaut la peine, et avec ses négligences qui importent peu. Malgré ses lacunes et malgré ses négligences, il présente un tableau assez juste de l'extérieur du Concile et de Rome pendant ces jours mémorables qui sont une grande époque de son histoire. On y voit quelque chose du dernier éclat d'une splendeur qui allait finir. Déjà cette Rome n'est plus. Elle renaîtra. Rome ne peut périr ou le monde périrait. Mais elle renaîtra autre que ne l'ont vue nos contemporains. L'invasion barbare, si longtemps arrêtée à ses portes, les a enfin franchies. Par un dessein de Dieu, Rome est présentement submergée. Sur la seule crête du Vatican, qui peut d'un moment à l'autre se voir couverte, elle est encore elle-même. La brutale stupidité du monde moderne a voulu que la civilisation chrétienne reçût cet outrage; les traces en seront visibles longtemps.

Je résiste à m'étendre sur ce sujet de deuil, de honte et de larmes; je craindrais de trop gémir lorsque d'invincibles pressentiments me disent d'espérer. Dieu nous a laissé Pie IX, il a prolongé ce règne de miracle, et rien de ce qui doit sauver et charmer l'avenir n'est arraché du sol natal de la grandeur et de la beauté, main-

tenant voilées de tant d'affreux nuages. Mais nous y avons vu le trône et nous ne voyons plus que la croix ; nous avons entendu l'*Hosanna*, et le *Crucifige*, accompagné de blasphèmes, frappe seul nos oreilles.

Un autre motif qui me décide à publier mon livre sans attendre pour le refaire un loisir qui peut-être ne viendra jamais, c'est qu'il rend témoignage à Pie IX, au Concile, et à ceux qui dans le Concile ont été les inébranlables gardiens de la vérité. Il rend témoignage de leur patience, de leur douceur, de leur charité indignement contestées par la fureur des partis. Assurément, ce témoignage n'est point nécessaire. L'histoire solennelle dira ce qu'il faut. Mais l'histoire est lente comme la justice ; elle fait de gros livres que la passion ne sait pas ou ne veut pas lire et qui laissent longtemps subsister la calomnie. Pallavicini n'a pas encore tout à fait éteint la médisance de Paolo Sarpi, et les contes de ce méchant ont été longtemps tout ce que le grand nombre des hommes instruits ont su du Concile de Trente. Tout en m'abstenant d'entrer dans aucun détail des choses d'intérieur, que je n'avais pas le droit de divulguer, n'ayant sollicité aucun privilége qui me permît d'user du secret du Concile, je n'ai pas laissé de répondre jour par jour à ce que disaient ceux qui prétendaient le savoir, qui le savaient parfois et qui se sont servis de la connaissance de la vérité pour mieux mentir. Mes lettres écrites au jour le jour, imprimées aussitôt, revenant immédiatement au seuil du Concile d'où elles étaient parties, par conséquent contrôlées de tout le monde, témoigneront avec quelque autorité contre les relations clandestines qui certainement

existent et viendront en lumière. Tout légers qu'ils sont, ces documents pourront donc rendre difficile et peut-être impraticable la diffamation d'un Paolo Sarpi, s'il en est un.

J'avais le dessein d'écrire une introduction sur les discussions et les polémiques qui ont précédé le Concile, et dans lesquelles l'*Univers* a pris sa part. C'était un long morceau, difficile pour un écrivain de la presse quotidienne. J'ai cru mieux faire de réimprimer les polémiques elles-mêmes, soutenues de notre côté avec autant de bonne foi que de bon cœur. Je crois que peu d'arguments proposés ou contre le Concile ou contre le grand objet qui allait le remplir ont échappé à notre examen. On s'étonnera du petit nombre et de la médiocrité de ces arguments que la passion d'un côté et de l'autre côté la patience ont fait durer si longtemps.

Par les dates, le lecteur verra de quel groupe sont venues les provocations, par qui devint nécessaire ce que l'on appelle la question de l'infaillibilité, et qui, par conséquent, a véritablement créé l'*opportunité,* sur laquelle on a combattu plusieurs mois. Ce détail n'est pas sans importance. Pour le mettre bien au jour, j'ai reproduit, aux pièces justificatives, deux documents français qui sont aujourd'hui véritablement lumineux. L'un est une sorte de manifeste publié par la rédaction du *Correspondant*, organe des libéraux catholiques : quoique rédigé, au moins en apparence, par des laïques, il contient tout le programme qu'a suivi l'Opposition. L'autre est un « avertissement » sous forme de lettre, que Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, crut devoir et pouvoir me

donner, peu de jours avant l'ouverture du Concile. Il s'y trouve assurément quantité de choses à présent et déjà tout à fait superflues et qui avaient plutôt pour but de ruiner le journal l'*Univers* que d'éclairer le Concile ou l'opinion. Mais cela même est presqu'un trait historique et tout au moins un trait de politique et de caractère qui éclaire des points sur lesquels je ne veux pas m'expliquer davantage.

J'ai mis en tête de mon recueil quelques lettres écrites de Rome en 1868, lorsque le Concile fut annoncé par le Saint-Père, pendant les fêtes du Centenaire de saint Pierre. Je ne sais pas si ces lettres méritaient de reparaître. Il m'a semblé que je pouvais reprendre jusque-là l'histoire du dix-neuvième Concile œcuménique. Si je me suis trompé, qu'on me le pardonne; il y est encore question de Rome, et c'est un sujet sur lequel je ne peux pas me résoudre à perdre rien de ce que j'ai écrit.

INTRODUCTION

Les fêtes du Centenaire et l'annonce du Concile.

I

VUE DE L'ITALIE RÉGÉNÉRÉE.

Rome, 22 juin 1867.

C'est par Suze qu'on entre en Italie, je serais tenté de dire en *Cavourie*. Autrefois Suze avait la physionomie honnête et tranquille de tout cet honnête et tranquille Piémont, qui était l'un des pays respectables de la terre. Ce n'était pas encore l'Italie, mais on approchait. On sentait que cette frontière recevait les visites du soleil. Le soleil venait là en bonhomme, désarmé, comme pour se reposer. Je ne sais pas ce que le soleil fait de bon et d'aimable à Suze maintenant, mais certainement il y éclaire de sauvages douaniers.

J'ai vu bien des douaniers dans ma vie. J'ai vu ceux de l'ancienne Italie, contre qui l'on criait tant ;

j'ai vu ceux de la France. Ils ne m'ont nulle part réjoui les yeux. Le douanier de Suze a été créé pour la désolation du voyageur. On ne saurait imaginer rien de plus important, de plus rustre, de plus sot. O voyageur, méfiez-vous du douanier de Suze! Cet oison à griffes va au fond des malles, déplie les mouchoirs, ouvre l'étui à chapeau et l'étui à lorgnette. Les ayant bien étudiés, il les rouvre et cherche encore à saisir. J'avais une livre de tabac; le douanier de Suze a voulu l'*incamérer*, puis la frapper d'une amende de 71 francs, puis il a transigé pour 4 fr. 50... Et c'est dans l'espoir de voir enfin la suppression ou tout au moins l'adoucissement des douanes, que tant d'honnêtes gens ont applaudi aux révolutions de l'Italie!

Turin, comme Suze, comme l'Italie, comme le monde, a l'air de quelque chose d'ébauché qui croulera avant d'arriver au couronnement de l'édifice. Turin jadis si correct! Nous y achetâmes des journaux dans une gare pleine de jactance, historiée, peinturlurée, attifée de tous les atours d'une gare de capitale, et portant ce décor avec la noblesse d'un café chantant. Les journaux étaient de Florence. Il y en avait des piles. Nous demandâmes l'*Unità cattolica*, mais nous arrivions trop tard. Les deux journaux les plus estimés de l'Italie et les plus lus sont l'*Unità*, de Turin, et la *Civiltà*, de Rome, qui tiennent aussi le premier rang parmi les jour-

naux catholiques du monde. On y trouve un talent, un bon sens, un courage, une probité qui n'existent point ailleurs; mais la Révolution supporte sans le moindre inconvénient pour elle cette véritable popularité. Il n'y a rien que la Révolution ait moins à craindre que l'opinion des honnêtes gens, et je ne sais pas si quelque chose peut mieux peindre l'état du monde.

Le premier article sur lequel tombèrent mes yeux, dans le premier journal que j'ouvris, témoignait de la grande préoccupation des Italiens en ce moment. C'est le pèlerinage de Rome. Ils en sont littéralement stupéfaits. Tous les articles de fond roulent làdessus, c'est le sujet de toutes les caricatures. On voit que les ouvriers de la Révolution croyaient bien en avoir fini avec l'Église catholique, qu'ils croyaient bien qu'elle avait succombé sous l'effort simultané et persévérant de leurs livres, de leurs brochures, de leurs articles, de leurs rapines, de leurs persécutions. Cependant la multitude court à l'appel du Vicaire de Jésus-Christ, comme si M. Renan n'était pas plus lu que M. Peyrat ou que M. Mazade.

L'Opinione, prenant son parti de ce fait inattendu, cherche à s'en accommoder. Elle fait remarquer l'indulgente sérénité, la bonne grâce, la merveilleuse grandeur d'âme avec laquelle les Italiens laissent passer tous ces prêtres qui vont à Rome : « Du « moins, M. Veuillot pourra voir si les Italiens,

« comme il le dit, mangent chaque jour deux prêtres « à leurs deux repas, et si la religion, en Italie, « n'est pas dans les meilleures conditions de li- « berté. » M. Veuillot peut attester que les Italiens, en effet, *per oggi*, ne mangent pas les prêtres; ils se contentent de les écorcher, et pas toujours sans les insulter.

A Bologne, à Ancône, même à Florence, quelques groupes de nos pèlerins ont été hués par la canaille. Les caricatures s'emploient de leur mieux à leur procurer ces avanies. La caricature souille tous les chemins; on ne voit actuellement rien en France qui soit si platement ignominieux et qui révèle un pareil fonds d'objecte scélératesse. Ce sont des jovialités de bagne.

Nous avons passé un jour à Florence. Hélas! je n'avais point vu Florence depuis 1838. Une des choses que j'y avais remarquées alors, c'était la chasteté des murailles. Aujourd'hui, la politique s'y ajoute à l'obscénité, et cette politique est séditieuse. La police efface avec soin ces graphites irrévérencieux et inconstitutionnels; ils reparaissent toujours. Le cri de la muraille, hier, était : *Viva Polcinelli!* Ce Polcinelli est un bonhomme qui a dit quelque chose à la Chambre des députés contre l'impôt sur la mouture. Il y a aussi des : *Morte!* en abondance.

Je suis entré à la Chambre des députés, au *Palazzo Vecchio*. C'est une grande salle sourde et sombre.

On discutait sur les fusils de la garde nationale. J'ai eu la satisfaction d'entendre la voix du ministre de la guerre, M. de Revel. Il ne gagnerait pas sa vie comme ténor. J'aurais voulu voir M. Urbain Rattazzi, mari de madame Rattazzi. Même sans M. Rattazzi, vous ne sauriez imaginer à quel point cette assemblée a l'air de peu de chose.

Sur la porte du palais on a laissé la vieille inscription de Florence, deux mots autour du monogramme du Christ : *Rex regum*, *Dominus dominantium*. Les députés passent par cette porte, et l'œil hébété de Florence n'y voit plus rien. *Viva Polcinelli !*

J'ai visité le couvent de Saint-Marc, qu'habitèrent saint Antonin, Savonarole, Fra Angelico et Fra Bartholomeo. On en fait un musée. Quelques religieux y restent comme gardiens, en attendant qu'on leur ait bâti un autre cloître, qu'ils ont grande chance de n'habiter jamais. J'ai vu un à un, moins longtemps que je ne l'aurais désiré, les beaux ouvrages de Fra Angelico. Priant Dieu et pleurant, il peignit dans presque chaque cellule ces incomparables vignettes, pour que chacun de ses frères eût constamment sous les yeux une image du Rédempteur. Après trois siècles, ces inspirations de sa piété empêchent que son cher couvent ne soit livré aux profanateurs et aux démolisseurs. Les lois que l'on fait au Palais-Vieux ne dureront pas si longtemps et ne conserveront pas l'Italie.

Enfin, à travers les tunnels, les poussières, nous sommes arrivés à Rome. On nous donne aussitôt la grande nouvelle de la convocation imminente du Concile œcuménique : c'est-à-dire que Rome, désarmée, assiégée, sans appui visible sur la terre, prend officiellement en main les rênes du monde. Le passage de Florence à Rome est le passage de la mort à la vie. Cela semble long. Il y a des tunnels à passer et d'abominables fondrières à franchir : mais la lumière apparaît, et l'on sait où l'on va, et ce qu'il faut ne pas faire, et ce qu'il faut faire, et qu'il reste un homme dans le genre humain.

Le lendemain de mon arrivée, c'était la Fête-Dieu. Après tant de voyages à Rome, cette pompe divine m'était encore inconnue. On tend quelques toiles, on attache aux murailles quelques tapisseries, belles surtout par leur antiquité, on suspend quelques guirlandes, on jette sur le pavé un peu de sable jaune parsemé de feuillages. Le moindre village fait autant de frais, et c'est bien peu de chose que ce décor, en comparaison d'un grand jour d'Opéra ou d'Hôtel de Ville. Mais on est à Rome, et la procession se déroule sur la place du Vatican, sur le sol du cirque de Néron, autour de l'obélisque dressé en l'honneur des dieux Auguste et Tibère, relevé par la main de Sixte-Quint, qui lui fit porter une parcelle du bois de la Croix.

On voit passer par longues files les ordres reli-

gieux, le clergé romain, les curés de Rome, les chapitres des basiliques, les évêques, les archevêques, les patriarches, les cardinaux. La richesse des ornements disparaît devant la majesté des noms, des situations et des visages. Je revoyais là, vivants, tous ces types que je venais d'admirer à Florence dans les peintures d'Angelico. Ce sont les mêmes traits, les mêmes expressions. Grâces à Dieu, ces hommes vivent encore et le monde les verra.

Parmi ces vieillards augustes, nous avons reconnu et salué dans nos cœurs plusieurs de nos vénérables évêques de France, chargés d'œuvres et d'années. Oh! que ce spectacle était grand, et quel horizon il ouvrait devant nos yeux ennuyés des mortes et stériles splendeurs de la matière! Enfin le Pape parut, à genoux, le Saint-Sacrement dans les mains, calme au milieu de cette foule comme s'il était seul dans son oratoire, le front appuyé sur l'ostensoir d'or : et quelque chose disait à la multitude que cette figure immobile et vivante était l'appui du monde.

En fermant les yeux on eût pu se croire dans un désert; il n'y avait d'autre bruit que le gazouillement des fontaines. Quel moment, quels soupirs, quelles larmes à toutes les paupières quand les fronts relevés se tournèrent vers l'éclatante vision qui passait! Et c'est le lieu où Néron courait emporté sur son char, à travers les chrétiens enduits de résine et brûlant comme des torches, pour éclairer les jeux

du maître de l'empire, souverain pontife des dieux que s'était forgés la raison humaine !

II

ROME, PIE IX ET LE CONCILE.

24 juin 1867.

On voit dans Paris de prétendues paysannes napolitaines et romaines, traînant un costume mélangé de parisien, qui ne font guère penser aux madones de Raphaël. Elles ont parfois un reste de pittoresque sur le dos ; s'il se trouve un reste de vertu dans le cœur, Dieu le veuille, mais *chi lo sa?* Telles qu'elles sont, chaussées de bottines éculées, enveloppées de tartan, vivant de mauvaise mendicité et de plus mauvais travail, esclaves, par-dessus le marché, d'un entrepreneur qui gagne à leurs vices et tond sur leur misère, ces pauvres exportées vous représentent bien l'Italie de Victor-Emmanuel. Le mâle de cette espèce est particulièrement visible dans le pays de Florence. A la station de Pistoja, j'en ai entrevu un type remarquable.

C'était un garçon de trente ans, magnifique de stature, de visage, de barbe, d'œil noir; un Antinoüs en moustaches et en veste de coutil; et toute sa per-

sonne semblait trempée d'abjection. Cet admirable drôle, côtoyant la longue file des wagons remplis de prêtres, s'amusait à marmotter des invocations grotesques, dans lesquelles il insultait les noms de Jésus et de Marie et se moquait de la foi des voyageurs. Près de lui, un pauvre diable d'employé inférieur souriait avec une complaisance embarrassée. Un regard significatif, un mot plus significatif encore lui firent comprendre qu'on l'entendait, il baissa le nez et se tut. Quand le train se remit en marche, il redressa la tête, caressant superbement sa moustache de l'air qu'aurait pu prendre le général d'armée Fracassini, s'il avait pu voir fuir les Autrichiens.

La traversée de l'Italie est désagréable, à cause de l'abondance de ces figures. Les prêtres qui ont été insultés ne l'ont pas été par le peuple, mais par ces messieurs-là, qui tiennent les emplois de tout ordre. Ils finiront par s'attirer les réprimandes sensibles qui leur sont mille fois dues, et alors ils deviendront très-prudents. Même dans la guerre au « clérical » qui est leur triomphe, les héros de la nouvelle Italie prennent soin d'assurer leurs derrières; toujours *lo spadone a due gambe* fait partie de leur armement, et la poudre d'escampette est la principale de leurs munitions.

Ni la grossièreté ni l'impertinence fanfaronne des italianissimes n'altèrent encore l'ancienne bonne

physionomie du peuple romain. La courtoisie italienne s'est réfugiée dans Rome. On ne signale pas un trait d'irrévérence, les murs ne font point de grimaces obscènes, ne hurlent point des cris de mort. Toute la ville a une physionomie de bonne humeur cordiale. Les cochers, aussi occupés que partout ailleurs, ni ne blasphèment, ni ne frappent, ni n'écrasent, ni ne refusent de marcher, et généralement ne réclament que ce qui leur est dù. J'aurais d'autres singularités à marquer; celle-ci suffit pour l'étonnement d'un jour.

Il faut pourtant que le progrès entre aussi dans Rome. Il y est. Tout à l'heure je l'ai salué; il m'a pris un *baïocco*.

Sur la *piazzetta* de Saint-Charles, au Corso, à la porte d'un café, une petite table placée à l'air et à l'ombre m'invite irrésistiblement à déjeuner. Une tasse de café au lait, une pagnotte, deux admirables figues fraîches laissant échapper des perles de miel, deux de ces figues que l'empereur Auguste aimait tant, un grand verre de belle eau, le spectacle animé de la rue, la vue et le voisinage d'un balcon tendu d'étoffes brillantes, — combien estimeriez-vous tout cela? J'ai payé cinq sous, et c'était trop cher : il y avait un baïocco de trop, le baïocco du progrès!

Parlons sérieusement. Vous ne pouvez imaginer l'abondance de vie qui coule en ce moment dans Rome. Les fontaines jaillissantes et bondissantes qui

réjouissent la ville ne sont qu'une faible image de ce torrent. A Paris, vous avez l'agitation; elle ne manque pas ici. On peut se régaler du bruit des voitures; comme les eaux des jardins de Condé, elles ne se taisent ni jour ni nuit. Mais ici, sur trois de ces voitures qui courent à grand tapage, l'on peut calculer qu'une au moins, et souvent deux et trois, portent des idées. Voilà ce que Paris n'offre point dans la même mesure. Tous les visiteurs de Paris sont à la curiosité ou aux affaires terrestres, tous les visiteurs de Rome sont à la grandeur, à la beauté, à la sainteté, aux choses de l'esprit, aux affaires éternelles.

On aura beau s'enivrer des merveilles de l'Exposition universelle, et je n'en veux point médire : c'est très-différent de revenir du compartiment chinois et même de la galerie de l'histoire du travail, ou de revenir du Vatican, du Colysée, des prisons Mamertines, de la voie Appia. La présence imposante des souverains entourés de leurs hommes de guerre n'éveille pas des pensées d'un ordre aussi grand que la vue de Pie IX entouré des évêques inclinés devant le crucifix. C'est autre chose de raisonner sur les dispositions secrètes des maîtres de la politique humaine et sur la portée des dernières conférences de Londres, ou de calculer la portée de cette politique divine qui convoque le Concile œcuménique pour rasseoir la raison ébranlée du genre humain.

Le Concile est le sujet de tous les entretiens. Il relègue bien loin quantité de petites questions et de *faits divers* dont on s'occuperait en d'autres temps. On sort des anecdotes et des mémoires pour entrer dans l'histoire universelle. Tout à l'heure va être écrite une des grandes et nobles pages des annales de l'humanité. Le Concile, voilà ce que le dix-neuvième siècle laissera de plus considérable à l'avenir. Une grande voix a dit que la Révolution, commencée par la proclamation des droits de l'homme, ne finirait que par la proclamation des droits de Dieu. Il serait téméraire et presque insensé de prétendre que la Révolution va finir; mais le jour où le Concile sera indiqué, on pourra dire que la contre-révolution commence.

Il y aura enfin une voie ouverte pour sortir de l'anarchie sans tomber dans la tyrannie, et toutes les âmes droites, maintenant désolées par leur fatal isolement, connaîtront le terrain où elles pourront et devront s'unir.

C'était une idée des dernières années de Rossi. Un jour, à la veille de 1848, causant avec un prêtre français, Rossi, ambassadeur de Louis-Philippe à Rome, se laissa aller à lui conter sa vie pleine de tous les essais et de toutes les aventures de la pensée moderne. A la fin de cette sorte de confession, il ajouta : « Je peux dire que j'ai tout vu... excepté pourtant un concile œcuménique; — et je ne désespère pas

de le voir. » Il l'aurait pu voir, en effet, sans le poignard de la Révolution. Mais le poignard de la Révolution ne peut rien sur les desseins de Dieu.

La parole de Rossi étonna fort l'homme distingué qui l'écoutait (1). Il y a vingt ans, l'on ne pensait pas généralement que le monde pût de sitôt se trouver mûr pour un Concile. Rossi n'était pas un homme ordinaire. Il avait su quelque chose de l'Église, il l'avait oublié; il commençait à le réapprendre et à le savoir mieux. Une des fonctions divinement imposées au *diable* est souvent d'enseigner le catéchisme, et alors il y excelle. Éclairé de ces lueurs renaissantes, Rossi devinait que l'Église seule pourrait et saurait prononcer le *Fiat lux* qui débrouillerait le chaos dans lequel est retombé le monde.

Le moment est arrivé. L'industrie, parmi ses merveilles, n'a pu produire un phare capable de guider l'esprit humain. En présence de ce dénuement, Pie IX ouvre sa bouche sacrée, et la grande parole,

(1) C'était Mgr P. P. La Croix, clerc national de France, vieillard plein de vivacité, de littérature et de souvenirs, plein surtout de l'amour de Rome où il vécut plus de quarante ans, voyant tout le monde et aimé de tout le monde. On a pu dire de lui qu'il savait Rome *par cœur* et que le demi-siècle qu'il y a passé n'a été qu'une contemplation et qu'un ravissement. Il est mort avant l'invasion piémontaise et Dieu lui a épargné d'en voir les horreurs, qui l'eussent tué. Au moment de rendre le dernier soupir, le bon vieillard traduisait à ses amis une inscription qu'il avait souvent fait lire aux visiteurs de Rome sur un tombeau de Saint-Pierre *in montorio* :

Douce me fut la vie et douce m'est la mort.

le *Fiat lux*, va sortir de ses lèvres. Il semble que déjà la lumière émerge du noir horizon. On sait le jour où la première lueur apparaîtra, comme on sait le moment précis où doit se montrer la première pointe de l'aurore. A mon avis, beaucoup d'hommes qui auraient pu désirer de vivre en une autre époque doivent maintenant se réjouir de vivre en celle-ci, car elle sera une des dates solennelles de l'histoire ; elle verra tout au moins poser la pierre inébranlable de la reconstruction. Il y a ici, je ne dirai pas une espérance, mais une sorte de conviction unanime, que Pie IX ouvrira, présidera, sanctionnera le concile dont le nom va s'inscrire, pour toute la durée des âges, à côté et peut-être au-dessus des grands noms de Nicée et de Trente.

Oui, et encore une fois durant ce mémorable pontificat, le monde étonné verra les événements suspendre ou ordonner leur tumulte, de telle façon que le Vicaire de Jésus-Christ puisse faire ce qu'il veut faire à la gloire et pour le salut de l'immortelle Église du Christ. L'Europe a maintenant quelque raison de compter sur environ deux années de paix, parce qu'il faut que le Concile se tienne, Pie IX en ayant assigné le jour.

Nous invitons les libres-penseurs qui osent encore penser à considérer ceci : Des fenêtres du Vatican, Pie IX peut voir les tentes des Piémontais, les tentes du Barbare, établies sur son domaine usurpé. Il est sans

armes et sans remparts contre l'ennemi puissant qui veut lui prendre Rome, il entend les cris qui célèbrent la chute imminente de l'édifice chrétien, il peut, comme tout autre homme, se demander par quel miracle il n'a pas encore péri : c'est dans ce moment-là que les entrailles engourdies de la terre s'émeuvent à la voix du Pontife, pour enfanter de nouveau la civilisation de la Croix.

Ils ont parlé de démolir Saint-Pierre : en effet, l'immense basilique devient trop étroite pour la foule : il faudra sans doute en élargir les dimensions et faire place pour le genre humain, autour de ce tombeau immuable et immortel.

III

LE ROLE DU JOURNALISTE.

25 juin 1867.

Je suis dans la dernière admiration des belles choses que les journaux disent de moi, et je ne peux résister à un mouvement de vaine gloire. Suivant le *Mémorial diplomatique*, le gouvernement impérial daigne s'inquiéter de l'opposition systématique dont je le persécute, et réclame à ce sujet auprès du gouvernement pontifical, lequel me fera sans doute savoir que j'ai tort. En sorte que, dans ce moment pressé, à travers l'Exposition universelle et le Centenaire de saint

Pierre, en attendant l'arrivée du Grand-Turc et la convocation du Concile, j'occupe le Pape et l'Empereur. Situation admirable pour un petit journaliste de 8,000 abonnés!

Un autre confrère me tresse une autre couronne. Il ne peut croire que j'aie quitté mon beau bureau de Paris, orné de 8,000 abonnés, à une portée de fiacre de l'Exposition, dans la seule vue de baiser le pied de la statue de saint Pierre, et de réciter un *Miserere* et un *Ave Maria* devant la croix du Colysée. Il m'attribue un dessein plus vaste, tout à fait grandiose : je voudrais détourner le Pape de venir à l'Exposition universelle, et le dissuader de convoquer le Concile. Cela encore est magnifique, et vraiment mon confrère est trop bon. J'aurais cru qu'il ne pourrait prêter des conceptions de cette importance qu'à des hommes tout à fait autorisés à ne pas douter d'eux-mêmes, tels que MM. Havin et Grandguillot.

Il m'en coûte de dissiper des illusions dont notre profession, un peu plus qu'endommagée, peut avoir besoin. Dans un temps où plusieurs publicistes, pour se faire lire, sont réduits à donner des layettes et du Champfleury, je serais flatté de faire honneur à ces pauvres journalistes, en montrant à toute la terre un journaliste si bien emmanché dans les grandes affaires du monde. Par là, les peuples apprendraient à mieux connaître ces personnages contestés; on s'expliquerait généralement pourquoi la photogra-

phie leur donne des mines si fières et les montre partout aussi décorés qu'Abd-el-Kader ou qu'Alexandre Dumas. Malheureusement il faut dire la vérité, et la vérité est que tant de *réclames* sont bien mal placées sur mes épaules

Je suis à Rome, c'est certain; j'y suis bien, rien n'est plus sûr; je n'y suis pas venu pour rien, j'avoue encore cela. Ce qu'il faut pourtant ajouter, c'est que personne n'y est plus petit garçon que moi, non-seulement à mes propres yeux, mais encore aux yeux d'autrui. J'habite à la cime d'un escalier de péperin, qui n'est pas usé par les pieds des grandeurs humaines; je ne tiens là aucun conseil sur l'impulsion qu'il convient de donner aux affaires du monde.

Je descends de là pour visiter des patrons à qui je demande ce qu'ils pensent; et, pour leur dire ce que je pense moi-même, j'attends qu'ils daignent me le demander. Je n'ai pas vu encore le Saint-Père et je ne sais si j'aurai ce bonheur, à cause de la multitude de personnes plus considérables que moi qui l'ont sollicité avant moi et qui ont à dire plus de choses que moi. Et comme d'ailleurs les églises ne me sont pas fermées et que le pied de bronze est toujours dans Saint-Pierre à portée de mes lèvres, et comme aussi je conserve la liberté de me mettre à genoux dans la rue devant le bon Dieu et devant le Pape lorsqu'ils passent, le but de mon voyage est parfaitement rempli.

Entre les nombreuses raisons pour lesquelles je suis catholique et qui toutes satisfont pleinement ma raison, il en est une qui m'est particulièrement précieuse : c'est que la foi catholique me dispense absolument du souci de gouverner mon Église ; et, par parenthèse, je ne puis comprendre pourquoi l'esprit si élevé de M. Guizot ne se rend pas à cette raison-là. Je fais en ce moment mon huitième pèlerinage ; s'il plaît à Dieu, ce ne sera pas le dernier.

Je n'aurais pas visité Rome tant de fois, malgré sa beauté incomparable, et je ne sentirais pas la pleine allégresse qui m'y ramène invinciblement, si j'y devais apporter des avis. On propose aux Catholiques de soutenir et défendre jusqu'à l'effusion de leur sang, *inclusivè*, la croyance à l'infaillibilité de Pierre : il y a longtemps, pour mon compte, que j'ai fait ce vœu, et je le regarde comme un des vœux du baptême. On peut ne point le renouveler explicitement, mais je ne vois nul moyen d'être catholique sans l'accomplir. Dès lors, je n'ai ici qu'à entendre : entendre, c'est croire ; croire, c'est obéir.

On me dira que le journalisme est essentiellement un métier de donneur d'avis. Je le veux bien ; et, en effet, je ne renonce pas à donner des avis. Je prétends même en donner, au besoin, que d'autres peut-être ne donneraient pas. Je serais d'autant plus disposé à m'y entêter que je sais ce qu'il en coûte ; mais ce n'est pas à Rome que je trouve nécessaire de donner des

avis. Tout en estimant assez ma profession, de la manière dont je la veux pratiquer, pour la préférer à toute autre et lui sacrifier beaucoup, je me flatte de lui connaître des limites et de les savoir observer.

J'écris un journal catholique non comme ayant une *mission*, mais parce que j'ai une *permission ;* que l'on veuille bien saisir cette nuance très-sérieuse. Et si la permission pouvait s'étendre jusqu'à m'immiscer dans le gouvernement de l'Église, alors je la passerais au chœur hardi des abbés de l'*Etendard*. Plutôt que d'en user moi-même, je crois que je me couperais la main ! J'aimerais mieux faire de la littérature dans la *Revue des Deux-Mondes*, entre M. le prosateur Mazade et M. le poëte Pailleron.

J'ai des scrupules encore plus étranges. Je me donne des limites même en politique, et quand le *Mémorial diplomatique* m'accuse de faire une opposition *systématique* au gouvernement impérial, c'est encore un honneur que je ne mérite pas. Je ne peux même comprendre son erreur qu'en supposant qu'il ne lit pas l'*Univers* et qu'il ignore les obligations de la conscience chrétienne. L'opposition systématique est un parti pris d'injustice, par conséquent, un parti pris de mensonge.

Je n'aurais point demandé et je n'aurais point obtenu la permission de faire cela, par cette raison toute simple qu'il ne nous est point permis de mentir. C'est ce que j'ai dit au ministre de l'intérieur,

après que l'autorisation m'eut été donnée de faire reparaître l'*Univers*, et nous sommes tous très-fermes à rester dans cette ligne, sévèrement gardée autrefois. Elle n'est pas la plus favorable aux développements du talent d'écrire, et elle nuit à la popularité du journal, mais la conscience y trouve des forces pour d'autres besognes.

Si donc j'ai le bonheur de voir le Saint-Père et d'entendre un mot de sa bouche qui me soit spécialement adressé, je suis à peu près certain qu'il ne sera pas question des reproches du *Mémorial diplomatique*, et je peux dire d'avance tout ce qui se passera. Je m'agenouillerai, je baiserai le pied du Saint-Père, je lui dirai que j'ai pris l'audace de lui dérober un moment, parce que, dans l'Évangile, le lépreux guéri est loué d'être revenu pour remercier son bienfaiteur. Il me recommandera de servir fortement la vérité, d'aimer inébranlablement la justice, d'observer la charité ; il daignera me bénir, moi et mes frères, et tous ceux que sa bonté sait bien que je porte dans mon cœur ; je baiserai de nouveau le bas de sa robe royale, et je reviendrai plein de reconnaissance, de courage, de joie et d'amour.

IV

VUES DE ROME. — LA CHAIRE DE SAINT PIERRE. — LA FÊTE.

27 juin 1867.

Trois ou quatre fois par jour j'ai envie de vous décrire Rome, ou plutôt je l'ai toujours ; encore en ce moment elle me tient plus que jamais, et j'y renonce encore. Par où commencer? Le soleil, les lieux, les hommes? Tout est divers, tout est beau, tout éblouit. La moindre course est un voyage à travers l'histoire des quatre parties du monde. On a ici, vivants et se mêlant, le passé, le présent et l'avenir; oui, l'avenir aussi, et plus encore que tout le reste! C'est ici le grand réservoir d'où l'avenir coulera et s'épanchera sur le genre humain. On en est convaincu pour peu que l'on sache voir et entendre. Les destinées du monde sont ici pour longtemps, pour toujours. J'en donnerai la raison en deux mots à M. Taine, qui prétend que Rome « sent le mort » : Ici sont les choses pour lesquelles on meurt. Je crois que M. Taine peut comprendre cela. S'il ne comprend point, il a trahi son intelligence encore plus que je ne pensais.

Écoutez ce petit récit d'une demi-matinée.

Je suis sorti de bon matin et je suis entré dans une église près de mon logis. Déjà une centaine de messes y avaient été dites. On célèbre à Rome, en ce moment, dix mille messes tous les matins, et quel est le coin de la terre qui ne fournit pas sa parcelle dans ce foyer ou plutôt dans ce volcan d'encens ? Car il n'y a guère de diocèse et de mission qui n'ait ici député son évêque ou quelqu'un de ses prêtres auprès de celui qui est l'Évêque et le prêtre universel, et, comme l'a dit l'évêque de Tulle, « le véritable *prince de l'âme publique,* » expression que Cicéron employait à moins juste titre pour qualifier le sénat romain.

Après la messe, j'entrepris de visiter quelques évêques. Au bout de deux ou trois heures, j'avais vu des prélats français, allemands, hongrois, anglais, suisses, des missionnaires de l'Amérique et de l'Asie, des écrivains, des docteurs, des orateurs, surtout des apôtres. En faisant ces courses, j'avais parcouru divers quartiers de Rome et salué au passage les souvenirs accumulés de plus de deux mille ans d'histoire; j'avais passé devant les chambres du conclave où Pie IX fut élu, devant le palais du Quirinal où il fut prisonnier, devant la colonne Trajane surmontée de la statue de saint Pierre, devant le Panthéon d'Agrippa, au pied de la colonne Antonine ; j'étais entré dans le beau couvent de la *Minerve*, transformé en caserne pendant la protection française, mainte-

nant reblanchi, rendu à sa paix et à sa dignité, purgé de l'odeur soldatesque, et n'ayant rien gardé de cette époque gênante, sauf quelques traits d'esprit militaire sur les fresques du cloître, témoignages pénibles que la charité des religieux voudra sans doute effacer.

Mes courses finies, j'allai faire un tour au Capitole. Il y a une salle de portraits des empereurs depuis Jules César jusqu'à Julien l'Apostat, dont l'intérêt historique est incomparable. C'est là qu'on entend, qu'on sent l'histoire romaine, et qu'on lit ce que le vice et l'orgueil peuvent écrire sur un visage humain. La plus ingrate figure de ce musée est celle de Julien l'Apostat. Il est plus impudent que Caligula, qui disait : *J'ai une qualité, mon impudence !* plus cruel même que Néron, tout à fait tourné à la bête ; plus fat dans sa négligence calculée que l'impatientant Lucius Verus, dont il faut retrouver partout la tête savamment ébouriffée. A quelle étrange illusion ont cédé quelques-uns des nôtres, qui se sont pris de faiblesse pour cet abominable Trissotin, dans lequel ils ont voulu voir une première ébauche des réconciliateurs de l'Église et de l'esprit du monde !

Julien n'est pas le type de l'errant qui s'égare et cherche avec un reste de bonne foi. C'est le sot savant de notre époque, qui se travaille pour ne pas savoir, qui ne veut pas savoir pour ne pas croire, qui ne veut pas croire pour ne point obéir. Le faquin

s'était mis en tête de détruire le Christianisme, ne voyant que ce moyen à sa portée de faire une grande chose. Cela est bien écrit sur son vulgaire visage, plein du stupide contentement de soi. Julien, de nos jours, est économiste, penseur, écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*, et, pour ne désigner personne, le plus ennuyeux ; il va entrer à l'Académie des sciences morales et politiques, il sera élu par le suffrage de Marc-Aurèle, depuis longtemps modérateur de cette assemblée.

C'est au Capitole qu'est la belle statue du gladiateur expirant. Il est blessé, il est tombé, le bras sur lequel il se soutient encore fléchit, il va s'allonger dans la poussière; tout à l'heure, des crocs de fer mordront son cadavre palpitant et le tireront hors de l'arène, où quelque novice, s'il n'est pas tout à fait mort, l'achèvera pour se former la main. Il y a dans cette figure une expression de douleur défaillante qui fait saigner le cœur. On voit la scène, on entend les cris du peuple qui applaudissent à cette mort élégante, et saluent le coup savant du vainqueur. C'était la civilisation que voulait ressusciter Julien, les jeux que Marc-Aurèle, en les désapprouvant, tolérait pour l'amusement de Commode. Cette civilisation était éminemment favorable à la statuaire : nous avons des amateurs du beau qui la regrettent et qui parlent de la restaurer; ma pensée les évoqua.

Vous ne pouvez imaginer quel effet font ces aima-

bles rêveurs, considérés du haut du Capitole. Le premier de leur espèce dans les temps modernes fut l'Anglais Gibbon, un grassouillet malsain qui prétendait aussi, comme Julien, élaguer le Christ. Et Gibbon avait pris cette idée au Capitole, lieu redoutable à beaucoup de pauvres cervelles que le contact de l'eau bénite ne garantit plus. Peut-être était-il accoudé à cette même fenêtre de la salle du gladiateur, d'où l'on voit d'un même coup d'œil l'arc de Septime-Sévère, l'arc de Titus, le Palatin, le Campanile de Sainte-Françoise Romaine, le Colysée, plus loin les Thermes de Titus, à gauche Sainte-Marie-Majeure et d'autres monuments, et d'autres ruines. Quel tableau, quelle histoire et quelles beautés! Gibbon s'indigna de voir des moines sur la voie des triomphateurs. La Révolution est venue, elle a poussé jusqu'ici, à diverses reprises, le flot de ses armées purifiantes. Gibbon en est mort de peur; les moines sont revenus.

Le Forum est leur promenade favorite. Tout en traînant leurs sandales sur la voie Sacrée, — à la manière de gens qui se sentent chez eux, — les moines ne laissent pas de s'occuper des affaires du monde. Ils n'ont pas si peur que l'on croirait. Ils disent qu'ils auront toujours quelque chose à faire, et qu'enfin le plus mauvais temps où les chrétiens puissent vivre n'est pas celui où il faut combattre, souffrir et mourir pour la vérité. Ils croient à la solidité du Vatican. Ils sont de ceux qui estiment que,

si le Vatican venait à crouler, ses débris rouleraient par le monde, écrasant les trônes, les institutions, les peuples, lapidant partout la race humaine. Mais à leur avis le monde n'en est pas là; et ce qui coulera du Vatican, ce qui coulera de la pierre placée par Jésus-Christ, ce sont les eaux vives et fécondantes de la doctrine; et la pioche même qui voudra déchirer et déraciner cette pierre en fera jaillir la source de vie.

Vendredi.

Je vous ai laissés hier pour reprendre mes courses. J'ai beau me dire que je suis un vieil hôte de Rome, que j'ai tout vu; je me laisse tenter et je repars. Nos prêtres me donnent l'exemple de ne pas craindre les flèches de midi. On les voit partout, en fiacre, en omnibus, le plus grand nombre à pied, disant leur bréviaire au grand soleil, pour ne pas perdre un instant. Ce sont de rudes piétons, une race de fer, habitués à porter la chaleur du jour. Du matin au soir, toutes les églises sont remplies de ces vigoureux pèlerins. Ils s'assistent réciproquement à la sainte messe. On voit de vieux prêtres, la tête blanche, les épaules courbées, qui font fonction d'enfant de chœur auprès de quelque jeune confrère, et peu de spectacles sont plus attendrissants.

J'ai eu ce matin une des vives émotions de ma vie.

J'étais entré à Saint-Pierre, et j'entendais la messe dans la chapelle des âmes du Purgatoire, où est la belle *Pietà* de Michel-Ange, lorsque tout à coup le chant du *Te Deum* retentit, venant, à ce qu'il me parut, du haut de la basilique. La messe finie, j'y allai, et j'arrivai juste à la chapelle de la Sainte-Vierge, ornée d'une manière inusitée, et fermée par des tentures. J'appris qu'on venait d'y transporter la Chaire de saint Pierre, retirée pour cette circonstance du reliquaire où elle est gardée ordinairement, au-dessus de l'autel de l'abside. La translation s'était faite sous la présidence du doyen du Sacré-Collége. La chaire, placée sur un brancard, avait été portée processionnellement par quatre diacres et quatre prêtres; quatre archevêques tenaient les cordons.

J'eus le bonheur d'être du premier flot qui entra, quand la chapelle fut livrée au public. Comme toujours, nos chers rabats n'y manquèrent point. Je n'essaie pas de vous dire ce que j'éprouvai; mais, si j'avais besoin de l'expliquer, je ne parviendrais jamais à vous le faire comprendre. Dispensez-moi aussi de la description, vous l'aurez bientôt; les photographes et les dessinateurs sont déjà en besogne. La chaire est un grand fauteuil de bois, rehaussé de quelques plaques d'ivoire. C'est de ce bois mort qu'a germé, entre autres merveilles, la plus vaste et la plus riche basilique de l'univers chrétien. Ce bois est la réalité matérielle de la plus grande

chose qui soit au monde : voilà le trône, voilà la chaire de vérité, voilà le SAINT-SIÉGE. Un bois vermoulu sans doute, mais sur ces ais vermoulus s'est assis l'homme à qui il fut dit : *Tu es Petrus !* Assis là, Pierre a répété les affirmations sublimes qui lui ont valu les affirmations du Christ.

En ordonnant que la chaire de saint Pierre serait exposée à la vénération des fidèles, le Saint-Père a voulu aussi qu'elle fût gardée par les zouaves, qui comptent encore dans leurs rangs des enfants de toutes les nations. Pie IX est l'homme de ces inspirations fortes et charmantes, et Rome y suffit toujours. Un poëte italien a dit de Rome : « Ici la beauté s'élève à toute grandeur, ici la grandeur se plie à toute beauté. » Parmi les zouaves qui tenaient le poste, je remarquai que plusieurs avaient la médaille des blessés de Castelfidardo. Ils étaient là debout, les armes à la main, victorieux dans ce lieu d'honneur. Belle image de ceux qui ont voulu combattre et tomber pour l'invincible justice (1) !

Samedi.

La fête, commencée hier à midi au son des cloches, s'est poursuivie pour ainsi dire sans interruption jusqu'à la fin de la messe, et n'est pas encore

(1) Là, ce même jour, j'ai vu, commandant le poste, mon cher Arthur Guillemin, blessé de Castelfidardo, qui devait bientôt mourir à Monte-Libretti, attaquant à la tête d'une centaine d'hommes cette place occupée par mille ou douze cents garibaldiens qui s'enfuirent.

terminée. Hier soir la Ville entière était illuminée avec une profusion et une allégresse dont nos climats politiques ne fournissent guère d'exemples et qui surpassaient d'ailleurs, me dit-on, même ce que l'on voit ordinairement ici. La politique apportait son contingent dans cette démonstration religieuse. En honorant saint Pierre, les Romains honorent leur roi; quand ils récitent le *Credo*, ils proclament leur constitution, et quand ils font cet acte de foi, ils entendent bien aussi faire acte de vie nationale. Il suffisait de se promener hier dans les rues de Rome : quoi que le « comité romain » puisse dire, on comprenait tout de suite que les Romains n'ont nul désir de voir leur majestueuse cité abdiquer son rang de capitale du monde pour devenir capitale de l'Italie.

Ce matin, j'ai vu entrer le Pape dans la basilique, précédé d'un cortége de près de cinq cents évêques. Songez à ce qui se fait et ce qui se dit sur la terre tous les jours et sans relâche et depuis un siècle, pour empêcher cela : vous aurez une idée de puissance qu'un défilé de quatre cent mille hommes et de quatre millions d'hommes ne vous donnerait pas, ces quatre millions d'hommes fussent-ils munis des artilleries les plus perfectionnées. Pour ceux-ci, ils sont armés d'une houlette; ils disent : *Pax!* et leur épée est une lumière, car ils ne reconnaissent pas qu'ils puissent avoir d'autres ennemis que les ténèbres.

Quand Bonaparte disait à un de ses diplomates : « Traitez le Pape comme s'il avait deux cent mille hommes, » il n'était pas si bon, ni si large évaluateur qu'il croyait. Manifestement le Pape, a quelque chose de plus. Ne parlons pas de Dieu et de sa Providence, nous froisserions des gens de génie qui n'admettent pas ces « hypothèses, » et qui veulent des raisonnements positifs. Mais le Pape, au moins, a pour lui le temps et la conscience humaine. Je crois qu'il en donne aujourd'hui des preuves assez multipliées. Quand je serai de retour, je tâcherai de savoir à quelle somme de force physique ces avantages constants peuvent être évalués. Je ne doute pas que nos grands journalistes ne soient déjà prêts à ledire.

L'illumination intérieure de la basilique passe tout ce que l'on peut imaginer. Il semble que l'on ait fait entrer le firmament des étoiles sous cette voûte, élevée d'ailleurs pour contenir un mystère plus grand et un travail plus beau. Dans le milieu de la grande nef est suspendu un immense lustre ayant la forme d'une croix renversée, couronnée de la tiare et des clefs. C'est l'astre principal de ce ciel fait de main d'homme; il éclaire et commente une inscription qui mériterait de rester: sur la frise supérieure, à la naissance de la voûte, on a écrit l'Évangile du jour de saint Pierre : *Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus filius Dei vivi. Respondens autem Jesus, dixit ei : Beatus es, Simon...*

Adieu, chers amis. Consolons-nous de tout : Jésus et Pierre sont vivants, ils veillent et ne laisseront pas détruire la Bethléem éternelle, la *maison du pain* qui nourrit le monde.

V

AUDIENCE DE PIE IX.

3 juillet 1867.

J'espère que quelqu'un aura la bonne inspiration de faire un volume de tout ce qui se passe à Rome, de recueillir les documents, de ramasser les noms, de donner quelques croquis des lieux et des figures ; et ce sera un monument historique du premier ordre. Car ces journées de Rome sont une révélation de l'état du monde et le point de départ d'un renouvellement. Jamais souverain pontife n'a vu ce que Pie IX vient de voir. Il s'est trouvé quelquefois ici, dans la durée des siècles, peut-être autant d'évêques; autant de prêtres venus de si loin, cela est inouï. La Rome spirituelle s'en réjouit, la Rome matérielle en est fière, l'Italie révolutionnaire en est consternée.

Je ne serais pas surpris que quelque coup de fureur ne fût tenté prochainement ; je ne serais pas surpris non plus qu'il n'y eût rien. Tout va par des conseils qui ne sont plus, ni de part ni d'autre, dans les voies ordinaires de la raison. Les œuvres révolu-

tionnaires sont au-dessous de la sagesse humaine, les œuvres de Pie IX sont au-dessus. Les premières tâtent misérablement le hasard, comme de certains industriels tâtent une serrure dans la nuit; les secondes sont dictées par une inspiration supérieure qui se confie à la Providence. Pie IX agit comme ce saint à qui Dieu commanda de passer la mer, et qui, arrivé sur le bord, ne trouvant point d'esquif, étendit son manteau sur les flots agités et passa. Je demande pardon au *Siècle* d'employer cette image. Il ne croira jamais que cela soit *arrivé*. Cependant saint François de Paule, je crois, a fait ce miracle, et Pie IX l'a fait, le fait et le fera. J'accorde que le *Siècle* n'en verra rien. Le Concile se tiendra tout de même.

O merveilles de Dieu! Pierre, ayant ordre de prendre Rome à Satan pour la donner à Jésus-Christ, l'a prise avec son bâton. Pie IX, ayant ordre de défendre et de conserver Rome contre le plus long et le plus savant effort que Satan ait pu faire pour s'en emparer de nouveau, la défend et la conserve sans autre arme que son bâton. En vérité, le *Siècle* a bien sujet de s'étonner. Rendons-nous miséricordieux à ses étonnements. Pour ma part, je les comprends, et jusqu'à un certain point je les partage.

Mgr l'évêque de Tulle nous a donné hier la clef de ce mystère, dans un discours qu'il a prononcé à Saint-Louis des Français. Nous étions là, non pas

tout ce qu'il y a de Français dans Rome, mais tout ce que Saint-Louis en pouvait contenir. C'était le premier jour d'un *triduo* de prières solennelles en l'honneur de sainte Germaine Cousin, la bergère de Pibrac, canonisée le jour du Centenaire. Il y a quelque chose dont on se souviendra dans cette rencontre, qui veut que le jour du Centenaire de Pierre, à la veille du Concile, une paysanne de France ait été canonisée. Pour entendre l'éminent évêque, aussi grand poëte que grand théologien, la foule a subi deux heures de vêpres en musique, par la plus étouffante chaleur de Rome. Il faut avouer que ces musiques sont horribles, et que l'auditoire harassé en appelait au Pape et au Concile, de bien bon cœur. Enfin l'évêque a paru, et nous avons entendu le véritable chant de Rome et de la fête.

Ce chant, j'espère vous le faire entendre, je n'essaie pas de l'analyser. L'orateur n'a rien changé à sa méthode ordinaire. Vous savez qu'il parle en chaire comme au coin de son feu, touchant à tout sans ordre et sans confusion, roulant les flots de sa pensée comme ces grands fleuves qui semblent moins pressés de se rendre à la mer que de promener leur beau miroir parmi les merveilles de la création. Nous étions plusieurs à prendre des notes et nous parviendrons à restituer au moins quelques fragments sur le mystère de Rome, sur la mission de Pierre, sur ce grand travail qu'il fait à Rome et dans le

monde pour compléter le corps mystique du Christ et y rattacher l'humanité. Ce sont des choses que le *Siècle* lira et n'entendra pas.

On part, et je fais mes préparatifs comme tout le monde. J'ai hâte de me retrouver parmi vous. J'achèverai alors le travail que je suis venu témérairement entreprendre; mais au moins je me suis muni pour donner à nos adversaires les éclaircissements qu'ils pourront désirer. Hélas! s'ils voulaient les recevoir dans ce même sentiment avec lequel je les mettrai à leur service, comme nous aurions bientôt fait de devenir bons amis!

Faut-il vous dire, pour rassurer l'*Etendard* et les autres, qui ont bien voulu s'inquiéter si fort de mon voyage, que j'avais vu le Saint-Père? Tout s'est passé comme je l'avais annoncé, sans gloire pour ma grande qualité de journaliste, mais néanmoins d'une façon assez consolante pour moi et pour nous tous, puisque le Saint-Père a daigné nous donner sa bénédiction, et que j'ai pu m'assurer par mes yeux du bon état de sa santé.

Je n'étais pas seul. Il y avait là mon compagnon d'audience, un excellent Belge, très-dévoué au Saint-Siége, ami de nos amis du *Bien public* de Gand, et le bon et aimable cardinal Bérardi qui avait bien voulu nous faire passer à la dérobée, entre deux séances de travail. Je n'ai donc pu m'appliquer à dissuader le Saint-Père de venir à Paris, ni lui

présenter mes vues contre l'opportunité du Concile. Le Saint-Père est resté debout tout le temps, et moi à genoux une partie du temps. Je demande bien pardon aux journalistes parisiens de les avoir si mal représentés, de n'avoir donné aucun conseil; mais c'est toujours ainsi. Quand je suis en présence du Saint-Père, il ne me vient jamais à l'esprit de chercher ce que je pourrais bien dire qui me fit mettre à la porte. Enfin, j'ai entendu sa voix douce et paternelle, j'ai vu son visage souriant.

Comme je m'excusais de mon indiscrétion, il m'a dit qu'à la messe du matin, il avait lu l'évangile où Notre-Seigneur interroge trois fois saint Pierre, lui demandant : M'aimez-vous? « Et, ajouta-t-il, à la troisième interrogation, Pierre s'émeut, car il ne comprend pas encore que Jésus veut non-seulement s'assurer de sa charité, mais aussi, je pense, lui enseigner que la patience sera l'une des vertus essentielles de sa fonction. » — Voilà mon audience, et je suis parti bien content. Ou je ne vous connais plus, ou vous n'êtes pas moins contents que moi. Adieu, très-chers amis. Si vous avez vu le Turc, vous me conterez vos impressions.

VI

LE COMPTE-RENDU DU MONITEUR (*Journal Officiel*).

Le *Moniteur* publie un compte-rendu des fêtes de Rome. Ce travail est inintelligent, sans malveillance sensible. Il y a quelques bourdes, qui viennent purement de l'ignorance du rédacteur, et cette ignorance n'est ni involontaire ni calculée : elle a pour unique cause le noble dédain que méritent ces petites choses de la religion catholique. Les allocutions du Saint-Père, l'Adresse des évêques sont analysées en courts paragraphes où l'on remarque des tours de traduction enfantins. Les évêques disent au Pape : « Continuez à dispenser aux brebis qui vous sont « confiées les *subsides utiles* pour la vie éternelle. » Le Pape annonce aux évêques que le Concile, réuni sous les auspices de la Vierge conçue sans péché, sera ouvert « le jour où nous célébrerons la mémoire « du *singulier privilége* qui lui a été accordé. » Encore que le *Moniteur* ne sache pas le latin aussi gaillardement qu'il sait l'anglais, ces versions écolières semblent entachées de malice. Nous ne saurions guère nous dissimuler que le *Moniteur* nous méprise un peu ! Mais enfin, c'est un mépris doux.

Le journal officiel profite de l'occasion pour signaler une fois de plus « l'apaisement général » qui se fait en Italie sur la question religieuse. Il y a longtemps que le *Moniteur* voit la situation sous ce jour gracieux. Nous ne trouvons pas les choses si avancées, ni du côté catholique, ni du côté italien. Selon le *Moniteur*, les Italiens (catholiques) venus à Rome « se sont abstenus de toute manifestation pouvant « avoir une portée politique, » et dans les acclamations qui ont partout salué le Saint-Père, « aucune *énonciation* ayant un caractère politique n'a pu être remarquée.» Le *Moniteur* nous permettra de dire que cette rédaction est vicieuse. Premièrement, les Italiens des cent villes, qui ont été présentés au Saint-Père par le marquis Boschetti, au nombre de douze ou quinze cents, ne se sont pas du tout donnés pour des partisans de l'unité italienne, et le Saint-Père ne les a point reçus comme tels. Si le *Moniteur* veut reproduire leur adresse et la réponse du Saint-Père, tous les préfets, tous les maires et tous les fonctionnaires de l'empire en seront convaincus. Secondement, Italiens et autres, tous ceux qui ont acclamé le Saint-Père ont eu grand soin de crier : *Vive le Pape-Roi ! énonciation* éminemment politique. Le *Moniteur* soutiendrait mille fois le contraire que pas un de ceux qui étaient à Rome ne se rendrait à ses serments.

Du côté purement italien, le *Moniteur* donne

d'autres assurances de « calme parfait » qui ne se vérifient pas davantage : « Les chemins de fer, « dit-il, ayant offert des facilités *spéciales*, de nom- « breux groupes de pèlerins se sont décidés *à faire* « *suivre* leur pèlerinage religieux de quelques ex- « cursions de pur agrément, et *il est certain* qu'ils « n'auront pas à s'en repentir, grâce à l'esprit de « conciliation qui tend à prévaloir dans tous les es- « prits en Italie. » O *Moniteur*, quel style français !

La vérité est que ces dignes Italiens ont fait ce qu'ils ont pu pour vexer, insulter et pressurer les « pèlerins, » et qu'ils n'y ont pas mal réussi.

Parmi les prophéties plus ou moins authentiques qui courent l'Italie depuis une vingtaine d'années, et qui toutes annoncent malheur, il en est une que les pèlerins de Rome ont vu accomplir à la lettre. Elle porte qu'après le règne de Charles-Albert, la péninsule tombera sous le joug d'un peuple puéril, *popolo puerile,* qui la remplira de dérision. C'est le peuple révolutionnaire, on ne peut s'y méprendre; peuple insolent, méchant, mais surtout *puéril* et fait pour les verges. Ses illustres chefs viennent d'en convaincre quelques milliers de personnes raisonnables de toutes les nations civilisées.

Irrités d'avoir vu pendant quinze jours l'Europe catholique traverser leur territoire pour aller à Rome et leur donner en passant des marques de son peu d'estime, les hommes d'Etat de Florence en ont

voulu tirer quelque satisfaction et du même coup quelques sequins. Ils ont imaginé un moyen doublement ingénieux, qui est tout à la fois une vexation très-effrontée et une extorsion assez plantureuse : ils feignent de croire que le choléra est à Rome. En soumettant les pèlerins à de prétendues visites de santé, qu'ils multiplient et rendent interminables, on leur fait manquer les heures de départ et on les retient dans les auberges italiennes, où ils sont rançonnés sans merci. Les chrétiens aux lions ! Il y a trois sortes de lions dans l'Italie régénérée : le douanier, la punaise et l'aubergiste.

A la frontière révolutionnaire, apparaissent les gendarmes italiens, ornés de plumets incroyables. Ces gendarmes à plumets sont sans nombre. A présent, Mignon devrait chanter :

Connais-tu le pays où fleurit le gendarme ?

Mais si les gendarmes italiens sont les plus amusants qu'on puisse voir, leur emploi cesse bientôt d'amuser. Ils vous invitent à descendre, pendant que les employés du chemin de fer font semblant de décharger les bagages, et l'on passe dans une salle où l'on est soumis soit à une fumigation, soit à une aspersion très-infecte.

Je n'ai point goûté de la fumigation, n'ayant pas jugé à propos de quitter mon wagon, où, grâce sans doute à ma qualité de laïque, les gendarmes ont bien

voulu me laisser en paix ; mais d'autres, en revanche, l'ont subie cinq fois en vingt-quatre heures, sous différentes formes. J'ai vu des vieillards et des femmes qui en étaient encore incommodés et même malades deux jours après. Ces formalités dérisoires de douane ou de santé, qui n'atteignaient d'ailleurs qu'une partie des voyageurs pris au hasard, étaient volontiers accompagnées de paroles outrageantes. Un vénérable prêtre, impatienté de la minutie arrogante des visites, s'étant écrié : — Pour qui nous prend-on ? il lui fut répondu : — Pour des prêtres, et cela suffit. On cite beaucoup de semblables propos de ces mauvais drôles. Il faut dire, néanmoins, qu'envers ceux qui leur résistaient, ils n'insistaient point. Du côté d'Ancône, où ils se montraient particulièrement empressés, Mgr l'évêque de Tulle refusa tout net la fumigation, dit aux Italiens que c'étaient eux et non pas lui qui avaient la peste, et leur enjoignit de se retirer. Ils obéirent. Mais il ne put leur enjoindre de le laisser continuer son voyage ; le train correspondant était parti. Il fallut passer par la punaise et par l'aubergiste.

La fumigation n'empêchait pas l'aspersion. Encore que nous eussions été censés fumés à Narni, où l'opération avait exigé une station de quatre heures, nous fûmes purifiés à Florence, d'ailleurs assez poliment et sans trop de lenteur, attendu qu'il n'y avait plus nul moyen d'échapper à l'auberge, au moins pour le

reste de la journée. On nous dit obligeamment que nous avions été fumés à Narni pour préserver l'Italie de la peste de Rome, et que maintenant nous étions aspergés pour nous préserver nous-mêmes de la peste de Florence. On ouvrit nos sacs de nuit et l'on y versa quelques gouttes d'un liquide blanchâtre qui ne puait pas trop, et qui me parut être une teinture d'eau de Cologne.

Cela se fit très-gravement, sous le buste du roi Victor-Emmanuel, lequel n'a pas une tête sculpturale, tant s'en faut. Un vieux médecin en habit noir présidait à ce mouillage; il avait parfaitement l'air de Cassandre en train de gagner une bataille, et l'on sentait qu'il sauvait et vengeait se patrie. *Popolo puerile!*

L'eau purifiante versée dans mon sac de nuit m'a coûté une paire de gants qui fut gâtée, plus un retard de vingt-quatre heures et les frais du séjour à Florence. Si le *Moniteur* me dit que c'est en être quitte à bon marché, j'en demeure d'accord. J'ajoute, pour être juste, que je me sens préservé parfaitement de la peste italienne, et je crois pouvoir en dire autant de tous ceux qui ont subi la même épreuve. L'aspect actuel de Florence n'est pas contagieux! On y voit un peuple déguenillé dans tous les sens, et toutes les hontes, toutes les dégradations de l'intelligence étalées sous forme de brochures, d'affiches, de photographies et de caricatures parmi les chefs-d'œuvre du passé; et tout cela est sans invention et sans

fièvre, plate et hideuse copie de tout ce qui se fait de plat et de hideux ailleurs.

Florence, où se concentre la vie intellectuelle de l'Italie révolutionnaire, n'a pas un homme, pas un artiste, pas un brochurier, pas un caricaturiste à montrer au monde. C'est un vil atelier de viles contrefaçons, une fabrique d'abjects moulages. Les mendiants y abondent, et l'on en peut compter un plus grand nombre sur la seule route de Florence à Fiesole, qu'il ne s'en montre dans tout Rome. Mais les scandales l'emportent encore sur les mendiants. Tout cela grouille, grimace, offense les yeux, les oreilles et l'honneur. Telle est, dans sa gloire de capitale, la fière cité qui ne reconnaissait que le Christ pour souverain seigneur, la ville de Cimabue, de Dante, de Brunelleschi, de Savonarole, de Michel-Ange, des Médicis, aujourd'hui la ville des Garibaldi, des Dolfi et de l'Égérie qu'on appelle *Madame Urbain*. Le pauvre Dante y est en grand honneur. Sa statuette est dressée dans toutes les salles d'auberge, à côté de celles de Garibaldi et de Victor-Emmanuel. Son profil étrusque, plein de sévère noblesse, produit un étrange effet en pareille compagnie. On croit entendre sa hautaine parole :

O sovra tutte, mal creata plebe
Che stai nel loco onde parlar è duro !

D'une certaine façon, donc, le *Moniteur* dit vrai.

Il est certain que ceux qui ont été forcés de prolonger, comme nous venons de l'expliquer, leur voyage d'agrément en Italie, *n'auront pas à s'en repentir*, — bien que l'agrément ait beaucoup manqué.

Mais ce sont des misères dont il ne convient par de s'occuper longuement. Le pèlerinage de l'Europe catholique à Rome en 1867 aura d'autres conséquences dont le *Moniteur* sera instruit plus tard, et que le monde connaîtra, quand même le *Moniteur* les voudrait taire toujours. Aucun de ceux qui ont vu ce spectacle ne l'oubliera. Je m'accuse de l'avoir trop mal décrit.

Là-bas, ou pour mieux dire *là-haut*, il n'y avait aucune possibilité d'écrire, surtout de peindre. La matière et la lumière écrasaient l'artisan. Ceux qui ont vécu dans ce tourbillon de pensées et de merveilles m'excuseront. Seule en Europe, Rome a conservé l'élément des magnificences spirituelles. Elle est le théâtre unique d'une chose unique : elle est Rome et elle a le Pape. Mais Rome elle-même, depuis des siècles, n'avait pas vu le Pape dans cette splendeur, et peut-être qu'il n'y apparut jamais si manifestement avec son caractère de chef du genre humain, entouré des pasteurs de tous les peuples, tenant les clefs du ciel, répandant les paroles de vie.

On nous dit sur tous les tons de la colère que Rome en même temps est assiégée et cernée, que ses pa-

roles de vie tombent sur une multitude irritée ou indifférente qui répond ou laisse répondre par des paroles de mort. Nous ne l'ignorions point, et nul n'est entré dans Rome qu'en traversant cette multitude qui serre partout ses murailles. La foule est épaisse. Ceux qui venaient des extrémités du monde n'avaient pu faire un pas hors de leurs solitudes sans rencontrer cette foule et sans entendre ses blasphèmes.

Il y a des libres-penseurs et des bourreaux dans la Chine, des esprits forts chez les Malgaches, des souscripteurs à la statue de Voltaire chez les *Têtes-Plates* et chez les *Nez-Percés*. Dans les îles nouvelles, parmi ces peuples qu'on ne croirait pas appartenir à l'espèce humaine s'ils n'avaient les caractères essentiels de la race, qui sont la confection des boissons enivrantes et l'art de prolonger les supplices, dès qu'il entre quelques missionnaires, un troisième talent se révèle, et il se fait tout de suite l'équivalent d'un *Charivari*. En moins de rien, la peuplade a des poëtes, des dessinateurs, des gens d'esprit qui la fournissent d'arguments contre les *robes noires;* et cela est aussi bien fait qu'à Paris et à Florence, et tue avec une même facilité. Oui, certes, Rome est assiégée, et les assiégeants sont en nombre! Mais le spectacle n'en était pas moins auguste de voir le Pape au milieu de cinq cents évêques, leur montrant le genre humain, leur montrant Paris, Londres, Flo-

rence, Honolulu et Pékin et Llassa et le reste de la terre, et leur disant : *Ite, docete!*

Ils ont passé, ils repasseront. Ils troueront la multitude, les murailles, les empires ; ils franchiront les sables, les flots, les rocs, les feuilles de papier : et rien n'empêchera que l'Évangile ne soit prêché à toute créature.

La Bulle d'indiction.

LA BULLE D'INDICTION. — L'HORIZON DU GENRE HUMAIN.

11 juillet 1868.

La bulle d'indiction du Concile œcuménique n'appelle pas les souverains à siéger dans cette assemblée législative. L'omission est remarquée ! Elle est en effet remarquable. Elle constate implicitement qu'il n'y a plus de couronnes catholiques, c'est-à-dire que l'ordre sur lequel la société a vécu durant plus de dix siècles a cessé d'exister. Ce que l'on appelle le « moyen âge » est terminé. Le 29 juin 1868, promulgation de la bulle *Æterni Patris*, est la date de son extrême fin, de son dernier soupir. Une autre ère commence.

L'Église et l'État sont séparés de fait, et tous deux le reconnaissent. L'État est « laïque, » suivant l'expression de M. Guizot, « libre, » suivant l'expression de M. de Cavour; deux hypocrisies de langage enveloppant l'aveu que l'État, la tête de la société, n'a plus de culte et n'en veut plus avoir. Et cela même est encore une hypocrisie, employée à couvrir une

chose plus formidable et plus anti-humaine, la négation de Dieu.

C'est fait, et ce n'est pas un bien. L'État l'a voulu, non l'Église. L'âme et le corps ne sont plus unis. Quant à la condition civile, l'Église est présentement une âme sans corps, et l'État, quant à la condition religieuse, un corps sans âme. Du côté du monde et de l'État, plusieurs assurément s'en félicitent; même dans l'Église, plusieurs en éprouvent une joie qui n'est pas selon la sagesse. Que les uns et les autres se hâtent, ils auront peu de temps. D'étranges fatigues vont suivre. Il s'agit de déblayer et de réédifier, et les ouvriers ne s'entendront pas. Heureux ceux qui choisiront le bon labeur!

Le moyen âge finit comme il a commencé, dans le chaos. Voici que la matière sociale est redevenue ce qu'elle était à l'aurore de Charlemagne, et rien n'annonce qu'un nouveau Charlemagne soit proche, ni qu'un nouveau peuple de Charlemagne soit formé. Car Charlemagne, dans sa grandeur, n'a été, comme d'autres dans leur infirmité, qu'une expression de la chose générale.

Inanis et vacua, la poussière, la boue, le *caput mortuum* d'un monde écroulé, c'est ce qu'avait laissé l'empire romain. C'est l'état dans lequel une saison de batailles, et moins encore, quelques vils forfaits peuvent précipiter l'Europe. Un tour de clef à donner par quelques mercenaires, et la lumière toute maté-

rielle de ce temps est éteinte partout. Alors les monstres pullulent, la terreur et les superstitions envahissent la terre, le force appartient absolument à la colère ignorante, à l'orgueil, à la volupté. Des cloaques sur lesquels sont bâties nos académies, un nouvel islamisme peut instantanément surgir et engouffrer les derniers restes de la civilisation.

Qui sonde le temps et n'y trouve pas ces épouvantes ?

Nous cependant, sans espérance aucune aux choses d'aujourd'hui, nous ne craignons pas pour l'avenir. Le *fiat lux* a retenti, une création va lentement sortir de cette mort. Le même rameau qui fut planté à Nicée et qui donna tant de fruits magnifiques, va être planté au Vatican par les mêmes mains : l'arbre deviendra plus grand et plus fécond encore, il ombragera la terre.

L'œuvre du moyen âge fut l'ébauche d'une pensée de Dieu que Dieu n'abandonnera pas, et le résultat d'une attente du genre humain à laquelle le genre humain ne renoncera pas : l'unité, la liberté dans l'unité, l'unité et la liberté par la justice, la justice possible et douce par la charité, et tous ces biens découlant de la vérité.

Une aspiration à l'unité se retrouve au fond de toutes les entreprises de domination universelle, et c'est l'élément qui en a fait le passager succès. Par là, le cœur des peuples se trouve secrètement d'ac-

cord avec l'ambition des conquérants. *Un seul troupeau, un seul pasteur !* Cette parole de Dieu révèle le secret le plus profond des peuples, le seul secret politique du genre humain. Mais il n'y a de domination et de monarchie universelle possible que celle de Dieu. Cet autre secret, volontairement ignoré de l'ambition humaine, fait avorter les desseins les mieux conçus et les plus favorisés. L'ambition humaine ne veut travailler que pour elle-même, elle succombe, et ses chutes marquent un pas de plus que fait le dessein éternel.

La constitution du monde, telle que l'avait conçue l'Église, institutrice de Charlemagne, était l'empire de la vérité; un empire de lumière et de justice, parce qu'il devait être un empire d'amour, l'empire de Dieu, le SAINT EMPIRE. Charlemagne, clôturant l'assemblée nationale de 802, à Aix-la-Chapelle, dit aux députés : « Ecoutez, bien-aimés frères, nous « avons été envoyé ici pour votre salut, *afin de vous « exhorter à vivre selon Dieu, et de vous conduire en « ce monde* SELON LA JUSTICE ET LA MISÉRICORDE. »

La justice et la miséricorde, l'amour de Dieu était donc au sommet de l'édifice, tenant le glaive qui affranchit, disposant du glaive qui déchire; car on ne peut affranchir la vérité qu'en déchirant le voile d'erreur, et il n'y a point de victoire sans combat. Il s'agissait de donner à Jésus-Christ, c'est-à-dire à la justice, à la liberté, à l'amour, tout le monde connu

et tout le monde à découvrir, d'affermir la paix dans cet empire de la paix, de maintenir l'unité dans cet empire de l'unité. L'esprit dirigeait la force, la jugeait, la refrénait, l'astreignait à faire l'unité sans léser la justice, sans opprimer la faiblesse, sans offenser l'amour.

La force, toutefois, n'était pas humiliée. Elle est une chose de Dieu, une chose, dans son ordre, grande et sainte. Elle était environnée de droits et d'honneurs, sacrée pour accomplir sa fonction légitime, libre quoique subordonnée, suivant les conditions qui régissent l'union de l'âme et du corps. L'âme doit faire obéir le corps, elle n'a pas le droit de le détruire. Le prince n'était ni un tyran déifié ni un employé misérable. Ministre de Dieu *pour le bien*, il pouvait beaucoup faire, beaucoup exiger, mais il devait garder la loi de Dieu, la justice, la charité, l'amour, et obéir à l'esprit. Tel est le sens général des lois carlovingiennes, toutes rédigées dans les Conciles, où la puissance temporelle était appelée et consultée.

Ce glorieux idéal ne fut pas atteint. La félonie de la puissance séculière en détourna le monde. Il ne fut pas non plus cependant toujours violé. La première ferveur passée, il y eut encore de beaux élans, de nobles efforts, d'admirables retours. Jusqu'au dernier siècle, le pouvoir se prétendit chrétien, voulut quelquefois l'être, et, contraint par la foi persé-

vérante des peuples, resta officiellement dans l'Église. A travers les heurts et les déchirements, en dépit des apostasies, l'édifice de la civilisation européenne se maintint, multiplia ses triomphes et ses merveilles.

On vit, disaient eux-mêmes les philosophes du dernier siècle, un ensemble de justice, d'humanité, de douceur, de liberté, de lumière, dont le monde n'avait jamais joui. L'Europe se délivra du paganisme, enferma l'islamisme dans la prison de volupté où il achève de se dissoudre, borna le protestantisme qui allait l'envahir, traça au moins les chemins de l'unité. Plus fidèle à l'Église, moins ingrate envers le bienfait du Christ, elle eût pu facilement faire rayonner la croix sur le monde entier, et toute terre serait aujourd'hui chrétienne, c'est-à-dire libre, affranchie des ténèbres, des idoles et des tyrans.

La loi de salut pour les peuples qui ont reçu la lumière du Christ n'est pas seulement de la conserver, mais de la propager. Leur force, leur splendeur, leur vie, leur décadence, sont en raison de l'obéissance qu'ils rendent à cette loi ou du mépris qu'ils en osent faire. Toute prospérité qui vient d'une autre cause n'est que la vengeance divine ; cette vengeance se retournera contre les instruments qui l'ont servie, et les brisera par d'autres instruments qui seront brisés à leur tour. L'Europe est sur le bord des abîmes pour n'avoir pas étendu au monde le bienfait de l'unité et pour n'avoir pas su le conserver en elle-même.

Ce que l'Église lui avait procuré par son indéfectible foi et par son invincible patience, elle le perd, elle le rejette, elle demande au sabre de lui en fournir une abominable parodie. Ce qu'elle ne veut plus recevoir du Christ, elle l'attend de César. Vaine attente! César ne porte pas la lumière, César n'a pas l'amour. La force ne fera pas ce que la lumière et l'amour auraient fait. Elle unifie, elle n'unit pas. Sous les étreintes de la force, on verra mourir les patries, on ne verra pas naître l'unité.

Mais l'Église est là, toujours indéfectible dans sa foi, toujours invincible dans sa patience. Vaincue, elle demeure entière. Bannie, enfouie pour ainsi dire, elle travaillera sous le sol, elle tracera un plan agrandi; elle est à l'œuvre. Ce qui s'est séparé d'elle a croulé. Ce qui aura été élevé sans elle croulera, et le même tremblement de terre emportera ces œuvres éphémères et mettra au jour les assises déjà posées du nouvel édifice.

Oui, l'ancien édifice a croulé; oui, il a croulé, par l'infidélité des hommes au dessein de Dieu, qui était de lui donner les dimensions du monde et de l'humanité. Et l'humanité a été à ce point infidèle à son instinct même, ou plutôt elle l'a laissé pervertir, car elle cherche encore ce qu'elle abandonne. Mais l'Église, en qui les desseins de Dieu ne sont jamais méconnus et en qui les instincts de l'humanité régénérée ne sont jamais pervertis, l'Eglise demeure vi-

gilante, douce et indomptable. Lorsque tout croule, sa main patiente s'avance déjà pour mieux rebâtir.

Relisons les paroles du Saint-Père, traçant le programme du Concile ; mais pour en savourer la sérénité vraiment divine, considérons les circonstances où elles sont prononcées.

La tempête est partout, la défection partout. Jamais l'Église ne fut plus destituée de la puissance humaine. Aux premiers temps, elle avait affaire à l'ignorance, non pas à la perversité de l'ingratitude; elle était une folie que l'on voulait empêcher de grandir, non pas une puissance que l'on voulût achever d'abattre ; ses ennemis n'étaient pas comme aujourd'hui parricides, ils n'avaient pas à se venger de dix-huit siècles de bienfaits.

Pour lutter contre cette fureur triomphante, plus de royaume catholique, plus de peuple chrétien, plus de force intelligente de son devoir ! Ce que les uns ont voulu oublier, les autres ont à l'apprendre, et une conjuration toute-puissante veut qu'ils l'ignorent de plus en plus. Aux yeux de ces foules qui obstinément honorent et aiment encore Jésus-Christ, l'Église est une chose vieille et diffamée, une institution des hommes qui a fait son temps et dont le monde peut et doit être affranchi.

C'est en présence de ces haines, de ces préventions, de ces aveuglements et de ces attiédissements que Pie IX élève la voix. Humble et docile comme Pierre

au commandement du Maître, tranquille et souverain en présence de la tempête comme le Maître lui-même, il entre dans sa dictature, il commande :

« Ce Concile œcuménique aura donc à examiner « avec le plus grand soin et à déterminer ce qu'il con- « vient le mieux de faire, en ces temps si difficiles et « si durs, pour la plus grande gloire de Dieu, pour « l'intégrité de la foi, pour la beauté du culte divin, « pour le salut éternel des hommes, pour la disci- « pline du clergé régulier et séculier et son instruc- « tion salutaire et solide, pour l'observance des lois « ecclésiastiques, pour la réformation des mœurs, « pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, pour la « paix commune et la concorde universelle. Il faudra « aussi travailler de toutes nos forces, avec l'aide de « Dieu, à éloigner tout mal de l'Église et de la so- « ciété civile ; à ramener dans le droit sentier de la « vérité, de la justice et du salut, les malheureux « qui se sont égarés ; à réprimer les vices et à re- « pousser les erreurs, afin que notre auguste religion « et sa doctrine salutaire acquièrent une vigueur « nouvelle dans le monde entier, qu'elle se propage « chaque jour de plus en plus, qu'elle reprenne l'em- « pire, et qu'ainsi la piété, l'honnêteté, la justice, la « charité et toutes les vertus chrétiennes se fortifient « et fleurissent pour le plus grand bien de l'humanité »

A ce langage, ceux qui ont compté voir la fin de l'Eglise doivent se résigner à ajourner leur espé-

rance. On a pu, depuis un siècle, l'on peut en ce moment même étudier les puissances qui meurent et suivre sur leur visage et dans leur voix le progrès de l'agonie : elles ne parlent pas de la sorte, elles n'ont ni cette affirmation de leur droit, ni cette souveraine application à leur devoir.

On comprend aussi pourquoi le Pape n'appelle pas au Concile, suivant l'usage observé à Trente, les dépositaires du pouvoir temporel.

Quelle place y tiendraient-ils, et quel rôle leur pourrait être assigné dans ce programme du gouvernement des esprits et des mœurs? Qu'oseraient-ils faire pour l'objet du Concile, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, enfin pour le *salut éternel* des hommes? Ils n'ont plus le droit de parler aux hommes de leur salut éternel; ils ont délaissé cet intérêt, ils ne le comprennent plus ou lui sont contraires. Comme individus, s'ils veulent rester catholiques, ils sont dans la même condition que leurs frères, la condition de l'égalité parfaite; ils ont à recevoir et à exécuter la même loi, avec les mêmes avantages, sous les mêmes peines; ils ont le choix de se sauver ou de se damner.

Comme représentants de l'État, ils représentent une chose qui n'est plus dans l'Église et qui n'y veut plus être. Pourquoi, dès lors, l'Église les consulterait-elle sur sa législation, sur les lois qu'elle fait

pour elle-même, pour le salut des fidèles dans la situation présente, pour le salut du monde dans l'avenir? Il n'y a pas d'assimilation possible entre le *roi d'Italie*, par exemple, et Charlemagne ; et si pourtant ce prince demandait d'entrer au Concile, que pourrait lui répondre le Pape, sinon ce que notre saint Louis captif répondait au Sarrasin qui voulait être armé chevalier : Fais-toi chrétien !

Rois par la grâce de Dieu, ils le disent, c'est vrai, et la croix est encore sur les couronnes ; ils rendent à l'humanité chrétienne ce dernier hommage, comme à une fille de roi qui n'était pas née pour passer aux bras des étrangers et des gens d'aventure, et qui ne peut être épousée que par des hommes de son culte, c'est-à-dire de sa condition. Mais, enfin, ce n'est qu'une formule, un vain décor, dont l'Église ne se peut plus contenter. Rois par la grâce de Dieu pour dresser des théâtres, pour viser des blasphèmes et des obscénités, pour fonder des lieux de plaisirs, pour décréter des guerres de brigandage, pour déchirer le corps du Christ et jeter le sort sur la robe sans couture ! Rois *par la permission* de Dieu, à la bonne heure, et ce n'est une grâce ni pour les peuples, ni pour eux-mêmes !

L'Église ne les expulse pas, mais elle constate qu'ils sont dehors. Elle a suffisamment attendu, elle les a suffisamment pressés de rester, elle a assez prié, assez pleuré, assez souffert, assez enduré de coups

perfides, d'injures et de blessures qui eussent été mortels si elle pouvait mourir. La rupture est déclarée, elle s'y plie; cette rupture lui donne le monde à reconstruire, elle s'y met.

Certes, la situation est humainement pleine d'angoisses et de péril. C'est l'entrée du désert où, durant quarante années, le peuple de Dieu dut errer pour se refaire lui-même, échapper à la servitude des idoles, perdre les mœurs de l'Égypte et mériter de garder en dépôt la lumière du monde. A prendre pareille résolution, à se jeter dans ce refuge laborieux, il fallait l'inspiration de Dieu et l'obéissance, la grandeur morale de Moïse. L'on peut prévoir des poursuites acharnées, des catastrophes qui n'épargneront rien. Mais nous avons à notre tête plus que Moïse, et devant nos pas mieux que la colonne de feu : nous avons Jésus-Christ et la croix et le jour. Cette lumière, dont le monde sera privé, ne cessera pas de luire pour nous.

A vrai dire, en fait d'avantages matériels, ceux d'entre nous qui n'ont pas pris avec eux-mêmes le conseil d'abjurer plus ou moins, ne feront qu'un léger sacrifice. Comme l'État est hors de l'Eglise, nous n'avons plus guère de place dans l'État. Que sommes-nous en France, nous autres catholiques? Peuple conquis, purs et simples contribuables, rien autre chose. L'État n'a plus de postes supérieurs un peu actifs où il nous puisse appeler.

Se figure-t-on un catholique, de ceux qu'on appelle *cléricaux*, devenant ministre ou seulement préfet, et restant *clérical?* Quels cris, si l'État faisait cette offense à l'opinion, cette déchirure à l'unité! L'opinion non plus ne veut pas de nous. Elle ne veut pas de nos pensées, de nos doctrines, de nos lois, de notre art. Le signe de la *Bête* n'y est pas. On ne veut de nous que notre argent et notre sang. Nous les donnerons, nous acquitterons cette dette administrative, mais nous réserverons nos âmes. Et nous, au moins, nous aurons des âmes; nous aurons cette ressource pour la liberté, pour la patrie et pour le genre humain!

Ce qui va se passer n'est pas inouï. Noé l'a vu. Mais l'arche de Noé était fermée, la barque de Pierre est ouverte. Pierre a entendu la voix qui lui dit de prendre le large : *Duc in altum*, coupe les amarres, quitte ces rivages devenus des écueils, va en haute mer! Le pêcheur d'hommes jettera son grand filet dans les grandes eaux battues de tous les vents, et les enfants de l'Église recueilleront les enfants de ce beau vaisseau de l'État, réduit bientôt à précipiter ses engins de mort impuissants contre le courroux du ciel, ses passagers formés de séditieux et d'esclaves. Tous ne voudront pas périr, beaucoup élèveront les mains comme ceux qui furent sauvés au moment du déluge et par le déluge; car le déluge fut aussi une miséricorde de Dieu.

Quoi qu'il arrive, en dehors de l'État comme dans l'État, l'Église conservera ses lois, conservera ses vérités. Elle n'aura pas une vérité du lendemain, inconnue aujourd'hui ; elle ne déclarera pas caduque une vérité d'hier. Quelles que soient la fureur et la durée de la tempête, rien de cet ensemble divin ne tombera dans le gouffre, rien ne sera altéré. C'est le pain de l'avenir, l'espoir de la future moisson : l'Église prendra soin que le grain reste pur.

Ici, les partisans des « libertés de perdition, » disposés peut-être à se réjouir autrement qu'il ne faut des ruptures présentes, se verront détrompés. Les idées errantes seront sévèrement rappelées au giron. A bord des navires, il y a un ordre pour la tempête, comme il y a un ordre pour le combat, et la discipline est plus stricte et veut être plus obéie quand le péril est plus grand.

Ce n'est pas pour établir la division que les concordats seront détruits, mais pour rétablir l'unité ; il ne s'agira plus d'alliances, il s'agira de conquêtes.

Et si l'on ose jeter plus loin les yeux dans l'avenir, par-delà les longues fumées du combat et de l'écroulement, on entrevoit une construction gigantesque et inouïe, œuvre de l'Église qui répondra par des créations plus belles et plus merveilleuses au génie infernal de la destruction. On entrevoit l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie. Sur les débris des empires infidèles, on voit renaître plus

nombreuse la multitude des nations, égales entre elles, libres, formant une confédération universelle dans l'unité de la foi, sous la présidence du Pontife romain également protégé et protecteur de tout le monde ; un *peuple saint* comme il y eut un *saint Empire*. Et cette démocratie baptisée et sacrée fera ce que les monarchies n'ont pas su et n'ont pas voulu faire : elle abolira partout les idoles, elle fera régner universellement le Christ; *et fiet unum ovile*, *et unus pastor*.

L'homme infidèle a déchaîné la tempête et veut qu'elle déracine l'arbre de vie. Dieu fait à la tempête un autre commandement : il lui ordonne d'enlever les graines fécondes et de les répandre sur toute la terre. La tempête obéira. Contre l'attente de l'homme, elle ne sera qu'un semeur plus puissant de la vérité.

Joseph de Maistre disait : « Nous serons broyés, mais pour être mêlés. » Et pourquoi serons-nous mêlés? Pourquoi Dieu permettra-t-il ce broiement, ce sang, ces larmes? Pour en faire simplement, comme les hommes, de la boue? Dieu ne fait pas de la boue, il fait du ciment, un ciment divin et éternel, dont il construit son édifice divin et éternel, son Église, le corps mystique de son Christ!

Nous serons épurés et mêlés, pour former de plus en plus un seul genre humain, pour parvenir à la fin de l'homme et de l'humanité, qui est de connaître

Dieu, l'aimer, le servir, et par ce moyen arriver à la vie éternelle; c'est-à-dire à l'indissolubilité et à l'éternité de l'union avec le Christ, commencée sur la terre, achevée dans les cieux. C'est la prière de Jésus : *Ut sint unum, sicut et nos.*

Polémique sur le Concile.

I

LES JOURNAUX. — M. JEAN VALLON. — DISCOURS DE M. GUÉROULT.

14 juillet 1868.

L'on voit dans l'opinion, à propos du Concile, un mouvement qui ne justifie pas le dédain avec lequel les journaux avaient d'abord parlé de cette assemblée. Sans doute, Paris ne s'occupe pas du Concile autant que de M. Henri Rochefort, auteur de la *Lanterne*. Mais, après M. Rochefort, le Concile tient une certaine place, où les journaux ne pensaient point qu'il pût prétendre.

L'un d'eux, non pas des moindres par le mérite de sa rédaction, s'excusait, sur « l'abondance des matières, » d'avoir ajourné la bulle, « ce document n'offrant, d'ailleurs, *rien de très-saillant*. » C'est la première note générale : « Rien de très-saillant ! » Le *Journal des Débats* s'est amusé de cette vieille Église qui croit encore à l'importance d'un concile œcuménique ! Il a d'ailleurs estimé que l'on pouvait bien la

laisser étaler cet anachronisme. Nous prévoyons qu'il se ravisera ; il voudra bientôt ou qu'on empêche les évêques de se rendre au Concile, ou qu'on y fasse entrer ses ambassadeurs et ses théologiens.

Les journaux directement révolutionnaires n'ont pas tardé à commencer l'attaque, mais toujours dans ce ton de mépris qui sied si bien à leur parfaite connaissance des choses de l'Eglise et des choses de l'État!

Depuis longtemps le Pape médite de convoquer le Concile. Les grandes réunions d'évêques à l'occasion du dogme de l'Immaculée Conception, de la canonisation des martyrs japonais, du centenaire de saint Pierre, ont été comme autant d'assemblées préparatoires où Pie IX a pu étudier à fond le sentiment et le besoin de l'Église universelle; depuis vingt-trois ans il a la main sur le cœur de l'humanité.

Décidé l'année dernière, il a annoncé le Concile, et il a encore médité pour en tracer le programme et l'indiquer définitivement. Il l'indique dix-huit mois à l'avance, délai inaccoutumé, beaucoup plus long qu'il n'est en apparence nécessaire, vu la facilité actuelle des communications, vu aussi l'incertitude présente de la paix à Rome et dans le monde, mais opportun sans doute pour que la prière et l'étude préparent les délibérations et fassent éclore des résolutions fortes et mûres, telles que les réclame le péril de la société. Or, ce que le Pape fait avec tant de

réflexion et de sollicitude, cinquante journalistes et correspondants de journaux trouvent qu'ils n'ont pas même besoin d'y penser pour en juger souverainement. C'est « une vieillerie, » une « absurdité, » une « entreprise audacieuse contre les droits de l'esprit humain, désormais consacrés par les institutions modernes. » Leur décret est rendu.

Ils partent tous de ce fait acquis, que l'Église est caduque, ignorante, dénuée de sens, et qu'ils sont, eux, pleins de jeunesse, de force, de lumière. M. Havin n'en doute pas pour son compte ni aucun autre pour le sien. Ils disent des choses qui étonnent, même lorsqu'on les connaît. L'un d'eux mérite non pas d'être nommé, mais d'être peint. Il a dérobé à la charité de l'Église ce qu'il possède d'instruction, plusieurs sont dans ce cas. Il en a profité pour proposer une *raiform ortografik;* il a ensuite rédigé un volume pour la réforme des mœurs, que la justice a fait pourrir au greffe; il s'est enfin institué réformateur du monde, et il figure en cette qualité à la suite de quelque illustre d'entre les subalpins. Ce monsieur de génie sait positivement ce que veut l'humanité; il nous donne sa parole d'honneur de réformateur du monde, des mœurs et de l'*ortograf*, que le Concile avortera.

En somme, un seul publiciste, dans cette occurrence, a su se distinguer. C'est M. Jean Vallon, théologien du journal de banque l'*Etendard*, où il s'est entouré

d'un petit troupeau d'ecclésiastiques masqués, dont on s'explique le masque.

M. Jean Vallon a senti le premier la portée de la non-invitation des souverains, et celle de la cause qui déclare la Bulle *suffisamment publiée par l'affichage dans Rome*. Ce trait dépasse la science ordinaire. L'on voit que M. Jean Vallon ne pèche pas tout à fait par ignorance. En effet, la clause de l'affichage, où il s'échauffe principalement, coupe à toute chicane gallicane sur l'enregistrement des Bulles. Encore que ces mesquineries fussent médiocrement à craindre, elles sont cependant prévenues. Le refus d'enregistrement n'y peut rien; le Concile est régulièrement convoqué, et les journaux, à défaut d'autres courriers, porteront légalement la Bulle à qui doit obéir. Il faut bien que les journaux servent à quelque chose!

Mais laissons les journaux. Pris au dépourvu sur ces matières éloignées de leurs méditations habituelles, ils ne pouvaient que montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils savent. Ils sont ennemis de l'Eglise, ils le savent; ils ne savent pas pourquoi. Beaucoup mourront dans cette ignorance, fidèles, comme ils disent, aux maximes de nos « anciens rois. » Ces anti-monarchistes se trouvent instinctivement très-bons *régalistes*, dès que l'Eglise est en jeu. Quelques-uns — les doctes — rappellent que « nos rois » n'aimaient point les conciles; c'est leur raison de ne point agréer le Concile du Vatican. Ils veulent ignorer une chose,

peut-être même l'ignorent-ils, car enfin ce sont des esprits médiocrement ouverts et médiocrement cultivés.

Ils ignorent que « nos rois » et les autres rois, qui de très-bonne heure commencèrent à être libéraux exactement comme ils le sont, ont ôté à la liberté des peuples tout ce qu'ils prenaient à la liberté de l'Eglise. Par ce moyen principal, le Saint-Empire, admirable ébauche de république chrétienne, a dégénéré en monarchies absolues, gravitant de plus en plus vers le despotisme : ils l'ignorent. Ce despotisme, longtemps mitigé par les restes de la liberté de l'Eglise, mais de plus en plus envahissant et anti-chrétien, après avoir affaibli l'Eglise et amené la ruine de la monarchie, a préparé le monde pour une renaissance du despotisme païen : ils ignorent cela. Ils ignorent que l'homme détaché de la loi du Christ reçoit nécessairement pour maître un homme qui se déclare Dieu. Ils ignorent que leur unique pratique de la liberté consistant à se séparer de la religion et à la proscrire, est précisément le vice qui les rend incapables d'aimer et de pouvoir comprendre même la liberté.

Laissons-les, et venons à des adversaires en qui nous les retrouverons, sinon agrandis, du moins plus retentissants.

Trois orateurs ont parlé du Concile au Corps législatif : M. Adolphe Guéroult, M. Emile Ollivier, et M. Baroche qui leur a répondu.

Le premier n'est pas chrétien, le second n'est pas catholique, le troisième est ministre des cultes. Tous trois sont bons gallicans.

M. Guéroult a été plus tortueux et plus vulgaire; M. Ollivier, plus ingénu et plus éloquent; M. Baroche, plus sage, se trouvant dans l'heureuse situation de ne pouvoir rien dire. Néanmoins il a dit quelque chose de trop.

M. Guéroult est député de Paris, député de notre quartier, par parenthèse. (C'est pour lui que nous devrions combattre *usque ad effusionem sanguinis*, si sa précieuse indépendance était menacée et que nous voulussions observer à la lettre la fiction constitutionnelle, mais cela nous serait bien difficile!) M. Guéroult a encore une autre qualité : il est prêtre saint-simonien.

Il a reçu l'onction de Ménilmontant, il a porté le costume, il a prêché. Quoique défroqué, il lui est resté de tout cela quelque chose, et beaucoup ; il est sectaire dans l'âme, très-ardent contre l'Église, grand inquisiteur pour le compte de la foi qu'il n'a plus, ou qu'il a encore, peu importe. Contre l'Église la haine tient lieu de foi et remplit avec joie les mêmes offices. Dès qu'il en trouve l'occasion, M. Guéroult débite à la charge de l'Église catholique un discours dès longtemps composé, dès longtemps connu.

Il a accroché au Concile cet éternel discours, dans lequel il dénonce le clergé, l'esprit du clergé, les

tendances du clergé, les vices, les forfaits antisociaux de l'enseignement du clergé. Il fait remarquer que la législation de *nos rois* est douloureusement abandonnée, qu'on néglige les Quatre Articles. Il demande l'exécution des Articles organiques, la séparation de l'Église et de l'État, et que le culte catholique soit rayé du budget. C'est peu varié. Cette fois, pour donner du neuf, il a dénoncé un article de la *Civiltà cattolica;* il a tonné contre la liberté que prennent certains journaux français de traduire cette feuille, rédigée à Rome par les jésuites; il a fait entrevoir que le Concile aurait pour effet de renforcer ce mauvais esprit. Voilà « l'actualité, » et voilà son discours fait.

M. Guéroult qualifie la *Civiltà* « un journal investi par un Bref du Pape d'une autorité doctrinale. » Le *Moniteur* note des « exclamations sur un grand nombre de bancs. » Nous le croyons bien. Un journal investi d'une autorité doctrinale ! ! — par un Bref ! ! !

M. Guéroult a fatigué la Chambre, qui ne l'a pas en gré. Il s'est fait administrer par M. Baroche une leçon d'esprit libéral, nous pourrions dire une correction, qui a excité l'allégresse publique. Voilà son discours réfuté. M. Guéroult est fait à ces dénouements ; il baisse la tête et se retire. Mais il revient, sa passion le ramène.

Si l'ancien prédicateur de Ménilmontant est resté saint-simonien, encore une fois nous l'ignorons.

Sectaire, nous le répétons, il l'est toujours; il a toute vive, toute jeune et enflammée, la passion du sectaire. Il dénoncera l'enseignement de l'Église, il demandera la séparation de l'Eglise et de l'État — et même du monde, — et la radiation du budget catholique, tant qu'il aura vie. Pour son Eglise, à lui, quand il avait une Église, il trouvait la liberté de l'enseignement bonne et due, l'union de l'Église et de l'État bonne et due, la subvention bonne et due; et tout cela s'est fait.

Le saint-simonisme, devenu industriel et financier, a fait entrer l'État dans sa communion, tout au moins dans ses pratiques. Il a eu la subvention, et elle a été forte : mobilière et immobilière, elle se chiffre par milliards : n'attendez pas que M. Guéroult trouve que ce fut trop! Cent cinquante ou deux cents millions, dit-on, sont restés dans une certaine sacristie après que la cathédrale a été fermée et l'exercice du culte interrompu : il ne dénoncera point ce reliquat, il ne requerra point qu'on le rende au peuple (1).

Il est généreux pour le sacerdoce saint-simonien; il veut bien que l'Église saint-simonienne signe un nouveau concordat avec l'État, même après qu'un autre *concordat* aura été par elle imposé à ses fidèles malheureux.

(1) En ce moment éclatait la déconfiture d'une institution ou banque fameuse fondée ou gouvernée par d'anciens saint-simoniens.

C'est la traduction en saint-simonien financier de ce que nous appelons le zèle de la maison de Dieu. Mais la vraie maison du vrai Dieu, M. Guéroult n'en veut pas. *Ce temple l'importune...*

Venons aux discours plus importants de M. Ollivier et de M. Baroche.

II

M. ÉMILE OLLIVIER. — M. BAROCHE.

17 juillet 1868.

M. Ollivier a vu quelque chose, et il a dit quelque chose. Tous les orateurs ne mettent pas leurs auditeurs dans le cas de leur faire pareil compliment; lui-même ne l'a pas toujours mérité. Il a vu, d'une manière confuse, la chose nouvelle qui se dessine dans le monde, la grande attitude du Pape, le vaste travail qui attend l'espèce humaine, et vers lequel déjà l'Église avance ses mains vaillantes. Il en a parlé honorablement, malgré de graves méprises; sans sympathie, mais sans injure, et au contraire avec respect, tellement que certains journaux le plaisantent et le traitent en clérical. Accusation ironique! Il n'en est pas là.

Nous le louons de ce coup d'œil, de son style élevé, de ses nobles protestations contre l'esprit de persécution propre à l'école révolutionnaire et qui venait de s'exhiber misérablement dans la harangue de M. Guéroult. Mais pourquoi fait-il le gallican ? Ce qu'il voulait dire ne requérait nullement ce masque ; la situation excellente qu'il voulait prendre en est affaiblie.

Étrange puissance du lieu commun ! Tout libéral ou révolutionnaire qui *christianise* ou qui craint qu'on ne l'en accuse, se donne préalablement une couche de gallicanisme. C'est comme un habit de chauve-souris qui doit contenter tout le monde. On reste suffisamment velu pour les libres-penseurs ; on dit aux catholiques : Voyez mes ailes ! Vain calcul. Les rats, il est vrai, se montrent parfois, en cette circonstance, assez tolérants ; mais les oiseaux observent que l'habit de chauve-souris empêche de voir en plein jour, et ils n'accordent aucun crédit aux opinions qu'inspire et qu'entache cette infirmité.

M. Ollivier avait à déduire les conséquences d'un fait accompli par la constatation même qu'il vient de recevoir. Ce fait, le plus grave du monde, est la déchéance de l'État catholique, désormais remplacé par l'État indifférent, reconnaissant tous les cultes, n'en préférant aucun, d'où suit la rupture momentanée (un moment qui peut durer des siècles !) de l'union nécessaire entre l'Église et l'État.

C'est le plus grand accomplissement qu'ait reçu l'idée révolutionnaire. Ce serait son accomplissement définitif si la Révolution pouvait se contenter de rompre, si elle n'avait rompu exprès pour détruire, et si la société pouvait s'asseoir dans la situation anormale et dans le désordre où cette rupture la met. Il s'agit de savoir ce que fera maintenant la Révolution. Après avoir rompu, s'efforcera-t-elle de renouer pour détruire par la servitude, à coups plus ménagés et plus lents, mais plus sûrs? Poussera-t-elle brutalement la guerre, déclarera-t-elle ennemie cette Église qui, se voyant répudiée comme mère et comme alliée, ne consent pas d'être servante?

Telle est la situation. C'est pour en avoir des nouvelles que M. Ollivier prenait la parole et interrogeait M. Baroche, représentant de l'Etat, et jusqu'à un certain point de la Révolution.

Ce que la Révolution veut, on le sait, M. Guéroult vient de le dire : elle veut que l'Église soit dépouillée, — bien entendu sans la voler! et proscrite, — bien entendu sans la persécuter! Ce que la Révolution a obtenu et ce que l'État trouve bon, on le sait : l'État s'est partout retiré de l'Église. Ce que l'Église compte faire, on le sait : elle constate la rupture, elle affirme les vérités éternelles dont elle a le dépôt, elle continuera de les affirmer et de les appliquer. Il n'y a donc plus qu'une chose à connaître, c'est la conduite qu'entend tenir immédiatement l'État.

M. Ollivier étant de ceux qui applaudissent à la situation nouvelle, qui veulent la rupture et qui la veulent pacifique pour être durable, quel besoin avait-il de se faire gallican ?

Le gallicanisme est la plus haute expression possible de l'union d'une église orthodoxe avec l'État, mais en même temps l'occasion la plus prochaine d'une scission entre cette église et l'Église. C'est ce qu'un mot très-malhabile et très-malheureux de M. Baroche a parfaitement marqué. Le gallican complet est le fameux catholique, « sincère, *mais* indépendant, » que nous voyons parfois apparaître dans la presse officieuse. Comme l'évêque idéal de M. Ollivier, il se contente de rester « respectueux » pour le Pape, il est soumis devant l'Empereur, et il écrit contre les vues du Pape selon les vues de l'Empereur. M. Ollivier admire-t-il ce rôle ? Le voudrait-il remplir ? D'un côté c'est l'union intime de l'Église et de l'Etat, ce qu'il repousse ; de l'autre côté, c'est la servitude de l'Église envers l'Etat, la conscience des peuples livrée aux mains des princes, ou la persécution de l'Eglise dans son chef et ses membres.

Supposons que le Pape, qui est ultramontain, refuse les sujets proposés pour l'épiscopat, lesquels, suivant M. Baroche et M. Ollivier, ne doivent pas être ultramontains, *au contraire*. Les imposera-t-on au peuple, et, ne pouvant les faire instituer par le Pape, les fera-t-on instituer par la gendarmerie ? Il

nous semble que nous entendons M. Ollivier crier : *Au contraire !* Cependant toute la partie gallicane de son discours va là tout droit. Ajoutons qu'outre le malheur de se contredire et de jeter des doutes immérités sur le fond de ses sentiments, il a, dans cette partie, manqué de force, d'exactitude et d'originalité.

Son érudition sur le Concile de Trente, sur l'Église gallicane, sur les priviléges et droits encore subsistants de « nos rois, » est superflue et sonne creux. Il y avait bien des choses sous tout cela qu'il ne voit point. Nous ne prétendons pas qu'il n'ait rien lu, et que cet étalage de faits inutiles ne soit qu'une préparation hâtive, mal soufflée et mal écoutée. Nous disons que M. Ollivier, comme beaucoup d'autres, dans l'état actuel de son esprit, ne *peut* pas savoir. Pour entendre l'histoire de l'Église catholique, il faut premièrement avoir l'esprit catholique, de même que, pour lire avec fruit un livre, il faut premièrement entendre la langue dans laquelle il est écrit.

Un homme à qui la foi manque ne peut absolument comprendre les actions de ceux qui ont la foi pour mobile. Nous voyons en ce moment les plus intelligents s'épuiser à deviner par quels motifs le Pape, au milieu des difficultés et des périls qui l'entourent, *ose* convoquer un concile. L'objet principal de son assurance leur échappe, quoiqu'il l'ait proclamé. Il se confie en cette promesse du Sauveur : *Là où deux*

ou trois sont rassemblés en mon nom, là je suis au milieu d'eux. C'est cette parole qui a fait tous les conciles et qui fait le Concile du Vatican.

L'Église n'agit pas par une présomptueuse confiance dans la sagesse humaine, mais par une foi profonde dans la parole de Dieu. Ses sénateurs rassemblés de tous les lointains viendront sans armes, délibéreront sans armes, s'en iront comme ils sont venus, un bâton à la main, et ne lèveront pas des armées. Ils viendront voulant le bien du monde; ce bien, ils le chercheront d'une volonté pure, en présence de la mort et du jugement; et ils croient et ils *savent* que Dieu sera dans leurs conseils, leur inspirera ce qu'il faut résoudre pour que la gloire de Dieu éclate, pour que la vérité de Dieu soit continue, répandue et affermie parmi les hommes, et les délivre et leur rende la paix. M. Ollivier, M. Baroche et d'autres se rendent-ils bien compte de cette foi-là? Elle les dominera pourtant; elle dominera les journaux, elle dominera les tribunes et les armées, elle suscitera des grands hommes et des martyrs, elle fera l'histoire.

M. Ollivier est un sceptique religieux. Il croit à un Dieu quelconque, peut-être au Dieu véritable, sans toutefois l'admettre absolument pour Dieu. Il veut une religion, et il estime qu'*une* religion peut remplacer *la* religion. Rien n'est plus incompréhensible, et rien n'est moins rare. Nos lois sont fondées là-

dessus; nous vivons dans cette lamentable et redoutable bizarrerie, et nous nous étonnons de périr! Le monde est conduit par des hommes d'intelligence timide et molle, qui n'ont pas le loisir ni même la curiosité, ni peut-être le courage d'étudier la suprême vérité, la question de salut.

Ils étudient les *affaires*, ils admettent que c'est assez, et que l'on parvient à connaître les affaires sans connaître les idées, que l'on arrive à la connaissance du corps sans connaître l'âme, que le corps social peut très-bien n'avoir pas d'âme du tout ou en avoir impunément plusieurs à la fois. Pluralité d'âmes, unité de corps! Ils ne voient point de difficulté à cela. Les uns sont pour la suppression totale de l'âme, les autres pour l'âme *ad libitum*. Ceux-ci sont religieux, les sceptiques religieux.

Quand ils ont été baptisés dans le sein de l'Église catholique, ils ne se donnent pas le mauvais vernis d'en sortir. Ils restent. Seulement, pour se procurer sans désertion une honnête indépendance, ils se font gallicans. Ce que c'est que le gallicanisme, ils n'y regardent guère. Ils savent, à peu près, qu'on ne cesse pas d'être catholique là-dedans. — « Allons, disent-ils, chez Bossuet; le Pape n'y est pas! » Comme Bossuet eût agréé le compliment, et comme il les aurait reçus! Ainsi les juifs, pour affaires, se font protestants, afin d'être chrétiens le moins possible : Allons chez Luther ou chez Calvin, Jésus-Christ n'y est

pas! Dans les délibérations qui regardent l'Église, ils votent avec les gallicans, et les gallicans avec les révolutionnaires.

Mais ceux qui restent avec le Pape et qui prient avec lui, Jésus-Christ est au milieu d'eux. Ils vivent très-affermis contre les conseils de M. Ollivier, rassurés même contre les précautions, les intentions et les résolutions de M. Baroche.

M. Baroche est certainement un très-habile orateur, plus particulièrement dans cette difficile fonction, où se voient assez souvent les ministres, de parler pour ne rien dire, et d'avoir l'air de dire quelque chose en expliquant pourquoi ils ne parlent pas. C'est un joli art que M. Baroche possède très-bien. Il a parfaitement, pour employer le terme technique, *roulé* M. Guéroult, qui est d'ailleurs un peu fait en boule. Il a parfaitement refusé son secret à M. Ollivier, qui d'ailleurs n'a pas des tenailles très-fortes ni très-subtiles. Il a même, triomphe de l'art ministériel, laissé supposer qu'il avait un secret!

De même que le Piémont cherche un *modus vivendi* au sujet de Rome, on peut croire que le gouvernement français, importuné de n'être pas appelé au Concile par la bulle d'indiction, cherche un moyen d'y pénétrer, un *modus ingrediendi*, comme dit spirituellement l'*Unità cattolica*, signalant les efforts semblables que fait le même Piémont. Et il serait beau de voir l'État incrédule, puisqu'il est indifférent,

admis à siéger enfin dans le Concile, s'agenouiller au commencement des délibérations pour appeler l'Esprit-Saint, et réciter la profession de foi de Pie IX, laquelle est catholique, apostolique, romaine et ultramontaine. Certes ! nous le voudrions et nous voudrions qu'il le fît de bon cœur, en toute loyauté, en toute foi et bonne foi. — Bossuet l'aurait voulu aussi. M. Ollivier le voudrait-il ?

Mais dans ce cas, comme hors de ce cas, M. Baroche, si habile à se taire, a dit, comme nous l'avons remarqué, une parole de trop. C'est ce fameux *au contraire*, si spontanément répondu à M. Ollivier, reprochant au gouvernement de choisir des prêtres *ultramontains* pour remplir les évêchés vacants. *Au contraire !* C'est-à-dire : Nous proposons des prêtres qui n'ont pas du tout ces opinions-là, qui en ont même d'autres, qui ne sont pas attachés à l'autorité suprême du chef de l'Église, qui seraient disposés à la contester...

Nous ne voulons pas insister, parce que, Dieu merci, M. le ministre des cultes s'est calomnié lui-même et a calomnié le clergé français. Il ne peut pas présenter au Pape pour évêques des prêtres qui soient le *contraire* en question, par la très-bonne raison qu'il n'y a pas, de ces prêtres-là, et, s'il y en avait, ils ne seraient pas possibles, nous ne disons point à Rome, mais en France. Quelle parole, néanmoins ! quel *pendant* au *Jamais* de M. Rouher ! Si l'on veut entrer au

Concile, quel programme ! Et si l'on veut rester à l'écart où l'on s'est mis par une si longue persévérance, quel programme encore !

La conclusion très-évidente de ceci, c'est qu'en somme, l'Eglise seule sait bien ce qu'elle est, ce qu'elle fait, ce qu'elle veut, et qui marche son droit chemin. Il n'y a point d'étonnement pour nous ; il y en a beaucoup pour M. Ollivier. Il croit que pareille chose n'est jamais arrivée. Citons sa parole, à la fois éloquente et naïve :

> L'Église, *pour la première fois* dans l'histoire, par l'organe de son premier pasteur, dit au monde laïque, à la société laïque, aux pouvoirs laïques : Je veux être, je veux agir, je veux mouvoir, je veux me développer, je veux m'affirmer, je veux m'étendre en dehors de vous et sans vous ; j'ai une vie propre, que je ne dois à aucun des pouvoirs humains, que je tiens de mon origine divine, de ma tradition séculaire, cette vie me suffit ; je ne vous demande rien que le droit de me régir à ma guise.

Assurément cela est vrai et bien tourné. Seulement ce n'est pas la première fois que l'Eglise parle ainsi. Elle a parlé et agi ainsi dès que le Sauveur eut dit aux apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations et toute créature, et baptisez-les. Mes paroles ne passeront point.* Et à Pierre : *Tu es Pierre. Je te donne les clefs, tu ouvriras et tu fermeras, et ce que tu lieras sera lié, et ce que tu délieras sera délié. Confirme tes frères. Pais mes brebis.* Alors aussitôt l'Eglise a commencé « d'obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes, » et Pierre

a commencé de gouverner comme il gouverne aujourd'hui et comme il gouvernera jusqu'à la fin.

Que M. Ollivier écoute une parole jetée dans le tumulte, mais qui est plus éloquente que la sienne, qui trouvera plus d'adhésion sur la terre et qui durera plus longtemps; une parole jaillie du cœur chrétien.

M. Baroche était en train de douter qu'un Concile puisse avoir, au dix-neuvième siècle, l'importance politique et civile qu'il aurait eue au quinzième ou au seizième. M. le comte de La Tour lui a dit : « Cela, « nous le contestons. Tous les catholiques obéiront « aux décisions du Concile en matière de dogme et « de doctrine. Ils jugeront en pleine liberté comme « par le passé les questions libres. »

Voilà le point et voilà le fait. Depuis qu'il y a des catholiques, il en fut toujours ainsi, et tant qu'il y aura des catholiques, rien n'empêchera qu'il en soit ainsi.

III

L'OPPOSITION CATHOLIQUE. — M. DE MONTALEMBERT.

NOTE. — Comme on voit par ce qui précède, l'opposition incrédule, tant de la part de la presse que de la part de l'État, ignorante et déroutée, montrait peu de force et n'était pas même bruyante. On peut dire qu'il y avait de ce côté une disposition générale à laisser le Concile en paix. Cette disposition était mélangée de dédain, de crainte et aussi d'un certain respect de la liberté. A quoi bon entraver le Concile, et comment l'entraver? Ils restaient là-dessus, occupés de leurs affaires particulières dont ils sentaient la gravité croissante, ne pouvant d'ailleurs comprendre qu'il y eût quoi que ce soit de sérieux dans les décrets de l'Église, et enfin persuadés que leurs intérêts matériels n'étaient en rien menacés par les délibérations qui allaient s'ouvrir au Vatican.

La véritable opposition se forma parmi les catholiques. On vit paraître, sous diverses formes, des pamphlets anonymes pour éveiller la défiance des fidèles contre les projets supposés du Pape et leur signaler les envahissements de la cour romaine. Le foyer de cette opposition était en Allemagne, surtout à Munich. De là semblait venir le mot d'ordre et sortaient les pamphlets que

le parti s'efforçait davantage d'accréditer. On eut les *lettres de Janus*, qui furent saluées comme un événement et acceptées comme un programme. L'auteur soigneusement caché était M. l'abbé Dœllinger, prévôt du chapitre cathédral de Munich. Ce personnage est maintenant assez connu pour que son nom suffise à réfuter son œuvre. A Rome, sur les murs de Saint-Jean de Latran, les révoultionnaires écrivent : Mort à Pie IX! Dœllinger pape!

Des lettres de Janus ou de la main qui les avait écrites sortirent d'autres pamphlets pleins du même esprit, parfois mieux déguisé. Le dernier fruit de cette veine, et le plus célèbre, fut un résumé *d'Observations* anti-infaillibilistes dont il se répandit promptement des traductions pour tous les pays où l'Eglise catholique est répandue. La première traduction ou imitation divulguée fut française. Signée de l'imprévoyante main d'un évêque, aujourd'hui repentant, ce fut elle qu'on eut l'air de traduire. Les *Observations* nous vinrent ensuite du fond de l'Amérique, en anglais, sans signature. Plus tard, nous pûmes les lire en allemand et en italien, revêtues d'un cachet du gouvernement de Florence. On nous a dit qu'elles avaient été translatées en espagnol, et enfin je tiens de la bouche même du vénérable patriarche des Arméniens catholiques, Mgr Hassoun, qu'il en a été fait une traduction arménienne à l'usage de son troupeau ; elle n'a pas, selon lui, été étrangère aux cruelles épreuves qu'il a subies.

En France, avant les *Observations* dœllingériennes, qui ne parurent qu'au dernier moment, Mgr l'évêque de Sura, doyen de la Sorbonne, avait publié ses deux volumes, inspirés de la *Defensio* de Bossuet, mais du moins non pas

pris tout faits du Febronius munichois. Plusieurs de nos évêques en blâmèrent la doctrine et en contestèrent l'érudition. Ce long travail, studieusement critiqué dans l'*Univers* par M. Du Lac, demeura sans influence. L'on sait que l'auteur, montrant sa foi et sa bonne foi, a lui-même retire son ouvrage.

Les pamphlets allemands furent plus malheureux, puisqu'ils réussirent davantage. Ils provoquèrent dans le clergé et parmi quelques laïques une agitation plus factice que réelle, comme on l'a vu depuis, mais qui par l'obstination des meneurs, après la décision de l'Église, a dégénéré en défection. Ce sont ceux qui s'intitulent aujourd'hui les *vieux catholiques,* et qui rejettent à la fois l'autorité du Pape et l'autorité de l'Église. Malgré le tourment qu'ils se donnent pour faire du bruit, et malgré l'appui des gouvernements bavarois et prussien, l'on ne voit parmi eux rien de considérable. Aucun évêque, aucun ecclésiastique considéré, pas de grand talent ni même, sauf l'abbé Dœllinger et le ci-devant P. Hyacinthe, point de grande réputation ni sacerdotale ni laïque. La secte semble avoir plus de chefs que de membres, et il est, Dieu merci, probable que la fin ridicule du *rongisme* sera prochainement celle de cette insurrection.

A ses débuts, elle put espérer davantage. Il lui vint des adhésions imprévues, une surtout, très-éclatante et très-douloureuse, celle de M. de Montalembert, bientôt suivie d'un manifeste-programme que publia la rédaction du *Correspondant*.

Je reproduis l'article que m'arracha l'adhésion de M. de Montalembert, celui que je ne pus me dispenser

d'écrire sur le manifeste du *Correspondant*, et celui par lequel je dus signaler les *Observations*. Le parti s'en irrita extrêmement, et Mgr Dupanloup ne s'abstint pas d'y revenir dans l'*Avertissement* qu'il m'adressa sans titre, je le crois, avec un grand luxe de publicité. Quiconque voudra lire ces articles, où la question me semble clairement exposée, accordera, je l'espère, qu'ils furent écrits pour faire réfléchir et nullement pour irriter.

Il convient de rappeler, quant à M. de Montalembert, qu'il était malade depuis longtemps, que cette cruelle maladie le fatiguait sans mesure et ne lui laissait guère le temps d'étudier par lui-même la grave question où le lançait l'impétuosité irréformable de son esprit. Ancien ami de Dœllinger et entêté d'idées parlementaires qui depuis l'établissement de l'Empire dominaient de plus en plus sa pensée, il ne pouvait pas soupçonner la tendance d'un homme dont il avait admiré la science et connu l'orthodoxie sinon la piété; il n'était pas davantage en son pouvoir de calculer la portée de ses expressions toujours ardentes. Ceux qui l'ont connu ne peuvent croire qu'il eût persévéré après le jugement de l'Église dans ce camp ennemi où est venue le surprendre la mort.

Les fameux « laïques de Coblence » ont répondu par une Adresse de remerciement aux félicitations qu'ils ont reçues de M. de Montalembert. Cette pièce, d'un médiocre intérêt (1), est publiée par la *Correspondance de Berlin*, organe officieux de M. de Bismark,

(1) L'intérêt semblait médiocre alors. Nous ne pouvions croire à l'importance que prendraient des idées si mal établies.

très-favorable aux catholiques avancés du germanisme prussien.

Nous profitons de l'occasion pour donner une version plus exacte de la lettre de M. de Montalembert lui-même. Celle qui a couru jusqu'ici, exacte au fond, n'était vraisemblablement qu'une retraduction en mauvais français d'une mauvaise traduction en allemand; la belle langue épistolaire de l'auteur ne s'y retrouvait pas. Nous avons maintenant le texte original. C'est encore à la *Correspondance de Berlin* que nous devons ce document. Cette feuille est certainement en rapport direct avec les anonymes qui mènent toute l'affaire.

Lettre de M. de Montalembert.

« La lettre que je vais dicter pour vous sera probablement la dernière de ma vie. Mon état empire sensiblement, et, dans les dernières semaines, je me suis vu deux fois au bord du tombeau, sans trouver la délivrance après laquelle je soupire et que Dieu me fait attendre si longtemps. Dans tous les cas, ma fin est proche, et je crois pouvoir déjà juger des personnes et des choses d'ici-bas avec l'impartialité et le calme qui sont le privilége de la mort. Bien que mon corps ne soit plus qu'une ruine, mon âme a conservé une certaine force, et c'est avec une joie intime que mon cœur et mon esprit se reportent vers ces rives du Rhin, où se sont développées mes premières impressions d'étudiant, et qui sont le seul coin de terre où s'offre aujourd'hui une consolation pour un champion politique et religieux.

Cette consolation, je la dois à vous et à tous vos amis, à

l'excellente *Gazette populaire de Cologne*, à la savante et courageuse *Feuille littéraire* de Bonn; je la dois avant tout à l'admirable adresse des laïques de Bonn à l'évêque de Trèves, dont vous m'avez transmis un exemplaire. Je ne saurais vous dire combien cette remarquable manifestation m'a touché et réjoui; elle est sans défaut pour le fond et la forme. J'en signerais volontiers chaque ligne. J'ai cru voir un éclair perçant les ténèbres, j'ai enfin entendu une parole virile et chrétienne au milieu des déclamations et des flatteries dont on nous assourdit. Permettez-moi d'ajouter que je me sens quelque peu humilié à l'idée que ce sont cette fois des Allemands qui ont pris l'initiative d'une démonstration si bien en harmonie avec l'attitude passée des catholiques français, et avec les convictions qui nous ont valu, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, l'honneur d'être à la tête des défenseurs de la liberté religieuse sur le continent.

Voici la réponse :

Monsieur le comte,

Lorsque nous exprimions récemment, dans une adresse à notre évêque, les idées et les désirs que nous suggérait la réunion du Concile et que notre conscience nous portait à faire connaître, nous n'ignorions pas qu'il ne nous serait possible de produire dans le monde catholique un mouvement salutaire, que si nous étions soutenus par des hommes de talent et de réputation. Nous avions surtout désiré votre approbation, Monsieur le comte. La clarté de votre esprit, la noblesse de vos sentiments, votre zèle infatigable pour la cause de l'Église, vous désignaient comme le champion des laïques éclairés.

« Tandis que les nouvelles défavorables qui nous arrivaient de l'état de votre santé nous faisaient hésiter dans notre intention de vous écrire, vous avez été informé de l'entreprise que nous

avons tentée. De votre lit de douleur, vous nous avez adressé comme témoignage de votre approbation et de votre encouragement, des paroles brûlantes qui nous ont fait savoir que les vrais et sages catholiques de France, ces défenseurs éprouvés et respectés de la liberté religieuse, nous saluaient avec joie, par votre intermédiaire, comme des alliés sur lesquels ils pouvaient compter quand il s'agissait de servir l'Église et de défendre les plus nobles intérêts de l'humanité.

« Une semblable approbation est pour nous une garantie certaine de succès. Soutenus par un esprit impartial et éclairé de la divine lumière comme le vôtre, nos efforts appelleront l'attention des hommes qui peuvent les faire aboutir.

« Aujourd'hui plus vivement que jamais, nous sentons en communiquant avec vous que c'est l'Église surtout qui, en faisant disparaître les limites qui séparent les nationalités, réunit les peuples, et peut présenter, dans son organisation et sa vie intérieure, cet accord de l'autorité et de la liberté que l'on paraît si désireux de voir régner à notre époque.

« Beaucoup de catholiques allemands distingués, prêtres et laïques, ont approuvé publiquement ou confidentiellement, de vive voix ou par écrit, l'adresse de Coblence; de plus, au moment décisif, les représentants les plus autorisés des nations allemande et française sauront faire valoir l'idée de la restauration, sur ses anciennes bases, de l'organisation catholique, et donneront à cette idée une forme déterminée et convenable. Espérons donc que Dieu nous accordera bientôt des temps meilleurs.

« En ce qui vous concerne, Monsieur le comte, vous avez, malgré vos souffrances, exprimé dans les termes les plus éloquents et les plus affectueux votre sympathie pour notre œuvre. Nous ne savons comment vous remercier dignement de votre touchant dévouement et de votre puissant secours. Prenant part du fond du cœur à vos souffrances, nous prions

Dieu, dans sa bonté, de les adoucir. Puissiez-vous être conservé longtemps à l'Église, à la France et à nous-mêmes, et puisse la Providence divine vous accorder de recouvrer la santé et de voir le jour où vous jouirez, ici-bas déjà, de la douce et juste récompense que mérite une illustre vie, employée à lutter constamment pour la réalisation de nobles idées!

« Veuillez agréer l'assurance de notre profond respect.

« *Le Comité de l'Adresse des laïques de Coblence.* »

Nous nous abstenons de toute réflexion sur cette seconde pièce. L'*Univers* s'adresse à des hommes qui savent lire. Ils sentiront très-bien ce qui cloche dans l'accent de ces « laïques *éclairés*, » un peu trop prompts à proclamer qu'ils ont parmi nous l'approbation des *vrais et des sages*. Leur prudence n'a pu éviter tous les mots et déguiser toutes les pratiques qui dénoncent l'esprit de secte. Ils parlent d'adhésions confidentielles, ils ménagent une exhibition d'autorités inattendues pour le moment décisif. Tout cela n'est plus selon les anciennes coutumes! M. de Montalembert, qui va toujours le front levé, doit s'étonner de recevoir une adresse de gens qui ne disent pas leurs noms.

Du reste nous sommes intimement convaincus que ces habiles menées vont droit à un avortement. On ne voit de fantômes que dans les ténèbres; à la première clarté du jour, ils disparaissent. Le jour ap-

proche où l'Église dira : Je suis ici ! Nous verrons alors ce qui voudra demeurer ailleurs, et nous verrons aussi ce que pèsera ce reste.

IV

LA QUESTION DES AMBASSADEURS AU CONCILE.

9 septembre 1869.

Différents esprits ont pressé le gouvernement d'envoyer une ambassade au Concile, et il en a paru tenté. Pour lui donner l'envie d'y paraître, c'était assez qu'il n'y fût pas appelé. Cette omission, commandée par la situation actuelle de l'État vis à vis de l'Eglise, lui semblait pourtant mystérieuse. L'idée de l'ambassade, probablement suggérée et appuyée par quelques aspirants ambassadeurs, s'est donc accréditée facilement. L'ambassadeur semblait tout trouvé : c'était M. Baroche. Déjà les journaux lui composaient un bureau d'attachés théologiens.

Mais M. Baroche n'était que l'homme des ingénus. Ceux qui voulaient que l'ambassade fît quelque chose nommaient des personnages plus compétents.

En même temps que la question du personnel s'agitait à Paris, des ouvertures diplomatiques étaient faites à Rome pour savoir quel accueil la légation conciliaire y recevrait. La réponse était toujours la même : Le Saint-Père n'avait rien vu qui l'obligeât d'inviter les gouvernements au Concile, et ne voyait rien qui l'obligeât de leur en fermer l'entrée.

Soit que cette réponse désintéressée l'ait éclairé sur la situation, soit que l'embarras de former l'ambassade et de lui donner des instructions ait paru supérieur au profit qu'on en pouvait attendre, le gouvernement a aujourd'hui abandonné son dessein. Il ne se fera pas représenter au Concile. C'est, dit-on, une résolution prise. Si elle est maintenue, elle sera générale, car les autres gouvernements étaient fixés à faire ce que ferait la France. La fameuse consultation du ministre prussien de S. M. le roi de Bavière aura eu cet aboutissement facile à prévoir. On peut croire que le résultat n'eût pas beaucoup différé, quand même cet homme d'État n'aurait pas pris la peine d'intervenir.

Autant que nous pouvons l'augurer, c'est ce que désirait le Saint-Père, et ce qu'il avait prévu. Sa politique haute et sans embûches ne se trompe pas. *Santa Chiesa fara da se !* Quel beau spectacle donne au monde cet homme, qui dit où il veut aller, parce qu'il veut aller où Dieu le mène !

Quant au gouvernement français, qui dirige en

ceci les autres, nous le louons particulièrement de son abstention. Nous ne voyons pas, en vérité, quel parti plus sage il aurait pu prendre.

Étant ce qu'il est religieusement, c'est-à-dire, n'étant rien qu'un surintendant des cultes, que ferait-il au Concile ? Il n'appartient à aucune communion chrétienne, il n'en représente aucune, il n'a reçu et ne peut recevoir d'aucune aucun pouvoir en matière de foi, ni pour affirmer ni pour abjurer, et surtout il ne l'a pas reçu des catholiques. Il ne peut pas même, au Concile, dire qu'il est l'État. Il ne l'est pas même pour les catholiques français, qui lui dénient tout droit de s'immiscer dans les choses de la foi ; il ne l'est pas davantage pour les Français non catholiques, qui, d'une part, n'ont pas à se mêler de ce que fera le Concile, et de l'autre ne reconnaissent pas ici à l'État le droit de traiter et de s'engager pour eux. Et quant aux membres du Concile, appartenant à toutes les nations de la terre, que leur importe l'Etat français, qui n'est pas catholique ? S'il produisait en face du Concile ses idées *françaises* en matière de religion, les Pères ne répondraient qu'un mot : Anathème !

Pour les gouvernements *indifférents* de notre époque, le Concile est tout simplement une manifestation de la liberté religieuse. Ils n'ont d'autre devoir que de n'y pas mettre entrave, et d'autre droit que d'en empêcher les effets en ce qu'ils auraient de con-

traire au bon ordre. Que leurs opinions et leurs maximes d'état y soient contestées, froissées, même condamnées : cela peut leur déplaire, mais ils ne sont l'État que pour souffrir ces déplaisirs et modifier eux-mêmes leur manière de voir devant ces expressions de la liberté des consciences. Elles ont tout droit d'être malgré eux, et l'on ne prétendra pas sans doute que l'État puisse être reçu à biffer un décret du Concile, lorsqu'il n'oserait pas prétendre à biffer un article de M. Vacherot ou de M. Renan, dans la *Revue des Deux-Mondes*. Qu'il empêche l'exécution, à la bonne heure, s'il peut le faire en respectant les principes de justice et de liberté. Lorsqu'on en sera là, il verra son possible, et la conscience catholique verra le sien.

Ceci n'implique nullement la doctrine salutaire de l'union de l'Église et de l'État. En revendiquant sa liberté, et en l'exerçant, l'Eglise maintient cette doctrine. L'Église vis à vis de l'État est dans la condition d'une épouse répudiée de fait, et qui subit en fait cette répudiation, qu'elle a conscience de n'avoir pas méritée. Elle réclame ce qui lui est dû par contrat, le légitime arrérage de sa dot dilapidée ; elle réclame ses droits de personne civile ; elle réclame surtout ses droits de mère. Mais elle ne réclame pas le divorce, et bien plus, elle dit que le divorce ne peut pas être valablement prononcé, parce que l'intérêt de la famille le défend.

Et dans cette situation, fière et sans tache, retenant le droit qu'elle ne peut céder, le cœur plein de clémence, elle attend avec la patience de ce qui est éternel.

V

ENTRÉE DES *faillibilistes* FRANÇAIS. — LEUR SOUMISSION A L'ESPRIT MODERNE. — 89 APPLIQUÉ A L'ÉGLISE. — POLITIQUE DE TOUT CE QUI A PÉRI ET DE TOUT CE QUI VA PÉRIR.

31 octobre 1869.

Un recueil catholique nous a donné, il y a quinze jours, l'équivalent français, anonyme aussi, des manifestes bavarois et autrichiens sur la faillibilité certaine du Pape et la faillibilité possible du Concile. C'est l'œuvre d'une plume habile, d'une science inexacte et d'une conscience passionnée. Les formes du langage sont pieuses, le fond de la pensée est involontairement sceptique.

En attestant sa foi, l'auteur anonyme ne laisse voir

que ses doutes, et il prend si grand soin de justifier ses doutes, qu'ils semblent former le capital de sa foi. Il admet en principe l'infaillibilité de l'Église, car la clarté de la langue et de l'esprit français l'impose à sa raison, et il n'oserait dire, avec les docteurs de Munich, que le *critère* de l'infaillibilité n'existe point. On a besoin d'allemand pour de telles audaces. Mais où se trouve l'infaillibilité dans l'Église? Il la cherche, peu disposé à la vénérer là où jusqu'à présent on l'a reconnue. Il la nie au Pape personnellement; l'accorde-t-il au Concile? C'est selon! Le Concile tout seul pourrait avoir l'infaillibilité; le Concile et le Pape d'accord pourraient ne l'avoir pas. On pense bien que tout cela est emmêlé et qu'il y a des voiles! En bon catholique gallican, notre Janus français tient que le Saint-Esprit qui, depuis longtemps, à son avis, néglige le Pape, n'abandonnera pas le Concile. Néanmoins, le Concile pourrait faire fausse route, et notre Janus n'est rien moins que rassuré. On parle d'un décret qui attribuerait au Pape cette infaillibilité introuvable; on entend de « nouveaux docteurs » qui préconisent ce dogme et qui soutiennent, grand Dieu! que le temps est venu de l'inscrire aux articles de foi. Ces « imprudences » le font trembler, et il prend le devant sur le Saint-Esprit pour informer le Concile et lui montrer la voie. Véritablement, il ne lui ménage pas les avertissements « modestes » mais « fermes, » et même comminatoires.

Cela fait, il signe : *Pour la rédaction du Correspondant : P. Douhaire.*

Cette formule de signature est la chose sérieuse de cette pièce ardente et médiocre. Elle lui donne le caractère d'un manifeste, elle révèle, non pas une légion, mais une *Ecole* qui ne s'était pas encore si clairement accusée.

L'attention des catholiques s'en est émue, et l'on se demande s'il n'y a pas ici quelque abus du blanc-seing. La rédaction supérieure du *Correspondant* se compose d'un certain nombre de personnages justement renommés, qui peut-être n'ont pas été tous consultés sur le fond et sur l'opportunité d'un pareil programme. Plusieurs, jusqu'à présent du moins, ne paraissaient pas si avancés. Nous nous permettrons d'insister. Il importe de savoir qui est là.

MM. de Montalembert, Falloux, Albert de Broglie, Th. Foisset, Louis de Carné, Augustin Cochin, les RR. PP. Perraud et Largent, membres de l'Oratoire, font tout le talent et toute l'importance du *Correspondant*. Ces patriciens ont-ils donné leur assentiment au manifeste de la *Rédaction?* Peuple enseigné, nous voudrions savoir qui nous parle, d'autant plus que le manifeste, en divers endroits, nous tance assez amèrement. Les noms propres ont ici une grande valeur. L'importance du document serait autre pour nous et pour tout le monde s'il émanait des personnages notables que nous venons de nommer, ou s'il

ne contenait que l'expression des communes pensées de MM. Douhaire, Gaillard, Lavedan et Marius Topin.

En attendant cet éclaircissement désirable, jetons un coup d'œil sur les instructions dont le *Correspondant* croit bon de munir le Concile.

Elles sont en même temps très-compliquées et très-simples. A suivre leurs détours, chaque mot nous arrêterait. Nous préférons les aborder à la conclusion. Le terme où elles arrivent montre assez l'erreur du chemin.

La « Rédaction du *Correspondant* » a pris de Mgr Maret la négation de l'infaillibilité du Pape, et la périodicité et même la permanence conciliaire. Elle conclut que le Concile doit avant tout s'abstenir de proclamer l'infaillibilité.

Elle a pris du Janus bavarois et de son propre fond cette première idée, que l'Église a premièrement le besoin et le devoir de se réconcilier avec le monde moderne; et cette seconde idée, que le monde moderne ne peut s'abuser dans ses pensées, qui sont celles du Janus Bavarois et celles du *Correspondant*. Donc, le Concile devra entrer le plus avant possible dans les voies du catholicisme libéral, et c'est à quoi le *Correspondant* reconnaîtra la vraie inspiration du Saint-Esprit, celle qui pourra obtenir sa joyeuse obéissance, et, plus tard, la complaisance du genre humain. Si le Concile, par exemple, biffait le *Syllabus*, qui douterait de son infaillibilité?

C'est la thèse. Rendons-la plus claire : le Pape, désormais souverain constitutionnel dans les choses spirituelles comme dans les choses temporelles, acceptera l'infaillibilité du Concile ; et le Concile, à son tour, par une autre assimilation inévitable, acceptera l'infaillibilité du genre humain moderne, c'est-à-dire, du peuple souverain.

On voit d'où vient cette thèse et où elle va. Mgr Maret est *enjambé* d'un seul mouvement. Il fait de l'Église une monarchie tempérée d'aristocratie, ou plutôt une aristocratie tempérée de monarchie. La « Rédaction du *Correspondant* » invite le Concile à mettre l'Église sur la voie d'une transformation qui aboutirait à la démocratie pure.

Du reste, le promoteur de ce sénatus-consulte ne se donne pas la peine de chercher des arguments dogmatiques ni même historiques, et les quelques lieux communs qu'il fournit en ce genre ne sont véritablement que pour la couleur. A quoi bon s'empêtrer d'une argumentation rebelle et qui n'est plus de mise ? On se ferait doublement tort, puisque, d'une part, le dogme et l'histoire sont contraires, comme le prouve la tentative avortée de Mgr Maret, et que, d'une autre part, la raison moderne suffit. La raison moderne a porté son décret, il est en vigueur dans le monde entier, abrogeant pour jamais toutes ces vieilles bulles dont on voudrait vainement continuer d'enchaîner l'esprit humain !

Toute l'autorité que le *Correspondant* prétend donner à ses vues est tirée uniquement de l'état présent du monde, tel qu'il lui apparaît, non sans un grand mélange d'illusion. Il fait de la politique, et de la politique de 89, la même que fait toute l'Europe depuis la rupture de la politique avec la théologie.

Le caractère invariable, sinon toujours avoué de cette politique, est d'abandonner tous les principes ; de sacrifier la vérité à l'erreur, jusqu'à déclarer que l'erreur est la vérité ; de combattre plus ou moins la révolution dans l'ordre matériel, et de lui tout livrer, de la seconder même dans l'ordre des doctrines. Ce fut, au fond, la politique de Napoléon Ier et celle de la Restauration ; ce fut ouvertement celle de Louis-Philippe ; c'est clairement celle du second empire.

M. de Metternich n'en eut guère d'autre ; M. de Beust, le « fossoyeur, » s'honore de la pratiquer. Elle a régné avec les derniers Bourbons en Espagne et à Naples, avec la maison d'Este en Toscane, elle règne encore en Portugal avec Bragance, elle prépare à l'annexion la Bavière et la Belgique. Finalement, politique de tout ce qui a péri et de tout ce qui va périr. Or, ce tout pourrait bien être la civilisation moderne tout entière, et le *Correspondant* lui-même en a peur. Dans le servile *Benedictus qui venit* qu'il chante à « l'esprit moderne, » plus d'un cri d'an-

goisse lui échappe. Pâle dévot, fort incertain du caractère et de la divinité de son idole!

C'est cette fière et sage politique, néanmoins, que le *Correspondant* conseille à la vraie Église et au noble et vrai peuple du vrai Dieu! Il paraît, sincèrement d'ailleurs, ne pouvoir imaginer ni comprendre aucun moyen de ne pas suivre le torrent universel. Devant la Révolution, qui est aussi l'orgueil de l'esprit, il demeure fasciné par un mélange de terreur et d'amour. On ne sait, et il semble ne savoir pas lui-même s'il dit qu'il faut adorer ce dieu vivant, ou s'il dit qu'il faut amadouer cette affreuse bête. Mais, ce qui est trop sûr, c'est que la Révolution, dieu ou bête, lui fait oublier beaucoup de choses dont se devrait mieux souvenir un chrétien qui parle à des chrétiens.

La première de ces choses essentielles qu'il oublie, c'est l'origine même et la constitution divine de l'Église. Oubliant cette première chose, il en oublie une seconde, qui est le respect. Il parle de l'Église comme d'une institution humaine qui subit les inconvénients des œuvres humaines, qui a ses imperfections et ses lacunes pour ainsi dire constitutives, qui se serait faite d'occasions imprévues et de sagesse bornée, qui a varié, qui variera, qui s'use, qui vieillit, qui a besoin de retouches et même de refonte. Tout ce qu'il entasse à ce sujet, sans distinction et sans mesure, peut persuader quelque frivole esprit

qui l'écoute, l'abuser lui-même et l'entraîner avec son lecteur beaucoup plus loin qu'il ne voudrait aller : mais que peut produire tout cela sur la foi des catholiques intelligents, et particulièrement sur la raison des pontifes ?

Le *Correspondant*, préoccupé de ses conceptions et de ses terreurs libérales, n'écoute que les bruits du monde et les susurrements des sectaires. Au milieu de ces vacarmes, il ne discerne pas la confession solennelle de l'esprit catholique, qui les domine pourtant de si haut. Comment fait-il pour ne pas entendre la multitude des prêtres et des fidèles dont les acclamations saluent la voix imposante des évêques affirmant la foi de toute l'antiquité ?

Mais s'il l'entend, où peut-il trouver plus de clarté, plus de volonté, plus de certitude ? Et comment alors a-t-il pu se décider à jeter au milieu de ce concert son *veto*, si mal à propos présomptueux ? Nous entrerons volontiers plus tard, s'il le faut, dans le détail de ses vaines raisons. Pour aujourd'hui, en présence de l'effet qu'elles produisent, nous croyons suffisant de lui rappeler à quelle écrasante majorité il s'adresse.

Il s'élève contre l'infaillibilité du Pape, il presse l'Église de se réconcilier avec l'esprit moderne. Voici ce que nos maîtres et nos pères, sur le seuil du Concile, disent au peuple catholique, qui répond : *Credo !*

Quant à l'infaillibilité, elle n'est pas à créer, elle existe et elle existera parce qu'elle a toujours existé. Elle existe dans le Pape et dans le Concile, non que le Concile la communique au Pape, la faisant ainsi remonter des membres à la tête, mais parce que le Pape la communique au Concile, la faisant descendre de la tête aux membres. C'est le Pape, la tête de l'Église, qui verse l'infaillibilité dans tout le corps sacré; et cette infaillibilité, il la tient directement de Dieu même par un permanent et perpétuel miracle de sa fonction unique, conformément à la promesse que la sainte Église a toujours crue et adorée. Nous le croyons ainsi d'une foi divine qui nous est donnée par le baptême ; nous le croyons encore d'une foi humaine, parce que la raison humaine, élevée à toute sa hauteur par cette même grâce du baptême et par les autres sacrements qui font l'homme nouveau, nous persuade que Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Quant à la réconciliation de l'Église avec le mystère de Babel qu'on nomme l'esprit moderne, nous croyons que la conduite de l'Église envers le genre humain est, a été et sera perpétuellement sainte, c'est-à-dire toujours pleine de justice et de mansuétude et sans ombre d'erreur, étant perpétuellement inspirée de Dieu.

Nous le croyons parce que Dieu a dit à Pierre et non à d'autres : Juge, lie et délie, confirme, pardonne;

les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Or, les portes de l'enfer auraient prévalu si Pierre et l'Eglise avaient pu errer ; et Pierre et l'Eglise erreraient, et les portes de l'enfer prévaudraient, si l'Eglise acceptait la réconciliation aux conditions que veut y mettre aujourd'hui comme toujours le monde, puisque ces conditions seraient aujourd'hui comme toujours l'abandon de la vérité.

Le monde est tiré hors de l'Eglise par les chaînes de l'erreur. C'est Pierre qui doit rompre ces chaînes. C'est à lui qu'il a été dit : *Solve catenas !* et Pierre rompra les chaînes en confirmant les liens qui nous retiennent dans la vérité. Ainsi il a fait depuis dix-huit siècles, ainsi il fera toujours et infailliblement jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à ce que soit complet le nombre des élus, qui est la fin pour laquelle ont été créés l'homme et le monde.

Il s'agit bien, pour le Concile, de faire de la politique, de favoriser l'avancement politique des catholiques français ou allemands ! Le Concile obtiendra de Dieu les inspirations nécessaires au maintien et à l'accroissement de la foi dans l'Église, et à l'agrandissement de l'Église et de la foi dans le monde. C'est pour ce résultat que Pie IX a convoqué le Concile, pour ce résultat qu'il le dirigera, pour ce résultat qu'il confirmera ses décrets, dussent ces décrets gêner la fortune des catholiques français et désobliger la philosophie des catholiques allemands.

Et si l'Esprit-Saint inspire au Pape et au Concile d'ajouter quelque chose aux décrets du concile de Florence, ou de prononcer d'une manière plus formelle sur cette infaillibilité subsistante qui ne subsistera pas moins entière et inviolable quand même il n'en serait pas question du tout, cela sera fait ; et l'Église tout entière dira *Amen!* dira *Credo!* Elle croira, comme elle croit aujourd'hui, que Dieu ne peut se tromper ni nous tromper, et que,s'il a voulu ajouter quelque éclat plus grand au pouvoir de son Vicaire, c'est que des circonstances approchent où il sera nécessaire d'obéir plus pleinement, plus vite et de plus loin.

Parmi les noms sacrés que la tradition et les Pères ont donnés au Pape, il en est un que l'état du monde et les menaces de l'avenir peuvent nous aider à comprendre. Il se nomme Pierre, il se nomme aussi Moïse !

L'Église, cette semaine, célèbre la fête des apôtres saint Simon et saint Jude. Si le *Correspondant* veut parcourir cet office, il y trouvera la politique de Pie IX et du Concile. L'Église demande aux apôtres la guérison des âmes languissantes et l'accroissement des vertus. *Sanate mentes languidas, augete nos virtutibus*. L'Évangile rappelle une parole du Sauveur, qui laisse peu d'espoir à une réconciliation entre l'Église et le monde par les concessions que le monde exigera toujours : « Si vous étiez du monde, le monde

« aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous « n'êtes pas du monde, et qu'en vous choisissant je « vous ai *séparés du monde*, le monde vous hait. » L'on voit ici qu'une véritable réconciliation avec le monde coûterait cher à l'Église et au monde. Cependant ces hommes que hait le monde, sont et seront ses juges, et le Maître leur a dit encore cette parole que l'Église chante dans son inébranlable foi : *Sedebitis super sedes, judicantes Israel*. Est-ce aux juges de se réconcilier avec les justiciables? Ils ne le pourraient qu'aux dépens de la loi, et ils seraient prévaricateurs.

Que le *Correspondant* nous permette de le lui dire : sa voie est mauvaise. Ce n'est ni à lui ni à nous de conseiller l'Eglise. Nous ne pouvons, lui et nous, rendre service à nous-mêmes et au monde qu'en obéissant à l'Eglise, et en prouvant au monde combien notre obéissance a raison.

VI

HISTOIRE DE L'INFAILLIBILITÉ.

4 novembre 1869.

La « Rédaction du *Correspondant* » ne sait pas où réside l'infaillibilité doctrinale, et si elle le sait, du moins elle ne veut pas le dire. Elle fait des recherches et n'avoue que des présomptions. Seulement ses présomptions sont graves. Il en résulte, pour le moment, que l'infaillibilité n'est point dans le Pape, qu'il n'y a là tout au plus qu'une possession acquise, mais suspecte d'usurpation et sujette à révision. Moins incertaine lui semble l'infaillibilité du Concile. Toutefois elle y met des conditions. La principale est que le Concile soit tenu en haleine d'infaillibilité par l'inspiration continuelle de l'esprit humain, et c'est pourquoi il serait bon que le Concile fût non-seulement périodique, mais permanent.

Examinons ce système dans la pratique, en nous servant des données que le *Correspondant* lui-même nous fournit. Nous lui fournirons peut-être, à notre tour, quelques motifs pour changer la direction de

ses recherches et se fixer là où se tient l'Eglise, d'accord en ce point, qu'il veuille bien y prendre garde, avec l'immense majorité de l'humanité baptisée.

Il ne disconviendra pas que l'humanité baptisée est le vrai genre humain, celui qui est en capacité de vivre suivant les vraies lois de l'homme et de recevoir la vie éternelle. Voici le catéchisme : « Dieu « nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir et « par ce moyen acquérir la vie éternelle. » Donc, c'est le baptême qui constitue l'humanité, et tout ce qui n'a pas été introduit dans l'Église par le baptême n'est véritablement qu'une sorte de matière première qui attend encore le souffle de vie.

Ce serait une grande joie pour nous si nous pouvions démontrer au *Correspondant* qu'en se mettant d'accord avec l'Église, il se mettrait d'accord avec l'esprit humain, même moderne, tandis que ses indécisions l'exposent à faire un triple schisme avec la raison, avec l'humanité et avec le bon sens. Car l'Eglise, qui domine et devance la raison humaine, fait néanmoins, comme Dieu même, toutes choses de manière à contenter pleinement la raison ; et l'humanité, si aisément rebelle à la raison, finit cependant par porter ce joug qui la contrarie et qui la sauve. De même que la raison se soumet à Dieu, l'humanité se soumet à la raison. Après tous leurs écarts, la raison et l'humanité trouvent qu'il est plus sage, plus grand et plus doux d'obéir; et c'est par là que

le genre humain, livré aux tempêtes de la liberté dans les ombres de sa connaissance imparfaite, ne périt pas, mais marche vers le plein jour.

Nous sommes dans la chute, dans la liberté et dans la nuit, trois causes de destruction qui rendent l'infaillibilité nécessaire. Pour ne pas périr, il nous faut un réparateur, un chef et un phare.

L'infaillibilité est nécessaire; donc elle est visible et elle est certaine. Dieu y a pourvu, autrement nous n'aurions pas de Dieu que notre raison dût absolument croire, et nous discuterions sans aucune utilité sur le Pape et sur le Concile. Mieux vaudrait appliquer toutes les forces de l'intelligence humaine à chercher un topique contre la moindre des infirmités corporelles qui nous dénoncent la perpétuelle dissolution de cette matière déchue dont nous sommes formés, *quasi vestimentum quod comeditur a tinea.*

L'infaillibilité existe, et elle existe, nous ne dirons pas dans un seul homme, mais dans un seul dépositaire. L'exemple en est permanent dans l'histoire de l'humanité élue. Adam, chassé du paradis, est le dépositaire infaillible de la promesse. C'est tout ce qu'il faut au monde pour traverser la première période de ses défaillances sans fin. Adam garde la promesse, il la transmet et cette lumière ne s'éteint pas. Cependant le monde, l'esprit moderne, se pervertit de plus en plus. Les eaux du déluge sont amoncelées dans la colère divine, elles vont se répan-

dre. Dieu parle à Noé, et le fait infaillible pour le salut du genre humain. Noé affirme la vérité de Dieu, il avertit les pécheurs de leur perte prochaine, et i construit l'arche.

Noé, figure du Christ et figure de Pierre! Mais Pierre gouvernera lui-même une arche plus miséricordieuse; elle demeurera ouverte et quiconque ne voudra point périr y pourra entrer, et le nouveau Noé lui tendra la main.

En vertu de son infaillibilité, Noé construit l'arche sans délibération ni conseil. On le raille, il poursuit. Il emploie à la construction de l'arche des ouvriers qui n'y entreront point, prophétique et perpétuelle destinée de ceux d'entre le monde que Dieu emploie aux œuvres de l'Eglise et qui ne veulent pas être de l'Église. L'arche est faite, et la promesse donnée à Adam franchit le déluge pour être encore le phare et l'espérance du genre humain recommençant. Les eaux descendent : la colombe rapporte le rameau d'olivier qui avait conservé ses feuilles sous les ondes du châtiment, comme Dieu avait conservé son amour dans le débordement de sa colère. Noé sort, il plante la vigne, d'où sortira la matière du sacrifice eucharistique, il maudit le fils qui n'a pas respecté l'infirmité paternelle, il partage la terre à ses enfants. Il agit sans conseil, et ce qu'il a fait demeure.

Après Noé, l'infaillibilité, errante et temporaire parmi les affirmateurs de la promesse, se pose çà et

là, mais toujours sur un homme à qui Dieu a parlé. On ne voit point de corps délibérant infaillible. La première assemblée délibérante dont on trouve une trace dans l'histoire, délibère contre Dieu et bâtit Babel contre Dieu; et ainsi advint la confusion des langues, remède amer contre l'unité satanique, long obstacle à l'unité divine qui ne pourra se former tant que le monde n'aura pas entendu et reçu l'unique langue de Dieu.

Abraham est fait infaillible, et l'infaillibilité se concentre en quelque sorte dans la race de cet ami de Dieu. Elle est un moment donnée à Lot pour le salut de sa famille, avant le désastre de Sodome, image du déluge de feu prédit comme dernier châtiment de la race humaine; elle couronne de rayons sublimes la tête de Job, petit-fils d'Esaü; mais elle demeure davantage à la lignée plus fidèle. Après Isaac. Jacob et Joseph, pasteurs du peuple, inspirés de Dieu, Moïse est pleinement investi de l'infaillibilité. On ne voit autour de lui aucun conseil. Dieu lui parle, il obéit. Quelle délibération a précédé la sortie de l'Egypte, dans quelles discussions s'est formée la loi du Sinaï? Donoso Cortès remarquait que ce grand Moïse n'eût pu réussir à rien en face d'une assemblée délibérante; il était bègue, et Aaron, qui n'était qu'orateur, parlait pour lui.

Moïse institua des juges pour le peuple, il n'y prit point de législateurs. Si l'on veut savoir quels con-

seillers lui eût donnés le peuple, l'Exode nous le dit. A la première station après le passage de la mer Rouge, ce peuple, délivré de la cruelle servitude égyptienne, murmura contre son libérateur. Les eaux qu'ils trouvèrent en ce lieu étaient amères; ils l'appelèrent *amertume*, et dirent : Que boirons-nous ? A la seconde station, sur les confins du désert de Sin, le quinzième jour du second mois après le départ, les murmures redoublèrent : — « Plût à Dieu, dirent les « fils d'Israël, que nous eussions péri en Egypte, « lorsque nous étions assis devant des marmites « pleines de viande, et que nous mangions du pain à « satiété, puisque vous nous avez conduits en ce dé- « sert pour faire mourir de faim tout le peuple ! » Dieu, éloignant ces insensés et ces lâches, ne voulut traiter qu'avec Moïse, et défendit au peuple de gravir la montagne, et même d'y toucher, sous peine de mort.

Ainsi Moïse reçut la loi tout entière de la bouche de Dieu, et la transmit au peuple. Cependant ce peuple, témoin de tant de merveilles et honoré d'une loi si sainte et si sage, ne cessa de murmurer. Il regrettait toujours les jouissances matérielles de l'Egypte, et il fallut que de nouvelles générations se formassent dans le désert pour que la terre promise leur fût enfin ouverte. A l'exception de deux, aucun n'y entra, de tous ceux qui avaient vécu en Egypte. Moïse lui-même resta dehors, parce qu'un moment la voix de

l'Egypte, la voix de l'*esprit moderne* l'avait ébranlé.

Par une volonté de Dieu, l'infaillibilité reste dans le peuple d'Israël, de deux manières : l'une est, pour ainsi dire, passive : c'est l'attachement du peuple à sa loi sainte, toujours reconnue infaillible et toujours adorée, même à travers des transgressions à peu près générales, d'ailleurs si sévèrement et néanmoins si miséricordieusement punies. L'autre est active : c'est l'inspiration prophétique, le commerce de Dieu avec certains hommes à qui il parle directement, et qui deviennent infaillibles durant la vision dont ils sont favorisés. Jésus-Christ se soumet à l'infaillibilité de la Loi et des Prophètes; il ordonne d'écouter encore leurs interprètes devenus indignes, « parce qu'ils sont dans la chaire de Moïse. »

Enfin l'infaillibilité est créée avec et pour le monde nouveau, par celui que l'Église appelle le Père du siècle futur, le maître de l'homme, de la vie et de l'éternité. Elle ne sera plus errante et intermittente, en quelque sorte, comme elle l'a été, mais permanente et fixée en son lieu connu et éternel. — « Tu es Pierre, » non pas tu *seras*, non pas tu *deviendras*, non pas tu te *feras :* Tu *es* Pierre ! — « J'ai prié, » non pas je *prierai*, non pas *j'ai prié jusqu'à un certain temps :* J'ai prié *pour Toi* à toujours ! — « Confirme tes frères, » non pas, *demande-leur* si tu es toujours Pierre, et s'il est toujours vrai que je te l'ai dit et toujours certain que j'ai prié pour toi. Car alors où serait

Noé, où serait Moïse, où serait Jésus-Christ, et à qui ira le monde, si Pierre n'est pas tout à la fois Noé et Moïse et le Christ, celui à qui Dieu parle et qui parle pour Dieu, celui qui peut lier et délier, celui qui peut ouvrir l'arche, celui qui peut dire : Voici la vérité et voici l'erreur ? Et si la parole de Pierre peut être incertaine, qui croirons-nous ?

La question a été mille fois posée, et il n'est pas d'état des choses ni d'état des esprits en face desquels elle n'ait été résolue, toujours de la même façon. Le ciel et la terre ont crié : Tu es Pierre ! et après dix-huit siècles, le ciel et la terre proclament encore que toute voix discordante s'est trompée.

On a vu des séparations. En face de l'hérésie obstinée, l'infaillibilité a été inflexible. Toutes les séparations ont abouti au même résultat. La vérité est restée entière, vivante et féconde ; l'erreur séparée est tombée sous une tyrannie abominable ou s'est engouffrée dans une abominable anarchie. Ainsi s'est accomplie la menace de Dieu contre ceux qui voudraient gravir cet autre Sinaï, où le nouveau Moïse est seul appelé avec Aaron. « Que ni les prêtres ni le « peuple ne fassent d'efforts pour monter vers le Sei- « gneur, *de peur que Dieu n'en détruise plusieurs.* »

Ceux qui prétendent aujourd'hui que cette prohibition est levée et que cet état est changé, disent par là même que la constitution de l'Église est changée, bien plus, que la nature humaine aussi est changée.

Et il faudrait en effet qu'un changement radical pût survenir dans la nature humaine pour qu'un pareil changement pût s'accomplir dans la constitution de l'Église. Il faudrait que la chute originelle fût complétement réparée et la puissance du mal complétement abolie, que la passion n'eût plus de prise sur les âmes également justes, que l'erreur n'eût plus de prise sur les esprits également éclairés et dociles. Alors en effet, à quoi bon le médecin s'il n'y a plus de malades, le phare si tout le monde voit clair, le guide si tout le monde connaît le chemin?

Mais quelle que soit l'estime du *Correspondant* pour l'esprit humain moderne, assurément, il ne le croit pas encore parvenu à cet état d'infaillible lumière et d'indéfectible liberté.

Les principes et les conquêtes de 89 n'ont pas encore opéré ce miracle. Malgré le progrès très-réel que le christianisme lui a fait faire dans l'intelligence et dans la vertu, le genre humain est en majorité ce qu'il était avant le déluge, lorsqu'il se raillait des avertissements de Noé; ce qu'il était après le déluge, lorsqu'il délibérait de se construire une demeure où ne pût monter la colère de Dieu; ce qu'il était à la sortie de l'Egypte, lorsqu'il murmurait contre Moïse et regrettait les ignobles félicités de la servitude. Il a toujours besoin de Noé, toujours besoin de Moïse; il lui faut toujours un guide, définiteur infaillible de la vérité.

La privation de ce guide accuserait la miséricorde divine; son existence, mais à l'état de dispersion et pour ainsi dire de suspension dans la masse humaine, accuserait sa prudence. La prudence de Dieu fait partie de sa miséricorde; il doit y avoir un point où la raison humaine ne puisse pas risquer de se tromper. Prétendre que c'est le Concile qui est le guide, et non pas le Préposé immortel, toujours présent, toujours visible, que la prudence divine a institué pour convoquer, présider et confirmer le Concile, quelle contradiction!

En reconnaissant au Pape le droit de convoquer le Concile, nécessité à laquelle on ne peut échapper, on confesse déjà son infaillibilité personnelle. On confesse aussi par là que, pour ôter au Pape cette infaillibilité qu'on lui nie et qu'on lui attribue en même temps, il doit tout à la fois se la reconnaître et se la nier lui-même, toujours infailliblement. Rien n'étant valable dans l'Église que par le consentement du Pape, il ne peut cesser d'être cru infaillible qu'en déclarant infailliblement qu'il ne l'est pas! Or, comme il a dit et cru le contraire pendant dix-huit cents ans, et que toute l'Église, tantôt réunie, tantôt dispersée, n'a cessé de le croire et de le dire avec lui, ce serait toute l'Église qui proclamerait qu'elle ne peut se tromper, — et qu'elle s'est toujours trompée!

Par cette contradiction si violente et si monstrueuse, et par sa conséquence, la substitution du Concile au

Pape, on charge la rebelle raison humaine d'un miracle autrement lourd et dur que le miracle de cette infaillibilité personnelle que l'on prétend ne pouvoir comprendre.

L'infaillibilité naissant à une date fixe dans la foule des évêques, convoqués non plus par le Saint-Esprit, mais par le calendrier; et cette foule déléguant son infaillibilité pour le temps où elle cessera, c'est-à-dire durant l'intervalle de ses réunions, à une autre foule qui sera allégée des soucis et, partant, privée des grâces et des lumières que procure le gouvernement des troupeaux, voilà ce que nous représentent la périodicité et la permanence conciliaires. C'est là ce que l'on peut appeler un dogme vraiment nouveau, un dogme dont il n'existe pas de trace dans l'antiquité, par conséquent un dogme faux. Quand l'Église flétrit un hérésiarque, quelle qualification lui donne-t-elle? Elle l'appelle un *novateur*. Est-ce que cela aussi doit être changé?

A quel moment de l'histoire le Pape a-t-il été traité de novateur? Quel Concile, quel docteur de l'Église a élevé cette accusation contre le Pontife romain? Interprète de la tradition, Pierre n'est pas et ne peut pas être plus novateur que l'Esprit-Saint lui-même qui lui révèle la tradition et qui en éclaire les antiques témoignages. Pierre ne parle jamais le premier, et même lorsqu'il dit une chose qui n'a jamais été entendue, il ne la dit pas le premier: *Dicit ei*

Jesus : Beatus es Simon Barjona : quia caro et sanguis non revelabit tibi, SED PATER MEUS *qui in cœlis est*.

Observons que ce Pierre, déchu et relégué à de vains honneurs, resterait pourtant la source de la juridiction. Lui par qui les évêques sont véritablement pasteurs, et qui assigne à chacun son troupeau, il continuerait de fabriquer des infaillibles et donnerait ainsi à ses frères ce qu'il n'a pas!

Nous abandonnons ici notre dessein, et nous ne voulons pas pousser jusqu'au bout l'examen pratique des nouveautés que « la Rédaction du *Correspondant* » nous propose. Cet examen nous ferait trop franchir les bornes d'un article de journal, et il serait difficile, dans la rapidité de marche qui nous est imposée, de garder toute la gravité que requiert un pareil sujet. On voit d'ici, en gros, quelle affaire deviendrait l'élection des évêques, quelles intrigues entoureraient le concile périodique et le concile permanent, quelles réclamations indomptables contre les décrets rendus et que ne confirmerait plus et n'interpréterait plus une autorité certaine.

On verrait promptement naître l'esprit national, puis l'esprit provincial, puis l'esprit diocésain; on verrait bientôt chaque évêque se déclarer pape, et plus vite encore chaque fidèle insurgé. Tous voudraient monter au Sinaï; et, suivant la logique débridée de la raison humaine, l'unité de l'Église périrait avec l'in-

faillibilité. Mais à quoi bon considérer davantage ces extrémités folles? Ni Dieu, ni le bon sens, qui est après Dieu et d'accord avec Dieu le maître des choses humaines, ne le veulent ainsi. Et les hommes d'esprit et de bonne foi qui proposent ces routes insensées, n'ont besoin que d'y faire encore quelques pas pour reculer avec épouvante.

Parmi les idées qui les égarent, il en est deux surtout qu'ils acceptent trop légèrement. Il y a d'abord une idée de liberté. Une idée! nous devrions dire un mot. La liberté ne réside que dans l'ordre, et le mot de liberté, de la façon dont ils l'entendent, est presque toujours hors de l'ordre. Ils disent avec raison que l'Église a besoin de la liberté. Oui, sans doute, et nous croyons que personne ne l'a dit plus que nous-mêmes. La liberté est le droit souverain de l'Église, son souverain bien, son souverain besoin : et parce qu'elle est le droit, le bien et le besoin souverains de l'Église, cette même liberté de l'Église est le droit, le bien et le besoin souverains du monde.

Nous disons même que la liberté de l'Eglise suffit au monde, parce que nulle liberté n'est possible sans celle-là, et que toute liberté véritable découle invinciblement de celle-là. Mais la liberté de l'Eglise contre son chef, c'est-à-dire contre elle-même, la liberté de le réduire, de résister à ses décrets, de les réformer, de les casser, c'est là ce que nos contradicteurs

entendent tout de suite, et c'est aussi ce que la foi et la raison n'indiquent pas, et ce que le temps ne requiert pas, et tout au contraire. Cette liberté supposerait l'Eglise faillible, elle ne l'est point.

L'Eglise a traversé et traversera les âges, parce que ni son Chef ne peut faillir dans l'enseignement, ni elle dans l'adhésion et dans l'obéissance. Il y aurait lieu ici de rappeler l'apologue des membres et l'estomac, si l'Église existait purement suivant les lois de la nature charnelle. Mais dans l'Eglise il n'y a pas de membres révoltés et qui discutent. Le membre révolté ne raisonne plus et n'entend plus la raison; il est mort, il tombe, et le corps reste vivant et entier.

Une autre cause de trouble dans les esprits est la définition fausse, à beaucoup d'égards, qui présente l'Eglise comme une monarchie *tempérée* d'aristocratie. On se dit que, si elle est *tempérée* d'aristocratie, la proportion des « tempéraments » peut donc être changée, que même l'aristocratie peut dominer, et, suivant une certaine marche des institutions humaines, ou se concentrer en oligarchie, ou s'élargir en démocratie? Mais la définition de Bellarmin est une définition politique et non pas canonique. Elle est fort contestée parmi les théologiens. Suivant Bolgeni, l'Eglise dispersée est aristocratique; réunie autour de son Chef, elle est monarchique.

Ces subtilités, dont nous ne prétendons pas mé-

connaître l'importance, nous paraissent cependant meilleures pour l'école que pour la pratique. L'Eglise est l'Eglise et ne saurait complétement être assimilée à rien d'humain. Elle est Jésus-Christ continué. Elle est l'image vivante de la très-sainte Trinité, qui est une, et qui n'a nul besoin de se tempérer elle-même par des classements marqués de l'une ou de l'autre des trois personnes divines, lesquelles sont un seul Dieu. S'il fallait chercher une image, c'est le patriarcat, le gouvernement de la famille, plein d'amour et de lumière, et les seuls mots qu'on y entende sont les mêmes qu'au Ciel : *Amen! Alleluia!*

Pour nous résumer, l'infaillibilité a toujours été sur la terre comme le premier besoin du monde ; elle a toujours été connue et acceptée de ceux qui avaient et qui voulaient garder la vie, qui est de connaître Dieu et de le servir; elle a toujours été librement donnée de Dieu et toujours personnelle; mais jusqu'au Rédempteur elle n'a existé pour ainsi dire que par figures isolées. Le Christ l'a accomplie comme il a accompli toutes choses; il l'a fixée sur la Pierre, et elle y demeure à jamais, et là sera prononcée la parole de lumière que répétera plein d'amour le dernier confesseur, le dernier martyr et le dernier élu.

VII

OBSERVATIONS DE MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

17 novembre 1869.

La campagne contre la doctrine de l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ poursuit son cours, et nous voyons se succéder les coups annoncés dans l'adresse des « laïques de Coblentz » à M. de Montalembert. Nous avons eu les consultations et les décisions de Munich, les brochures pseudonymes de Janus, le livre de Mgr Maret, les expéditions de l'*Avenir catholique*, le manifeste du *Correspondant*, soutenu des efforts de la presse libérale, faible, mais ardente. A travers ces assauts, le pauvre Père Hyacinthe a passé comme une fusée qui avorte. Maintenant, Mgr Maret prépare un nouveau volume, et M. l'abbé Dœllinger, qui semble l'instigateur du mouvement, se dévoile. Le concert devient de plus en plus évident; et si l'on considère l'heure extrême où se produisent les dernières attaques, quand la plupart des évêques, absents de leur siége, sont sur

la route ou aux portes du Concile, le retard qu'elles ont pu s'imposer semblera savamment calculé.

Mais une pièce plus inopinée que toutes celles qui ont paru, et beaucoup plus importante par la situation de l'auteur, va s'emparer de l'attention publique. C'est une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans au clergé de son diocèse, contenant des *Observations sur la controverse soulevée relativement à la définition de l'infaillibilité au prochain Concile*. Cette lettre, fort animée, est un véritable événement. Par le fait, que ce soit ou non la volonté du prélat, elle donne une tête épiscopale régulière et officielle à cette prise d'armes, où l'on ne voyait jusqu'ici que des écrivains de qualités diverses; car Mgr Maret lui-même, évêque *in partibus*, avant le Concile et en dehors du Concile, s'adressant à tout le monde, n'a, sauf sa science et ses vertus, que la faible autorité de tout le monde. Bien autre est la condition où se place Mgr l'évêque d'Orléans parlant dans sa charge de pasteur. Voilà l'événement; il est considérable.

Quelques jours auparavant, sans le trouver moindre, nous en aurions été moins surpris. Connaissant l'autorité du célèbre évêque sur la rédaction du *Correspondant* et sur celle du journal le *Français*, son interprète officieux, nous aurions compris qu'il acceptât publiquement des thèses auxquelles ces feuilles seraient restées étrangères s'il les avait répudiées. Après les adieux qu'il adressait tout à l'heure

pas trouvé un seul défenseur, et que Mgr l'évêque d'Orléans lui-même ne le nomme pas. Ce fait est constaté dans la Lettre pastorale où nous sommes traités avec tant de rigueur : deux évêques particulièrement illustres, Mgr Dechamps, archevêque de Malines, et Mgr Manning, archevêque de Westminster, s'y trouvent nommés et combattus comme nous. Ils sont l'un et l'autre, fussent-ils seuls, assez grands pour nous couvrir. Prétendre que néanmoins nous devions nous taire, c'est trop exiger pour le temps où nous vivons. Quand on ne peut ni ne veut imposer silence à tous les journaux, il n'est ni possible ni nécessaire de l'imposer à une « certaine presse. »

Si l'on dit que ces débats sont malheureux, peut-être. C'est le cri de beaucoup de personnes qui ne laissent pas pourtant de placer très-activement leur mot, sans titre bien prouvé. Pourquoi l'*Univers* se tairait-il plus que le *Correspondant*, et M. Veuillot plus que M. Douhaire? Dans tous les cas, ces débats sont éternels, et il se pourrait aussi que le silence fût pire. Mais aujourd'hui plus que jamais, et plus après la lettre pastorale de Mgr Dupanloup qu'auparavant, on ne peut empêcher qu'un immense cri s'élève de la conscience catholique pour demander une solution. Une question vitale s'est invinciblement posée : sur cette question, les uns nient, les autres affirment. AD QUEM IBIMUS?

Mais enfin et après tout pourquoi s'alarmer? L'Église est réunie autour de son Chef, et ne savons-nous pas que l'Église est l'œuvre du Fils de Dieu, gouvernée par l'esprit de Dieu; l'œuvre de la sapience divine, gouvernée par l'amour divin?

ROME PENDANT LE CONCILE

Rome, dimanche, 4 décembre 1869.

Le Saint-Père a daigné m'accorder ce matin quelques minutes d'audience. J'ai déposé à ses pieds soixante-quinze mille francs, partie réalisée de la souscription ouverte au journal pour les frais du Concile. J'ai reçu sa bénédiction.

Je n'avais pas vu le Saint-Père depuis près de deux ans. Mon œil attentif n'a pas découvert le moindre changement dans sa personne. Malgré l'immense travail qu'il s'impose, sa santé demeure vigoureuse. Il a cet esprit présent, ce sourire, ce prompt et clair langage qu'on lui a toujours connus.

Je me tais de mes émotions depuis trois jours que je suis à Rome. Aujourd'hui, je ne finirais pas. J'éprouve, en vérité, un éblouissement de joie. Qui-

conque a revu Rome connaît cette sensation du rajeunissement. Mais aujourd'hui, quelle nouveauté parmi ce flot de souvenirs qui effacent toute préoccupation et toute inquiétude ! Je tâcherai de vous dépeindre cette joie, de nager dans la vie. Tout va bien. Il y a une indicible allégresse des âmes ; on sent une aurore. Nulle alarme touchant les contradictions qui nous ont tant occupés là-bas. Elles n'ont cessé de paraître ici des choses de rien. Ici, une merveilleuse expérience des puissances de la vérité devine infailliblement toute chose qui doit mourir d'elle-même.

J'avais ramassé en route divers journaux auxquels je voulais répondre. J'ai lu, à Marseille ou ailleurs, dans la *Gazette de France*, un article fort « animé » contre moi. Mais l'auteur de ce morceau ne sait pas à quel point toute son éloquence peut rester loin d'un homme qui a vu, le même jour, Pie IX, Rome et le soleil. Je lui dirai pourtant un mot.

Il me demande, non sans dédain, qui je suis, pour me permettre, comme lui-même d'ailleurs, d'avoir un avis sur les questions du Concile. « Qui êtes-vous donc ? » Quant à lui, si je voulais l'en croire, il serait M. Aubry-Foucault. Je veux néanmoins le contenter.

Par moi-même, je ne suis rien du tout. Mais si je considère la place que m'ont faite mes frères et la commission que je remplis, je suis quelqu'un du peuple chrétien.

Je suis quelqu'un du peuple chrétien, et je sens,

dans mes veines et dans ma voix, l'esprit de ce peuple qui aspire au gouvernement de la lumière, de la justice et de l'amour.

Et mon âme est incomparablement heureuse, parce que je sais et je vois que mon attente sera remplie.

Le peuple chrétien n'est pas ce paralytique lassé d'attendre et sans espoir de guérir, parce qu'il n'a point d'homme pour le jeter dans la piscine du salut. Il a son homme, et cet homme est l'ange qui remue les ondes pour leur donner la vertu qui guérit.

Nous lisons aujourd'hui à l'*Introït* de la messe : « Peuples de Sion, voici que le Seigneur vient pour « sauver les peuples; il fera entendre sa voix puis-« sante, et votre cœur sera dans la joie. » Oh! quel frémissement d'entendre ces paroles dans Saint-Pierre, à la porte de la salle du Concile!

Adieu, frères très-chers. Tous, aujourd'hui, nous avons baisé le pied de Pie IX et reçu sa bénédiction.

II

6 décembre

Je sais que tout le monde n'aime pas à être réveillé dès cinq heures du matin par les *pifferari*, par les cloches, par les cris du matinal peuple de Rome, qui

est en activité avant le jour. Le vacarme des rapides et légères voitures succède à ce premier bruit, et le pavé sonore ne se tait plus. Rude inconvénient pour ceux qui n'ont point le goût des premières messes.

Grâce à ce perpétuel mouvement de cabriolets, de fiacres, de calèches, de carrosses, il est aisé de se croire dans le Paris de Boileau. La pluie s'ajoute souvent à cette torture. Tout mon amour pour Rome ne peut m'empêcher de voir qu'il y pleut en hiver. Voilà de terribles choses à dire contre la ville du Pape, je l'avoue; et j'avoue qu'avec un peu d'adresse on peut tourner tout cela contre la religion du Christ. Mais tout cela ne m'explique pas comment M. Taine s'y prend pour trouver que Rome « sent le mort. »

Quel nez fin, et pourtant mal fait, que le nez de cet homme d'esprit! Car M. Taine a de l'esprit, et même il en aurait beaucoup s'il n'en avait pas tant.

Oui, vraiment, ici les choses mortes, les grandes choses mortes ne manquent pas! Il y a ici César mort, et tout l'Empire. Les esclaves, les gladiateurs, les lions sont morts. Les courtisanes de tout âge et de tout sexe sont mortes. Mort Jupiter, morte Vénus, morts le divin Jules et le divin Néron, et la divine Poppée, et tant d'autres semblables divinités, qui pourraient sentir mauvais ici, comme elles sentent encore mauvais ailleurs. Mais ici, ces choses mortes, dont ailleurs on rouvre le sépulcre, sont enterrées profondément sous les choses vivantes. Le parfum du Christ vivant

brûle sur son autel vivant ; et il faut l'étrange conformation du nez de M. Taine pour sentir ici autre chose que cette odeur de vie pleine et abondante.

Je souhaiterais que M. Taine voulût se distraire un moment de la contemplation de Paris et vînt voir Rome à l'heure qu'il est, quand l'Église chante l'avénement du Christ et envoie des quatre coins de la terre ses évêques au Concile. Qu'il se munisse seulement d'une paire de bonnes lunettes et d'un paroissien romain : son odorat dépravé ne le trompera plus; il verra et sentira la vie.

Certes, je défie M. Taine lui-même de ne pas saisir une différence remarquable entre Paris et Rome; entre ce Paris que bornent moralement, d'un côté, le champ de Pantin, théâtre de Troppmann, de l'autre, le club des Folies-Belleville, et cette Rome qui n'a de limites que celles du monde, et qui ne les accepte pas, car elle s'étend au-delà; entre ce Paris qui accouche de M. Rochefort et de sa garniture, et cette Rome qui assemble et dirige le dix-neuvième concile œcuménique. Je tiens que M. Taine lui-même ne doutera pas que le Concile ne soit plus grand que M. Rochefort, et ne doive faire quelque chose qui honorera davantage l'esprit humain.

Je vais plus loin. Si M. Taine avait vu Rome telle que je l'ai vue hier, même sans avoir commencé la journée par une visite au Vatican, avec ses seuls yeux, intelligent comme il est, Rome sans théâtres,

sans journaux, sans cafés-chantants, sans quais et sans boulevards, que dis-je, Rome, pleine de processions de toutes couleurs et d'évêques de toutes contrées, lui eût semblé quelque chose de plus aimable que Paris.

Il n'avait fallu qu'un rayon de soleil. Tout était clair, doux et riant. Du Pincio au Colysée et du Quirinal au Vatican, c'était une fête. Écoles, colléges, conservatoires, congrégations, pénitents, artisans, bourgeois, princes de l'Église et princes du monde, à pied, en carrosse, en procession, en promenade, tout était dehors. On riait, on chantait les litanies, on gardait le silence. Çà et là, des groupes de petits marchands, en habit de dimanche, voisinaient et se reposaient, assis sur le seuil de leurs boutiques fermées. A Rome, le dimanche est observé plus strictement qu'à Londres, et il est plus gai qu'à Paris.

Tout le monde se porte à Saint-Pierre pour voir la salle du Concile. Elle est fort imposante et ne défigure pas trop la basilique. Un flot de pensées envahit l'intelligence lorsqu'on songe à ce qui va se passer là. Quel miracle dix-neuf fois renouvelé, et plus étonnant qu'il ne le fut jamais!

Sur le fronton de la salle, au-dessous d'une figure du Christ, qui rappelle la figure de Dieu le Père créant le monde, dans la fresque de Raphaël, on lit ces mots : *Docete omnes gentes*. Le long de la frise intérieure, ces autres paroles avaient d'avance été

écrites, il y a quelques années, à l'époque du Centenaire, lorsqu'on ne savait pas encore en quel lieu du Vatican le Concile serait réuni : *Rogavi pro te ut non deficiat fides tua... Confirma fratres tuos.*

Les Romains ont remarqué que les mots *fratres tuos* sont en dehors de l'*aula*, comme un appel aux frères séparés et égarés, que la main de l'Église, dirigée par l'amour de Dieu, fera rentrer dans le bercail. De leurs places, les Pères du Concile pourront lire et le *Tu es Petrus*, qui règne à la base du dôme, et ce *Rogavi pro te*, qui les met en assurance de la direction divine, et ce *Confirma*, qui les fait accourir autour du Pasteur des brebis et des agneaux.

A l'extrémité du bras de la croix où siégera le Concile se trouve la chapelle de la Sainte-Vierge. Le siége du Pape est placé là, sous une madone très-antique et très-vénérée; et ainsi Marie préside, comme au cénacle de la Pentecôte. A droite sont le tombeau et l'autel des saints Processe et Martinien, geôliers de saint Pierre aux prisons Mamertines, où il les convertit et les baptisa. Dans l'autre bras de la croix, en face, l'autel correspondant est consacré aux apôtres saint Simon et saint Jude, et le tableau représente le crucifiement de saint Pierre. Quand le Pape proclamera la définition de l'Infaillibilité, portes ouvertes, du haut de son trône, il verra cette image de son prédécesseur attaché au gibet du Christ, la tête en bas, prenant racine au milieu du monde.

En vérité, la racine a donné des fruits, elle en donne toujours, et tout cela ne sent pas le mort! Et tout cela a bien le caractère de cette Rome, qui se rajeunit toujours sans perdre jamais la fleur auguste et suave de son antiquité.

P.-S. — Mgr l'évêque d'Orléans est arrivé hier soir. Je l'ai vu à Saint-Pierre, me trouvant à genoux tout auprès de lui devant la Confession. Visiblement, le Prélat priait de bon cœur, et moi aussi, je vous en réponds! Voilà de ces rencontres de Rome, et ceci non plus n'est point et ne sent point la mort. Oh! qu'il fait bon de savoir *à qui aller!*

III

8 décembre.

On faisait hier la fête de saint Ambroise. Il était préfet de la Ligurie et de l'Émilie. Le gouverneur de Rome, Probus, en lui assignant cette charge, lui avait donné pour instruction d'agir, non pas en juge, mais en évêque. Ce sont des instructions que les Probus florentins ne donnent plus aux préfets de la Ligurieet de l'Émilie. Qui voudrait faire à un peuple l'affront de lui envoyer un préfet qui pût agir en évêque? Cependant le temps vient où les peuples réclameront et exigeront cet affront. Peut-être n'en sommes-nous pas si loin.

Pour Ambroise, simple catéchumène, il se conduisit de telle sorte comme préfet, qu'un jour le peuple de Milan le fit évêque; et, comme évêque, il excommunia l'empereur Théodose, coupable d'un grand crime contre l'humanité. Si Ambroise, ayant pris conseil de Dieu, avait encore consulté les hommes, que de choses prudentes on n'eût pas manqué de lui dire contre cette excommunication! Cependant, ni l'évêque intolérant ni l'empereur pénitent n'en sont restés moins grands devant l'histoire, ni les peuples plus misérables, ni la couronne moins solide.

N'est-ce pas une rencontre heureuse que celle de l'évêque Ambroise à la porte du concile œcuménique, ouvrant en quelque sorte cette porte au peuple du Christ affamé de justice, comme il avait fermé la porte de l'église à l'empereur égaré par le délire de la toute-puissance humaine? Il apparaît donc sur ce seuil où s'attache, plein d'attente et d'espérance, le regard du genre humain. Il est là, rayonnant de sainteté, de courage et de doctrine, paré de l'exemple qu'il a donné au monde en réprimant la passion de Théodose, plus lumineux encore dans l'Église par cet enseignement qui retentit à jamais sur ses lèvres d'or : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia!*

Dernièrement, au sein de l'église même, un évêque (1) accusait « certaines gens » d'abuser un peu de

(1) Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

parole. Il faut avouer que Dieu, qui mène les événements et qui en fixe l'heure, semble ici favoriser l'abus. Après tant de siècles, voici que la figure matérielle de la formule de saint Ambroise nous est donnée et frappe tous les yeux. Voici Pierre vivant et parlant sur son tombeau, et voici autour de lui, sur ce même tombeau, toute l'Église; la voici prête à décréter quelque chose de grand et d'immense et d'éternel, c'est-à-dire prête à se SOUVENIR. *Paraclitus autem Spiritus Sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, et* SUGGERET *vobis omnia quæcumque dixero vobis.*

Quel jour, même en dehors des horizons de la foi! Quel spectacle émouvant pour la pensée! L'Europe est pleine d'assemblées délibérantes. De toutes parts les hommes s'assemblent; de toutes parts il s'agit de procurer le salut des nations menacées dans leur liberté, dans leur existence, et jusque dans leur raison. Mais partout ces assemblées, à l'exemple du premier grand conseil qui fut tenu sur la terre, se proposent de construire cet édifice qui devint la tour de Babel. La question n'est pas d'obéir à Dieu, mais de transgresser ses lois et de se mettre à l'abri de ses châtiments. Comment se composent les assemblées, nous le voyons. Ce qu'elles produisent depuis un siècle qu'elles dominent le monde, nous le savons. Elles rejettent, elles brisent, elles dissolvent. Avec le limon du déluge, sans plan et sans architecte, par-

lant des langues qu'elles n'entendent plus, élevant la fumée des torches contre la lumière du soleil, elles veulent bâtir au milieu des tremblements de terre.

Ici, autour du Vicaire de Jésus-Christ, législateur suprême, en face du Saint-Sacrement et de l'Évangile posés sur l'autel, les représentants de la famille humaine se rassemblent, pleins de la même vérité à laquelle ils ont consacré leur vie. Aucun d'eux ne s'est désigné lui-même pour la charge qu'il porte. Elle leur a été assignée quand leur vie était donnée, quand leur vœu était fait, le vœu de travailler au règne de la justice et de l'amour : *Adveniat regnum tuum*. Ils n'ont rien à prétendre dans le monde; ils sont ce qu'ils devaient être, ce que Dieu a voulu qu'ils fussent, et ils doivent rester ce qu'ils sont : pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. Vrais pasteurs, chacun connaît son troupeau, et chacun en est connu. Ils se connaissent entre eux, et la charité les unit; ils connaissent celui qui les dirige tous, et ils l'aiment ; ils ont la même tradition, la même langue, la même foi, le même devoir, la même volonté, le même but. Telle est cette assemblée qu'un appel inspiré de Dieu fait surgir du chaos des choses présentes.

On les a vus passer tout à l'heure, au milieu d'une foule formée de tous les peuples et de toutes les conditions de la vie humaine. L'immense basilique de Saint-Pierre et son immense atrium se sont trouvés

trop étroits à la multitude empressée de les saluer.

Ils défilaient chantant le *Veni Creator*. Ils étaient là tous, de l'Orient et du Couchant, de l'extrême Nord et de l'extrême Midi, et des terres de l'hérésie, et des terres de l'infidélité, et des terres encore inconnues au commencement de ce siècle. Et les régions qui demeurent fermées ont là les hommes qui les envahiront, les porte-lumière et les porte-Dieu suscités pour triompher des ténèbres et de la mort. Oui, oui, les murs de ténèbres seront renversés par ces vieillards, et il fera jour !

Chacun dans la foule reconnaissait les siens, les doctes, les éloquents, les persécutés, les héroïques. On se montrait ceux qui viennent de si loin et qui ont fait de si grandes choses, maintenant ignorées du monde, mais que l'histoire glorifiera. On se redisait des noms que les peuples futurs béniront au premier chapitre de leurs annales, et que les vieux peuples rajeunis chanteront en racontant leur rentrée au bercail du Christ. Mêlés aux évêques de l'Europe encore catholique, voici donc les évêques de la Chine, les évêques des Indes, les évêques de l'Amérique tout entière, les évêques de l'Afrique, les évêques de l'Océanie.

Plusieurs de ces hommes ont fondé leur diocèse et quelques-uns ont fondé leur peuple; d'autres, après trois cents ans, ont redressé leur siége que

l'hérésie avait renversé, et relevé leur église dont l'emplacement même avait disparu. Celui-ci a été choisi de Dieu pour ramener au jour la chrétienté du Japon, enterrée depuis plus de deux siècles au pied d'un gibet; celui-ci a été le premier missionnaire établi dans la contrée, le premier évêque de son diocèse, le premier archevêque de sa province; celui-ci a trouvé en arrivant l'anthropophagie, et il laisse en partant des monastères. Voici Genève et Londres, qui n'étaient pas au concile de Trente.

Que j'ai de choses à vous dire de tous ces grands hommes! Oui, grands, et aussi grands que cette ville qui les rassemble, et cet homme de Dieu qui les préside, et cette religion qui les a formés! Il est difficile de ne pas sourire en pensant à ceux qui souhaitent et qui veulent bien espérer que ces hommes n'ignorent pas les nécessités du monde actuel, qu'ils sauront être prudents et sages. Mais soyons cléments. Dans le temps où nous sommes, qui ne se croit pas un peu capable de mener Dieu, même parmi ceux qui daignent plus ou moins croire en Dieu?

Mgr l'évêque de Tulle est arrivé avant-hier, en même temps que Mgr l'évêque d'Orléans et Mgr l'évêque de Sura. Ses soixante-douze ans ne pèsent pas plus à ses épaules qu'à son esprit. Il est plein de jeunesse et d'allégresse. Hâtez-vous de publier sa lettre pastorale sur le Concile. C'est une fontaine d'eau vive, une fontaine bondissante.

Hier, le Saint-Père est venu prier à l'église des Saints-Apôtres. Je l'ai vu passer. Il n'y a plus de souverain au monde qui puisse ainsi traverser la foule. L'acclamation était générale et immense. Mais quand un hourra plus vigoureux éclatait sur quelque point, on pouvait assurer qu'il y avait là quelque renfort de prêtres français. Cet enthousiasme s'est manifesté tout le long de la voie papale. Le PAPE ET LE PEUPLE ! Je crois, moi, que ces mots sont invisiblement écrits sur la porte du Concile du Vatican, et que cette porte est l'entrée d'un monde nouveau, ou plutôt qu'elle est un arc de triomphe sur la route retrouvée du genre humain.

IV

Rome, dimanche.

Le Concile travaille à s'organiser suivant les règles que le Saint-Père lui a données. On parle des difficultés que rencontrerait la formation de certaines congrégations ou commissions qui doivent sortir du scrutin. Ne croyez pas que les Pères se donnent tant de peines. Sans doute il y a des incertitudes. Il ne faut qu'un grain de sable pour embarrasser le mécanisme le plus solide et le plus simple. Le grain de

sable se rencontre dans tous les commencements. On désire choisir les plus capables, et les capacités abondent encore plus que les notoriétés. Or, malgré la presse catholique, qui les a dès longtemps signalés les uns aux autres, malgré le fonds commun de doctrines et de pensées, les évêques sont encore loin de se connaître tous. Mais les relations s'établissent rapidement, et bientôt la difficulté n'existera plus. L'amour du bien discernera ce que l'humilité voudrait cacher, et le choix sera fait.

La connaissance profonde et personnelle que le Saint-Père a de tous les membres du Concile favorise beaucoup ce premier travail.

On rend unanimement hommage à la composition de cette grande et importante congrégation qu'il a nommée lui-même pour prononcer sur les questions qui pourront être proposées à l'Assemblée. Toutes les opinions y ont leurs plus graves représentants, aussi bien que tous les pays.

Beaucoup de journaux, en France et à l'étranger, vont se remplir de mille récits de brigues et d'intrigues qui n'existent pas, qui ne peuvent pas exister. Le Concile est une assemblée de frères, présidée par le Père de famille. Les plus dissidents, ou, si l'on veut, les plus difficiles, protestent d'avance de leur soumission; les autres croiraient leur faire injure s'ils mettaient le moins du monde en doute la sincérité de ces protestations. Il y aura des indécis et des

groupes, point de factieux et surtout point de faction. Les journaux ne peuvent pas se rendre bien compte de la marche d'une assemblée dont tous les membres célèbrent, tous les jours, le sacrifice de l'autel. J'ai souvent conseillé aux devins de la tribune et de la presse de lire l'office du jour, s'ils veulent savoir le secret de l'Église. C'est maintenant surtout que cette lecture les éclairerait.

Aujourd'hui, troisième dimanche de l'Avent, les yeux et le cœur tournés vers le Messie, tous les membres du Concile ont répété le chant d'Isaïe, qui prophétise la force et la gloire de la véritable Sion, la sainte Église romaine : « On chantera ce cantique « en la terre de Juda : Sion est la ville de notre « force; le Seigneur en sera la muraille et le rem- « part. Ouvrez les portes, et qu'un peuple juste y « entre, un peuple observateur de la vérité. L'erreur « ancienne est passée; vous nous conserverez la paix, « car nous avons espéré en vous! »

Ils nous ont dit, avec saint Paul, et se sont dit à eux-mêmes : « Réjouissez-vous sans cesse dans le « Seigneur..... Que votre modestie soit connue de « tous les hommes, le Seigneur est proche... Soyez « sans inquiétude; mais faites connaître à Dieu vos « désirs par les prières et les supplications, et que la « paix de Dieu, laquelle est au-dessus de toutes nos « pensées, garde vos cœurs et vos intelligences en « Jésus-Christ. »

Ils ont dit avec Jean-Baptiste : « Il y en a un au « milieu de vous tous que vous ne connaissez pas. » Mais, pour eux, ils savent qui est celui-là, et ils sont résolus de l'écouter et de le suivre.

Ils ont dit, à la communion : « Vous qui avez le « cœur abattu, prenez courage et ne craignez point: « Voici notre Dieu qui vient, et il nous sauvera. »

Et ce soir, remplis de foi et d'allégresse, ils chanteront : « Les montagnes et les collines seront abaissées, les chemins tortueux seront redressés et ceux « qui étaient difficiles seront aplanis. Vivons dans la « justice et dans la piété, en attendant la bienheu-« reuse espérance. »

J'ose dire que telles sont les pensées, les attentes et les volontés du Concile. Où serait donc la place pour la brigue, l'intrigue et l'esprit de faction, et quel succès de pareilles misères humaines pourraient-elles espérer?

C'est une étrange erreur, pour ne pas dire une étrange impertinence, à ces gens de l'extérieur qui rôdent ici, de croire que tant d'hommes saints, accourus de tous les coins de la terre, écouteront des suggestions personnelles et se détourneront du large chemin de l'Évangile pour en prendre un autre qui paraîtrait convenir davantage à tel ou tel politique dont l'ignorance leur fait pitié. Ces évêques, ces pasteurs et ces chercheurs de brebis que l'éternel *Euntes docete* renverra bientôt à tous les lointains

d'où ils sont venus, celui-ci dans ses sables, celui-là dans ses neiges, cet autre sur ses sommets ignorés, ces hommes qu'attendent la faim, la soif, l'oubli, le martyre, auront bien souci d'un autre intérêt que celui du royaume et du peuple de Dieu!

Le Concile, assemblé par un ordre infaillible de l'Esprit-Saint, se préoccupe d'entendre et de suivre la dictée de l'Esprit-Saint. Il n'y a point ici d'hommes qui veuillent prononcer au hasard et faire ce que l'on appelle une expérience. On se préoccupe d'entrer dans l'avenir sans sortir brusquement du présent, sans rompre avec le passé. La politique du Concile est d'affirmer et d'affermir toute vérité, de condamner toute erreur, de mettre le genre humain dans la voie du salut. Que les résultats soient prochains ou lointains, peu importe.

L'Église recevra de Dieu une vérité qu'elle plantera et qu'elle arrosera de sa sueur, au besoin, de ses larmes et de son sang; le germe divin produira quand Dieu voudra. Un illustre évêque me disait : « Nous avons la garantie de ne pas tomber dans l'erreur, Dieu y veille. Nous ne sommes pas assurés de faire tout le bien que nous pourrions. Cela dépend de notre foi, de la ferveur de nos prières, de notre désintéressement des choses humaines. » Or, c'est à ce mieux qu'aspirent les âmes. Quoi qu'on essaie, rien ne les détournera des hauteurs où elles veulent monter.

La politique qui sortira de là, et qui s'emparera du monde en dépit de tous les efforts contraires, nous la verrons poindre lorsque le Concile sera terminé. Peu à peu ou rapidement, suivant les secrets desseins de Dieu, elle pénétrera les sociétés humaines en décomposition et leur rendra le principe de vie qui les a quittées, ou plutôt qu'elles ont expulsé. Les décrets du Concile dans l'ordre social seront quelque chose d'analogue à ce qu'a été dans l'ordre religieux le *Credo* de Nicée. Les hommes du faux pourront écarter les hommes du vrai, les proscrire, les tuer; néanmoins le vrai dévorera le faux. Les principes germent et vivent dans les tombeaux de ceux qui meurent pour les défendre, mais le jour de l'éclosion arrive enfin.

L'admirable *Avent* de dom Guéranger me donne un beau commentaire de la prophétie d'Isaïe que je citais tout à l'heure, je vous l'envoie. Ces paroles de l'éminent abbé de Solesmes viennent à propos: « Sainte Église romaine, cité de notre force, nous « voici rassemblés dans tes murs, autour du tombeau « de ce pêcheur dont la cendre te protége sur la terre, « tandis que son immuable doctrine t'éclaire du haut « du ciel... Dilate tes portes, afin que tous les peu- « ples se pressent dans ton enceinte : car tu es la maî- « tresse de la sainteté, la gardienne de la vérité. « Puisse l'*antique erreur* s'éteindre, et la foi se répan- « dre sur tout le troupeau! Le Seigneur, fidèle à sa

« promesse, a humilié devant toi les actes de l'or-
« gueil.

« Où sont les Césars qui crurent t'avoir noyée
« dans ton propre sang, qui voulurent forcer l'invio-
« lable virginité de ta foi? Où sont donc les sectaires
« qu'on a vus s'attaquer successivement à tous les
« articles de ta doctrine? Où ces sophistes modernes
« aux yeux desquels tu n'étais qu'un fantôme? Où
« seront, dans un siècle, ces rois tyrans de l'Église,
« ces peuples qui cherchent la liberté hors de la vé-
« rité? Et toi, tu seras toujours calme, toujours jeune
« et sans rides, assise sur la pierre inébranlable. Ta
« marche à travers tant de siècles aura été droite,
« comme celle du juste; tu te retrouveras toujours
« semblable à toi-même, comme tu n'as cessé de l'être
« durant dix-huit siècles sous le soleil, qui, hors de
« toi, n'éclaire que les variations de l'humanité. »

V

14 décembre.

Les scrutateurs du Concile dépouillent en ce moment les votes des Pères pour la formation de la congrégation *De fide*. On ne connaîtra que demain le résultat de cet important scrutin, où se dessinera, dit-on, jusqu'à un certain point le sentiment général

de la sainte Assemblée. Beaucoup, néanmoins, pensent qu'il faut encore attendre, et que ni la majorité ni la minorité, s'il en existe une, ne sont assises. Il faut, au surplus, se défendre de toutes les assimilations que ces mots font naître dans nos esprits. Rien ici ne peut ressembler aux coalitions politiques qui se forment ailleurs pour faire passer ou rejeter absolument telle ou telle chose. De telles pratiques, une fois connues, inspireraient de l'horreur. On les regarderait comme une entreprise insensée pour faire mentir l'Esprit-Saint; et l'unanimité des votes, semblable à une grêle de justice, ne tarderait pas à écraser l'espérance du mensonge: *Et subvertet grando spem mendacii.*

Je reviens au livre des secrets de l'Église, au *Bréviaire*. C'est là, je ne me lasse pas de le dire, qu'il faut étudier l'esprit du Concile. L'Église, en ce jour, lit une leçon d'Isaïe. Parmi certaines menaces qui ne la regardent pas, elle y recueille des promesses dès longtemps accomplies pour elle, mais qu'elle doit faire étendre à tout le genre humain:

« ...Et le Seigneur ne fera plus disparaître de-
« vant toi celui qui t'instruisait, et *tes yeux verront*
« *ton docteur*. Et le Seigneur répandra la pluie sur
« tes grains partout où tu auras semé, et le pain de
« tes récoltes sera très-abondant et très-savoureux.
« Et il y aura sur toutes les montagnes les plus
« hautes et sur toutes les collines les plus élevées des

« ruisseaux d'eau courante, au jour où plusieurs au-
« ront été tués, au jour où les tours seront tombées.
« Et la lumière de la lune sera comme la lumière du
« soleil, et la lumière du soleil sera sept fois plus
« brillante, comme la lumière de sept jours ensem-
« ble, lorsque le Seigneur aura bandé la plaie de
« son peuple et guéri la blessure qu'il avait reçue. »

J'avais lu le matin ces paroles vieilles de tant de siècles, et il me semblait les relire partout, sur les murs et sur le pavé de la basilique de Saint-Pierre, pendant que les Pères entraient dans la salle du Concile, non plus en procession, mais isolément. Cette entrée pêle-mêle était à peine moins émouvante que la belle cérémonie de mercredi dernier, lorsque la procession traversait la foule houleuse, semblable à ce fleuve brûlant qui, du golfe du Mexique aux régions du Nord, traverse et réchauffe toute la mer.

Pour peu qu'il y ait d'affluence à Saint-Pierre, on y reconnaît bientôt des échantillons de tous les peuples. Les Français, suivant l'usage, étaient en majorité. Avec une joie empressée, ils se montraient leurs évêques. Une bonne vieille dame vit passer le sien et ne s'occupa plus des autres. — Voilà Monseigneur, disait-elle, voilà mon évêque, c'est bien lui! Et elle le montrait aux voisins cet évêque, digne d'ailleurs de tant d'affection. C'est bien ce qui se passe dans tous les cœurs. Nous nous sentons avec nos évêques dans cette assemblée présidée par l'É-

vêque de tous, spécialement assisté de Dieu. Dieu est là avec lui et avec eux. Donc, quel doute pouvons-nous avoir sur ce qui sortira de là, sur ce qui sera dit là pour toujours, et qu'importent des suggestions et des combinaisons tout humaines? *Et erunt ocul tui videntes* PRÆCEPTOREM TUUM.

A mon tour, imitant la bonne dame qui m'avait montré son évêque, j'eus le plaisir, un moment après, de lui indiquer Mgr Maret, en costume romain très-correct. Je crois bien qu'elle n'avait pas lu ses livres, mais son nom l'intéressa. Pour moi, me rappelant nos polémiques sur le *non-droit* des évêques annulaires, et voyant l'évêque de Sura franchir le seuil du Concile, je convins que je recevais là, en pleine poitrine, un argument dont je ne devais pas chercher à me dépêtrer, et je m'avouai, une fois de plus, que les journalistes ne sont pas infaillibles. Il est vrai, cependant, qu'en niant le droit des annulaires, nous n'avions pas nié le droit du Pape, et qu'on ne sait pas bien encore si Mgr Maret siége au Concile en vertu du droit du Pape ou en vertu du sien. Quoi qu'il en soit, l'y voilà, témoignant, contre ses ancienr nes alarmes, que le Concile est intégral et libre. Su-ce point au moins il nous donne raison. Puisque j'ai l'occasion de prononcer le nom de Mgr de Sura, j'ajoute que l'on honore ici sa franchise, et que la nouvelle brochure qu'il vient de publier ne paraît pas occuper beaucoup les esprits. Elle sera probable-

ment l'occasion de quelque bon travail historique, qui retirera pour jamais aux anti-infaillibilistes les actes des papes Vigile et Honorius, comme déjà on leur a retiré les actes du saint pape Libère. *Qui se heurte à cette pierre se brisera, et celui sur qui elle tombera sera écrasé par elle.*

Aujourd'hui tout Rome assistait à une revue de l'armée pontificale, au palais Borghèse. J'y étais comme tout le monde. Ce sont de très-beaux soldats. Ils manœuvrent très-bien; on a vu à Mentana comment ils se battent. Une armée est jolie à voir lorsqu'elle n'est pas nombreuse, et lorsqu'elle défile sous des arbres verts qui semblent faits pour abriter les dieux et les héros de Virgile. A compter les évêques, les prêtres et les religieux mêlés dans la foule, il y en avait plus que de soldats. Heureux pays, où les mains qui portent le pardon sont plus nombreuses que celles qui portent les armes!

V

15 décembre.

Je reviens à la villa Borghèse, où s'est passée cette revue dont je vous ai dit un mot. La villa est une réation bien patricienne, et le possesseur, en véri-

table patricien, la met à la disposition des fêtes publiques. Ainsi ont fait et font divers autres princes romains, qui donnent au public des jardins, des édifices sacrés, des galeries, des bibliothèques, etc., fondés et entretenus à leurs frais.

Ces institutions spontanées de l'aristocratie réalisaient un communisme qui valait au moins, quant au profit général, celui que nous sommes en train de créer, et qui respectait davantage deux choses que le communiste nouveau menace de détruire, la propriété et la liberté, jadis unies comme des sœurs jumelles, maintenant attachées comme des forçats. Dans l'ordre chrétien, les aristocraties étaient propriétaires pour tout le monde; les démocraties modernes, éloignées de cet ordre généreux, tendent à devenir propriétaires de tout le monde. Tout le monde possédera tout, et personne ne sera rien et n'aura rien. Ce n'était pas beaucoup la peine de changer pour arriver, en somme, à mettre tout dans les mains du sergent de ville, qui néanmoins ne sera pas un mortel plus riche et plus heureux que les autres. Si l'on veut bien penser que le Concile doit rétablir l'ordre chrétien sans relever l'ancienne aristocratie, tombée en irrémédiable décadence, et poser les règles sociales par où la propriété et la liberté pourront se dégager des étreintes de la démocratie, qui n'est au fond qu'une aristocratie administrative, on estimera que la besogne n'est pas petite, et que le

grain à semer ne saurait être de ceux qui mûrissent en un jour.

Mais cette question est beaucoup trop grosse pour une chronique; je la laisse, et je veux me borner à vous donner un croquis de la fête et de son principal théâtre. C'est un site bien connu des peintres de la villa Médicis, proches voisins de la villa Borghèse; un cirque de verdure à plusieurs étages, fait pour être peint et dessiné sous tous ses aspects. Les peintres n'y ont pas manqué. Nous en retrouvons quelque chose dans toutes les *illustrations* de Virgile, d'Homère et de Télémaque. Les pins y étalent leur parasol, les cyprès y élancent leur élégante et flexible pyramide, le soleil y jette ses averses de rayons. Sur la hauteur, en plein et joyeux azur, au-dessus des chênes verts, certaine fabrique se dresse avec cette grande physionomie de l'architecture romaine qui imprime la majesté à ses moindres ouvrages. Les belvédères, si bien nommés ici, qui couronnent les maisons, sont des arcs de triomphe. Quelle lumière et quelles ombres! Tout cela est vaste, aéré, éclatant, mystérieux, noble surtout. En France, nous cherchons la régularité, nous tombons dans la sécheresse et nous créons des angles, ou bien nous poursuivons le pittoresque et nous choppons dans le joli. Ici, partout l'harmonie s'éveille et déroule aux yeux ses nombres chantants. La solitude est sublime, la foule devient belle. On est dans le vallon de Tempé,

dans les bois virgiliens, dans le jardin d'Armide.

Hier tout était plein des choses de la vie présente, mais de cette vie ordonnée, sereine en elle-même, que l'antiquité a plutôt rêvée que connue et qui, pour le monde moderne, n'est plus guère visible qu'ici. Voici des soldats, des commandements militaires, des clairons qui sonnent. Néanmoins, cet aspect rappelle les jeux olympiens plutôt que la guerre, et nous sommes toujours dans le royaume de la paix. On peut se souvenir du stade antique, nullement de cet espace poudreux ou boueux qu'on appelle un *Champ-de-Mars*. Cette petite armée, si leste, si robuste et si vaillante, existe pour la défense et non pour l'oppression. Ici ce sont les idées,non les armes qui sont conquérantes. Les grands conquérants, enveloppés de leurs toges majestueuses et bénies, regardent bénignement les soldats, et font des vœux pour la paix: et le peuple, formé de tous les peuples, se sent dans l'éternel rempart de la paix, gardé par des épées qu'il ne voit pas.

L'attention des étrangers s'est surtout portée sur quelques compagnies de *squadriglieri*. Ce sont des montagnards de la contrée du brigandage, dont on a fait la plus utile et la plus fière garde nationale qui soit au monde. L'invention peut en être attribuée à Garibaldi. Lors de l'invasion qui s'est terminée à Mentana, les habitants se levèrent d'eux-mêmes pour soutenir le Pape. Cette force inattendue, qui

naissait du péril même, a été régularisée, et elle en a fini avec les brigands. Ce sont des hommes magnifiques, droits, agiles, d'un aspect assez sauvage, équipés comme il faut pour grimper, courir et bondir. Il n'y a point de rocs ni de précipices qui les puissent arrêter; ils voient loin et tirent posément. Je me suis rappelé certain livre de M. About, malsain quoique ennuyeux, où l'homme de la montagne est, par hasard, assez bien décrit. M. About le trouvait fait pour porter le mousquet, comme si l'outil du cultivateur n'honorait pas suffisamment une si fière espèce. M. About a été prophète, et son vœu est accompli. Les beaux montagnards portent le mousquet; seulement ils le portent pour le Pape, c'est ce que M. About ne prophétisait pas. Certains aspects de l'avenir échappent toujours aux yeux les plus clairvoyants.

Voilà pourquoi je me recommande à l'indulgence de M. Aubry-Foucault, homme à tout faire et à tout signer de la *Gazette de France*, qui me reproche de prophétiser. Ce n'est pas que j'aie lu son article, mais j'en ai lu le titre : *M. Veuillot, prophète*. Or, je croirais manquer à la *Gazette* si je la soupçonnais de mettre la griffe d'Aubry-Foucault sur un article écrit pour me louer. Le bon Aubry me reproche donc de prophétiser, et je ne trouve pas qu'il ait tort. Nous avons tous ce défaut-là, par vocation et par position. Où est l'abonné qui ne demande pas un peu à son

journal des nouvelles de l'an prochain, et où est le journal qui refuse en ce point de satisfaire l'abonné? Tout le monde demande ce qui arrivera, et tout le monde prophétise, Aubry comme les autres. Je n'en sais rien, ne le lisant guère, mais je l'affirme. C'est tout ce que je trouve à lui répondre, j'espère qu'il voudra bien s'en contenter.

Il me blâme, dit-on, parce que je me suis réjoui d'avoir vu, le même jour, Rome, Pie IX et le soleil. S'il était à ma place, il comprendrait ma joie. Rome, Pie IX et le soleil sont trois belles choses, et je me sais grand gré de les avoir vues, étant justement venu pour cela. Du reste, je suis plein de compassion pour le confrère Aubry, je lui pardonne aisément sa mauvaise humeur. Nos destins ne sont pas à comparer. Je me trouve à Rome, bien établi près du Pincio. Le soleil entre par ma fenêtre ouverte, il vient jouer sur mes livres et sur un vieux tableau florentin représentant Minerve casquée et empanachée, qui cause avec de pauvres gens, comme pour leur demander sa route; et cependant le pauvre confrère écrit sous un faux nez dans un taudis de la rue Coquillière, fort loin de Rome, fort loin du soleil, fort loin de Pie IX, et fort loin aussi de savoir ce qu'il voudrait dire. Oh! que je le plains, le confrère, sans nier aucunement qu'il ait mérité son sort!

Je me sens la même indulgence pour le petit *Français:* lui aussi, dit-on, me dépèce. On ne le trouve

pas aisément ici, le petit *Français*. On ne le trouve pas et je ne le cherche pas, car j'aurais peut-être de la peine à ne pas lui marquer cet injuste dédain que nous avons coutume d'éprouver pour les gens d'esprit qui ne parviennent pas à se faire lire, et pour les honnêtes gens qui ne réussissent pas à se faire croire.

VII

16 décembre.

Je viens de lire les correspondances diplomatiques au sujet du Concile. Elles jettent une belle lueur sur la société présente! Il est cependant agréable de voir que la France a eu plus de bon sens et plus de courtoisie que les autres, et, qu'en somme, dans l'état de médiocrité intellectuelle où sont aujourd'hui les chefs temporels de l'Europe, elle s'est gardée de mettre obstacle à cette grande entreprise de Pie IX, dont le monde futur tirera de si grands biens. La France a mieux compris la voie que la sagesse de Pie IX indiquait aux gouvernements en ne les invitant pas au Concile: elle est restée dehors de meilleure grâce, sans fanfaronnades, sans menaces. Elle a été tout à la fois plus libérale et plus chrétienne, et ses baïonnettes sont à Civita-Vecchia pour empêcher les violences de l'Italie. Cela fait plaisir. Pour peu qu'elle

ait de bonne volonté religieuse au fond de cette politique, Dieu ne l'oubliera pas. Passez-moi la prophétie, ami Foucault!

Quant aux puissants gouvernements de Bavière et de Portugal, ils sont véritablement plus arrogants que leur taille. Se tiennent-ils si assurés contre le vent? Ils auraient tort! Mais les messieurs d'Espagne passent tout ce qu'on pouvait attendre, même d'eux. Avez-vous remarqué ce diplomate et ce ministre d'Espagne qui menacent le Concile, et qui se disent entre eux : Dieu garde Votre Excellence longues années! J'en prends note, pour savoir où seront ces Excellences quand le Concile aura fini ses travaux. Cela n'empêche pas que tous les évêques d'Espagne et tous les évêques de langue espagnole ne soient admirables de tenue, de doctrine et de courage. Pauvre noble nation, si grande, et tombée sous les lois du Prim et du Serrano, et que de tels émouchets lui soient des vautours!

On fêtait hier saint Eusèbe, martyr. Il gouvernait l'Église de Verceil en Sardaigne et fut le vainqueur des Ariens au concile de Milan. L'Église raconte admirablement ses travaux. Les Ariens se vengèrent de sa science et de sa constance en le faisant condamner à l'exil : « Mais le saint évêque, secouant la « poussière de ses pieds, sans craindre ni les me- « naces de César, ni le tranchant du glaive, accepta « l'exil comme une fonction de son ministère. » Après

saint Athanase, il fut le héros victorieux de la vérité. Quand l'iniquité a tué le juste, elle trébuche sur son cadavre, et cette fosse où elle a cru ensevelir la vérité devient une citadelle de la vérité. « Et le Sei-« gneur répandra la pluie sur les grains partout où « tu auras semé ; et le jour de tes récoltes sera très-« abondant et savoureux. »

VIII

20 décembre.

La liste de la commission *De fide* est accueillie avec une joie générale. Elle semble un écho de la grande commission nommée directement par le Saint-Père, et ainsi s'établit officiellement entre la sainte Assemblée et son Chef auguste cet accord infaillible dont personne, au surplus, n'a jamais douté. L'accord est également dans le caractère des hommes et dans la nature des choses; il se déclare au commencement, il durera jusqu'à la fin.

Tout se débrouille et se calme. Le travail n'est pas encore tout à fait distribué, et déjà l'on travaille assidûment, chacun ayant également à cœur le besoin général de l'Église et le besoin particulier de son diocèse. Ce qui est à faire est immense, mais aucune question n'est nouvelle pour ces hommes expé-

rimentés, qui ont à les étudier et à les juger ; aucune n'est au-dessus de leur courage et de leur foi.

Je n'ai pas lu sans un certain sérieux amusement cet extrait d'un journal toulousain, où sont relatées les pompes que je mène dans Rome. Tout n'est pas faux. Il est certain que je demeure quasi sur la place d'Espagne, et que mon appartement, presque beau, me coûte presque cher. Le salon est plein de meubles dorés à l'œuf. Pour peu que le correspondant du Toulousain en ait entrebâillé la porte, ces splendeurs ont dû l'éblouir. S'il était du nombre des gens que l'on invite à s'asseoir, il aurait entendu dans ces beaux meubles des craquements qui l'eussent consolé. Comprenant que ma grandeur n'est pas solide, il eût moins aigrement regagné le galetas où il rend ses arrêts contre le Concile et contre le genre humain, à raison de cent sous la pièce, et peut-être la paire.

Que ces « publicistes, » dont le nombre va croissant, nous promettent, pour l'avenir, un monde bien enseigné et bien renseigné ! J'ai eu affaire aux espions du gouvernement: ceux de la presse me les font honorer. Ils sont plus intelligents, plus fidèles, plus discrets; ils haïssent et trahissent moins les honnêtes gens qu'ils rencontrent. L'espion de presse a une rage propre contre tout homme dont la probité pourrait faire encore quelque peu d'honneur à la presse. On dirait qu'à ses yeux l'honnête homme

gâte la profession et l'empêche d'entrer en jouissance de tout le mépris et de tout le bâton qu'elle mérite.

Cet ingénieux garçon, qui travaille à Rome pour le journal de Toulouse, sait donc que je demeure sur la place d'Espagne, et il invente le reste. C'est à peu près le cas de ses confrères en ce qui regarde le Concile : ils savent que le Concile se réunit dans la basilique de Saint-Pierre ; le surplus est fourni par leur imagination malsaine et mal outillée. Ils ignorent au même degré quels hommes agissent et de quelles choses il s'agit. Ils l'ignorent, et ne le veulent ni ne le peuvent savoir. Où l'ont-ils lu, qui le leur dirait ? Point d'histoire, point de catéchisme, point de foi, point de bonne foi, point de relations. Ils attrapent quelques bruits dans les auberges, et ils y mettent leur sauce.

Du reste, ces voix misérables s'éteignent aux portes de Rome. Ce sont les vents et les flots qui battent les flancs du navire. Le pilote, l'œil fixé sur les étoiles, poursuit sa route. Les Pères du Concile étudient les questions qui leur sont soumises ; la politique du jour et de l'heure ne les préoccupe pas autrement. Ils n'ont point de ministère à composer ni à renverser, point d'opinion courante à satisfaire, point d'électeurs à garder. Ceux qui entrent dans les Commissions ne se désignent pas eux-mêmes, ne sollicitent pas les suffrages de leurs collègues. Plu-

sieurs à qui l'on songe demandent plutôt d'être écartés. On se racontait hier qu'un prélat de l'Amérique espagnole, élu à sa grande surprise, pleura, disant : « Que veut-on faire de moi ? Je ne suis pas capable, je ne sais rien ! » Cet homme de Dieu révélait le trait le plus profond et le plus général du Concile. Le Concile est pieux, et il veut, en dehors de toute préoccupation personnelle, faire pieusement et uniquement tout ce que l'intérêt de l'Église et de la civilisation chrétienne demande. Qui ne sait pas cela ne sait rien, et qui ne tient pas compte de cela s'abuse.

Il suffit d'ouvrir les oreilles, aussitôt le grand et uniforme caractère de piété apparaît. Dans cette immense diversité de physionomies, de langues, d'origines, de situations, on reconnaît le même évêque, je dirais volontiers le même homme. Si un groupe d'opposition se constitue, comme quelques-uns le craignent, ce groupe sera petit, et encore pense-t-on qu'il existera plutôt au dehors qu'au dedans du Concile. « Au dehors, me disait un évêque, il y a quelque place pour l'esprit de l'homme ; au dedans, il n'y aura place que pour l'esprit de Dieu, et bien que l'unanimité ne soit pas du tout nécessaire, néanmoins elle manquera rarement. »

Tout cela ne résout pas les difficultés matérielles. Elles sont considérables. On est embarrassé de savoir comment cette assemblée, si nombreuse, pourra se distribuer son incalculable travail et en voir la fin.

D'immenses questions surgissent de toutes parts. C'est le genre humain à mettre en marche, et la nature sent son infirmité. Mais on a la prière, et par la prière on a le discernement, et, s'il le faut, le miracle. Soyez-en persuadés : il ne sera pas si difficile au Concile de faire des décrets pour les siècles, qu'aux gouvernements modernes de se donner des constitutions et même des ministères qui durent quelques mois.

IX

Mardi, 21 décembre.

Hier, les Pères ont nommé au scrutin la commission de la *Discipline*. Rien ne fait augurer que cette commission puisse avoir une nuance qui la distingue de celle que le Pape a formée directement, et de celle que l'Assemblée a déjà élue.

Je vous l'ai dit : le Pape et le Concile sont *un*, veulent être *un*. Le but qu'ils poursuivent avec un accord antérieur, en quelque sorte instinctif, est la consommation plus parfaite et plus évidente de cette unité : *Unum sint!* Qu'ils soient *un !* Cette parole domine toutes les considérations et toutes les combinaisons L'on cherche à deviner qui sera l'âme du Concile ? Ni celui-ci, ni celui-là, ni le Pape lui-même.

L'âme du Concile, c'est Jésus-Christ, disant à son Père céleste : Qu'ils soient *un!* et promettant à l'église d'envoyer son Esprit, qui lui éclairera et lui rappellera tout l'enseignement du Maître.

Jésus-Christ n'a pas en vain prié, en vain promis. Ces hommes pieux qui invoquent la lumière, ne laisseront pas détourner leurs regards ni leurs cœurs. Ils iront à l'unité que Jésus-Christ a commandée, qu'il a fondée pour être la nature propre de son Église, qu'il a maintenue à travers tant de siècles, affermie contre tant de contradictions. L'unité surgira rayonnante en face de la dissolution qui terrifie le genre humain. La foi apparaîtra plus certaine lorsque l'autorité semble partout au moment de périr. Quand les sociétés sans Dieu sont réduites à se cercler de fer pour garder une sorte de consistance, la société du Christ leur donnera cet exemple de se fortifier uniquement par un redoublement de foi et d'amour. D'un côté Pharaon, de l'autre Moïse ! Pharaon créera des hommes de guerre et des hommes de police, et n'en aura jamais assez; Moïse recevra la parole de Dieu. Il dira : Sortons ! et rien ne l'empêchera d'emmener son peuple.

C'est l'avenir. Mais à présent, nous en sommes aux embarras du départ. Il semble qu'il y ait des contradictions, même dans l'enceinte sacrée. Quelques voix dissidentes s'élèvent. L'on a vu paraître une liste qui est qualifiée liste « d'opposition. » Son ca-

ractère mystérieux, son nombre incomplet, sa distribution au moins insolite lui ont valu ce nom fâcheux. Qui s'attendait à rencontrer sur le seuil du Concile des bulletins de vote offerts à tout venant, comme cela se pratique aux abords des hangars où nous accomplissons les mystères du suffrage universel?

Néanmoins, je nie toujours qu'il existe dans le Concile l'élément de ce quelque chose de violent et d'entêté que nous représente le mot *opposition*. Je nie encore plus que l'esprit et les moyens *d'opposition* puissent exercer quelque influence sur une pareille assemblée. L'Assemblée est tout entière et par nature trop au-dessus de semblables manœuvres. Sa dignité, sa piété, sa droiture en seraient émues, mais non pas ébranlées, et « l'opposition » ne tarderait pas à voir qu'elle perd son temps.

J'ai trop de renseignements sur l'incident pour vous en parler davantage. Tant de lumières produisent de l'ombre. Il faut attendre. Dans tous les cas, quelque bruit qu'on essaie de faire à ce sujet, assurez-vous qu'ici l'émotion est légère. La liste elle-même trahit le peu de gravité du dissentiment qu'elle exprime. La commission doit être composée de vingt-quatre membres : la liste n'en propose que vingt. Les Espagnols et les missionnaires sont exclus. Par contre, on y voit un évêque nommé, le docteur Héfélé, qui n'est pas à Rome. Je m'arrête, craignant de

porter un jugement sur des noms qui peuvent avoir été inscrits d'office.

On a remarqué partout, plus d'une fois, les malencontreux éloges que certaines manifestations et certains écrits ont provoqués parmi les ennemis déclarés de l'Église. Ceux qui détestent la religion catholique proclament ingénûment que les auteurs de ces manifestations et de ces écrits sont seuls capables de sauver la religion catholique ! Nous nous demandons quel prix la foi et la raison des hommes ainsi loués peuvent attacher à des suffrages qui les honorent si peu, où les convenances du langage ne sont pas même gardées. Ils ne sauraient se faire l'illusion d'avoir converti des adversaires qui ne daignent pas, en les félicitant, déguiser leur imbécile mépris de toutes les choses saintes, et qui les traitent eux-mêmes plutôt comme des libres-penseurs ingénieux que comme des chrétiens.

Le public religieux attend toujours les protestations, par lesquelles ils devraient repousser ces adhésions impertinentes. Mais rien ne vient de leur part consoler nos consciences, et c'est une fatigue qu'ils devraient ne pas nous laisser si longtemps. Voici aujourd'hui le *Journal des Débats* qui, dans la même correspondance romaine, applaudit un évêque français et raille le Pape et le Saint-Esprit. Combien il est à souhaiter que l'évêque se dégage de ces dé-

plorables louanges, d'ailleurs très-peu légitimées par le succès qu'il obtient, puisqu'enfin le Concile n'entre nullement dans ses voies. Quant à la raillerie, elle consiste à demander ce que deviendrait l'inspiration du Saint-Esprit, si l'unanimité manquait à un vote du Concile sur les questions de foi ? Telle est la force de ces messieurs lorsqu'ils se piquent d'aborder les hauteurs. Le *Journal des Débats* devrait cependant savoir que le Saint-Esprit éclaire la liberté humaine et ne la force pas.

On annonce une très-prochaine réponse de Mgr l'archevêque de Westminster à une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans, publiée dans le *Français*. J'espère pouvoir vous l'envoyer demain.

Madame de Maistre, fille de La Moricière, est morte hier à cinq heures du soir. Depuis quelques jours on désespérait de la sauver. Mgr Mermillod, qui prêche une retraite aux zouaves pontificaux, venait de la recommander aux prières de son auditoire, et ces braves jeunes gens avaient récité le *Pater* et l'*Ave Maria*. Dans ce moment même elle a rendu le dernier soupir ; son âme pieuse s'est envolée vers Dieu, escortée de ces prières vraiment fraternelles. Madame de Maistre avait dix-neuf ans, elle était mariée depuis quatre mois. Madame de La Moricière arrivait. La mourante a pu l'entrevoir avant de fer-

mer les yeux. Rome tout entière prend part à la douleur de la mère et de l'époux. Tant de jeunesse, tant d'amour, deux si beaux noms! Il n'y a qu'un vœu dans Rome pour que Dieu donne à M. de Maistre une force égale à son malheur.

X

Vigile de Noël.

La commission *De disciplina* est toute semblable à la première. Ce ne sont pas les mêmes noms, c'est le même esprit. La même majorité, absolument prépondérante, et plus forte encore, l'a élue. Vraisemblablement les deux commissions qui restent à créer auront ce même caractère de décision tranquille, l'on pourrait dire unanime. Dès à présent, l'esprit du Concile est marqué et fixé. C'est un esprit de foi, d'union, de constance.

Le bonheur et l'honneur de mon humble condition me permettent de voir beaucoup d'évêques. Je ne crois pas téméraire de dire que je sais à peu près ce que l'on veut généralement. On veut la grande et sainte paix que procure l'affirmation de la vérité. On a l'espérance, ou pour mieux dire la foi, que la vérité délivrera le monde. Oh! que je voudrais voir autour du Concile l'élite de ces politiques et de ces penseurs

de l'Europe, qui cherchent par tant d'inutiles efforts, souvent sincères, l'Orient, introuvable pour eux, vers lequel il faut diriger le genre humain ! Si la lumière ne leur apparaissait pas encore, ils seraient du moins touchés de la fermeté de ces regards attachés sur le même point du ciel, et proclamant que c'est là.

Dans le Concile, point de doute. Le front incliné par la prière, l'œil sur la croix, contemplant le Christ immortel au sein de cette ombre factice où l'erreur croit l'avoir perdu et s'est perdue elle-même et elle seule, les Pères du Concile savent que la lumière viendra de la croix. *Crux theologa*, la Croix théologienne, dit l'évêque de Tulle. La Croix est leur lumière, et elle leur enseigne la lumière, et ils enseigneront la lumière en enseignant la Croix. Ils ne doutent pas de la Croix; ils ne doutent pas que, par la Croix, ils sont et seront la lumière du monde. J'entends d'ici rire M. Jourdan et M. de La Bédollière, criant qu'ils ne comprennent pas ! Je le sais bien, qu'ils ne comprennent pas. Mais il y a encore des hommes sur la terre qui comprennent que leur intelligence ne peut rien, parce qu'elle n'a pas la foi. C'est à ces hommes que nous indiquons ce spectacle de la foi vivante. Qu'ils le regardent et qu'ils l'étudient; qu'ils comparent la marche et les œuvres de la foi à leur marche et à leurs œuvres.

Donc, le Concile a commencé, et, dès le premier jour, ces hommes réunis de tant de contrées diffé-

rentes et qui ne s'étaient jamais vus, se trouvent du même esprit, comme ils étaient de la même prière et du même cœur. Réponse déjà suffisante, pour le dire en passant, à ceux qui estiment que certaines questions possibles n'étaient point préparées et qu'elles requéraient une si longue étude. Les questions étaient si bien préparées et étudiées que déjà ceux qui les doivent résoudre se trouvent d'accord et se reconnaissent en s'abordant pour la première fois. L'Esprit de Dieu s'est porté au-devant d'eux sur ces longues routes par où ils sont venus. Combien ces cœurs pieux ont dû tressaillir en entendant hier l'Église redire ces paroles d'Isaïe : « L'œil n'a « point vu, hors vous seul, ô Dieu, ce que vous avez « préparé à ceux qui vous attendent. Vous êtes allé « au-devant de ceux qui étaient dans la paix parce « qu'ils vivaient dans la justice : ils se souviendront « de vous en marchant dans vos voies. »

Je ne crains pas de citer souvent Isaïe. Il vaut assurément un autre auteur, et sa voix si retentissante, dans les circonstances où nous sommes, s'impose à la pensée. D'ailleurs, encore une fois, ceux qui veulent connaître l'esprit du Concile doivent le chercher, avant tout, au livre de sa prière.

J'ai dit plus haut que cet esprit est un esprit d'union. Il ne faut pas qu'une certaine liste repoussée vous fasse supposer un dissentiment sérieux.

Cette liste même contenait deux noms qui étaient

sur celle de la majorité et qui ont passé. Les noms écartés ne l'ont point été par un sentiment hostile aux personnes, encore moins à la liberté des opinions, qui reste entière. Parmi les Français ni parmi les autres, il n'y a aucune méconnaissance du mérite des évêques proposés par le groupe qu'on appelle improprement « l'opposition. »

Lorsque ces vénérables Pères formuleront leurs *postulata*, et prendront la parole dans les délibérations, ils seront écoutés comme le requièrent leur science et leur foi. Tout simplement, le Concile, suivant la nature même des assemblées, a voulu marquer ce qu'il est. Or, pour employer encore une fois une désignation qui tend à disparaître en même temps que la désignation opposée, le Concile est *ultramontain*.

J'ai entendu ce mot d'un évêque notoire entre les plus pacifiques et les plus doux : « On a tant répété depuis longues années que l'ultramontanisme est un parti : nous ferons voir qu'il a été et qu'il est l'Église ; et ce point, tout de suite établi, facilitera toutes choses, parce qu'il n'y a personne dans l'Église qui se veuille refuser à reconnaître l'Église. »

Tel est, ou je me trompe fort, le sens de ces élections, d'ailleurs fort calmes, et qui semblent devoir l'être de plus en plus ; car, si l'on peut dire qu'il y a contestation, certainement il n'y a point combat. Qui pourrait repousser comme hostiles à n'importe quoi

de juste et de sage des hommes tels que Mgr l'évêque de Quimper, Mgr l'évêque de Nîmes et Mgr l'évêque du Mans? Je ne nomme que les Français, les autres sont dans la même mesure. Plusieurs ont subi et subissent encore la persécution, plusieurs ont soutenu de longs combats. Leur douceur n'y a pas été moins admirée que leur science et leur constance, et là même où ils ont le chagrin de compter des adversaires, ils ne se connaissent et n'acceptent point d'ennemis.

Le pieux et tendre Mgr Marilley, évêque de Lausanne, qui s'est vu arracher de son siége et enfermer dans le château de Chillon, pasteur cher à son troupeau, a conquis non-seulement l'estime, mais l'affection de ceux mêmes qui l'avaient persécuté. Mgr Lapastida, archevêque de Mexico, supporte dignement un exil que la loi peu scrupuleuse du président Juarez n'a pas cependant osé prononcer; Mgr Paul Ballerini, patriarche d'Alexandrie, a résigné l'archevêché de Milan avant d'avoir pu occuper son siége, pour ôter au gouvernement italien jusqu'au plus frivole prétexte d'empêcher l'exercice régulier de l'autorité épiscopale. Il a été condamné à l'amende, au domicile forcé, on le prive de la modique pension qu'on devait lui payer, et cet archevêque démissionnaire de l'un des plus riches siéges de l'Italie, éminent par sa science, vénérable par ses vertus, a reçu du gouvernement italien, son débiteur, *treize cents francs* en trois ans.

Le Concile lui a rendu un hommage auquel toute l'Italie catholique applaudira, et que l'autre Italie elle-même doit considérer comme un acte de justice plutôt que comme un défi. Ces traits font voir quels sont les hommes du Concile. Si l'unanimité des suffrages manque encore, elle viendra. Dès à présent, l'on peut affirmer la glorieuse unanimité des cœurs. Permettez-moi de citer encore Isaïe. Je trouve ces paroles dans la belle leçon que le Bréviaire lui emprunte aujourd'hui même : « Voix du peuple « dans la cité ! voix qui vient du Temple ! voix du « Seigneur qui rend à ses ennemis ce qu'ils méritent ! « Elle a enfanté avant d'être en travail ; elle a mis au « monde un enfant mâle avant le jour de l'enfan- « tement. *Antequam venerit partus ejus, peperit mas- « culum.* »

Il me semble que les commissions nommées par le Concile avant l'heure du travail sont bien cet enfant mâle, qui réjouit la Cité et le Temple.

XI

25 décembre, fête de Noël.

Aujourd'hui, fête de Noël, on m'envoie, de Paris, un article de M. Villemot, où je vois pourquoi l'Église catholique, en ce moment, a presque l'air de

vivre. L'Église, selon M. Villemot, n'est toujours qu'une vieille chose morte; mais, « galvanisée » par son Concile et par ses journaux, elle fait pourtant un certain bruit. Voilà tout le mystère.

Je ne fais point fi de M. Villemot. Ce Sganarelle me semble au niveau, pour le moins, de la plupart de nos meilleurs publicistes et hommes d'État. Il a toutes leurs plus hautes pensées. Révolutionnaire comme eux, conservateur comme eux, observateur, moraliste, théologien comme eux, rien de ce qui les distingue ne lui manque, sauf l'art puissant d'ennuyer, et ce seul défaut l'écarte des grands rôles. Après cet aveu sincère, M. Villemot me permettra d'ajouter que son coup d'œil sur la situation présente de l'Église est extraordinairement drôle, considéré d'ici.

J'étais hier à Saint-Pierre. Je voyais passer le Pape sur la *sedia gestatoria*, entouré et escorté de la foule des cardinaux, des patriarches, des primats, des évêques, et la foule du peuple se prosternait. J'étais tout à l'heure à la messe de ma paroisse, et j'écoutais le bref récit de l'événement qui a produit cette pompe, et qui a changé la forme et le fond des choses humaines pour tout le reste des temps.

L'Évangile me disait la pauvre famille réfugiée dans une étable, le pauvre nouveau-né couché dans la crèche, les pauvres gens appelés par les Anges, l'armée céleste chantant : *Gloire à Dieu, paix aux hommes de bonne volonté !*

Je regardai le monde et dans ce temps-là et depuis ce temps-là. En ce temps-là, la terre ne connaissait de dieu qu'au Palatin, et, se donnant toute à ce dieu, elle ne lui donnait point la *gloire* de Dieu, qui est l'amour; en ce temps-là, la *bonne volonté* était rare sur la terre, et les hommes de bonne volonté, s'il y en avait, ne connaissaient point la paix. Depuis ce temps-là, Dieu n'a point cessé de posséder sa gloire parmi les hommes, et les hommes de bonne volonté n'ont point cessé de posséder la paix.

Il n'y a guère de gens d'esprit sur le boulevard qui ne sachent pourtant un peu de cette histoire. L'Église est née dans une étable, elle a été enveloppée de langes, elle a été attachée à la croix, elle a passé par le tombeau, elle a rempli le monde. On l'a su au moins de M. Renan, et tout cela existe toujours. L'Église a toujours son étable, ses langes, sa croix, son tombeau, son trône; elle remplit toujours le monde, elle est toujours visible dans tous ces états, et dans ces états elle donne toujours à Dieu la gloire, elle a toujours la paix. Voilà dix-neuf siècles que cela dure. Comment on fait pour l'ignorer ou pour l'oublier sur le boulevard, je n'en sais rien. Mais je sais que tout cela se sent et se voit ici. Rien, nulle part, n'est attesté par autant de témoignages; il faut se rendre.

L'Enfant de Bethléem, l'Homme de Nazareth, le Pauvre, le Docteur, le Thaumaturge qui marche sur

les flots, qui multiplie le pain et qui ressuscite les morts, l'Errant que suivent les affamés et qu'attendent les aveugles, l'Infaillible que nie en vain l'imbécile Synagogue toujours confondue, le Maître doux et trahi, l'Insulté de Caïphe, le Flagellé de Pilate, le Crucifié, l'Enseveli qui transsude vivant de la pierre du tombeau, le Roi éternel, il est ici, dans tous ces états à la fois. Nous le voyons de nos yeux, nous l'entendons de nos oreilles, comme l'ont vu et comme l'ont entendu ceux qui l'ont touché de leurs mains vivant et mort, et ses mains reposent sur nos fronts. Il fait son œuvre de lumière et d'amour. Il dit : Gloire à Dieu dans le ciel, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! Sa main élève à Dieu l'encens de la terre, et répand sur la terre la paix de Dieu.

M. Villemot se plaît donc à penser que l'Enfant-Dieu est mort? Que M. Villemot vienne voir! Il le verra entouré de ses bergers et de ses moissonneurs, qu'il a envoyés et qui sont partis, qu'il a appelés et qui sont accourus pour lui rendre compte de ses troupeaux et de ses moissons. Il vit en tous ces chefs et pasteurs de peuples, et tous vivent en lui, car il est *un* avec eux, et ils sont *un* avec lui. Il y a des captifs, il est dans leur prison; il y a des ensevelis, il est dans leur tombeau; mais ils sont avec lui sur son trône, et ils ne resteront ni dans leur prison ni dans leur tombeau, parce que les prisons et les tombeaux ne sont point sa demeure.

Mort, celui qui remplit le monde par la volonté de Dieu et par le cœur de mille évêques; celui que le monde entend par la voix de mille évêques publiant la vérité de Dieu! Il faut avoir besoin de livrer un feuilleton, pour écrire des choses à ce point irréfléchies, sans penser qu'elles peuvent être lues ailleurs que sur le boulevard.

Je certifie à M. Villemot que le Christ n'est pas du tout mort et qu'il ne mourra point, et que ce ne sont point les journaux qui le tueront, ni les journaux qui le font vivre. Il vit d'une vie que la terre ne peut lui ôter, ne la lui ayant point donnée. Sans doute, si la terre était maîtresse de cette vie, ce serait fait. Elle ne s'est pas épargnée à la détruire. Depuis cent ans elle s'y emploie avec un zèle particulier. On y a mis les philosophes, la révolution, les bourreaux, les journaux, la vapeur : ce qui en est résulté de plus certain au fond, c'est un accroissement de vie. Après l'usage de tous ces engins, par l'usage de tous ces engins, nous avons le Concile. En face du monde contraire, les hommes de bonne volonté qui forment le Concile, ces chantres de la gloire de Dieu, ces possesseurs de la paix de Dieu feront ce qu'exigeront la gloire et la paix de Dieu, et le monde futur se réglera sur leurs décrets.

Des vieillards! dit M. Villemot. En effet, la plupart sont vieux et cassés. Mais ils s'appuient sur un bâton qui ne ploie pas, et qui ne casse pas, et qui ne

s'use pas; un bâton recourbé qui retient et qui attire; un bâton roide et dur qui broie les rochers et perce les montagnes. Ce sont des vieillards qui viennent de trois mille, et de cinq mille, et de sept mille lieues; qui n'ont peur ni des sables ni des neiges, ni de la faim ni de la soif, ni des bêtes féroces ni des mandarins, ni de César ni de Voltaire, et qui vont sans armes et sans besace où il leur est dit d'aller. Il leur est dit d'aller à toutes les nations et à toutes les créatures. Ils iront, et toute créature les entendra, même sur le boulevard.

Galvanisme! dit encore M. Villemot. Galvanisme, soit! Je garantis une belle fortune au savant qui trouvera le secret de galvaniser de la sorte les institutions, les gouvernements, les hommes, ou seulement les grenouilles.

XII

28 décembre.

On a chômé hier, on chôme aujourd'hui, on chômera demain. Trois jours de relâche! Voilà de quoi faire hurler l'utilitarisme. Le peuple romain chôme et ne hurle pas. Il trouve bon de prendre trois jours de repos et d'avoir trois jours de fête. Il travaille assez les jours ouvriers. On n'a point ici l'institution

philanthropique du lundi, dont le mardi et le mercredi même se ressentent un peu. La journée d'hiver est plus longue à Rome qu'à Paris. Les artisans sont en besogne avant le jour; ils ne quittent pas sitôt que la nuit est venue.

Je me donne le plaisir d'en convaincre souvent mon ami M. Coquelet, ingénieur civil, chevalier de la Légion d'honneur, publiciste et penseur de l'école libérale, auteur d'un article dans la *Revue des Deux-Mondes*, et de beaucoup de morceaux plus aigres contre les Ultramontains, dans la feuille catholique modérée du département qu'il habite. M. Coquelet n'aime point les Romains. Il ne peut consentir à rayer de son calepin les épithètes de *fainéant* et de *mendiant* qu'il applique volontiers à « ce peuple des prê-« tres! »

Il faudra que j'introduise dans mes lettres les propos de M. Coquelet. C'est un Villemot sérieux. Sur le Concile, sur le Pape, sur la presse catholique, sur le passé, le présent et l'avenir de l'Église, il dit des choses ineffables. On croirait parfois qu'il vient d'entendre les supérieurs. Du reste, homme pieux, correct, tout de blanc cravaté, et qui n'agit que dans le juste désir de rétablir parfaitement la foi et la doctrine. Il n'a rien plus à cœur que de voir l'Église absolument « comme il faut, » tout à fait digne des regards et de l'amour de Coquelet. L'Église libre dans l'État libre, et Coquelet officier de la Légion d'hon-

neur, il dira: *Nunc dimittis*. Mais le Concile écoutera-t-il, comprendra-t-il Coquelet? Coquelet se donne bien du mal, il distribue bien des avis, et le char marche, ce qui l'enrage; car l'avis formel de Coquelet, c'est qu'il ne faut point bouger. Cette mouche du coche a eu la singulière idée de s'atteler derrière le coche.

Je reviens au peuple de Rome. Ce peuple n'est pas seulement laborieux, il est pieux. Je m'en rapporte à ce que je vois. Beaucoup de respect pour les prêtres et pour les évêques, beaucoup de confessions, beaucoup de communions; et dans la semaine, à la messe, des gens de modeste condition, des petits marchands, des employés, de pauvres femmes tenant leurs enfants dans leurs bras.

XIII

28 décembre.

Je me suis donné quelques heures d'école buissonnière et j'ai couru à Saint-Paul-hors-les-Murs. La basilique commence à vieillir; elle y gagne. L'éclat des marbres n'est plus si aigu, l'on se trouve moins dans un miroir. Entre ces couleurs qui tapageaient trop sous la majesté grandiose et adoucie des vieilles

mosaïques, l'harmonie se fait. Véritablement, la beauté vient. Quand le portique et les abords seront terminés, quand les marbres auront pâli encore, quand certains tableaux malheureux auront cédé la place qu'ils usurpent, alors, l'édifice, qui n'est aujourd'hui qu'un imberbe trop grand et trop frais, deviendra un monument tout à fait digne du lieu qu'il occupe et du nom qu'il porte dans le monde. Il fera honneur à la généreuse main mal servie qui l'a si prodigalement orné. Les colliers et les joyaux de Rome, ce sont les siècles. Ils lui sont donnés pour être attachés en guirlandes magnifiques à tout ce qu'elle élève, pour revêtir ses murs de ce stuc et de cet or de l'antiquité qui ne restent pas ailleurs. Laissons vieillir Saint-Paul. Là germeront les tombes illustres, là s'inscrira l'histoire, là viendront les chefs-d'œuvre, et tout y parlera le sublime et touchant langage des rapports de Dieu avec l'humanité.

Déjà ce perpétuel discours des basiliques romaines se fait entendre ici. La glorieuse frise, formée des portraits des papes, est presque achevée. Celui de Pie IX est à sa place. Ainsi, saint Pierre, par chacun de ses successeurs, rend et rendra toujours à saint Paul la visite que saint Paul lui a faite. Paul est venu en frère fidèle et obéissant; Pierre vient s'inscrire en frère tendre et en roi. Vous entendez les discours. Quels hommes, quels événements; quelle dynastie, quel triomphe sur la mobilité des choses humaines!

Dix-neuf siècles sans lacune, sans interrègne, sans usurpation[1], sans tyrannie! Instruisez-vous, rois et juges de la terre, tombés de tant de chutes et morts de tant de morts! Et vous aussi, instruisez-vous, qui êtes régis et jugés, et qui, depuis dix-neuf siècles, avez cherché, à travers tant de sang, le règne de la justice et de la paix!

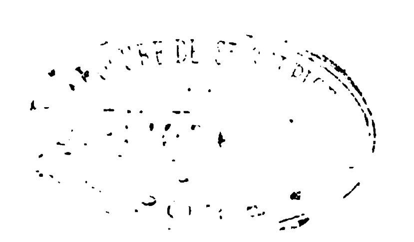
Je sais bien qu'il y a des oreilles fermées. Nombreuse est la catégorie de ceux qui ont des yeux et qui ne voient point, des oreilles et qui n'entendent point. On en trouve à Rome comme partout, promenant leur critique inepte, pire ici que partout, car elle froisse l'amour. Ils sont les moustiques qui empoisonnent les beaux paysages dans les belles heures de l'été. J'ai dit que le sot de France acquiert à Rome un fini que les sots des autres peuples n'y peuvent prendre, et que lui-même ne sait pas se donner ailleurs. Je pensais à mon ami M. Coquelet, ingénieur civil, chevalier de la Légion d'honneur, commandeur des Saints-Maurice-et-Lazare du Piémont. Redoutable moustique!

Coquelet est lettré, mais il ne sait lire ni un tableau, ni un monument, ni l'histoire. C'est dans la statistique qu'il prend ses délices. Il croit alors étudier l'économie politique et travailler au bonheur de l'espèce humaine. Toute pompe, tout ornement, toute profusion lui déplaît. Il calcule ce qu'il y a d'or sur les vêtements sacrés, de cierges sur l'autel, de par-

fum dans les encensoirs, et il dit : « Que d'argent perdu! que tout cela nourrirait de pauvres! » Je bénis Dieu d'avoir permis que Judas tînt une fois ce propos, pour nous mettre en garde contre la bienfaisante épargne de Coquelet. Je vous laisse à juger si Coquelet fait grâce à la magnificence de Saint-Paul. Il s'exalte contre les papes qui ont rebâti cette église, lorsque l'incendie leur avait rendu le service de la détruire, « exonérant » d'autant leur misérable budget.

Ces proportions immenses, ce luxe de marbres rares ces quatre-vingts colonnes de granit, ces mosaïques, ces caissons d'or l'exaspèrent et ne lui paraissent nullement en rapport avec les besoins de la localité. En un sens, il a raison, puisque la localité est un désert. Seulement, dans ce désert, saint Paul a été enterré, et dans ce temple Dieu habite, et enfin la vraie localité est le monde. Mais Coquelet ne considère point tout cela.

J'osai lui proposer un doute. — Le désert du Champ-de-Mars à Paris, lui ai-je dit, par les ateliers nationaux qui l'ont remué, par le Palais de l'Exposition qu'on y a bâti, par les revues qu'on y passe, coûte plus d'argent que le désert de Saint-Paul et reste encore plus désert. Sur la route d'Ostie, avec saint Paul fut enterré l'esclavage. La première charte d'affranchissement général qui ait été publiée en ce monde est la lettre du vieux Paul, *Paulus senex*, en



faveur de l'esclave Philémon : cette pièce, à elle toute seule, ne méritait-elle pas bien un monument commémoratif? Dans le coûteux désert du Champ-de-Mars, quelle plaie du genre humain est enterrée?

Mais Coquelet, lorsqu'il se trouve embarrassé, me traite de sophiste et crie que je perdrais Dieu si Dieu pouvait être perdu. Je n'ai pu tirer de lui autre chose, encore cette fois. J'avais un second argument à lui présenter. Il y a un objet que Coquelet environne d'un véritable culte : il le couvre d'étoffes fines, d'or, de pierres précieuses; il l'oint de parfums, l'arrose d'essences, l'orne de rubans et de pompons; il travaille à le bien loger, à le faire encenser, et prépare tant qu'il peut, pour ce cher objet, la perpétuité de l'encens nécrologique.

Or, cet objet, ce n'est pas madame Coquelet, c'est Coquelet lui-même, ingénieur civil, chevalier de la Légion d'honneur, commandeur des Saints-Maurice-et-Lazare du Piémont. L'argument est bon, je crois. Je n'en ai pas usé par prudence. Coquelet crierait comme un aigle, que je manque de charité, que je suis arrogant, que je m'installe docteur de l'Église; il me demanderait qui je suis; il en voudrait aux évêques qui lisent l'*Univers*, et au Pape, qui ne l'excommunie pas.

Je laisse donc Coquelet et je reviens à la basilique. On y a placé récemment quatre confessionnaux en boiserie très-soignée. Chacun de ces petits monu-

ments porte au fronton, en belles lettres d'or, une inscription tirée de l'Évangile. Les voici toutes les quatre. Vous reconnaîtrez l'esprit de l'Église romaine et l'esprit de Dieu : *Penierat et inventus est.* — *Fides tua te salvam fecit.* — *Remittuntur tibi peccata.* — *Vade, et amplius noli peccare.*

Ainsi sont évoqués, autour de ces confessionnaux, tous les plus grands exemples des souveraines miséricordes du Christ envers les maux que nulle doctrine ni nulle médecine ne pouvait guérir ; ainsi sont appelés l'enfant prodigue, le malade abandonné, le paralytique, le pécheur que les pécheurs condamnent à mort. Mais Coquelet trouve que ces confessionnaux sont trop ornés, et que l'Église a bientôt fait de nous remettre nos fautes. Un peu plus, il l'accuserait de morale relâchée. Pour lui, Coquelet, il estime que nous devons garder le poids du péché au moins jusqu'à Pâques, puisque le précepte ne permet pas de le porter plus longtemps.

Cependant, les jours de *magro stretto*, le même Coquelet trouve que cette même Église est presque stupidement rigoureuse. En vérité, je suis souvent sur le point de me mettre d'accord avec le penseur Coquelet, en convenant avec lui que Rousseau n'a pas toujours tort, et que « l'homme *qui pense* est un animal dépravé. »

Poletti, l'architecte de Saint-Paul, mort l'année dernière, est enterré dans le large couloir qui relie

la basilique au beau cloître des Bénédictins. Une inscription provisoire marque la place : *Ossa Poletti*. Il y aura son monument. S'il a beaucoup travaillé, il est certes beaucoup récompensé. Heureux artistes romains, qui peuvent se conquérir de telles tombes ! A Paris, un architecte bâtirait une nouvelle Notre-Dame, qu'il ne serait pas pour cela dispensé du dortoir que M. Haussmann ou un autre créera quelque jour à Pontoise ou ailleurs.

Je l'avoue, sous beaucoup d'aspects, Paris et le Parisien m'apparaissent totalement et brutalement barbares, et c'est un trait signalé de leur barbarie que cette guerre acharnée qu'ils font aux tombeaux et au souvenir de la mort. Ils ne veulent plus voir la mort, ils ne veulent plus qu'elle leur parle, parce qu'elle ne leur dit plus rien qui ne les épouvante.

Ici, au contraire, la mort parle une langue douce et amie. Elle est éloquente, elle est franche, elle a multiplié les chefs-d'œuvre et créé un art tout à la fois tendre, austère et charmant. Que d'heures utiles pour l'étude, pour la pensée et pour l'âme, on peut donner à Sainte-Marie *du Peuple*, à Sainte-Marie d'*Ara-Cœli*, à Sainte-Marie *Sopra Minerva*, à tant d'autres nobles églises, pleines de tombes vivantes et sublimes, ou par les noms qu'elles redisent, ou par les sentiments de foi et d'amour qu'elles expriment, ou par leur seule beauté !

Il est de ces tombes auxquelles on s'attache et que

l'on va revoir, comme on entre en passant chez de vieux amis. Elles sont un des grands charmes de Rome. Un artiste soigneux et malheureux, Tossi, digne d'un temps meilleur, en a fait un recueil gravé que je n'hésite pas à placer parmi les ouvrages les plus sérieux de l'art contemporain.

Le pauvre artiste s'était laissé aller aux *Italianissimes*, et il avait pris le fusil, pour je ne sais quelle escapade politique de 1848. Lorsqu'il revint de son erreur, sa carrière était brisée. Il se consola en dessinant ces beaux tombeaux. Soutenu par la généreuse charité de Mgr de Mérode, il eut au moins la consolation d'enrichir la pauvreté de l'art moderne, en publiant cet ouvrage qui ne l'enrichit pas lui-même.

XIV

2 janvier 1870.

Vous connaissez maintenant la composition de la commission *des Réguliers*, chargée d'examiner les questions relatives aux ordres religieux. Elle est composée dans le même esprit que les deux autres : c'est une troisième affirmation du sentiment général du Concile. La commission qui reste à nommer en sera une dernière et définitive expression, et c'est

pourquoi l'on dit qu'à présent le Concile est fait. Parmi ces hommes si graves, il ne peut survenir de ces brusques mouvements qui changent les majorités. L'augure est, au contraire, que la majorité s'accroîtra jusqu'à approcher beaucoup de l'unanimité. On en relève des indices significatifs. Ainsi, tel membre éminent du Concile, classé à tort ou à raison dans le groupe opposant, aurait vu, à chaque élection, diminuer le nombre des voix qui le portaient, et ce nombre serait déjà réduit de plus de moitié.

Ce sont les bruits qui courent, je ne les garantis pas. Le secret est gardé; vous pensez bien que je ne suis pas de ceux qui cherchent à le pénétrer. Tous ces bruits sont d'ailleurs sans importance. On nomme les orateurs qui ont pris la parole dans les délibérations déjà commencées. Peu de discours ont été longs, tous ont été nets. D'heureuses améliorations ont rectifié l'acoustique. Les différences de prononciation ne sont pas un obstacle si grave qu'on le croyait. L'attention est grande. Voilà tout ce que les surprises de la conversation peuvent livrer à la curiosité.

Il se dit aussi généralement que l'art oratoire n'aura pas beaucoup à s'exercer. Les Pères paraissent vouloir que l'on coupe les exordes, que l'on supprime les longueurs, qu'on aille au fait. La faveur sera pour les orateurs qui feront une exposition claire, et qui proposeront une solution précise. Il n'en peut guère être autrement dans une assemblée

si savante et si désintéressée de tout ce qui n'est pas le juste et le vrai. L'accord étant unanime sur les principes et même sur le but, la discussion ne saurait être bien longue sur les moyens.

Toutefois, comme tout ce qui ressemble à la précipitation est fort éloigné de l'esprit de l'Eglise et de l'esprit ecclésiastique, et comme les matières à résoudre sont nombreuses et délicates, l'opinion commune est que le Concile pourrait bien se prolonger au-delà du terme sur lequel on avait d'abord compté. Les uns parlent de six mois, les autres comptent par années. Il est vrai que ce dernier calcul semble excessif. Mais vous voyez l'embarras des pauvres nouvellistes, qui entendent dire tantôt une chose, tantôt une autre. La nouvelle est quasi vraie lorsqu'elle part, elle ne l'est quasi plus quand elle revient, et ceux qui l'ont donnée blâment ceux qui l'ont répétée. En somme, personne ne sait, même approximativement, combien de temps le Concile durera, et personne ne croit qu'il doive finir bientôt. Cependant, il ne semble pas téméraire de dire que le Concile est fait, parce que son esprit est connu.

Ce qui est encore plus certain, c'est que les Pères ne le prolongeront pas par plaisir. Tant s'en faut, qu'ils soient ici pour prendre leurs aises! La vie qu'ils mènent serait encore austère, quand même les gènes en pourraient être beaucoup adoucies. En une journée de visites, on gravit bien des escaliers hauts

et noirs, on trouve bien des appartements pauvres et étroits. Un grand nombre, le plus grand nombre de ces vénérables prélats, qui ont ailleurs un palais entre cour et jardin, sont ici claquemurés dans une cellule de religieux, soumis aux heures du couvent ou du séminaire. Il fait froid, et tous n'ont pas de feu ; il pleut, et tous n'ont pas de voiture.

Lorsque les chaleurs viendront, cette dernière privation sera encore plus rude. C'est saint Philippe de Néri, je crois, qui disait : « Tout est vanité, hors d'avoir une voiture lorsqu'on habite la ville. »

Je ne parle pas des distractions de la société. Les évêques ont coutume de n'en user guère. Mais songez au poids de se voir, pour un temps indéterminé, si loin de sa maison, de ses affaires et de son pays. Ajoutez l'âge, et souvent les infirmités. Telle est la situation matérielle du plus grand nombre des évêques, quoi que le Saint-Père ait pu faire et puisse faire pour y apporter un peu de soulagement. Parmi les plus gênés sont ceux qui, pour ne pas charger le trésor pontifical, ont refusé l'hospitalité que Pie IX leur offrait. On est sans doute bien édifié, mais aussi parfois douloureusement ému de voir dans une carriole mal couverte, ou trop souvent à pied, sous la pluie, de vieux évêques qui se rendent péniblement de loin au Vatican.

On en rencontre qui, n'ayant point de secrétaire ni de domestique, portent eux-mêmes, plié dans un

linge, leur vètement d'église. Nous disions, en annonçant la souscription : « Ce sont des pauvres qui réformeront la constitution du genre humain. » Cela est visible dans les rues de Rome. Et quoique ce soit fort beau, cela ne laisse pas de serrer le cœur. Il n'y a guère, en ce moment, de curé de campagne qui ne soit mieux logé, mieux nourri, plus libre d'esprit et de corps que son évêque.

Si un avenir prochain imposait à l'Église l'épreuve de quelque persécution, le Concile peut passer, même matériellement, pour une école excellente sous ce rapport. Les évêques font ici l'apprentissage de l'exil et de la pauvreté. Nous qui les voyons de près, nous apprenons d'eux quelque chose de meilleur encore, nous apprenons le courage et la charité.

J'ai déjà exprimé le désir de voir ici ceux qui combattent l'Église. J'y voudrais voir spécialement aujourd'hui M. Rouland, sénateur et gouverneur de la Banque de France. Il aurait dû faire un tour à Rome, avant de lancer ses interpellations touchant le Concile. Ce petit voyage aurait pu l'éclairer sur beaucoup de points qu'il ignore. Permettez-moi une anecdote sur ce célèbre personnage. Il était ministre et il se vantait de ses sentiments religieux. « Quand je suis dans mon village, disait-il, je vais à la messe le dimanche, et, au moment de l'Élévation, moi, ministre de l'Empereur, je m'incline, *quoique la messe soit dite par un simple prêtre!* »

Je vous prie expressément de croire que je n'invente pas.

XV

Puisque les hommes « bien informés » dont le *Français* reçoit les confidences savent qu'il y a des *postulata* contre « une certaine presse religieuse, » et en réjouissent leurs amis, j'avouerai que je ne l'ignorais pas. Je peux même ajouter à la satisfaction de nos confrères, en leur disant qu'ils échappent au périlleux honneur de toute implication dans ce procès. Soit qu'on ne les considère point comme faisant partie de la presse religieuse, à qui seule on en veut, soit qu'on les regarde au contraire comme le type où la presse religieuse devrait se hausser ou se réduire, ils sont omis. L'auteur des *postulata* en question semble n'avoir pensé qu'à l'humble *Univers*.

Je vous rapporte ce qui m'a été rapporté, car je n'ai rien vu ni rien lu; je sais seulement que la pièce est faite. On me dit aussi qu'elle est assez embrouillée et rustique; je le crois. On me dit encore qu'elle est déposée; j'en doute. On me dit enfin qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter beaucoup; j'en suis tout à fait sûr, et je pense que cette nouvelle vous trouve dans la même sécurité.

La presse est une terrible chose, et la presse religieuse elle-même a ses défauts. La plupart de nos confrères nous en attribuent beaucoup ; nous croyons en reconnaître quelques-uns à la plupart de nos confrères. Il est bien probable que nous ne nous trompons pas absolument, ni les uns ni les autres. Si le Concile jette les yeux là-dessus, ce ne sera pas sans raison, et nous devons le désirer plutôt que le craindre. En ce qui nous concerne, il me paraît à peu près certain que nous ne faisons pas notre dur métier pour le plaisir de nous perdre. Je n'ai jamais saisi en aucun de nous cette intention déraisonnable. Donc, rien ne saurait moins nous effrayer que la perspective d'une lumière qui tracerait, rectifierait ou confirmerait nos vues.

Mais qu'il intervienne un décret du Concile pour régler, en somme, que les rédacteurs de l'*Univers*, vu leur mauvais et incorrigible caractère, devront cesser de faire un journal, c'est à quoi je ne m'attends point du tout.

Ma sécurité n'est pas seulement instinctive, elle est réfléchie, et, s'il fallait discuter, je serais pourvu. La presse religieuse existe en vertu d'une nécessité, d'un droit et d'un devoir qui ne sont plus à démontrer. Il faut des journaux religieux parce qu'il y a des journaux impies, et les journaux religieux doivent défendre la religion parce qu'ils sont religieux. On éprouve quelque honte à dire de telles simplicités.

La presse religieuse en France est née au pied de l'échafaud. Par la force des choses, elle a été ultramontaine, quoique le courant des études et des esprits n'allât point alors de ce côté. L'abbé de Boulogne rédigeait ses *Annales* au péril de sa vie, errant de cachette en cachette. Il eut le courage, peut-être plus grand, de soutenir les actes par lesquels le Pape Pie VII reconstitua l'Église de France, et il fut amèrement blâmé par ceux qui trouvaient que le Souverain Pontife outrepassait son pouvoir.

Sous l'Empire, la presse religieuse continua d'exister, bien faiblement, il est vrai. On lui eût souhaité plus de force. Elle grandit sous la Restauration, sans faveur encore pour les rares journalistes qui se firent accuser d'ultramontanisme, et qui ne furent point des hommes sans valeur. De Salinis et Gerbet y débutèrent. Elle prit un véritable essor sous le gouvernement de Juillet et ne combattit pas en vain pour l'unité liturgique et pour la liberté de l'Eglise.

Les services sont restés; ils peuvent racheter des torts, dont les résultats ne paraissent pas aujourd'hui si désastreux. Malgré ces torts, la presse religieuse vit alors dans ses rangs, à son ombre, comme complices, même comme flatteurs, quelques-uns de ceux qui lui font aujourd'hui la guerre. Nous sommes gens de bonne volonté, discrets envers les mobilités humaines; nous ne recherchons pas les vieux papiers qui témoignent des sympathies de ce temps-

là. Ils existent. Enfin, au temps de Pie IX, la presse religieuse se leva comme une armée de volontaires qui eut ses héros, ses confesseurs, même ses martyrs, et Pie IX l'encouragea hautement. Tout journal religieux en Europe (sauf peut-être, jusqu'ici, le petit *Français*) a été béni, armé chevalier en quelque sorte, par ce grand pape qui a suscité tant de forces nouvelles, humbles ou grandes, pour soutenir le combat de la vérité. Voilà l'histoire de la presse catholique. Nous la racontons en gros; le détail changerait trop amèrement le point de vue sous lequel nos adversaires ont coutume de l'écrire.

Un des bons monuments du zèle épiscopal de Mgr Dupanloup est sa très-longue instruction aux gens du monde, pour les porter à se rendre capables de défendre la religion contre l'ignorance, la futilité et la perversité du siècle. Comme Bourdaloue, qui a fortement inculqué ce devoir, il veut que l'homme du monde se montre chrétien, jusque dans ses conversations, et prenne partout le « parti de Dieu. » Or, la conversation, aujourd'hui, n'est pas seulement dans les salons, elle est plus encore sur la place publique. De là, les journaux religieux. L'utilité de la presse religieuse est donc reconnue implicitement par Mgr Dupanloup, lui-même, comme on le sait, journaliste hardi et ardent. Après cet exemple, il ne faut pas d'autre autorité.

Quant aux moyens de régler la presse religieuse,

le Concile les trouvera s'il s'en occupe, et ils seront justes et prudents. Autant qu'il peut m'être permis de donner un avis sur ce point, qui, jusqu'à présent, n'est pas dans la table des matières soumise à l'auguste Assemblée, je crois qu'il vaut mieux que la presse religieuse soit laïque. L'habit et la mode laïques vont mieux à ce genre de combat. Une soutane est pesante, pour soutenir ou emporter les barricades, donner l'assaut, courir les broussailles et bien faire tout ce métier de partisan. Car, cette guerre ne saurait être menée comme il faut par l'armée officielle. Il convient d'y laisser des hommes qui agissent d'eux-mêmes, et qui, ne recevant point de prêt et ne prenant point de conseil, n'engagent aussi qu'eux-mêmes.

On dira que je réclame une sorte d'immunité. En fait de privilége, le seul qui soit assuré aux journaux catholiques est de pouvoir être frappés, suspendus et ruinés plus aisément que les autres. Ils ont deux lois à respecter, deux surveillances à subir ; deux sortes de juges les peuvent condamner. Absous par la loi civile, les autres journaux sont quittes de tout. En règle avec la loi civile, les journaux religieux ont encore affaire à la loi religieuse. Pour rédiger avec succès un journal catholique, il faut d'abord être catholique. Pour être catholique, il faut d'abord obéir à l'Eglise. Quel journal catholique pourrait tenir un instant contre la censure légitime et justifiée d'un seul

évêque? Et si l'on veut supposer une résistance impossible à ce premier et juste jugement, qui peut croire ou qu'une telle censure ne serait pas confirmée par l'autorité supérieure, ou que la force de la confirmation supérieure n'abattrait pas absolument le révolté?

Le péril de la foi, dont on parle avec tant d'emphase, est donc non-seulement moindre qu'on le dit, mais absolument chimérique. Un journal condamné par l'Église et résistant à l'Eglise, n'étant plus catholique, ne garderait plus d'abonnés catholiques. Il tomberait. A supposer des entêtés assez riches pour faire, aux dépens de leur bourse et aux dépens de leur âme, un journal religieux qui ne trouverait point de lecteurs dans l'Église, c'est un cas de folie où le Concile perd sa puissance. Il faut alors, s'il est nécessaire, invoquer le bras séculier, ou attendre le bras de Dieu.

Contre les journaux impies, l'Église, au temps où nous sommes, n'a guère d'autre arme que les journaux religieux. Contre les journaux « soi-disant religieux » qui pourraient tromper les fidèles, l'Eglise est plus forte : elle a la condamnation canonique et l'*Index*. Personne ne peut ôter à l'Eglise ce moyen de défense et personne n'en peut empêcher l'effet. La foi prêtera main-forte, les lecteurs s'éloigneront, le journal tombera. Pour moi, j'ai toujours conseillé et je conseillerai toujours cette sévérité. Mais je ne

savais pas que le *Français*, qui est un petit libéral, et ses patrons et amis, qui sont de grands libéraux, fussent partisans de l'*Index* et même de l'anathème.

Puisque j'ai été amené sur ce terrain, je vous raconterai comment et pourquoi je suis devenu journaliste, et ce que j'ai voulu faire.

Il y a de cela trente-deux ans. J'étais à Rome, et je réfléchissais sur l'emploi futur de ma vie, dont j'avais vu soudain changer le cours. J'avais été journaliste déjà, sans grande délibération de ma part. Je ne voulais plus l'être. Je trouvais une incompatibilité radicale entre cette profession et le regard tout nouveau que je jetais sur le monde et sur moi-même.

Je lisais. Quelqu'un, — qu'il soit béni ! — me donna les *Actes des martyrs*. J'y remarquai qu'il existait dans la primitive Eglise de braves gens qui, n'étant ni prêtres, ni savants, ni éloquents, se rendaient utiles en portant d'une église à l'autre les lettres du pape et des évêques. Ils prenaient un bon bâton et se mettaient en route. Sans se laisser arrêter par la saison ni par les hommes contraires, ils accomplissaient leur mission, tant qu'ils pouvaient aller. Qu'ils commentassent un peu les pièces dont ils devaient donner lecture, c'est tout simple. Qu'ils se servissent quelquefois de leur bâton pour se frayer le passage et remettre en mains propres les messages que l'ennemi voulait leur prendre, je ne les en loue pas, et je ne leur en fais pas un grand crime. S'ils

ont donné, à l'occasion, quelques coups de trop, je me plais à croire qu'ils s'en sont repentis. Toujours est-il que la vocation de ces gens de bien me parut très-excellente dans son humilité.

Et lorsque, plus tard, le désir de ne pas être inutile me fit rentrer dans la carrière du journalisme, devenue pour moi tout autre, je me souvins de ces batteurs d'estrade dont la vaillante vie m'avait charmé, et je me dis que je serais un de ces hommes-là.

J'ai été cela trente ans, et j'ai franchi plus d'un mauvais passage. A présent, me voilà dénoncé au Concile, dit-on; mais j'avoue que je recommencerais. Croyez-moi, mes jeunes compagnons, faites de même. C'est un beau métier.

XVI

3 janvier.

J'ai dit plusieurs fois qu'on ne verrait point de faction dans le Concile; je n'ai point dit qu'il ne serait fait aucune tentative pour y créer cet élément malheureux. L'effort est visible; les correspondances un peu trop intimes publiées par divers journaux le révèlent, et l'on voit assez qu'il ne manque pas d'énergie ou plutôt de fureur. Mais cette fureur même, qui amplifie et dénature follement les faits, et qui s'em-

porte jusqu'à l'injûre envers le Concile et envers le Saint-Père, doit nous rassurer autant qu'elle nous scandalise. Elle pressent qu'elle avortera. C'est le sentiment général. A travers ce petit bruit et cette petite écume de brisants, le Concile apparaît comme un puissant navire au milieu du port, dans une invincible sécurité.

Le jour de l'ouverture, il tombait de telles averses, que je ne me suis pas senti le courage d'aller à Saint-Pierre. Je restai chez moi, agréablement occupé à vous décrire le moral de la cérémonie où je n'étais pas. Mais, vers midi, je montai au Pincio. Du haut de ses terrasses désertes, je contemplai le Dôme et le Vatican enveloppés de pluie et de brume, parfaite image du monde extérieur. Il y avait de grandes et sombres rafales de vent; le ciel noir croulait en fleuves et semblait chargé d'orages pour toujours. Je me dis : Le Concile est là! le dix-neuvième œcuménique! Il est assis et en ordre, présidé par Pierre. Il est là, il invoque l'Esprit-Saint! Qui empêchera maintenant l'Esprit-Saint de descendre, et de parler et de remplir le monde?

Je rirais fort du chroniqueur chargé de son calepin chargé de notes, qui viendrait me soutenir que je n'ai pas vu la première séance du Concile. Assurément, je n'ai point senti l'odeur de la foule, ni entendu ses commentaires, ni joui de certain désordre qui a pu se manifester dans les rangs des Pères, avant qu'ils fus-

sent assis. J'ai vu le Concile comme il faut le voir, comme il est, comme l'histoire le verra. Et jamais, par le plus beau matin de soleil et d'azur, la montagne de saint Pierre au Vatican, la montagne où Dieu habite, ne m'est apparue plus lumineuse, recevant du ciel et renvoyant à la terre plus de rayons.

Et de même, je dis que ceux qui savent par le menu tout ce qui se passe autour de cette assemblée, qui supputent les voix recueillies ou perdues dans les réunions préparatoires, qui sont au courant de certains propos et de certaines entreprises pour lier le navire et le retenir dans le port, ou lui tracer une route à leur fantaisie, je dis que tous ceux-là ne savent rien ou racontent des choses de rien. A bord, il n'est pas question de ce néant, et les desseins dont ils s'occupent avec tant de fièvre, ou n'existent que dans leur imagination, ou sont des rêves de malades comme eux. A bord, on prie, et on se prépare à prendre le large. On a l'œil sur le pilote, qui a l'œil sur le ciel. Tout à l'heure un vent se lèvera, gonflera les voiles, malgré les trous d'aiguille que l'on y a pu pratiquer; et la nef prendra sa route, emportant les destinées du genre humain. *Duc in altum!*

N'accordez nulle importance aux feuilles de teinte plus ou moins césarienne, libérale et gallicane, qui semblent trahir les secrets d'un parti considérable. Il n'y a point de parti considérable, et ce parti n'a point de secrets. La *Gazette de France*, l'*Echo* Rou-

quette, le *Français* ne savent rien qui ne traîne chez les valets de chambre des évêques et qui ne soit fort à dédaigner. La majorité du Concile est ce qu'elle paraît, immense! Je dirais écrasante, s'il y avait au Concile des hommes qui voulussent écraser et d'autres qui se voulussent faire écraser. Encore une fois, le Concile est pieux et il est ultramontain. Voilà le fait qu'aucun décompte ne peut affaiblir, qu'aucune entreprise ni aucune ruse ne détruira.

Les journaux parlent de cinquante voix françaises qui seraient acquises à ce que l'on appelle fort impertinemment l'*Opposition*. Le même calcul, pratiqué pour les autres langues, fournit un total de 200 et même de 240 voix. Lorsque l'on prend des voix, on n'en saurait trop prendre! Si un calcul de ce genre pouvait s'établir avec quelque certitude sur les chiffres très-mobiles qui se sont produits dans les diverses réunions préparatoires des évêques français, on aurait de ce côté 14 voix, attachées partout d'un bloc au nom de l'un de nos évêques, lequel n'a passé nulle part. La majorité française s'exprime par les noms qui sont sortis des scrutins : NN. SS. de Poitiers, de Nîmes, de Rennes, de Strasbourg, de Quimper, du Mans; elle est également exprimée par les choix du Pape. Elle est la même dans les autres langues.

Et quant à ce que dit le correspondant du *Moniteur*, que, « dans l'autre camp, se trouvent les hommes les

« plus considérables, au double point de vue du *sa-*
« *voir* et de la *position,* » c'est une appréciation qui a tout juste la valeur que cet inconnu peut lui donner. Ce serait injustice d'en attribuer la responsabilité à « l'autre camp. » De part et d'autre, on admet une distinction dans les opinions; on n'en fait point dans les mérites, ni surtout dans la *position*. Tous les évêques respectent tous les évêques, et celui qui n'a qu'un troupeau de quinze cents âmes est Père du Concile œcuménique, tout comme celui dont la houlette s'étend sur un ou deux millions d'individus. Au compte de ces messieurs, quelle *position* attribueraient-ils à Mgr l'évêque de Sura et à Mgr l'archevêque de Mitylène, tous deux de « l'autre camp? »

Le correspondant du *Moniteur universel*, qui fait ces calculs avec plus d'aplomb que les autres et qui semble mieux renseigné, ne me paraît pas plus important. Je viens de relire la suite de ses *Lettres du Concile*. On ne peut douter qu'il n'ait grande envie de passer pour un personnage hors du commun, en faveur de qui les secrets du Concile seraient violés sans scrupule, ou même qui les violerait directement à titre de possesseur régulier. Il a lu les *schemata*, il a lu les *postulata*, il vient de telle maison où l'on brasse les affaires, il était dans telle réunion où l'on préparait les votes, il est partisan de la « saine et forte école thomiste, » il connaît les erreurs de *Gunter* et d'*Hermès*, etc., etc. Je demeure persuadé néanmoins

que ce superbe n'est qu'un tout petit monsieur. Vous verrez cela quand on saura son nom. Sous ce pomponnage, on trouvera quelque enfant de chœur échappé. Il entend le métier de chroniqueur religieux pour les journaux sans religion : voilà son mérite. Ni ce mérite, ni sa volonté ne sont assez élevés pour l'empêcher de se moquer de ceux qu'il prétend servir, et qui certainement, avant peu, publieront qu'ils ne le connaissent pas. Il dit en parlant d'eux : « Nous autres gallicans. » Ils diront en parlant de lui : « Ces hommes qui ne croient pas à l'Église et qui peut-être ne croient pas en Dieu! » Non, ce monsieur ne sait pas ce qu'il prétend savoir, et ce qu'il sait, il ne le prend pas où il veut donner à croire qu'il le prend.

Et la vérité est que le Concile veut faire et fera la chose de Dieu, d'accord avec Celui qui est, qui demeure et qui sera l'homme de Dieu : *Tu es Petrus*.

XVII

LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Je reprends le livre de messe. Nul autre moyen de vous parler aujourd'hui de Rome et du Concile. Si je laissais ce guide, je n'aurais à vous dire que des choses vaines, ou qu'à refaire ces profonds calculs

dont je vous parlais hier à l'occasion des journaux qui se disent eux-mêmes de « l'autre camp. » Laissons l'autre camp, restons dans le nôtre avec la sécurité de la foi et l'immense joie de l'admiration et de l'amour. Que nous importe qui s'évertue à prouver que la majorité s'exprime par 70 et non par 600? De tels efforts d'esprit ne montrent que ce qu'il vaut mieux ne pas voir. Nous n'avons rien à faire dans les recoins de la nuit obstinée. Mais le livre de messe contient la clarté de Rome et de tout ce grand et solennel moment. Il en est le vrai soleil, il les inonde d'une lumière que le soleil matériel ne fournirait pas. Dieu a fait et nous a donné un soleil propre pour les magnificences spéciales qu'il voulut étaler ici. Avec le seul soleil matériel, nous aurions sous les yeux une pompe sans doute incomparable, une splendeur inouïe de marbres, d'or, de vêtements sacrés, et le plus auguste spectacle de la terre; nous ne serions pas encore dans cette sphère du miracle où nous enlève la parole de Dieu, chantée par l'Église de Dieu.

Or, « Jésus étant né en Bethléem de Judée, aux « jours du roi Hérode, voici que des Mages vinrent « d'Orient à Jérusalem, et ils disaient : « Où est le Roi « des Juifs qui vient de naître? Car nous avons vu son « étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. » A « cette nouvelle, le roi Hérode fut troublé, et toute la « ville de Jérusalem avec lui. Et il dit : Allez et infor- « mez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous

« l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir... Et les Mages « étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant « avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils l'adorè- « rent. Et ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent l'en- « cens, l'or et la myrrhe. Et ayant reçu en songe l'ordre « de ne point aller trouver Hérode, ils s'en retournè- « rent dans leur pays par un autre chemin... »

L'Église célèbre ce jour où commence le mouvement des nations vers elle, qui est la vraie Jérusalem. Avant de chanter le récit évangélique de l'événement, elle en rappelle la prophétie : « Debout, Jérusalem! « Les ténèbres couvriront la terre, une nuit noire « enveloppera les peuples; mais sur toi se lèvera le « Seigneur, et sa gloire se verra en toi. Et les na- « tions marcheront à ta lumière, et les rois suivront « la splendeur de ta naissante clarté. Ouvre les yeux, « regarde : tous ceux-ci que tu vois rassemblés sont « venus pour toi. De tous les lointains des fils te sont « venus, de tous les côtés te surgissent des filles. « Alors tu te verras dans l'opulence, et ton cœur se « dilatera dans l'admiration. Et Madian et Épha, « chargés de leurs richesses, arriveront comme un « déluge, et la foule viendra de Saba t'apporter l'or « et l'encens, en chantant la louange du Seigneur. »

Maintenant, transportez-vous dans Saint-Pierre de Rome, devant la salle ouverte du Concile. Voyez le Pape sur son trône, un cardinal à l'autel; entre le trône pontifical et l'autel huit cents évêques ; dans

la nef, la foule du peuple ou plutôt des peuples ; et dispensez-moi de décrire les élans du cœur et de l'intelligence que peuvent susciter en un pareil moment cette trompette d'Isaïe et le chant de l'Évangile. Il y a du ravissement comme devant quelque chose de connu, d'attendu, d'inespéré, du frémissement et de la stupeur comme devant quelque chose de tout nouveau. Voilà la prophétie, voilà le fait; et le fait accompli est une prophétie encore. Voilà les ténèbres épaisses partout, et voilà le jour éclatant sur le point désigné. Voilà Épha et Madian, ceux qui devaient venir de si loin et surgir de tous les côtés ; les voilà prosternés, adorant, offrant l'encens, l'or et la myrrhe, l'encens de la prière, l'or de la foi, la myrrhe des bonnes œuvres, et ils sont eux-mêmes ces trois choses qu'ils offrent à Dieu.

Ils reviennent des vieux pays des Mages, et de toutes les autres contrées que l'on connaissait, et de toutes celles qui n'étaient pas connues. Ils ont consulté Hérode, qui a été troublé et qui leur a dit : Allez! Ils ont passé à travers les peuples émus d'une grande attente, et les voilà, et ils ne sont encore qu'un présage. *Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui.* Sous le portique de Saint-Pierre, la statue équestre de Constantin est comme illuminée de ces paroles prophétiques. Un autre Constantin plus grand, le peuple amplifié du Christ, sera figuré à cette place, appelé et marchant à son tour; et il ira

aux extrêmes confins de la terre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'idoles, ni d'esclavage, ni de nuit.

Une cérémonie imposante a suivi cette messe. Debout au milieu de l'assemblée inclinée, le Pape a récité la prière *Adsumus*. C'est la prière par laquelle les congrégations romaines ouvrent leurs délibérations :

« Nous voici, Seigneur, Esprit-Saint, nous voici, quoique dans l'entrave du péché, rassemblés pourtant en Votre nom. Venez à nous, soyez avec nous, daignez Vous répandre dans nos cœurs. Enseignez-nous ce qu'il faut faire, montrez-nous nos voies et nos œuvres, et qu'aidés par Vous nous puissions en toutes choses nous rendre agréables à Vous.

« Soyez seul l'inspirateur et l'auteur de nos jugements, Vous qui seul, avec Dieu le Père et son Fils, possédez un nom glorieux. Ne souffrez pas que nous trahissions la justice, Vous qui aimez la souveraine équité, ni que l'ignorance nous fasse gauchir ni la faveur faiblir, ni que la considération des présents ou des personnes nous corrompe. Par le don de Votre grâce seule, liez-nous à Vous, de telle sorte que nous soyons un seul en Vous, et que rien ne nous fasse dévier du vrai, mais qu'en Votre nom réunis, nous gardions de tout point exactement la miséricorde et la justice. Qu'ici-bas notre jugement ne diffère en rien du Vôtre, et que plus tard, ayant fait bien, nous en obtenions la récompense éternelle. Amen.

On a chanté ensuite les Litanies et le *Veni Creator*, comme pour appeler au Concile toute l'Église triomphante sous la présidence de l'Esprit-Saint. Le chant des Litanies est particulièrement beau dans

cette reine des églises et dans cette reine des villes, où tant de saints papes, docteurs, confesseurs et martyrs ont laissé leurs reliques sacrées. Presque tous ceux qu'on invoque sont là; nous connaissons la place où ils reposent.

Enfin le Pape, de son trône, a lu la profession de Pie IV; puis un évêque est monté à l'ambon et a fait la même lecture pour tout le Concile. Après quoi, les Pères sont descendus de leurs siéges, et sont allés processionnellement prêter serment entre les mains du Pape, suivant la formule indiquée dans l'intimation.

La profession de foi de Pie IV est la somme du concile de Trente. Elle contient le *Credo* et affirme toute l'autorité de l'Église. Ceux qui contestent l'infaillibilité ou du moins l'opportunité d'une définition, par la considération du fardeau dont elle chargerait la foi des peuples, s'effraient d'une chose qui est faite depuis longtemps. Depuis dix-neuf siècles la foi du peuple chrétien porte des dogmes qui ont de quoi étonner davantage la raison humaine. La profession de foi de Pie IV affirme particulièrement la *transsubstantiation*, les peines du Purgatoire, l'invocation des Saints, le culte des images, le pouvoir des indulgences, tout ce que le protestantisme, alors si armé et si puissant en Europe, voulait rejeter.

« Je reconnais que l'*Église romaine* est *sainte*, « *catholique* et *apostolique*, et qu'elle est *mère et*

« *maîtresse de toutes les Églises*, et je promets et « jure une vraie obéissance au Pape, successeur « de saint Pierre, *prince des Apôtres et vicaire de* « *Jésus-Christ*. Je reçois aussi sans aucun doute et « professe toutes les autres choses qui nous ont été « données, définies et déclarées par les sacrés ca- « nons et par les conciles œcuméniques, et princi- « palement par le saint concile de Trente, et en « même temps je condamne aussi, je rejette et j'a- « nathématise tout ce qui leur est contraire et toutes « les hérésies que l'Église a condamnées et anathé- « matisées. »

Voilà le serment que les évêques ont fait aujourd'hui devant le Pape, la main sur les saints Evangiles. J'ose dire que ce serment est tout saturé de foi dans l'infaillibilité, et a pris dès longtemps le pas sur ce qu'on appelle l'opportunité. Qui a cru *inopportun* de le faire, de le répéter, de l'exiger de tous ceux qui entrent dans l'Église ou qui entrent dans les dignités de l'Église? Or, ce serment, c'est l'esprit du Concile, c'est le Concile lui-même, et il n'y a point de calculs qui puissent en ôter un *iota*.

Le *Te Deum*, chanté par les évêques et par le peuple, a terminé cette cérémonie, qui n'a pas duré moins de cinq heures.

Dans les tribunes, il y avait des rois et des princes déchus et des diplomates. L'Église demeure. Dans la foule, on remarquait un Italien, révolutionnaire

fameux, le signor Minghetti, ancien sujet et ancien ministre du Pape. Il s'est incliné convenablement sous la bénédiction de son père et de son maître, qu'il a trahi, mais qui demeure.

XVIII

Dimanche, 9 janvier.

Le Saint-Père a donné audience a environ quinze cents personnes. Un immense cri d'amour a salué son arrivée. Quelques serviteurs lui ont frayé le passage à travers cette foule frémissante. Arrivé à son trône, il s'est arrêté un instant, promenant son regard paternel sur tous ces fronts tournés vers lui. Ensuite, il a parlé d'une voix ferme, lente et douce. Plusieurs versions de ce discours m'ont été remises, toutes concordent, et je crois pouvoir garantir l'exactitude de celle que je vous envoie. L'on y reconnaîtra d'ailleurs l'éloquence particulière de Pie IX, un mélange de simplicité, de grandeur et de confiant courage, qui est la marque de sa vie et de son pontificat. Ce qu'il a dit du Concile aura un retentissement profond dans l'univers catholique. Je mettrais volontiers pour épigraphe à ce discours l'inscription que le pape Sixte III fit incruster sous la mosaïque de l'arc

triomphal de Sainte-Marie-Majeure : *Pius Episcopus, plebi Dei*, — Pie, Évêque, au peuple de Dieu.

« J'ai résolu, aujourd'hui, de rester à cette place pour deux raisons : d'abord parce que le Pape est fatigué (il a tant de choses à faire, le Pape !), ensuite parce que vous êtes bien nombreux, et qu'en parlant à chaque famille pendant une ou deux minutes seulement, il me faudrait bien du temps pour faire le tour.

« Vous êtes venus ici pour deux choses : voir le Pape et recevoir sa bénédiction. Le Pape, le voici ; quant à la bénédiction, vous la recevrez après que je vous aurai adressé quelques mots. Ces quelques mots, j'en prendrai le sujet dans l'Évangile du jour : Notre-Seigneur retrouvé au temple.

« En effet, la sainte Vierge Marie et saint Joseph, ayant quitté Jérusalem pour retourner chez eux, s'aperçoivent, après une journée de marche, que Jésus n'est plus dans leur compagnie. Il y avait plusieurs compagnies de voyageurs. L'ayant cherché en vain parmi les différents groupes, ils se résolurent de retourner à Jérusalem. Et là, après trois jours d'angoisses, ils le découvrirent dans le temple, prêchant aux docteurs qu'il étonnait par ses réponses et sa doctrine. Sa mère, la sainte Vierge Marie, et son père putatif lui demandèrent alors pourquoi il les avait quittés et livrés à de si poignantes inquiétudes ; et Jésus répondit : — Pourquoi suis-je ici, si ce n'est pour faire la volonté de mon Père céleste ?

« Or, cette parole de Notre-Seigneur est pour nous apprendre que nous aussi ne sommes sur la terre que pour faire la volonté du souverain Maître de l'univers, de notre Père qui est aux cieux. C'est pour obéir à cette volonté divine que j'ai réuni le Concile qui s'assemble au Vatican, et dont tout le monde s'occupe aujourd'hui.

« Les uns disent que le Concile va tout arranger et qu'il fera

cesser les divisions qui existent parmi les hommes; mais le cœur et la tête des hommes ne peuvent être changés que par le Père céleste, qui seul a le pouvoir de renouveler la face de la terre. — Les autres croient que cette assemblée ne servira de rien, et ils en rient. Je suis un pauvre homme, un pauvre misérable, mais je suis le Pape, le Vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Église catholique, et j'ai réuni ce concile qui fera son œuvre.

« De prétendus sages voudraient qu'on ménageât certaines questions, et qu'on ne marchât pas contre les idées du temps. Mais je dis, moi, qu'il faut dire la vérité pour établir la liberté, qu'il ne faut jamais craindre de proclamer la vérité et de condamner l'erreur. Je veux être libre, ainsi que la vérité.

« Des affaires du monde, je ne m'en occupe pas, je fais les affaire de Dieu, de l'Église, du Saint-Siége et de la société chrétienne tout entière.

« Priez donc, pleurez, forcez le Saint-Esprit par vos supplications, à soutenir et à éclairer les Pères du Concile, afin que la vérité triomphe et que l'erreur soit condamnée.

« Il y a ici des catholiques de toutes les nations. Anglais, Français, Espagnols, Allemands sont venus chercher force et consolation près de la chaire de saint Pierre. O mon Dieu, envoyez votre Saint-Esprit, écoutez et accueillez les prières que tout votre peuple vous offre, bénissez ce peuple qui est le vôtre. Et vous tous, qui êtes rassemblés ici autour de moi, recevez cette bénédiction pour vous, vos familles, vos amis, qu'elle se répande sur la patrie de chacun de vous. Bien des familles, sans doute, ne sont pas exemptes de ces troubles, de ces peines, de ces divisions, inséparables de la vie temporelle : que cette bénédiction que je vous donne y porte la concorde et la paix.

« *Benedicat vos*, etc... »

XIX

LES VICAIRES APOSTOLIQUES.

10 janvier.

Coquelet se dépite de voir au Concile tant de Vicaires Apostoliques. Il en parle dans les cafés, il en écrit dans les journaux : — Prétendent-ils faire des lois pour les nations civilisées, ces hommes séparés des choses de l'Europe? Attestent-ils la foi antique des peuples, ces pasteurs de petits troupeaux sauvages, épars à travers les déserts de l'infidélité? Sont-ils libres, ces pontifes errants, exclusivement soumis au Pape et à qui le Pape peut ôter leur siége imaginaire quand et comme il lui plaira?

Tel est le raisonnement de Coquelet, chevalier de plusieurs ordres et correspondant de plusieurs journaux, galant homme, homme pieux, mais en ce moment fort piqué contre le Saint-Esprit.

Il donne à entendre que les Vicaires Apostoliques oppriment les autres évêques, à ses yeux seuls réguliers et libres.

Suivant Coquelet, l'évêque complétement régulier

doit avoir palais, carrosse et journal, et diriger des gens « comme il faut; » et l'évêque complétement libre doit relever de quelque gouvernement qui le lie de quelque concordat. Dans le mariage de l'évêque et de l'Église, Coquelet veut l'intervention de monsieur le maire.

Les Vicaires Apostoliques n'ont point ces consécrations, n'offrent point ces garanties : Coquelet les récuse. Ils sont, dit-il, plus au service particulier du Pape qu'au service légal de l'Église et de l'État. Ils ont été appelés de la Chine, du Japon, de la Polynésie, des Montagnes-Rocheuses, de cent autres lieux bizarres, pour fabriquer l'infaillibilité. Après quoi, sans aucun souci des tourments qu'ils laisseront à l'Europe, ils iront jouir des sécurités de leur lointain séjour.

Assurément, ces divers aperçus de M. Coquelet sont très-impertinents, injurieux et absurdes. Il dit pourtant que l'on parle ainsi dans les régions supérieures où il se renseigne. J'entends et je vois tout le contraire. Mais que Coquelet invente ou qu'il récite, ma besogne, hélas! est de ne point dédaigner toutes les choses de Coquelet. Je vous parlerai donc aujourd'hui des Vicaires Apostoliques.

C'est un vaste sujet, je ne l'aborde pas sans trembler, et si j'avais le temps, j'effacerais le nom de ce sot qui m'y amène. On ne voudrait ici que la majesté de l'éloquence. Il s'agit d'une portion importante du

Concile et de l'Église, du trait peut-être le plus glorieux et le plus attachant de leur beauté. Il s'agit aussi de l'honneur de la France, un nombre considérable de ces grands évêques étant ses fils. Vous entendriez tout notre épiscopat se glorifier d'eux comme on se glorifiait du jeune David dans toute la maison d'Israël, Saül excepté. « Ce ne sont pas vos anneaux que je voudrais baiser, leur disait l'évêque d'Aire, ce seraient vos chaussures... si vous portiez des chaussures, Pieds-nus de mon Dieu ! »

Les journaux « catholiques » ou même *ecclésiastiques* (*Semaine religieuse* d'Orléans), qui acceptent les correspondances de Coquelet, et prennent ainsi la tâche de diminuer le respect des fidèles envers les Vicaires Apostoliques, se trompent d'abord sur leur nombre. Ils en comptent deux cents et plus; nous n'en avons qu'une centaine. Pour enfler le chiffre à deux cents, il faut y faire entrer tous les évêques élus par la Propagande, Anglais, Irlandais, Américains, Belges, Hollandais, etc.; pitoyable calcul, dont la seule espérance est de faire crier, au moment donné, quelques groupes d'ignorants qui ne savent pas même pourquoi ils crient. Mais nos manipulateurs d'opinion sont des gagne-petit; leur art consiste à multiplier de semblables misères. Deux cents Vicaires Apostoliques introduits dans le Concile, pour faire aveuglément la volonté nécessairement aveugle du Pape, c'est ce qui allume l'indignation de Coquelet.

Coquelet ne s'objectera jamais que des évêques élus directement par le Pape peuvent être aussi intègres gardiens de leur conscience que des évêques proposés par n'importe quel gouvernement. Il aimera bien mieux croire que le Pape se donne des janissaires pour violenter la raison droite, pure et infaillible de Coquelet.

Il y a donc une centaine de Vicaires Apostoliques dans le Concile, et c'est à peu près leur nombre total, car quinze ou vingt seulement ne sont pas venus, retenus ou par l'âge, ou par la maladie, ou parce que la persécution leur a fait juger qu'ils ne pouvaient pas s'absenter, même pour le service général de l'Église. Quant à la dignité de cette élite présente à Rome, il faut que ceux qui se permettent d'en parler si légèrement n'aient jamais ouvert un cahier des *Annales de la Propagation de la Foi*. Incapables d'admirer, ils auraient appris au moins à se taire devant des hommes par qui se continuent aujourd'hui les actes des martyrs.

Nous les voyons, ces héros, ces saints, ces porte-Christ. De loin, dans leur sublime travail, ils nous apparaissent couronnés de toutes les auréoles vraiment augustes que peut conquérir le labeur de la vie. De près comme de loin, ils soutiennent le regard du monde, eux qui se sont éloignés des regards du monde pour vivre et mourir sous le regard de Dieu. Nous les voyons, nous les vénérons, nous les admi-

rons. Ils sont la poésie, l'enthousiasme et l'honneur de nos jours abaissés. Ils sont la folie de la Croix dans l'humanité appauvrie de cette reine des puissances et des vertus. Ils jettent vers le ciel le parfum de la prière choisie, ils purifient l'air par l'encens du sacrifice suprême, Dieu avance chez les nations à naître sur les traces de leurs pieds saignants. Je plains celui qui ne les a jamais rencontrés. Je plains surtout celui qui a passé près d'eux sans les voir, et sans être averti par les frémissements de son cœur. Leur droiture modeste, leur foi sereine, leur entier désintéressement de toute gloire humaine ajoutent à ce beau rayon que leur met au front le zèle des âmes.

Et ces hommes à qui l'on a dit de pénétrer dans tous les antres de la férocité, dans toutes les cavernes de la nuit; ces hommes à qui l'on a assigné pour partage ou les glaces éternelles ou les sables de feu, et la solitude, et la soif, et la faim, et les dérisions, et les supplices, et la mort, et qui sont partis avec joie pour ne revenir jamais, ces hommes-là ne vous semblent pas des évêques!

Nous les prenons pour tels, nous autres, et nous reconnaissons en eux les traits de ces pauvres et de ces vagabonds qui se nommaient Pierre et Paul, et qui vivaient de leur travail ou des aumônes des fidèles. Ils ne commandent à personne, sauf quelquefois, en secret, aux vents et aux flots qui barrent leur chemin vers le martyre ; mais néanmoins personne

ne parle avec un plus fier langage des droits de Dieu et n'affirme plus haut la vérité de Dieu. Ils ne gouvernent, la plupart, que de petits troupeaux ; mais ces petits troupeaux, formés ou entretenus par eux, résistent au péché, bravent l'insolence de la tyrannie humaine, résistent au martyre. Et depuis quand, d'ailleurs, le nombre fait-il ici quelque chose? et depuis quand la valeur d'un Père du Concile doit-elle être estimée au poids matériel de ses diocésains, ou au chiffre de l'impôt dans son diocèse?

Le dernier docteur de l'Église, Alphonse Liguori, évêque de trente-cinq mille âmes, tiendrait donc un rang inférieur à celui de tout évêque de département? Je ne sais qui accepterait cette distribution des importances; mais je suis sûr que nos évêques de grandes villes et de grands départements ne s'habitueraient pas à considérer comme un frère inférieur le pauvre petit évêque de Sainte-Agathe-des-Goths. Je repasse l'histoire des Conciles, et je ne vois nulle part qu'un évêque y fut jamais considéré d'après sa *position* géographique. *Position* est le mot que je relis avec une surprise croissante dans presque toutes les correspondances de Coquelet. Il met sans façon dans « l'autre camp, » c'est-à-dire dans le camp qui n'admet pas l'opportunité de l'infaillibilité, « presque « tous les évêques les plus importants par leur *posi-« tion* et leur savoir. » Cette race des Coquelets excelle à trouver des mots qui étonnent !

Ainsi, non-seulement les Vicaires Apostoliques, mais les chefs des diocèses de Westminster, Malines, Saragosse, Cambrai, Rennes, Tours, Strasbourg, Poitiers, Nîmes, le Mans, Quimper, Rouen, et tous les évêques qui ont réuni la majorité du Concile, sont des prélats de petite *position* ou de petit savoir. Oh! Coquelet, quelle idée vous faites-vous du premier Concile, où ces coureurs de terre et de mer, Pierre, Paul, Jean, Matthieu, André, Thomas et les autres, jugèrent opportun d'annoncer aux Juifs que le Messie était venu, et que le Fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité une, s'était incarné, et qu'il était mort sur la croix, et qu'il était vivant, et roi et juge et Dieu du monde pour l'éternité?

Cependant, je ne concède pas que les Vicaires Apostoliques soient si peu de chose, même humainement. Ces hommes devant qui se réveillent et marchent et vivent les nations assises dans l'ombre de la mort, je prétends, au contraire, qu'ils ont de très-grandes positions en ce monde, et qu'ils possèdent un très-grand savoir, même en leur comptant pour rien de *savoir Jésus crucifié.*

Mais la carrière s'agrandit, et il faut s'arrêter aujourd'hui sur cette matière. J'y reviendrai.

XX

11 janvier.

Parlons de la pluie et du beau temps. C'est le grand fonds des conversations humaines et le moyen de s'éviter des affaires.

L'Écriture contient plusieurs notes redoutables sur les paroles inutiles; mais le monde a bien plus d'horreur des paroles substantielles. Il blâme, condamne, réprouve et voue aux tourments de cette vie et même de l'autre ceux qui ont le mot bref et lumineux. L'art oratoire fut inventé contre ces *inopportuns*. Rien de court, surtout rien de clair! L'arc des lèvres n'est plus fait pour être bandé par la vérité afin de lancer des traits qui puissent percer la nuit. Dans le monde, depuis un an, et aujourd'hui dans Rome, qu'il se gâche d'allemand, de français et de latin à construire un mur qui empêche un mot, un seul mot d'éclairer la face de la terre! L'Église, entre autres inconvénients, a celui de créer de ces mots-là, et de les jeter sur la route des siècles comme des astres qui ne s'éteignent plus. On ne saurait dissimuler qu'elle se fait ainsi beaucoup d'ennemis parmi les

hommes. De toutes parts s'élèvent mille et mille *postulata* pour l'obliger de ne pas tant blesser les yeux délicats du monde.

Il paraît bien, pour cette fois, que les *postulata* auront tort. Le mot surgira. Qu'y faire? Il y a temps pour se taire, il y a temps pour parler. C'est le Saint-Esprit qui le dit. Personne ne niera que le Saint-Esprit ne connaisse le temps de parler comme il connaît le temps de se taire; le temps de parler tout haut, après avoir observé, en faveur de la liberté humaine, le temps de parler tout bas. Quel que soit le délai accordé à la liberté humaine, il faut bien qu'à la fin la liberté de Dieu s'exerce et que sa volonté soit obéie. Si donc le Saint-Esprit parle, c'est que le temps de parler est venu, et alors, quelle objection peut embarrasser et quelle résistance peut sembler redoutable? Il y a des inquiétudes dont on honore la sincérité, et que cependant on ne peut comprendre. Est-il si difficile d'admettre que Dieu crée l'opportunité de ses actes, et la sainte Église l'opportunité de ses décrets?

Mais je reprends mon thème, et, pour calmer ceux qui disent dans les journaux que les journalistes ne doivent pas s'occuper du Concile, je reviens aux choses de la pluie et du beau temps. J'observerai, néanmoins, que les journaux qui ne veulent pas que les journaux s'occupent du Concile, s'en occupent eux-mêmes beaucoup. Ils font des comptes et des

décomptes, ils lisent les pièces secrètes, ils établissent des catégories entre les Pères, et mettent d'un côté la foule et de l'autre leurs amis, qu'ils déclarent les plus importants par leur savoir et par leur position. Tout cela est fort irrévérencieux. Mais ce qui l'est plus encore, c'est de donner à entendre que le Concile, à son tour, s'occupe des journaux. Et qu'importe au Concile ce que disent les journaux? Les journaux sont les flots et les vents. Ils ne sont pas le pilote, ni la boussole, ni l'équipage, ni la barque, et cette barque et cet équipage et ce pilote sont habitués aux secousses de la mer. Ils ont vu la mer plus mauvaise qu'en ce moment.

Donc il pleut fort, voilà ce que je cherche à vous dire. A l'ouverture du concile de Trente, il plut sans relâche, trente jours et trente nuits. Les semences qu'on voulait jeter à Trente, et les semences qu'on jettera du Vatican, sont de celles que la pluie ne noie pas, et l'arche vogua très-bien sur les eaux du déluge. Voilà les augures de la pluie. Cette pluie n'est pas sans ressemblance avec l'état présent des choses humaines, fort détrempées. Je trouve un rapport entre cette pluie longue, plate, morne, grise, ennuyeuse, et la température politique de l'Europe.

Journaux, discours, professions de foi, hommes d'État, ministères, évolutions, révolutions, constitutions, quelle pluie!

A ce propos, vous faites à Paris des changements

à vue intéressants, mais qui laissent douter un peu de leur sérieux. Pour moi, je n'en suis pas ennemi, et tout au contraire j'en aimerais la suite et la durée. Lorsque fut proposé le sénatus-consulte qui donna le signal de toute cette révolution jusqu'à présent pacifique, il me parut que l'Empereur tentait une manœuvre périlleuse, pour faire entrer le parti révolutionnaire dans le parti conservateur, en ayant l'air de faire entrer le parti conservateur dans la révolution. Il me semble que la manœuvre a pour le moment réussi. Le ministère Ollivier me semble l'équivalent de ce qu'eût été en 1848 un ministère Thiers composé des hommes de M. Guizot.

Je ne compare pas autrement les personnes, et je serais fort affligé de blesser ici qui que ce soit, mais j'ai cette idée. J'honore beaucoup M. Ollivier d'avoir su rompre avec cette vieille Gauche encroûtée, que coiffent si bien les anciens beaux cheveux de M. Jules Favre. Ne fût-il sorti du creux gauche que pour le plaisir de tenir un portefeuille de ministre entre son coude et son aisselle, il serait déjà louable (comme l'économe infidèle) d'avoir su s'y prendre. J'espère, pour M. Ollivier, qu'il se propose mieux, qu'il veut devenir un véritable chef de parti conservateur. Il n'en serait pas plus empêché, bien au contraire, d'avancer dans le chemin de la vraie liberté, où la vieille Gauche est si... gauche. Nous le saurons plus tard.

Vous le savez peut-être déjà, le fond de M. Ollivier. C'est aujourd'hui que M. Rouland fait ses interpellations sur le Concile, et M. Ollivier, ministre des cultes, soutiendra sans doute le feu. Sa réponse sera une pierre de touche infaillible. Elle vous dira en quoi M. Ollivier diffère de M. Rouher et de M. Rouland lui-même, qui fut ministre avec M. Rouher, et s'il est conservateur et révolutionnaire autrement que ces deux révolutionnaires et ces deux conservateurs. Elle vous dira si l'Empereur a tant travaillé depuis six mois pour autre chose que pour changer M. Ollivier en M. Rouher, comme il aurait pu, sans doute, avec moins de fatigues, changer M. Rouher en M. Ollivier.

Pour mon compte, avant de savoir le résultat de la journée, je souhaite presque ardemment qu'il soit bon, c'est-à-dire que M. Ollivier sorte de l'ornière, se rende véritablement homme d'État, homme de la liberté, homme d'avenir.

Briser avec le préjugé gallican, révolutionnaire et césarien (c'est le même préjugé), en reconnaissant franchement la liberté de l'Église; assurer dans un délai prochain le développement de toute liberté, en affirmant cette liberté mère et maîtresse; préparer les avénements nécessaires à l'honneur et à la conservation de la paix; permettre qu'il se fasse des hommes contre cette plaie perpétuelle de la Révolu-

tion, d'où ne suintent que des courtisans de la plèbe ou des courtisans de César, il a cette belle partie à jouer. Je souhaite à l'Empereur et à la dynastie qu'il la gagne. Hélas! depuis vingt ans elle a été perdue plus d'une fois, par la faute du principal joueur. Mais il plaît à la Providence de s'obstiner et de laisser le jeu ouvert et les cartes favorables dans la même main.

Cependant, il y faut prendre garde; la réserve s'épuise, l'enjeu, cette fois, pourrait être tout ce qui reste du capital sur lequel on a vécu depuis 1852.

Ici, l'on suit l'aventure attentivement, sans beaucoup d'espérance, sans beaucoup de sécurité, sans aucune inquiétude. Ici, le parti conservateur sait certainement que ce qu'il a conservé toujours subsistera, ne pouvant être abandonné de Dieu. *Dieu n'aime rien tant en ce monde que la liberté de son Eglise.* Donc, quels que soient les adversaires, ce n'est pas la liberté de l'Église qui périra. L'Église affirmera librement la vérité, condamnera librement l'erreur. Par cette liberté, dont elle développe et assure le moyen en ce moment de haute opportunité, elle relèvera la race humaine et vaincra l'ombre qui s'appelle le monde.

Pie IX, avant-hier, dans le discours dont je vous ai adressé une analyse, a prononcé un mot qu'on a malheureusement omis. Parlant de ceux qui ne veulent pas que l'on condamne l'erreur : « Ce sont, a-t-il

dit en traduisant l'Écriture, les capitaines des aveugles (*duces cœcorum*). » Si les capitaines ne veulent conduire que les aveugles et ne savent pas connaître leur jeu, l'Église, conservant sa liberté, gagnera sans eux et contre eux la partie qu'ils s'obstinent à perdre.

XXI

12 janvier.

Dans la relation que je vous ai donnée de la séance publique du 6, j'ai oublié un trait qui a profondément ému le Pape et le Concile. Un des plus anciens et des plus vénérables Pères, Mgr Allou, évêque de Meaux, d'une très-faible santé, s'est trouvé mal pendant la cérémonie. On a dû l'emporter évanoui hors de la salle. Lorsqu'il eut repris ses sens, il refusa de se laisser conduire au Séminaire français, où il demeure, parce qu'il n'avait pas encore juré la profession de foi. Soutenu par deux membres du Concile, le saint vieillard rentra dans la salle, et, agenouillé devant le Pape, il retrouva assez de forces pour prononcer la formule qui attestait la foi de son âme et de son cœur.

En vous parlant d'une correspondance du *Moniteur universel*, injurieuse au Concile et au Saint-Père, et

d'ailleurs noblement désavouée par le journal même, je l'ai attribuée à une plume laïque. On me dit que je me suis trompé, que malheureusement ce correspondant est prêtre. J'aurais regret de le croire. Je veux douter encore qu'un prêtre ait pu faire cela. Le style dénote une main longuement exercée aux œuvres de la presse incrédule. Les prêtres les plus déchus de leur dignité n'attrapent guère cette façon. Nos abbés rédacteurs de l'*Etendard* ne se la permettaient pas. A moins donc que certain correspondant ecclésiastique de l'*Indépendance belge* ne soit en ce moment à Rome, je tiens que l'auteur des *Lettres du Concile* est laïque. Renseigné par un prêtre, c'est bien possible, hélas ! et c'est déjà trop. Mais il ne faut pas se fier à ce qui vient de ces gens-là. Ils savent faire mentir la vérité.

Ces incidents ont leur côté triste, ils ont aussi leur côté avantageux. Ils prouvent à quel point le Concile pourrait affronter toutes les lumières. Aussi n'est-ce pas la publicité qu'il veut prévenir par le secret, mais la brigue. La salle est fermée parce que rien n'y doit entrer du dehors, et parce que rien n'y doit être dit pour le dehors. La sagesse de l'Eglise veut que ces hommes, qui ont tant de raisons pour se croire à l'abri des considérations purement humaines, reçoivent cependant encore un rempart que les autres assemblées se hâtent d'abattre. Ils doivent échapper même à la tentation de parler, comme on

dit, *par les fenêtres*. Résolus d'avance à publier sur les toits ce que l'Esprit voudra leur enseigner, ils mettent leurs délibérations à l'abri de la contrainte des applaudissements. Le monde saura immédiatement ce que Dieu a voulu par le Concile, la postérité seule pourra savoir ce que tel ou tel membre du Concile a fait et comment il a parlé.

Pour revenir à l'auteur des *Lettres du Concile*, si c'est un prêtre et si je découvre son nom, je le tirerai de l'ombre. Nous autres qui combattons au jour, il nous appartient d'y traîner ces gens de ténèbres, car on ne sait ce qu'ils sont. La presse religieuse laïque, avouée de ceux qui la font et de ceux qui l'inspirent, doit percer de ses flèches de lumière cette presse clandestine, ecclésiastique ou prétendue telle, qui empoisonnerait le bénitier, la loi et jusqu'à l'hostie. C'est à cette industrie d'apostats que l'autorité religieuse se verrait exposée, si la presse laïque était réduite à rien, comme le voudrait une passion irréfléchie. On saurait alors de quoi sont capables ces dévoyés qui se rient de tous les anathèmes. La presse laïque est le bras séculier de l'Église contre cette classe particulière de mauvais sujets rien ne la remplacerait efficacement.

O prêtres! qui, par toute autre raison que votre humilité et votre amour des âmes, venez nous parler sans montrer vos visages, l'Église ne vous a point sacrés pour porter un masque, mais pour monter les

degrés de la chaire et de l'autel, et vous n'avez à cacher que vos bienfaits. Parce que nous devons à votre sacerdoce le respect, l'obéissance et l'honneur; parce que nous devons et nous voulons combattre et mourir pour maintenir au sacerdoce son droit et sa liberté, nous ne souffrirons pas que l'ennemi vous puisse désigner dans ses rangs, et que, là, vos lèvres laissent tomber des paroles de dérision contre les hommes et contre les choses du Christ!

Plusieurs *centaines* d'évêques ont signé la demande adressée à la commission des *Postulata* pour l'introduction de la question de l'Infaillibilité.

Je vous envoie la liste des membres du Concile qui ont pris l'initiative de la proposition et qui recueillent les signatures. Vous verrez qu'ils comptent et qu'ils pèsent. La plupart d'entre eux sont membres des grandes Commissions.

J'ignore le chiffre des signatures déjà recueillies. L'opinion commune est qu'il dépasse quatre cents. Les abstentions motivées, ou même exigées par différentes causes, n'atteignent nullement le principe. Personne ne doute que la majorité pour le principe ne dépasse beaucoup le nombre des voix qui appellent l'examen.

On parle d'une contre-manifestation. Elle consisterait en une pétition adressée directement au Saint-Père, pour le prier d'écarter la cause, par la consi-

dération du nombre et des craintes des *non-opportunistes*. Je vous demande pardon du mot.

Ceux-ci seraient au nombre de cent, ou un peu plus ou un peu moins. Il y aurait parmi eux vingt-cinq Français.

Ce bruit repose certainement sur quelque chose de préparé ou même de fait; mais je n'ai pu rien vérifier. Vous avez des journaux mieux renseignés que je ne veux l'être, et il se peut que vous sachiez en ce moment ce que la plus grande partie des membres du Concile ne savent pas ou ne disent pas.

Si la démarche a lieu, ce sera certainement une singularité, de voir environ cent évêques dont la prudence, ou le doute, demande à Pierre un acte d'autorité contre la foi de six cents autres qui croient à son infaillibilité.

XXII

Rome, 15 janvier.

Les dernières dépêches m'ont fait comprendre que la langue télégraphique et la langue ministérielle pouvaient atteindre à l'éloquence. Toutes les nations applaudissent les fragments connus des discours de M. Daru et de M. Ollivier. Je fais comme tout le

monde. Dans l'occasion, je défends même un peu l'Empereur et ses nouveaux ministres, au risque d'être accusé de versatilité par quelques futurs sous-préfets. Je dis que l'Empereur ne me paraît pas « au bout de son rouleau » et qu'il a bien conduit l'affaire difficile de la transformation. Je dis que les ministres ont parlé avec un air d'honnêteté et un bon sens hardi, totalement étrangers jusqu'à présent aux bouches libérales. C'est l'opinion commune parmi les esprits mûrs, patients et désintéressés, plus abondants ici qu'en aucun lieu du monde.

Le système sans doute n'est pas mon idéal, et ne m'inspire point confiance jusqu'à demain. Mais puisqu'il en faut faire l'essai, et qu'il n'y a pas même les éléments d'autre chose, le mieux que l'on puisse désirer est que l'essai soit fait honnêtement. Voyons enfin s'il y a de vrais libéraux, essayons-en, et ne décourageons point dès leur premier pas des hommes qui voudraient marcher avec droiture, surtout lorsque leur premier pas est manifestement droit. Nous ne pouvons demander à un gouvernement moderne d'être catholique, c'est-à-dire d'avoir le vrai génie et de remplir la vraie fonction du gouvernement. Nous pouvons lui demander d'être honnête et d'observer au moins le principe inférieur, mais acceptable provisoirement, sous lequel il se présente. Nous ne sommes pas forcés d'avoir foi dans son principe, ni obligés de prendre du service; nous avons une sorte

d'obligation de croire à sa probité. S'il en manque, nous le verrons bien, et rien ne nous lie envers lui au-delà de ses œuvres.

La probité du principe libéral veut que le gouvernement discerne ce qui le regarde, s'y tienne et ne se mêle point de ce qui ne le regarde pas. On ne gouverne point le droit, on le protége. Telle est la théorie; l'application en est difficile, si difficile qu'elle n'a pas été faite. Jusqu'ici, le libéralisme a prétendu gouverner le droit, qui est la vérité, et ce prétendu gouvernement du droit n'a été que la protection de l'erreur.

Une vraie figure du libéralisme, — et encore dans le genre doux, —c'est ce digne M. Rouland, qui prétend régenter le Concile. M. Daru se montre vraiment libéral, lorsqu'il répond à M. Rouland que le Concile n'est pas de son ressort, et qu'il n'a *ni à prévoir ni à prévenir*. Voilà qui est bien. Applaudissons, et attendons M. Daru et ses collègues à d'autres difficultés. S'ils savent en sortir aussi nettement, ils feront preuve d'une foi dans leur doctrine, très-honorable pour leur doctrine et pour eux-mêmes. Ce serait le grand pas vers une assiette définitive.

Il y a une tendance naturelle des choses vers l'ordre. Sans même seconder cette tendance, c'est beaucoup de ne la point contrarier. Que les nouveaux ministres comprennent seulement cela, qu'ils ne soient point de ces régents usurpateurs qui veulent

partout imposer leur marque et donner à tout leur figure, ils se feront un beau nom dans la triste histoire des gouvernements de ce temps-ci. Quant à nous, catholiques, je ne sais pas ce qui nous devrait empêcher d'accepter l'empire libéral, dès que l'empire libéral viendrait enfin à accepter la liberté.

Il aurait encore des défauts assurément; toutefois, comme il nous laisserait notre plan, nos outils et nos pierres, nous devrions tolérer des défauts qui nous permettraient, après tout, de rebâtir un monde.

L'ancien monde est détruit. Il s'est détruit lui-même et il n'en reste rien, sauf ce qu'il avait surtout résolu de détruire; mais cela n'était pas le monde, c'était l'Église, et jamais il n'a été mieux prouvé que l'Église n'est pas l'œuvre du monde. Il existait, il y a cent ans, des monarchies, des aristocraties et des démocraties; elles étaient partout constituées ou en États isolés ou en corporations réunies dans l'État. Par le bienfait du Christianisme, elles formaient toutes ensemble la république chrétienne, qui pouvait conquérir et s'assimiler le genre humain. A bien prendre les choses, à bien voir au fond de tout, la constitution générale de l'Europe, dans l'ensemble des États et dans chaque État en particulier, n'était qu'une confédération d'indépendances sacrées, image encore, quoique lointaine et dégradée, de la constitution même de l'Église, où l'inviolable hiérarchie maintient inviolable le droit de chacun.

Tout cela, — je parle du monde, — est à néant. Il n'y a plus ni monarchie, ni aristocratie, ni démocratie, ni en État, ni en corporations, ni en germe. Il n'y a plus ni rois, ni grandes situations secondaires, ni peuple. Il n'y a que des multitudes et des administrations, à la tête desquelles monte un employé éphémère qu'on appelle encore le roi, mais dont le vrai nom est César, la force. On le hisse là-haut sur des flots de sang, on le renverse de là-haut avec un coup de sifflet, ou avec un grain de poudre.

L'Église demeure dans sa constitution première et sublime, et, pour dire le mot, toute divine; elle demeure dans sa puissance d'être toujours la même et de grandir toujours. Elle a son pape, ses évêques, ses prêtres, ses fidèles. Monarchie, aristocratie, démocratie tout à la fois, non pas confédération, mais unité; non pas confusion et mélange, mais hiérarchie; société parfaite, corps parfait. Lorsque tout se dissout autour d'elle, par la loi même de sa nature elle se concentre et se fortifie. La tête apparaît plus lumineuse, les membres mieux liés, tout le corps plus ferme et plus prompt à obéir, et la tempête déchire les voiles qui pouvaient encore cacher sa beauté. Elle se lève, elle se met en marche au milieu de cette poussière des choses humaines qui tourbillonne, se désagrégeant toujours davantage. La poussière se disperse, s'amoncelle, se disperse encore; elle obéit au vent, et le vent change. L'Église sait ce qu'elle

doit faire, se meut sur sa route, sait où elle va.

Voilà pourquoi, quand nous parlons de liberté, nous entendons toujours la liberté de l'Église, n'en connaissant pas d'autre qui soit sérieuse et qui soit féconde. Voilà pourquoi aussi, sans que rien nous charme, il s'en faut, dans cet ensemble de contradictions, de folies et de licences qui portent le nom de libertés, rien cependant ne nous effraie absolument, si la sainte Église demeure en possession de sa sainte liberté. Pourvu que l'Église puisse proclamer ses doctrines et pratiquer ses œuvres, pourvu qu'elle puisse lutter par la lumière et par la charité, il ne faudra que du temps; le monde désorienté retrouvera sa voie et son abri. La liberté de l'Église refera l'autorité; l'autorité refaite par l'Église gardera la liberté.

Nous avons des adversaires qui ne comprennent pas cette doctrine et cette espérance; et ils nous accusent d'avoir flotté entre la liberté et l'autorité. Par les temps d'orage, pour ne pas flotter un peu, il faut être bien chargé, ou bien à l'ancre. L'*Univers* a pris la haute mer, mais il n'a pas tant flotté qu'on le dit. Changeant quelquefois de direction, il n'a jamais changé de but ni de drapeau. Ceux qui nous combattent ne connaissent pas parfaitement notre humble histoire; quelques-uns veulent trop l'ignorer.

Dans l'ordre chrétien, la liberté et l'autorité sont inséparables. La liberté doit assurer l'autorité, l'au-

torité doit garder, développer la liberté. C'est ce que nous avons toujours demandé en chrétiens, sans outrage, sans trahison et sans intérêt personnel, soit à la liberté, soit à l'autorité, suivant que l'une ou l'autre dominait. Quand l'autorité nous refusait la liberté, nous l'avons prise; quand nous avons été frappés pour avoir pris la liberté que l'on voulait nous interdire, nous n'avons pas essayé d'arranger nos affaires aux dépens de nos principes, et nous n'avons conspiré ni en actes ni en paroles, soit contre le principe d'autorité, soit contre le principe de liberté. Quelques petits garçons qui déclament contre nous en ce moment, ne savent pas assez ce qu'ils disent ni peut-être ce qu'ils feront. Laissons-lescomposer leurs vaines écritures, et suivons notre droit et laborieux chemin.

Le libéralisme est ennemi de la liberté; le catholicisme libéral est ennemi de l'autorité; mais ennemi de l'autorité dans l'Église, ce qui le conduit à aimer ou, du moins, à servir l'autorité de César. Quiconque est hostile à l'autorité de l'Église est césarien, ne le sût-il pas, ne le voulût-il pas. Le sincère libéral, s'il existe, accepte toute liberté, même contraire à ses goûts; et le simple catholique, sans se rendre à cette facilité et à ce respect pour l'erreur, n'en méconnaît pas la sincérité et ne refuse pas le bénéfice que la vérité peut y faire en gardant la dignité qu'elle veut garder partout. Telle est l'attitude que nous devons

prendre et la règle que nous devons suivre dans l'ordre nouveau. Qu'il respecte la liberté de l'Église, qu'il nous donne la pleine et loyale liberté de l'enseignement, et qu'il maintienne l'ordre public : dans moins de dix années le monde aura changé de face, et l'on pourra voir régner ensemble l'autorité et la liberté. *Amen!*

Mais pour l'espérer bien fermement, j'avoue que je n'en suis point là.

XXIII

Rome, 10 janvier.

Je vous ai écrit hier avant l'arrivée du journal. Mon paquet parti, le journal est venu, et j'ai lu le discours du ministre des affaires étrangères. Je déchante. Les suppressions télégraphiques avaient beaucoup agrandi, beaucoup enrichi, beaucoup embelli ce morceau. Je me le figurais plus haut de toute la tête; je rêvais du libéral sincère et indépendant. La réalité me remet sous les yeux les traits connus et médiocres du libéralisme ordinaire. Sous un certain vernis de politesse, je retrouve du Rouland, du Baroche, même du Dupin l'aîné. On me dit que c'est très-bien pour M. Daru, lequel, avec beaucoup de loyauté, n'est toujours qu'un doctrinaire philippien.

Je consens très-volontiers que ce soit bien pour M. Daru, mais ce n'est pas libéral, et nous en sommes toujours à ce pédantisme incurable qui n'a pas encore la notion de la liberté.

M. Daru, avec de charmantes façons, traite l'Eglise à peu près comme son collègue M. Ollivier traite la Révolution. Il lui dit : Nous sommes le droit, nous sommes la justice, nous sommes l'intelligence, nous sommes la modération, au besoin nous serons la force. Nous vous laisserons aller jusqu'à un certain point, que nous nous réservons de marquer, pas plus loin !

Pour peu que MM. Daru et Ollivier persévèrent dans cette attitude envers l'Eglise, j'ose leur dire qu'ils ne satisferont pas l'autorité, et que c'est leur ministère et leur gouvernement qui n'iront pas loin. La Révolution, devant laquelle ils resteront sans appui, vengera l'Église et la liberté en emportant tout le système.

Dans l'ancienne Rome, quatre siècles après le Christ, il y avait un sénat encore païen, qui s'obstinait à garder les faux dieux et les bêtes. La Providence envoya Totila le Goth, qui acheva ce qu'Alaric avait commencé. Totila vida les temples et le cirque et la ville. Le Pape dut fuir, il revint. Les dieux, les empereurs, le sénat ne rentrèrent point.

J'admire ces hommes d'Etat passants, qui, se bousculant à leur tribune si souvent bousculée, nous vien-

nent dire ce qu'ils veulent tolérer de la liberté de Dieu, et fixer le degré d'inclinaison que nos têtes pourront prendre devant la parole de Jésus-Christ. Eh! messieurs, puisque vous n'êtes pas les sujets du Christ, dites donc tout simplement que les choses du Christ ne vous regardent pas!

XXIV

17 janvier.

A propos de la démarche qui aurait été faite par un certain nombre d'évêques pour écarter la question d'infaillibilité, j'ai prononcé le mot d'*opposition*, J'ai eu tort, et je suis heureux de le pouvoir dire. J'avais parlé sur de bons renseignements, mais mes rensei gnements étaient faux, ou le sont devenus. J'espère qu'ils ne redeviendront pas vrais. On faisait grand bruit, il y a huit jours, de cette démarche. Les uns la donnaient pour imminente, les autres comme accomplie. Je vous ai écrit là-dessus, puis j'ai pris des informations nouvelles et, en somme je n'ai rien trouvé.

Il est vrai que je ne m'entends guère à ce métier de savoir le fin et le menu des affaires et que, courant après quelque mystère, je m'arrête volontiers où je sais que le mystère n'est pas. Quel que soit le chemin que l'on ait à suivre dans Rome, il y a partout

tant de belles choses à revoir, et l'on rencontre dans les rues, à cette heure, un si grand nombre d'hommes qui ont tant de choses à dire, en dehors des secrets, qu'ils ne disent pas!

Je suppose que j'allasse chercher un secret dans certaine villa (1), où sont, dit-on, gardés les plus rares et les plus précieux. Je n'y peux arriver sans passer devant Sainte-Marie-des-Anges. La porte est ouverte. Il y a là un secret de Michel-Ange Buonarotti, qui a trouvé cette merveilleuse église dans les décombres des thermes de Dioclétien ; et il y a aussi un secret de Dieu, car les thermes de Dioclétien ont été bâtis par les chrétiens condamnés aux travaux publics, et ceux qui ne moururent pas de fatigue et de misère furent égorgés. Voilà des secrets qui valent la peine d'être étudiés ; voilà des témoins qui ont quelque chose à dire et que l'on peut croire! Je les ai écoutés, j'ai contemplé la gloire et j'ai respiré le parfum de cette fleur de Dieu, née après mille ans, de la poussière des persécuteurs et du sang des martyrs. J'ai salué en sortant le *Saint Bruno* de Houdon, qui est là sur le seuil. Il parlerait, a dit gracieusement un pape, si la règle ne lui imposait silence. Il garde sa règle, et cependant il parle. Comment ne pas écouter encore ce langage, ne pas étudier encore ce mystère ! Cependant je m'arrache à cet enchante-

(1) La villa Grazioli, demeure de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

ment. J'ai une nouvelle à ramasser, je reprends ma course vers la villa. J'arrive : autre embûche!

A deux pas de la villa, s'élève toute jeune, toute fraîche, toute brillante de mosaïques au dehors, de marbres et de peintures au dedans, la vieille basilique de Saint-Laurent *fuori-le-mura*, merveilleusement restaurée par la largesse de Pie IX. C'est un chef-d'œuvre de goût, d'art, de magnificence, de piété, de souvenirs. Comment n'y pas entrer d'abord? Autour de la basilique grave et resplendissante, se développe le *Campo Santo*, l'antique champ du sénateur Veranus, où fut déposé le corps du martyr Laurent. Pie IX a fait de ce cimetière une des merveilles de Rome. Il y a bâti d'austères portiques, et l'art, se ranimant au souffle de la mort, y abrite des tombeaux dont plusieurs rappellent les inspirations et la main des meilleurs temps.

Là sont en grand nombre les morts de Mentana, à qui la reconnaissance de Pie IX élève un monument collectif. Dans la catacombe rocheuse, ouverte pour l'agrandissement du cimetière, on a placé les restes bénis des deux Dufournel, si grandement et si hautement morts pour la cause du Fils de Dieu. Le fond de la petite chapelle est formé par la catacombe même. On y voit les *loculi* où furent inhumés avant eux ceux qui, comme eux, aimèrent mieux la vérité que la vie. Les inscriptions de l'âge de sang y sont encore, et comme si nos héros avaient suc-

combé en cet âge sacré qui est toujours l'âge de l'Église, leur pierre tombale, de la même forme et du même style, invoque les martyrs, et les prie de recevoir les corps d'Emmanuel et d'Adéodat. A Rome, il se trouve toujours quelque lieu auguste pour mettre et pour dire quelque chose de grand.

Où voulez-vous que j'aille chercher encore? N'est-il pas là le vrai secret de Rome, et du Concile et du temps? Et s'il est d'ailleurs, qu'ai-je besoin de le savoir? Cherchons assiduement, tâchons de trouver pour notre usage le secret d'Emmanuel et d'Adéodat. Qu'on envoie le reste à M. Janicot, ou à M. Beslay. Ils nous en feront part.

Je ne veux plus, pour mon compte, vous parler de ces riens. Je me décharge de ce fardeau, qu'une puérile curiosité impose à la presse. Les journaux sont des mercenaires empressés qui courent la ville et le monde, distribuant des nouvelles vraies ou fausses, et annonçant des marchandises. Noble emploi de trompette des intrigants et des charlatans!

Je me dégage des nouvelles en attendant que je puisse me dégager des marchandises, et je ne tiens plus étalage de ces primeurs qui ne font que du verjus. Dans le fond, je crois qu'il n'y a pas de secret. Il y a des choses qui mûrissent et d'autres qui avortent. Si la démarche d'opposition dont je vous ai entretenus a été conçue, elle n'a pas abouti. Si elle n'est pas abandonnée, et si elle doit aboutir, nous le ver-

rons bien. Mais ma pensée est qu'elle n'aboutira point, parce que, comme je vous l'ai dit précédemment avec une vue plus nette, il n'y a point place dans le Concile pour ce que nous appelons une opposition. Des dissentiments, des manières de voir différentes plutôt que contraires, à la bonne heure! C'est le lot de l'infirmité humaine, ou, pour parler plus exactement, c'est le produit de la liberté humaine. De là aux œuvres et manœuvres d'opposition, il y a loin, et rien de ce qui ressemblerait à tout cela ne peut prendre consistance.

Quelques indiscrétions ont été commises. Elles étaient quasi inévitables. Il faut apprendre à se taire comme il faut apprendre à parler, et apprendre à parler n'est pas le plus difficile. On a appris à se taire. Tout ce qui a transpiré des dernières discussions, c'est que les indiscrétions avaient été sévèrement blâmées, que le Saint-Père en avait témoigné de la peine, et qu'il désirait qu'il n'y en eût plus. C'est assez pour qu'il n'y en ait plus.

Mais ce silence n'empêche pas de se promener autour du Concile, et sans appliquer l'oreille à la cloison ni l'œil à la serrure, il est facile de voir que la question fait du chemin. L'opportunité est devenue sensible, ceux qui la contestent encore ou ne comprennent pas qu'ils ont contribué à la manifester, ou se voient acculés à contester le principe lui-même. Là ils sentent l'impossible, parce que personne, et eux-

mêmes pas plus que les autres, ne peut résister. M. Daru se rendra comme tout le monde. Un pouvoir qui ne peut pas biffer un article de journal ne saurait longtemps méconnaître qu'il ne peut pas davantage biffer un décret du Concile. Il ne le recevra pas, dit-il. Très-bien! On attendra qu'il soit mort.

On a beau dépouiller l'Église, il y a une richesse que Dieu lui garde : le temps.

Vos correspondances vous ont parlé de l'octave de l'Épiphanie à *S.-Andrea della Valle?* C'est la belle, grande et sonore église des Théatins, au centre de Rome. Là, Pie IX, dans la popularité de ses premiers temps, vint un jour prêcher le peuple, et fut également applaudi par l'amour et par la trahison. On voulait qu'il se laissât ériger en chef des idées nouvelles. Il a su être plus grand, et il a mieux servi Dieu, son peuple et le genre humain. Il a montré la force et la nonveauté des idées éternelles ; il a affermi le nom de Rome, il l'a fait dominer sur toute chose et sur tout nom.

Il y a donc une magnifique octave de la fête de l'Épiphanie, durant laquelle le saint sacrifice est célébré dans tous les rites, et la vérité de l'Évangile prêchée dans toutes les langues de l'Europe. La langue française a parlé tous les jours. On a entendu Mgr Freppel, évêque nommé d'Angers, Mgr Thomas, évêque de la Rochelle, Mgr David, évêque de Saint-

Brieuc, Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, Mgr Berthaud, évêque de Tulle (deux fois), Mgr Pie, évêque de Poitiers. La foule s'est portée à tous les sermons, et nulle ville au monde n'eût pu fournir un pareil auditoire. Les évêques et les prêtres savants y abondaient. Plusieurs orateurs ont franchement abordé les préoccupations du moment. Ils ont parlé du Concile et du grand objet du Concile, l'infaillibilité du chef de l'Église. Je regrette de ne pouvoir vous envoyer ces belles et solides instructions. Il ne m'a été possible d'en recueillir que deux, la seconde de Mgr Berteaud, et encore n'en ai-je qu'une imparfaite analyse, et celle de Mgr Pie. L'une est spécialement dogmatique, l'autre plus spécialement historique. Je m'interdis la louange, et je veux seulement vous dire que la sensation a été profonde.

Il me paraît que vous vous occupez peut-être beaucoup du *Français*. Vous me répondrez peut-être que je ne m'en occupe guère. J'ai mes raisons pour cela, n'en ayant jamais lu que les citations faites par l'*Univers*. Je conviens qu'il est fort échauffé contre nous, et il me dit en particulier des choses qui me semblent injustes. Il me méprise, votre affection pour moi en est touchée. Néanmoins je vous engage à laisser aller ce licencié. Ses apostilles n'ajouteront pas une grande valeur à ce qui peut concerner l'*Univers*

dans les *postulata* contre la presse. Convenons que nous avons nos défauts, et menons notre petit train le plus doucement que nous pourrons au milieu de ce petit vacarme.

Si je me connais en physionomies, le *Français* mourra jeune. Il vit dans un air qui a tué tous ceux qui en ont vécu : l'*Union*, l'*Alliance*, les *Villes et Campagnes*, l'*Étendard* et jusqu'à ce pauvre vieil *Ami de la Religion,* qui semblait constitué pour durer toujours. Il a passé dans cet air-là, *vixit !* Soyez convaincu que notre petit *Français* a entendu le « fatal oracle d'Épidaure. » Son furieux ramage n'est au fond que le *lamento* de Millevoye :

> Tombe, tombe, feuille éphémère,
> Cache au désespoir de... mon père
> La place où je serai demain.

Pour nous, mes amis, je crois que nous avons encore quelque temps à vivre, mais la chose importe peu. Voilà vingt-cinq ans ou trente ans que nous tenons le bon parti. Nous avons défendu la vérité certaine, nous avons suivi les pas de Pie IX. Depuis le Sunderbund, nous avons fait couler quelques millions de courageuses aumônes dans la main des justes persécutés ; l'on sait que nous resterons fidèles. Tout cela mérite bien quelques mépris, que nous avons le droit de ne pas rendre. Laissons aller ceux qui nous méprisent. Laissons-les se faufiler à la tribune,

à l'Académie, aux emplois. Je sais une meilleure place que toutes celles où ils peuvent arriver. Grégoire VII faisait écrire sur sa tombe : *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je suis mort dans l'exil.* Eh bien, quand même nous finirions par-là? Nous avons goûté l'exil, et notre consolation était de sentir qu'il ne nous corrigeait point. Je suis persuadé, moi, que saint Grégoire VII se trouvait mieux dans son exil que parmi les vertueux et les sages qui l'accusaient de compromettre la cause de Dieu, et qui l'en accusent encore.

Je termine par une nouvelle de Paris qui pourra vous intéresser.

La forte école gallicane, depuis quelque temps si malheureuse, est menacée d'un nouveau désagrément. C'est un livre polémique, écrit en sa faveur par un aimable prêtre littéraire, homme de bonne compagnie et de grand talent, mais sujet à voyager dans les astres, d'où il se laisse tomber quelquefois. Tout à coup, l'on ne sait pourquoi, ce gracieux rêveur s'est senti gallican, et soudain, sans avertir personne, il s'est précipité vers son encrier plein d'étoiles, pour en tirer des arguments contre l'archevêque de Malines et contre l'archevêque de Westminster.

Ils sont morts, le correspondant du *Moniteur universel* nous l'a dit. Mais ce sont de ces durs soldats qu'il faut tuer au moins deux fois, et qu'il faut jeter

par terre, lorsqu'on les a tués et *retués ;* et après cette troisième opération, il reste à les enterrer, ce qui n'est pas petite besogne.

Notre doux poète s'est dit qu'il ferait tout cela, qu'il retuerait ces hommes, qu'il les coucherait par terre, qu'il les mettrait en terre. Et il a fait comme il s'était dit. Le livre va paraître. Il sera surprenant.

Vous vous demandez comment je le sais ? Je le sais de quelqu'un qui le sait de quelqu'un qui en a lu des épreuves. Vous voyez qu'on ne peut guère être mieux informé.

Ce dernier quelqu'un fait imprimer un livre dans la même imprimerie que le charmant auteur en question, et, par une erreur du prote, il a reçu des épreuves destinées à l'autre. Indiscret sans le vouloir, il a lu deux ou trois lignes; elles l'ont intéressé, il a lu toute la page; et puis il a tourné la page, et puis l'autre page, et puis, ma foi, toutes les pages jusqu'à la dernière. Et puis, ayant tout lu, il a jeté son secret dans le roseau qui court, *calamus scribæ velociter*. Et voilà comment la chose est venue jusqu'à moi. Il paraît que c'est curieux, instructif et édifiant, et que nous serons ébaubis. Il y a du feu, de la fougue, et de ces étrangetés qui tombent des nues et qui font tomber les bras. Enfin, on nous promet un vrai régal. Je me hâte de vous le dire avant qu'on ne m'ait demandé le secret.

XXV

19 janvier.

Je reçois votre télégramme qui m'apprend l'acte insensé de M. Gratry, membre de l'Académie française, ci-devant de l'Oratoire, et le concours plus coupable que lui prêtent les gallicans de la *Gazette de France*. J'allais me mettre au travail, pour achever ce que j'ai commencé sur les Vicaires Apostoliques; mais sous ce coup de télégraphe je ne peux vous entretenir d'autre chose.

Comme vous l'avez appris par ma lettre d'hier, je savais que M. Gratry composait un livre, et je savais aussi que le livre était mauvais et injurieux; mais je n'aurais jamais pensé que ce pacifique pût aller jusqu'à la frénésie, ni que l'esprit académique dût faire un pareil ravage dans sa tête d'oiseau bleu. Bien plus, avertissant ses amis, j'avais espéré que leur piété, tout au moins leur prudence, le détournerait d'une entreprise où ni lui ni eux n'ont à espérer que l'odieux et le ridicule. Il est trop tard, l'heure de la réflexion est passée. *Necesse est ut veniant scandala.*

Voilà donc comment l'ancien P. Gratry solennise la fête de la Chaire de Saint-Pierre, célébrée aujourd'hui dans tout le monde catholique, sans exception des gallicans! De même, le « confrère » Hyacinthe est

parti pour l'Amérique le jour de Sainte-Thérèse, et n'a pas dit la messe ce jour-là, lui qui, la veille encore, était religieux *theresiano*. Ils savent choisir leurs moments et marquer leurs dates!

Nier la doctrine de l'Infaillibilité, en présence du Concile prêt à proclamer la foi constante de l'Église; la nier en injuriant le livre de la prière sacerdotale et universelle; la nier à ce moment précis du calendrier saint, c'est un coup de maître.... pour perdre la bataille. Personne n'ayant jamais accusé M. Gratry de posséder aucune science ecclésiastique, personne aussi ne l'accusera d'avoir travaillé tout seul, et l'on peut entrevoir d'où il tient ses documents. *Necesse est ut veniant scandala!* Bossuet dit que la mort révèle le fond des cœurs. C'est la mort de la foi surtout qui fait ces révélations terribles et urgentes. Elles éclairent ceux qui ne veulent point périr, elles leur font rejeter le poison dont ils contemplent les effets.

J'entendais la messe ce matin au Quirinal, dans l'admirable chapelle où l'on garde la tête de saint Laurent. C'est encore une œuvre de Pie IX. Un pieux Français, le comte de Nédonchel, ayant donné un reliquaire magnifique pour conserver ce reste sacré, Pie IX, autour du reliquaire d'argent, d'or et de pierreries, en a construit un autre où l'architecture la plus noble a prodigué les marbres éclatants. Sous l'autel, il a placé le corps entier de sainte Justine, martyre, retrouvé dans les catacombes.

J'étais donc là. L'évêque de Bâle, fidèle à la foi de saint Pierre, disait la messe, et l'admirable livre de dom Guéranger me rappelait l'hymme de Prudence, redisant la prière profonde que faisait le martyr Laurent, en faveur de Rome, pendant que le feu le dévorait.

O Christ! toi qui as placé le sceptre de Rome au-dessus des destinées de l'humanité! Dans tes conseils, tu as voulu que le monde entier se soumît aux armes du Romain, afin de réunir sous une loi unique tant de nations divisées de mœurs, de langage et de sacrifices.

Le moment est venu. Ton dessein, ô Christ, avait été d'enlacer l'univers d'une même chaîne sous l'empire du nom chrétien :

Fais donc, fais chrétienne aujourd'hui, en faveur des Romains qui sont à toi, cette Rome, l'instrument et le centre de l'unité.

C'est en elle que les membres se réunissent dans un seul tout mystérieux. L'univers a reçu la loi de douceur : que le jour vienne où sa superbe capitale, sous ce joug de grâce qui a réuni les races les plus ennemies, adoucisse aussi sa fierté!

Dans le secret du foyer, le successeur des Catons vénère encore honteusement les Pénates expulsés de Phrygie; le sénat honore encore d'un culte stupide Janus à deux visages et l'ignoble Herculus.

Efface, ô Christ, ce déshonneur. Envoie ton ange, et que les aveugles fils d'Iule connaissent enfin le vrai Dieu.

Déjà pour nous, chrétiens, règnent dans Rome les deux princes des Apôtres. L'un est l'instrument de la vocation des Gentils; l'autre, assis sur la première chaire, a reçu le soin d'ouvrir et de fermer les portes de l'éternité.

Fuis, incestueux Jupiter, et laisse en sa liberté le peuple du Christ. C'est Paul qui te chasse, c'est le sang de Pierre qui crie contre toi. Paie maintenant les forfaits de Néron.

Un prince viendra, un serviteur de Dieu, qui s'indignera et de l'esclavage de Rome et de l'ignominie de ses sacrifices. Il fermera les temples, il en scellera les portes d'ivoire, il y mettra des verrous éternels.

Et l'impur sang des victimes ne souillera plus la blancheur du marbre; et les idoles, spectacle désormais innocent, resteront debout sans hommage.

Telle était la prière du Martyr, et ainsi, dans sa foi, le poète chrétien prédisait ce que les siècles ont accompli et ce que nous voyons. Le batelier Pierre était venu dans Rome, et les témoins et les fidèles du Christ savaient bien que Rome et le monde changeraient de face.

Triste et terrible mystère! Dans ses visées ordinaires, M. Gratry était principalement et jusqu'à l'excès le prédicateur de la paix, le croyant de l'unité. Personne n'a tant pressé les hommes de s'unir et de s'embrasser. Mais cet ami du genre humain est gallican, et le voilà qui se précipite, la bouche pleine d'injures, la main chargée de projectiles honteux, sur le roi de la paix, gardien divin de l'unité.

Mais l'Église n'écoutera guère le pauvre M. Gratry, et tandis qu'il lance son blasphème, réunie autour de Pierre, elle chante : Exaltez-le! *Exaltent eum in Ecclesia plebis, et in cathedra seniorum laudent eum!*

XXVI

Rome, 21 janvier.

L'*Unità cattolica* critique ce que j'ai dit sur la constitution de la presse religieuse, à l'occasion de certain *postulatum* qui frappe à la porte du Concile. Il paraît que précédemment l'*Unità* avait elle-même un peu postulé, émettant le vœu que le Concile voulût bien s'occuper des journaux catholiques. Elle croit que j'ai eu le dessein de la contredire. C'est m'avoir mal lu ; surtout, c'est mal me connaître.

Je ne pense pas, il est vrai, que le Concile ait besoin de faire des règlements pour la presse religieuse, attendu qu'elle a déjà deux sortes de lois et deux sortes de juges. Sans parler du civil, c'est assez que les juges ecclésiastiques fassent leur charge pour que la presse religieuse soit retenue dans le devoir. Elle a ainsi ce qu'il lui faut de priviléges et de freins. Qu'on la laisse vivre selon la liberté, qu'on la réprime suivant la justice ; d'autres moyens ne sont pas nécessaires pour la mettre à même de faire le bien et l'empêcher de faire le mal.

C'est mon avis. Si l'*Unità* en ouvre un autre, je l'écouterai avec la grande considération qu'elle mérite. Je suis le vieil et constant admirateur de son talent et de son zèle, et il faudrait que mon opinion fût bien

arrêtée pour que la sienne ne l'ébranlât point. Réduit à la combattre, je le ferais sans déguisement, en homme qui ne peut pas même craindre de blesser un contradicteur qu'il honore et qu'il aime. J'espère n'avoir pas eu ce malheur, quand j'ai dit qu'il me paraissait plus opportun que la presse religieuse fût spécialement laïque. L'*Unità*, dirigée par un ecclésiastique éminent, me reprend là-dessus. Elle aurait mille fois raison, si j'avais pu faire allusion à la profession de son illustre rédacteur; mais elle a mille fois tort si elle a pu me supposer une pareille pensée. J'ai vu naître l'*Unità*, j'ai eu la joie d'applaudir aux débuts de M. l'abbé Margotti, je l'ai suivi avec une affection fraternelle. Je me flatte d'être un fervent appréciateur de ses connaissances étendues, de sa mémoire prodigieuse, de son éloquence *ad rem*. Si je me connais en journalistes, il est des plus excellents, et à mon gré le premier de tous. Je loue plus encore sa persévérance. Par ses leçons et par son exemple, il a pour ainsi dire créé la presse religieuse en Italie; ce n'est pas un petit service. Et cette presse qui soutient un si rude combat est presque tout ecclésiastique.

Je sais tout cela, et j'avoue bien volontiers que j'y aurais dû songer, et le dire. Mais, j'écris en France, je répondais à un *postulatum* français, et j'avais la France sous les yeux. En France, la situation et les précédents sont autres qu'en Italie. Quoique la presse religieuse y soit d'origine ecclésiastique, comme tout

bien, les laïques y ont mieux réussi que les prêtres ; ce sont les laïques qui lui ont donné son développement.

Cela tient à l'esprit du pays, plus encore à la constitution actuelle de l'Église elle-même. Chez nous, les prêtres, quant au travail de la presse, échappent difficilement à deux conditions également fâcheuses : dans l'une, ils n'ont pas assez de liberté, dans l'autre, ils riquent d'en prendre trop. Nous n'avons plus l'exemption. En dehors de la stricte obéissance que doit exiger la prudence de l'évêque, toujours responsable, en quelque manière, devant l'opinion et devant le gouvernement, il n'y a que la révolte. Le prêtre journaliste fait une *Semaine religieuse*, ou se glisse dans quelque *Étendard*.

L'on peut objecter que beaucoup de prêtres ont écrit et écrivent encore dans l'*Univers* et dans le *Monde*. Oui, Dieu merci ! C'est notre gloire, la plus grande partie de notre force, et la preuve que la presse religieuse française, quoique spécialement laïque, est aussi spécialement religieuse, par conséquent soumise d'esprit et de cœur à l'autorité ecclésiastique. Mais il faut observer encore que cette presse est neutre, sinon en politique, du moins entre les partis. Si elle élève la croix contre l'esprit de sédition qui est antichrétien, elle ne porte aucune bannière qui la rattache à aucun des compétiteurs du pouvoir. Ajoutons que les prêtres qui lui apportent ouvertement leur concours sont, sans exception, au nombre

de ceux qui peuvent se contenter de célébrer les saints mystères, de donner l'absolution et de dire la vérité.

J'en pourrais citer un, des plus savants et des plus respectés, qui perdit le très-modeste emploi dont il vivait, pour avoir écrit dans l'*Univers*, précisément à l'époque où le Saint-Père recommandait la presse religieuse par une Encyclique adressée à tous les évêques. Il y eut au moins deux diocèses où la lecture de l'*Univers* fut interdite au clergé, et, malgré l'Encyclique, il y en eut un où la prohibition ne fut pas officiellement levée (1).

Bref, si l'*Univers* avait succombé dans le violent et très-long orage que l'encyclique *Inter multiplices* calma et détourna, mais ne termina point tout à fait, la presse religieuse n'aurait pas sans doute péri, mais elle eût cessé d'être laïque. Vu les mains qui se fussent alors emparées d'elle, on peut être assuré qu'en cessant d'être laïque, elle serait devenue tout autre chose qu'ultramontaine. Après dix-huit ou vingt ans, je crois que l'on s'en apercevrait aujourd'hui en France, et l'*Unità* n'aurait pas sujet d'y applaudir. Nous pouvons, sans orgueil, nous réjouir du résultat contraire auquel nous avons voulu contribuer. Notre seul mérite est d'avoir mérité l'appui qui nous empêcha d'être renversés. C'est le bonheur des *infirma mundi*, lorsqu'ils s'obstinent dans le bon chemin. M. Gaduel,

(1) A Orléans.

grand-vicaire d'Orléans, nous poursuivant au tribunal de Mgr Sibour, archevêque de Paris, où il eut gain de cause, nous reprochait d'exceller à créer des « courants d'opinion. » Nous acceptions ce reproche, et nous répondions : « Oui, des courants qui mènent à Rome. »

C'en est assez pour nous justifier, d'avoir pensé et de penser encore qu'il vaut mieux que la presse religieuse soit, non pas uniquement, mais spécialement laïque. Il s'agit d'ailleurs de la France, non de l'Italie, où les ecclésiastiques, ayant déjà plus de connaissances que les laïques, ont aussi plus de foi militante. A l'appui des raisons religieuses que je viens d'esquisser, il y a des raisons civiles. Je les néglige. Il suffit qu'on ne puisse pas même tenter de faire aujourd'hui en France ni une *Civiltà* ni une *Unità*.

Plus tard, quand la vraie liberté de l'Eglise sera conquise par les efforts communs des prêtres et des fidèles ; lorsque tout sera dans l'ordre et selon l'ordre, alors une presse ecclésiastique pourra s'élever et prendre le pas. On aura des universités, des indépendances légitimes, et l'on pourra détacher du clergé des individualités et des groupes bien armés pour ces sortes de combats. Les laïques auront fini leur rôle. Que ce soit bientôt, et que le courant dont nous avons essayé d'élargir les rives et de grossir le flot nous porte vite à cet océan de liberté où nous pourrons laisser la rame qui nous meurtrit les mains !

XXVII

22 janvier.

Quel aimable courrier j'ai reçu hier ! Il m'apportait cette jolie note de la *Semaine* d'Orléans, où il est question d'un « publiciste bien connu » qui se sent visé par un *postulatum* désormais non moins bien connu ; et vous y aviez joint le *Factum* du P. Gratry, lequel n'était pas encore bien connu. Voilà de quoi vivre ! Je ne vous en dirai cependant qu'un mot.

Je succombe sous les richesses. Oui, je pourrais vous accabler de ma prose, quand même les petits intermèdes ne viendraient pas s'ajouter à tout ce qui me sollicite d'écrire. Oh ! le beau pays, et le beau moment pour les yeux et pour la pensée ! Le bel observatoire pour contempler ce qui naît et ce qui meurt ! D'un côté, la vie abonde ; tout germe, tout se gonfle, tout grandit. De l'autre, il y a des rapetissements, des affaissements, des avortements, des départs, j'allais dire des départements qui ont bien aussi leur charme. Et tout cela, dans une ivresse de soleil renaissant dont je voudrais vous envoyer la joie.

Vous ne sauriez imaginer à quel point on est bien ici, et comme cette ville animée est tranquille, et

comme cette ville assiégée est sûre ! On a ici l'activité de la pensée, le resplendissement de la paix, la sérénité de la grande espérance. On a ici un roi, une aristocratie, un peuple, et toutes ces choses dans l'ordre et à leur place. On a le travail intelligent et fécond, on voit clair, il fait beau. C'est l'arche, flottante encore; mais la pluie a cessé et le soleil brille, et enfin, dans l'arche impérissable, toutes sortes d'engins ont été fabriqués et sont prêts pour sauver tout ce qui ne voudra pas absolument périr.

Depuis dimanche, une âcre tramontane a balayé les nuages, et se joue avec le soleil à nous donner dans le même jour la beauté des quatre saisons. Au matin, le vent pique, la neige couvre les montagnes, c'est un hiver clément. Quelques nuages s'élèvent, quelques brumes s'étendent, le soleil les dissipe et réveille sur les arbustes les premiers fredons verts du printemps; avril a jeté ses fraîches émeraudes, les fleurs ne tarderont pas. A midi, nous sommes en été, il faut chercher l'ombre. Le soir, des brumes rousses, des nappes de flamme sur les neiges lointaines, et dans l'air cette douce tiédeur d'un feu qui s'éteint : voilà l'automne.

Hier, sortant par la porte *Cavalligieri*, nous avons longé les murs jusqu'à Saint-Pancrace. Le Vatican flamboie comme une montagne d'or, les haies bourgeonnent, les prés verdissent, des ouvriers achèvent de réparer les murs que le siége de 1848 avait ruinés.

La patiente main de Pie IX a tout reconstruit, la patiente miséricorde de Dieu a maintenu la douceur du Ciel et la fécondité dés champs. Près du petit monument qui marque la place où un misérable, touché plus tard de repentir, avait caché la relique précieuse de saint André, nous avons vu un amandier en fleur. Tout cela dans notre esprit n'était pas sans quelque rapport joyeux avec l'œuvre de Pie IX et du Concile, et je voyais non pas une aurore, mais comme l'a dit si bien l'évêque de Tulle, la glorieuse perpétuité de ce jour du Christ qui se poursuit à travers la nuit humaine. Enfin, que voulez-vous? Ici l'on prend confiance, et l'on s'obstine à croire que Vermorel et Rochefort, quoique visibles de Rome, en sont aussi loin que jadis Attila.

Mais je viens à mes moutons. C'est donc bien moi qui suis visé dans le *postulatum* relatif à une « certaine presse. » C'est bien moi qui suis le « publiciste bien connu. »

.... C'est moi, messieurs, sans nulle vanité.

Il y a donc des gens ici qui, pouvant trouver autre chose à faire, s'occupent de moi! Ils pourraient encore ne rien faire du tout, se promener hors les murs, voir flamboyer le Vatican, voir bourgeonner les sureaux... Point! ils se donnent un mal du diable pour me chagriner. Ils veulent m'empêcher de céder à mon innocente manie de créer des courants «d'opi-

mon. » Hélas ! que je les trouve simples ! On me demande quelquefois si je ne suis pas bien affligé de cette espèce d'acharnement. Je réponds dans la sincérité de mon âme que, jusqu'à présent, je ne me sens pas exposé à crever d'orgueil. Je relis les choses débiles que j'écris, je vois les fautes d'impression dont elles sont merveilleusement émaillées, cela me dégonfle, et je ne compte plus tant sur une mémoire éternelle. N'espérez pas que ce *postulatum* me fera vivre dans l'histoire. On ne dira pas que d'horribles journalistes ultramontains, saintement dénoncés au Concile et courageusement condamnés par le Concile, n'ont échappé à la damnation éternelle qu'en réprouvant piteusement leurs erreurs. Non, non, cela ne sera pas dit, et le *postulatum* me laisse à mes propres yeux dans mon néant. J'ai bien des ennemis, sans doute, mais pas un qui soit d'épaule à me porter chez les races futures.

Quant au livret de M. Gratry, je l'ai lu, mais je sais qu'il est déjà saisi par l'*Unitd*.

> Je vous plains de tomber en ces mains redoutables,
> Mon père !...

En vérité, je ne vois pas ce que le P. Gratry peut répondre à l'argument par lequel on rétorque son inspiration ou son illumination. Il assure qu'il a reçu de Dieu l'*ordre* d'écrire ce qu'il a écrit. *Quod gratis affirmatur, gratis negatur*. Jusqu'à ce qu'il ait montré

des papiers bien en règle, que dira-t-il à ceux qui prouveront, pièces en main, que Dieu leur a donné des ordres tout contraires? et ceux-là ne manqueront point. Le P. Gratry a aussi son mot de Pascal, comme le P. Hyacinthe, qu'il rappelle moins poétiquement. Pascal prétendait bien avoir écrit sous la dictée de Dieu : il avait écrit sous la dictée des jansénistes et reçu d'eux aveuglément des notes sujettes à caution.

J'ai rencontré hier soir un théologien romain auquel je portais l'œuvre. Il l'avait déjà lue. J'ai lieu de croire qu'il en est arrivé ici quelques ballots partis de Paris avant la poste. — Que pensez-vous de cela, mon père? — *Che volete? E un buco nell acqua*, un trou dans l'eau.

Mais il faudrait peindre l'expression, le haussement d'épaules, la moue, la sérénité du plus absolu dédain. Le docteur ajouta : — Dieu se connaît en opportunité, et il était bon, sans doute, que *ce troisième* vînt *se couler* aux portes du Concile. Pour le fond, c'est du *Janus* réchauffé. Quand il verra tout à l'heure ce qu'on lui a fait dire, il sera bien mal à son aise et ne tiendra pas longtemps.

J'en suis convaincu, et, pressé par l'heure, je termine en jetant une larme sur cette douce figure qui se barbouille si malencontreusement d'encre allemande. Vous connaissez l'aimable portrait du P. Gratry que j'avais trouvé dans Hugo :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,

Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,

Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Hélas! hélas! où est ce père Gratry-là?

XXVIII

Dimanche 23 janvier.

Je vous envoie le discours de Mgr l'évêque de Tulle à Saint-André *della Valle*. Ce n'est pas une sténographie, malheureusement, c'est une reconstruction. Vous avez la doctrine, l'ordre des idées et beaucoup de phrases textuelles; mais enfin il a fallu y mettre du nôtre, suppléer quelques chaînons rompus, remplacer l'or ciselé par du fer.

Pour l'amour de la libre éloquence, laquelle, à mon avis, est la première éloquence, pour l'amour de la seule littérature, j'aurais voulu que la sténographie pût saisir le vol de cette langue de feu. Mgr Berteaud est à part dans le groupe des orateurs contemporains. Son verbe et son action lui appartiennent uniquement. Sa pensée apparaît soudaine avec le même caractère de propriété. On dirait que cette *acqua vergine* bondit d'une source plus escarpée

et se gonfle d'une neige plus choisie. Elle a des saveurs, un cristal, une harmonie à part. Rien n'est plus nourri, et d'une élaboration plus délicate, et mieux purgé de toute trivialité; et en même temps rien n'est plus véritablement simple, et, d'une certaine façon, plus négligé. C'est de cette négligence que la Fontaine, parlant d'une belle dame qui semblait boiter, a dit :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté.

La négligence de Mgr Berteaud est deux fois dans la nature. Ce savant, ce théologien, cet éloquent, n'a de souci que de faire son devoir d'évêque. Tout ce qui n'est pas cela n'est rien pour lui. On pourrait dire qu'il est évêque de vocation, né pour parler de Dieu, pour enseigner Dieu, répandre la foi et confirmer dans la foi. Or, Dieu lui ayant assigné un troupeau encore naïf et séparé de la langue académique, il passe une partie de sa vie à prêcher en patois limousin. Ce sont les pâtres de la Corrèze qui recueillent l'abondance de ses instructions formées du miel et du vin de l'Écriture et de la moelle des docteurs. L'habitude de parler aux petits de ce monde, en présence des œuvres de Dieu, mêle dans son discours ces familiarités qui froissent parfois les règles de l'art sans jamais enfreindre ses lois. Les oreilles académiques s'étonnent, le grand art n'est point blessé, et tout au

contraire. Ces familiarités font apparaître l'homme. C'est le profit de l'art, quand l'homme paraît plus que l'orateur. D'ailleurs, il faut l'accepter ainsi. L'évêque prend soin des orthodoxes, non point des puristes. Il a une conception de la sincérité du langage et de la sincérité de l'intelligence qui l'emporte bien loin par-delà toutes les précautions de la mécanique oratoire. Il supprime ces artifices, parce qu'il est selon sa nature, selon ses goûts, selon sa force, de prouver en faisant descendre des flots de lumière plutôt qu'en allumant les uns après les autres de médiocres flambeaux.

Ses images sont riches et opulentes, parce que sa foi l'entretient dans un enthousiasme perpétuel des œuvres, des miséricordes et de l'amour de Dieu. Sa pensée est un chant sans fin. Ce qu'il dit, il le voit; ce qu'il voit, il l'admire et l'adore. Les choses extérieures, enveloppées des rayons du mystère divin, lui apparaissent magnifiques comme il les décrit. Les choses sont les ouvrages de Dieu; les hommes sont les enfants de Dieu, des dieux en fleur, appelés par leur adoption à l'inénarrable gloire de l'union divine. Dès qu'ils sont dans leur chemin, dans leur vocation, dans leur ordre, les accidents s'effacent : il n'y a plus de laideurs, plus de haillons, plus de douleurs ni de misères; tout est déjà transfiguré, déjà au but. Et la lyre, vibrant sous l'enthousiasme sacré, rend des sons véhéments et sublimes. Vous verrez ce que

Mgr Berteaud a dit de l'infaillibilité considérée comme don de Dieu fait aux hommes, afin qu'ils puissent sûrement atteindre leur fin, en suivant la voie toujours lumineuse de la vérité.

Mais il fallait l'entendre, au milieu de cet auditoire incomparable que Rome lui a fourni. Quand même vous auriez toute sa parole, ce ne serait pas tout, parce que vous n'auriez pas son action, et son action elle-même ne vous le donnerait pas tout entier, parce que vous n'auriez pas l'auditoire. Lacordaire disait : « L'orateur et l'auditoire sont deux frères qui vivent de la même vie et qui meurent le même jour. » Je l'ai senti parfois en écoutant Lacordaire lui-même, plus souvent en écoutant Montalembert; et pour Montalembert, pendant longtemps, l'auditoire fut un frère plus qu'à demi rebelle, qu'il devait dompter. Il le domptait.

Je l'ai senti encore et pleinement, Dieu sait avec quelle tristesse poignante dans mon souvenir, en écoutant Mgr Berteaud à Saint-André *della Valle*. Assurément, il n'y a point de rapprochement à faire entre M. de Montalembert et Mgr Berteaud. Ni le lieu, ni le sujet, ni la voix, ni les hommes ne se ressemblent. Et cependant, c'était la même chose par la sincérité et l'ingénuité de l'action. Rien qui sentît l'orateur de profession ni dans l'un ni dans l'autre. Rien de convenu. M. de Montalembert à la tribune n'était ni un avocat ni un professeur ; c'était un honnête homme

convaincu qui soutenait son avis, un soldat dévoué qui combattait pour la bonne cause. Il était ferme dans son sens, sur lequel il avait bien réfléchi ; il semblait n'avoir nullement préparé son discours, son émotion n'était pas feinte, son geste n'était pas accommodé, il n'avait point ces ritournelles de la phrase, de la voix et de la main, qui ne manquent guère chez les plus réputés, et qui suffisent à me gâter les endroits qu'ils doivent embellir, parce qu'ils dénoncent l'apprêt et, pour tout dire, la fraude. Que j'ai vu d'esprits contraires pliés, emportés par la voix indignée, par le geste bref et soudain du defenseur de la liberté de l'Église... Hélas ! et que je voudrais n'avoir point écrit tout ceci, que je ne peux me décider à effacer, et que je laisse en tremblant, parce que mon chagrin le veut.

Donc, l'action de Mgr l'évêque de Tulle me rappelait l'action si franche et si naturelle de M. de Montalembert, et, comme elle, elle pliait à tous ses mouvements un auditoire d'ailleurs sympathique avant d'être charmé. Ces deux frères vivaient de la même vie, n'avaient qu'un cœur. Du *palco* où l'orateur se tenait debout, visible des pieds à la tête, tombait le beau rayon de la parole, qu'il semblait tirer lui-même du tabernacle, avec autant de facilité et d'allégresse qu'il en mettait à le distribuer. Ce n'était pas du tout un prédicateur, c'était un évêque, un Père, un hom me de Dieu parlant de Dieu, et qui

dominait sur la foule plutôt encore pour *ouvrir* que pour enseigner.

Mais, encore une fois, je ne peux vous donner tout cela. Un mot employé par l'évêque de Tulle ne se remplace pas par un autre mot. Le mot manquant est une pierre tombée de la mosaïque; si vous la redemandez à l'artiste, lui-même ne la trouvera pas. Il l'avait reçue mystérieusement, à l'instant même, de cet ange qu'on appelle l'inspiration; sa main l'avait placée, non pas fabriquée. Elle était venue, elle est tombée, il ne l'a plus. Quant à la doctrine, elle reste entière, belle par elle-même, en dépit de ses ornements arrachés.

Vous aurez aussi, dans quelques jours, le discours ou plutôt la *lecture* de Mgr l'évêque de Poitiers. Ayant une si belle occasion de faire entendre son prédécesseur et son maître, Mgr Pie s'est effacé pour que saint Hilaire pût parler plus longtemps. Il a lu, assis, cette page de docteur, d'historien et de prophète, écrite il y a quinze siècles, mais traduite pour aujourd'hui. Vous vous rendrez compte de l'impression que cet enseignement a dû produire, et comme vous êtes tous les jours témoins des jeux et exercices de la tribune, vous pourrez voir la différence de la tribune et de la chaire, quant à la valeur morale des orateurs, quant au talent de dire et quant à l'étendue et au courage des idées.

Un autre orateur, qui se fait souvent entendre et

toujours avec éclat, Français encore, quoique non dans l'enceinte de la France, c'est Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. Grâce à son étonnante activité qui lui permet d'être en même temps en tous lieux et à toutes choses, Mgr Mermillod pourrait se dire auxiliaire universel. Frêle d'apparence, jeune d'esprit et de visage, jeune encore dans l'Épiscopat, il tient une grande place au Concile. L'Église n'a pas, peut-être, d'ouvrier qui se dépense davantage. Dans le train ordinaire de sa vie, lorsqu'il n'a que son difficile diocèse à gouverner, ses églises à bâtir, ses maisons religieuses à pourvoir, ses innombrables pénitents à confesser, ses innombrables correspondants à satisfaire, ses innombrables questionneurs à éclairer, ses innombrables visiteurs à recevoir, il prêche au moins une fois par jour; lorsqu'il est dans quelque grande ville, au moins deux fois, à Paris, au moins trois fois, comptant pour rien les réunions de piété, les conversations de salons, et les audiences qu'il donne en voiture, d'un lieu à un autre.

Obligé de quêter pour reconstruire et doter toute une église, il s'est fait un moyen d'étude, de liberté et d'apostolat de cette nécessité sous laquelle un autre serait écrasé. Ici, les travaux du Concile, ajoutés à tant de lourdes besognes, ne l'empêchent pas de prêcher, et la foule accourt à ses instructions. Il les donne d'un esprit libre, clair et ardent, en prêtre qui

n'a pas d'autre souci que de méditer la loi de Dieu et de considérer l'état et les besoins des âmes. Mais, ce qui fait l'attrait particulier de sa parole, c'est qu'il ne néglige pas les choses extérieures et immédiates. On est assuré de recevoir de lui la lumière la plus juste sur la préoccupation du moment, sur l'objection courante. Il en tire un argument pour la vérité, une raison de croire, d'espérer et d'agir.

Sans cesser d'être un orateur sacré, sans rien dire jamais qui ne soit digne de la chaire et qui n'aille aux vérités éternelles, Mgr Mermillod est véritablement un orateur politique, un polémiste très-alerte et très-expert. Il prouve ainsi que la vérité de tous les temps fait seule cet homme « de son temps, » que l'école catholique libérale préconise avec tant d'emphase, et méconnaît avec tant d'obstination. L'homme « de son temps, » suivant l'Église catholique libérale, est l'homme d'aujourd'hui, c'est-à-dire du temps qui n'existe pas. Aujourd'hui n'était pas hier et ne sera pas demain, et, à cause de cela, n'est pas même aujourd'hui. Il ignore ce qui se passe, parce qu'il ignore ce qui s'est passé et ce qui se passera. Ce n'est plus un anneau, c'est une rupture. Quel conseil peut-il donner, que peut-il faire? Mais l'homme de la vérité, l'homme du Christ est l'homme d'aujourd'hui, parce qu'il est, comme le Christ, d'hier et de demain. Connaissant si bien les erreurs de son temps, Mgr Mermillod leur applique la lumière de

tous les temps. En quelques mots, il leur dit d'où elles viennent, il nous dit où elles vont; malgré l'habileté de leurs déguisements, elles sont connues, et nous sommes prévenus.

Ce soir même, parlant à Saint-Louis-des-Français, Mgr Mermillod, par une allusion rapide, a fait subir l'attouchement de la vérité au petit livre de M. Gratry. Il a dit ce qu'il fallait sur les *illuminés*, et le mot atteignait les illuminateurs. La conscience de l'auditoire en a été soulagée.

Le dédain qu'inspire le mauvais coup de M. Gratry n'est pas sans mélange de chagrin. L'ancien oratorien avait ici de nombreux amis, à cause de son aménité personnelle et de son agréable littérature. Ils s'attendaient bien à le voir vaguer un peu, même beaucoup, nullement à le voir furieux et grossier. Selon leur opinion, il n'est point illuminé, ni inspiré; il est *soufflé*, comme l'a été Pascal. Seulement, la cornemuse ne leur semblait pas faite à rendre jamais de pareils sons.

Quant au surplus, *cosa di niente*, *buco nell'acqua*. Que veut-il prouver? Que le pape Honorius a été ou que l'Église l'a cru hérétique, et que dans l'un et dans l'autre cas, ni le Pape ni l'Église ne sont donc infaillibles? Mais ces choses-là ne se prouvent pas en cinquante paginettes par un savant de canapé. Signé de La Bédollière, le livret de M. Gratry ne soulèverait que la risée, et l'ange qui est venu lui souffler

le ramage est tout simplement un pauvre voleur de vieux assignats. La raison générale ne se paie pas d'assignats protestants, gallicans et encyclopédistes. C'est trop peu d'inculper brutalement la probité de l'Église, pour être cru du genre humain. Prêtre et philosophe, comment ne s'est-il pas dit cette chose si simple? Qui le pressait de crier avant de s'être mis en mesure, au moins pour son propre honneur, d'expliquer où il voit et de quelle façon désormais il entend l'Église? L'Église faillible, l'Église malhonnête, c'est-à-dire l'Église n'existant plus et n'ayant jamais été, voilà où il mène le lecteur ignorant et logique auquel il s'adresse. Tel est le beau secours qu'il apporte à ceux qu'il prétend venger. Il les met dans une belle passe par ce témoignage de leur science et de son admiration!

Je n'entre pas dans la réfutation historique. Je pense qu'elle est déjà faite. — Notre savant et vénérable ami, M. Edouard Dumont, l'avait écrite par avance, d'autres travaux existent; il n'y aura qu'à extraire et qu'à réimprimer, mais je noterai un argument qui a sa petite valeur, en faveur de l'opportunité pressante d'une définition.

C'est à l'endroit où M. Gratry parle de Galilée. Il s'emporte contre la prudence des juges ecclésiastiques qui, peut-être, ne condamnèrent le système de l'astronome florentin que par une considération d'opportunité : « Est-ce donc que la foi catholique, est-ce

donc que la parole de Dieu avait besoin de cette monstrueuse fourberie dans un jugement solennel ? Hommes de peu de foi, et de bas esprit, et de cœur misérable, vos ruses ne sont-elles pas devenues le scandale des âmes ? » Civilisez un peu cette éloquence, ôtez la *monstrueuse fourberie*, le *bas esprit*, le *cœur misérable*, et toutes les fleurs de l'argumentation catholique libérale, vous avez juste ce qu'il faut dire au parti de la non-opportunité : Est-ce donc que la foi catholique, est-ce donc que la parole de Dieu ne doivent pas prévaloir contre de vains fantômes d'opinion ? Hommes de peu de foi, etc.

Je laisse le flamboyant oratorien, en le remerciant d'employer des armes si faciles à tourner contre lui.

24 janvier.

L'on devait hier présenter le *postulatum* pour l'infaillibilité à la grande commission des *Postulata*. La démarche a été ajournée pour des raisons que j'ignore. On veut, je crois, éviter jusqu'à l'apparence de la précipitation, et que ceux qui ont signé comme ceux qui se sont abstenus prennent le temps de réfléchir. J'entends dire que le nombre des signataires s'est accru. L'incident Gratry n'y serait pas étranger. De tels faits sont de nature à décider des esprits encore hésitants.

Nous ne tarderons pas à être fixés sur la minorité.

Elle se manifestera par le contre-postulatum dont il a été si souvent parlé. Voyez si je dois m'obstiner au métier de donneur de nouvelles : ma lettre publiée dans l'*Univers* qui me parvient aujourd'hui, prétend qu'il n'y a rien au Concile qui se puisse appeler une *opposition*. On le disait il y a huit jours; aujourd'hui on dit le contraire. Je crois (sans l'affirmer) que c'est aujourd'hui qu'on ne se trompe pas. Il est question de cent, de cent treize, de cent trente, de cent cinquante signatures opposantes. Rien n'est certain, et ce qui est certain n'est pas immuable; mais certainement il y a une opposition. Un peu de patience, et nous saurons tout quant au chiffre... nous croirons du moins le savoir. Bien entendu, il s'agit exclusivement de l'*opportunité*. Les non-opportunistes ne veulent pas être appelés les *faillibilistes*. Mais, à mesure que le parti se forme ou s'agite, l'opportunité se déclare de plus en plus. Qui ne comprend que l'Église ne peut tarder à se prononcer sur un pareil dissentiment?

XXIX

25 janvier.

C'est le *postulatum* de l'Opposition qui a été déposé le premier. Dimanche, cette pièce arrivait au

Vatican, extra-conciliairement, et comme par des mains inconnues. Elle a été remise à un prélat domestique qui l'a reçue comme tout autre papier. On l'eût confiée à la poste que c'eût été à peu près la même chose. Quelques anecdotes commencent à courir sur les démarches qui ont été faites, mais en vain, pour se procurer plus de solennité. Elles prêtent à rire, mais je les laisse provisoirement.

Ce qui paraît positif, c'est que la pièce porte *cent vingt* signatures. Voilà donc ce total si souvent enflé, si souvent réduit. Il est assez grave pour créer absolument l'opportunité qu'il conteste. Encore que parmi ces cent vingt voix contre l'opportunité, il n'y en ait pas deux et peut-être pas une contre le principe, il est néanmoins certain que le principe pourrait en recevoir quelque atteinte. Quoi! un point de foi qui après dix-neuf siècles ne pourrait être proclamé sans préjudice pour l'Église! On voit quel parti l'esprit de contradiction, l'esprit d'insubordination, l'esprit d'incrédulité sauraient tirer d'un pareil aveu! Et d'ailleurs, contre ces cent vingt voix qui expriment une sorte de crainte, l'acclamation *écrite* de presque tout le reste du Concile proteste que le moment est venu. Voilà donc l'opportunité manifeste, car on ne peut laisser la foi des peuples flotter dans ce partage. Si la question d'opportunité prévaut aujourd'hui, elle sera toujours alléguée, rien ne l'empêchera de prévaloir toujours.

Une autre considération nous montre que la définition dogmatique est non pas opportune, mais nécessaire. Dans le courant d'idées du monde moderne, où tout semble se faire par la majorité, il n'y aurait qu'une manière d'interpréter la retraite de cinq ou six cents voix demandant une affirmation, contre cent vingt qui demandent le silence. On attribuerait cette retraite à un doute dans la conscience même de ceux qui affirmaient.

Il est donc inévitable que la question soit abordée. Or, du moment qu'elle n'est pas écartée, on peut dire qu'elle est résolue. L'opportunité n'étant pas une question de foi, mais de nombre, elle se trouve tranchée par la comparaison des signatures apposées sur l'un et sur l'autre *postulatum*.

L'opportunité ainsi reconnue, que reste-t-il à faire, puisque le principe n'est pas contestable? La matière même d'une discussion n'existe pas. *Ecclesia possidet*. Il appert de toute l'histoire que l'Église se tient en possession de l'infaillibilité de son chef; elle ne laissera pas mettre en discussion ce titre, appuyé sur les siècles, sur les miracles, sur l'adhésion et le besoin du monde, et enfin, ce qui dit tout, sur la parole du Christ.

Ainsi, la décision est sûre et semble prochaine. Quant à la formule, c'est encore le secret du Concile, et peut-être le secret de Dieu. Mais ce secret transpire, si j'ose ainsi parler, de l'attente confiante de

tous les cœurs chrétiens et de l'aspect de toutes les choses humaines. Il faut un renouvellement de l'Autorité sur la terre, il faut un guide de l'humanité proclamé à plus haute voix, il faut que les derniers nuages disparaissent des hauteurs où réside la tête de l'Église ; il faut qu'un cri immense du ciel, répondant au cri d'angoisse de la terre, lui montre le pasteur universel, plein de la force de l'esprit de vie, prêt à combattre le tyran universel qui se forme dans les boues de l'abîme.

L'enfer dit : César; le ciel répondra : Pierre!

Rome, 27 janvier.

Le comte d'Argy, colonel de la Légion Romaine, est mort hier, après une courte maladie. Il était très-brave, très-pacifique, très-courtois, en un mot, de la meilleure race militaire. J'ai eu le plaisir de me rencontrer avec lui, il y a un mois, chez un aumônier de la Légion. Il avait une conversation variée et aimable. Son cœur était tout dévoué à la justice; il aimait beaucoup le Pape et la Papauté. Ce fut avec empressement qu'arrivé à l'heure de la retraite, il reprit du service pour défendre Rome. Rome le paya en lui donnant l'abondance de la lumière chrétienne. Il remplissait noblement ses devoirs religieux. Se sentant malade, avant que le péril fût déclaré, il appela tout de suite un prêtre. Ce fut Mgr Bastide, son

ami, et l'on peut dire son compagnon d'armes. Mgr Bastide, aujourd'hui chanoine de Sainte-Marie-Majeure, se trouvait avec lui à Mentana, aumônier de la Légion.

Au début de sa carrière, le comte d'Argy avait assisté à la prise d'Alger. Il était déjà officier. En apparence, se retirant simple colonel, il n'avait pas fait un brillant chemin. Mais, montant plus haut, il eût probablement manqué l'honneur de tirer son épée pour le Saint-Siége. C'est une meilleure fortune d'avoir servi la croix. C'est une belle destinée de mourir à Rome, au service de Rome, enfant de Rome, d'avoir commencé à Alger et fini à Mentana.

Il y a eu session aujourd'hui. Notre bon et vénérable abbé Combalot, traîné à Rome par son cœur, est entré dans le Concile pour servir la messe. Il en avait une joie impossible à dire. Il est venu offrir au Saint-Père le beau calice que lui ont offert les catholiques, après sa condamnation en cour d'assises comme ennemi du monopole de l'Université; ce fut cette condamnation qui me valut la mienne. Un jour qu'il se trouvait au bureau de l'*Univers* avec M. de Coux, M. de Montalembert et M. l'abbé de Cazales, il fit remarquer que nous étions tous les cinq repris de justice. J'avais été condamné, moi, pour irrévérence envers la chose jugée, parce que j'avais dit que l'abbé Combalot, flétri de quinze jours de prison et de plusieurs milliers de francs d'amende, resterait néan-

moins l'un des prêtres de France les plus honorés. Cela me coûta un mois de prison et trois bons mille francs d'amende, plus les frais; mais j'ai été prophète, n'en déplaise à Aubry-Foucault. L'abbé Combalot est vraiment très-honorable et très-honoré. Après cinquante ans de sacerdoce et cinquante ans de prédication, le digne prêtre s'estime aussi très-bien récompensé en ce monde, parce qu'il a servi la messe dans le Concile, et parce qu'il espère emporter une bénédiction de Pie IX.

Nous jouissons d'un froid piquant et d'un soleil éclatant. Les fontaines de la place Saint-Pierre ont d'insolentes barbes de glace que le soleil rase d'une main douce et invincible. Si vous saviez comme c'est beau, tout ce que l'on voit! Je me redis ces vers d'un grand poëte italien :

> Ici toute grandeur à la beauté se plie,
> Ici toute beauté s'élève à la grandeur.

XXX

Jeudi 27 janvier.

J'ai parcouru plusieurs dissertations sur le fait d'Honorius Ier, et je plaide toujours l'innocence de M. l'abbé Gratry. « Innocent comme l'enfant qui vient de naître. » Cette question, pour être simplement exposée, demande quelque étude, du discerne-

ment, de l'impartialité. M. Gratry n'a rien étudié, rien lu. Il a cru passionnément ceux qui ont lu pour lui méchamment. Voilà son innocence, l'innocence de l'enfant. Tant de cette innocence-là, lorsqu'on est depuis si longtemps ancien élève de l'École polytechnique, et académicien, et ci-devant de l'Oratoire, et auteur d'une *Logique*, j'avoue que c'est étrange. Si l'on ajoute que notre innocent est prêtre, j'avoue que son innocence se distingue de l'innocence ecclésiastique, toujours prudente sur certains points. Comment, terrible enfant, certaines gens vous apportent des papiers où votre mère l'Église est diffamée ; ils vous disent : Ta mère est adultère, elle a menti. Prends, lis, et mords ta mère! Et vous croyez que ces gens-là sont des anges, et vous pensez, et vous lisez, et vous mordez !

Mais M. Gratry est fort en mathématiques, et tous ces mathématiciens ont volontiers quelque drôle de vent dans la cervelle. Le mathématicien Laplace (ou un autre) n'avait pas besoin de l'*hypothèse Dieu* pour faire marcher le monde ; le mathématicien Gratry n'a pas besoin de l'*hypothèse Pape* pour faire marcher l'Église. Jean-Jacques Rousseau rapporte le propos d'une sorte d'ange qui, ne le trouvant pas sans doute assez fou, lui dit : *Studia la matematica!*

Ces anges qui ont parlé à M. Gratry, et qu'il devait soumettre à l'épreuve de l'eau bénite, on les connaît. On en connaît au moins un. C'est celui qui a

pris parmi les hommes le nom de *Janus*, être double, en effet, portant la tonsure et traînant la queue. Sa queue est si longue, sa tonsure est si touffue d'hérésie, sa peau est timbrée de tant de censures catholiques, qu'il fallait la candeur de M. Gratry pour lui voir des ailes. Cependant, le serpent a pris la colombe. Il lui a présenté un *Honorius* de sa composition, et il lui a dit : C'est la science ! L'innocent a cru que c'était de la science, puisque c'était de l'allemand. O mathématique invétérée ! O enfance incurable !

Parmi les dissertations que je viens de lire, la plus considérable et la plus récente est la réfutation de l'*Honorius* de Janus Dœllinger. A la vérité, elle vient d'un jésuite, et elle a paru dans la *Civiltà cattolica* (1) ; mais je défie qu'on lui impute un autre défaut. C'est la discussion la plus manifestement loyale, au point de vue dogmatique, de toute cette question, dans le fond, claire comme le jour. Aucune objection n'est omise, les textes sont largement cités et confrontés ; l'argumentation, quoique chaude, est paci-

(1) *Onorio I, secondo il Dœllinger. Civiltà cattolica*, vol. XI et XII de la V[e] série. L'auteur de ce beau travail est le R. P. Valentino Stecanella. On doit encore à cet écrivain distingué : *Devoirs du clergé italien dans le temps présent*, programme qui a obtenu un retentissement considérable en Italie depuis 1862, et l'ouvrage intitulé : *Valeur des déclarations pontificales sur le pouvoir temporel*. Plusieurs parties de ce savant ouvrage regardent la question de l'infaillibilité.

fique et de bon sens, les preuves historiques abondent, *prove lampante*, dit fort justement l'Italien.

Par exemple, M. Dœllinger ne sort pas de là avec une figure d'innocence! Il veut un pape faillible et n'y épargne rien, pas même l'honneur de sa raison, pas même l'orgueil de son érudition. Il aime mieux ne rien savoir que de savoir la vérité. Si M. Gratry avait lu, non pas la réfutation du P. Stecanella, mais seulement le livre de Dœllinger, il n'eût jamais écrit son pamphlet. Sa conscience se serait inquiétée de tant de contradictions et de sophismes, qu'il eût voulu vérifier quelque chose. Mais il s'est contenté de recevoir des notes. On lui a dit qu'avec ces médiocres cailloux dans sa fronde, il terrasserait Westminster, il terrasserait Malines, il terrasserait l'infaillibilité. Et il s'est mis en campagne, l'innocent, l'innocent!

Je n'aborde pas la question : je suis ici pour autre chose. Ce que je pourrais vous dire est déjà dit peut-être, ou sera dit plus solidement. Un maître va parler; je sais que Mgr l'archevêque de Malines écrit. Qui que ce soit qui veuille y revenir ne prouvera jamais ni que le dossier d'Honorius est complet, ni que les pièces connues ne sont pas altérées, ni que les documents allégués contre lui le puissent convaincre d'avoir enseigné l'erreur. Tout au plus, le peut-on reconnaître comme matériellement solidaire des hérétiques, non pour avoir partagé leur crime,

mais pour ne l'avoir pas, par défaut de vigilance, assez promptement et assez formellement condamné. C'est la clause restrictive posée par les papes qui ont confirmé le décret du sixième Concile.

Lorsque le très-pieux, très-vénéré et très-doux pape Honorius fut informé de l'hérésie des monothélites, par la lettre artificieuse du patriarche byzantin Sergius, principal auteur de cette hérésie, il ne vit là qu'une fâcheuse affaire s'ajoutant à beaucoup d'autres, et qu'il fallait étouffer. Il ne connaissait pas saint Sophrone, adversaire prévoyant de l'hérésie naissante; sur le rapport qu'on lui en faisait, il le prit pour un moine ergoteur, comme il y en avait beaucoup en Orient. Il eut trop peur de la subtilité des Grecs et ne se méfia pas assez de leur fourberie. Sans manquer d'exposer la vraie doctrine sur l'existence et l'accord des deux volontés dans le Christ, Dieu et homme, il conseilla le silence. Conseiller n'est pas définir. Sa lettre, irrépréhensible quant à la doctrine, même dans la traduction grecque, n'a jamais passé pour dogmatique, et la dissertation du P. Stecanella ne laisse à M. Dœllinger aucun refuge sur ce point. Mais le conseil qu'il donnait, exploité par la ruse byzantine, favorisa en un certain sens le développement de l'hérésie. Ce fut la cause de sa condamnation quand les monothélites, qui s'étaient targués de l'avoir pour complice, furent vaincus.

Mais on ne connaît pas toute l'histoire des rap-

ports d'Honorius avec les monothélites, et on oublie de dire tout ce que l'on en connaît. Honorius laissa dans Rome une mémoire intacte. Il eut parmi ses contemporains des amis qui glorifièrent sa mémoire, sans songer que plus tard les témoignages qu'ils lui rendaient dussent le défendre. Saint Maxime, martyr de l'orthodoxie, disait aux monothélites : « Quel moyen le divin Honorius a-t-il négligé pour vous détacher de votre hérésie ? »

Lorsque Honorius mourut, des envoyés de Rome vinrent à Byzance pour demander que l'empereur Héraclius autorisât l'intronisation du nouveau Pape. On voulut leur imposer l'*Ectèse*, œuvre de l'empereur, contenant la formule dogmatique de l'hérésie monothélite; car cet Héraclius, qui laissa croître l'islamisme, se mêlait de définir la foi. La constance des Romains déconcerta cette abominable engeance de fourbes, d'apostats, d'eunuques et de bourreaux qu'on appelait la cour impériale. Les Byzantins n'insistèrent pas. Ces envoyés appartenaient au clergé et à l'entourage d'Honorius. Leur fermeté montre bien qu'à Rome, si l'on avait pu un moment ignorer, on n'avait pas faibli, encore moins erré. Semblablement, le pape Jean IV, le pape saint Martin, enlevé par les monothélites, traîné nu, la corde au cou, dans les rues de Constantinople, l'un des plus admirables martyrs de la foi, et enfin le pape saint Agathon, calomnié par M. Dœllinger et exploité innocemment

par M. Gratry, tous trois successeurs immédiats d'Honorius, attestèrent son orthodoxie. Ces papes donc furent hérétiques avec Honorius? Que M. Gratry le croie! qu'il croie que la Papauté a été monothélite jusqu'à ce que le sixième Concile l'ait forcée à rentrer dans la voie, et qu'il l'accuse même d'être retombée dans son erreur, puisque de nouveau elle nie la chute d'Honorius : ni l'Église ni la raison humaine ne dévoreront cette absurdité.

Mais enfin les papes qui ont confirmé le sixième Concile et visé la condamnation d'Honorius? Les papes qui ont visé la condamnation d'Honorius ont en même temps affirmé et démontré l'infaillibilité de l'Église, et affirmé et démontré leur devoir de ne point pactiser avec l'erreur, de la frapper où elle paraît, dès qu'elle paraît. Honorius, ayant donné lieu de croire qu'il avait négligé ce devoir, a été traité comme un moindre délinquant, condamné solidairement aux dépens avec les auteurs du crime que sa négligence a favorisés.

Rogavi pro te, Petre, ut non deficiat fides tua, et tu... confirma fratres tuos. Il y a ici deux choses : une promesse de Dieu, un précepte donné à l'homme. La promesse a été tenue envers l'homme, sa foi n'a point failli; l'homme n'a pas accompli le précepte, et sa prudence a péché. Telle est l'histoire d'Honorius, si quelque document nouveau n'est pas produit. Il a péché par prudence humaine, non pas envers la foi, — Dieu

n'a pas permis que sa prudence descendît jusque-là —mais envers ses frères, qu'il a négligé de confirmer dans la foi en négligeant d'affirmer suffisamment la vérité. Il a été, comme on dirait aujourd'hui, *anti-opportuniste*. C'est une remarque assez curieuse : les ennemis implacables d'Honorius sont tous du côté où l'on demande au pape Pie IX de faire ce que la prudence réprouvée d'Honorius a si malheureusement fait, c'est-à-dire de chercher à garder la paix en ajournant la vérité.

XXXI

28 janvier.

L'homme s'agite, Dieu le mène. La liberté de l'homme s'exerce, la volonté de Dieu s'accomplit. Elle s'accomplit par une grande miséricorde envers cette liberté traitée avec un si patient respect. Sujette à s'égarer et sentant son impuissance, même lorsqu'elle se meut dans la clarté du vrai, la liberté humaine serait peu de chose et tournerait à peu de bien, si elle n'avait ces redressements et cette assistance de la volonté de Dieu. Ses contradictions, ses égarements, ses délires, sa pente effroyable à s'armer contre elle-même, ne produiraient que les ténèbres,

la tyrannie et la mort; mais la volonté de Dieu s'accomplit à son heure, et la liberté est sauvée. Une sorte de rappel à l'ordre général vient d'en haut et rétablit le règne du vrai. On reconnaît alors cette miséricordieuse sagesse divine qui, de l'erreur même des conceptions humaines, et tout en souffrant la liberté de leur action, tire les moyens de restaurer l'ordre et les amène au point où elles lui rendront l'empire.

Depuis un siècle, tout l'effort de la liberté a été dirigé contre l'Église. On se dispute sur ce que l'on appelle les principes de 89, et personne ne les entend, car chacun a les siens. Je ne ferai aucune objection contre les principes de 89, tels que les définissent la plupart des partis politiques. Mais il y a *un* principe de 89 où toute la Révolution est contenue : c'est la *sécularisation* de la société; en d'autres termes, la rupture de la société avec l'Église catholique, avec Jésus-Christ lui-même, enfin avec tout culte et toute idée de Dieu. Les révolutionnaires qui récusent cette extrémité sont des inconséquents, et n'en vont pas moins à la conséquence. L'erreur générale est détournée de son terme fatal par un acte souverain de la miséricorde divine, qui ne veut pas la perte de l'humanité. L'erreur particulière, engagée dans ce courant, a beau s'épouvanter et gémir, elle accroît sa force terrible; pour s'en tirer, il faut qu'elle abjure.

La Révolution a résolu de donner congé à l'Église;

pour congédier l'Église, elle a dû congédier Jésus-Christ; pour congédier Jésus-Christ, elle a dû congédier l'idée de Dieu; pour congédier l'idée de Dieu, elle congédie jusqu'aux formes les plus rudimentaires de la société. Elle est athée, et pour être athée elle se fait sauvage. Il faut être sauvage, ou renouer avec Dieu, avec Jésus-Christ, avec l'Église catholique. Elle ne veut pas courir ce risque! Elle sera donc sauvage. C'est sa dernière formule, et voilà le travail de cent ans.

Ainsi pendant cent ans s'est agitée la liberté humaine. Ainsi elle a fait son travail d'arracher de terre l'Église du Christ, creusant toujours pour en trouver le dernier fondement, toujours plus large et plus profond. Durant ce siècle de secousses, les pierres tombées de l'Église ont écrasé les maisons voisines, ont écrasé les trônes, ont écrasé les philosophies, les intelligences, la liberté. La pioche n'a ouvert que des tombeaux réprouvés d'où sont sorties toutes sortes de larves infâmes sur lesquelles pesaient les incomparables bienfaits du Christianisme; et voici que l'infernale pioche fait reparaître jusqu'au spectre de César et du peuple de César. Une dernière pierre reste sur ce dernier sépulcre où l'humanité s'engloutirait : c'est la pierre posée par le Christ, la pierre sur laquelle l'Église est bâtie. Cette pierre ferme l'abîme, elle porte seule tout l'espoir du monde; et le monde, qui veut s'abuser encore, le voit cepen-

dant. Quelle autre barrière peut-il trouver contre César et contre le peuple de César? Où sont ailleurs les lois, les institutions, les symboles? Où est ailleurs la terre? Où peut-on bâtir ailleurs? Qu'est-ce qui ne croulerait pas à l'instant si cette pierre pouvait être brisée et pulvérisée comme tout le reste?

Je l'ai dit plus d'une fois : les pierres du Vatican détruit rouleraient par le monde et ne laisseraient rien debout De ces débris, Dieu lapiderait la race humaine, et elle n'aurait plus d'abri même dans les cavernes, même dans les tombeaux.

Mais, durant ce siècle hideux où tout meurtre a été criminellement tenté par les hommes sur les choses et sur la pensée, Dieu travaillait aussi. Il a gardé ce que les destructeurs voulaient surtout détruire : leurs propres coups en ont fait voir la solidité, la beauté et la nécessité.

Le monde s'est agité, Dieu a mené le monde. Où l'a-t-il mené? Au Concile, à la démonstration de la vérité, à l'affirmation nécessaire de la vérité.

Il fallait cette rage, ce progrès, ce triomphe universel de la Révolution pour que le Concile fût possible, pour que le but providentiellement assigné au Concile fût révélé et fût atteint. Il le fallait à cause de la liberté humaine, pour qu'étant éclairée par elle-même, elle se rendît ou tout au moins consentît au don de lumière que Dieu lui fait, pour qu'elle acceptât ou tout au moins laissât passer le don de Dieu.

Rien n'a été de trop, Dieu n'a pas trop attendu. Contre l'effort de la liberté rebelle, il a attendu l'effort contraire de la liberté obéissante, la constance de la bonne volonté, l'ardeur de la prière, la souffrance patiente et constante du juste; il a attendu les repentirs vaillants de la raison et de la bonne foi; il a attendu le pas lent de l'expérience. Dans sa miséricorde, il a attendu jusqu'à la complaisance inerte de la passion repue et assouvie.

Maintenant, le voilà qui assemble ses pasteurs, et il leur dit : Refaites l'ordre et la loi du monde; ôtez la poussière que les tempêtes des siècles ont pu jeter sur la vérité. Par votre confession, placez la vérité sur le trône que je lui ai destiné de tout temps. Faites un réflecteur plus vaste de ma lumière, un organe plus sonore de ma voix; donnez plus de force et comme un acier nouveau à l'épée dont je me sers pour chasser l'erreur. Tout ce que j'ai fait, je l'ai destiné à grandir, et Pierre doit grandir, et vous devez grandir sous sa main, afin que par lui et par vous grandisse le corps mystique de mon Christ, en qui ma créature sera *une* avec nous.

C'est là l'œuvre du Concile. Elle s'est élaborée durant ce siècle de destructions, et tout y a concouru. Il y a cent ans, il y a cinquante ans, il y a trente ans, le Concile n'était pas possible; il y a dix ans, le fruit qu'on en peut attendre était à peine apparent; il y a cinq ans, il n'était pas mûr; il y a deux ans, la voix

infaillible de Pie IX a convoqué les ouvriers : et alors, contre toute attente, le calme s'est fait dans le monde. Que de bruits de guerre, que de tumultes dans l'intérieur des nations devaient ôter jusqu'à l'espérance de cette paix dont l'Europe croulante jouit aujourd'hui, en dépit de sa volonté, comme aux jours de Bethléem ! Le monde malade cesse un moment de s'agiter sur sa couche pour recevoir le sacrement de la vérité.

Le temps de l'histoire anecdotique n'est pas encore venu. Lorsqu'il sera permis d'entrer dans ce détail, on verra que les petits événements et les petits calculs particuliers, les incertitudes, les alarmes, les démarches essayées et les démarches hasardées, les inspirations de l'humaine faiblesse, les audaces de la foi, tout a poussé au même résultat. Ce qui était conseillé par le doute a rencontré l'évidence, ce qui était allégué contre l'opportunité a créé la nécessité.

Je me tais. La *Gazette* dit déjà que je me crois *saint*. Nos petits frères discoles du *Français* diraient que je me crois Dieu. Hélas ! j'ai toutes les raisons du monde pour être persuadé que je ne suis pas saint, tout en continuant d'espérer que Dieu voudra bien faire quelque chose pour moi comme pour les autres. Et je vis ici au milieu de gens bien meilleurs que moi, bien moins éloignés que moi de la sainteté, qui m'apprendraient au besoin à ne pas me croire Dieu, ni même simplement infaillible, tant ils con-

fessent haut qu'ils sentent, pour le moment, ne l'être pas. Mais ils pensent, ils savent même qu'ils le seront. Ils proclameront alors le décrèt ; et la *Gazette* et le *Français*, courbant leurs fières têtes avec nous, se diront infaillibles comme nous, par la même obéissance que nous.

XXXII

29 janvier.

La mort du comte d'Argy édifie Rome. On s'en redit les détails doux et héroïques. Je vous les transmets. Ils peignent bien la race d'espérance, la race du Christ, qui sait qu'elle revivra. Aux fanfares qui saluent maintenant le dernier saut des libres-penseurs illustres «piquant une tête dans le trou (1), » il est bon d'opposer ce dernier pas tranquille d'un simple fidèle montant à son repos, entrant, pour ainsi dire, dans la vie éternelle comme chez lui.

Il ne s'agit pas d'un docteur, ni d'un saint, ni de ce que l'on appelle un dévot. Encore que fort instruit en beaucoup de choses, le bon colonel était, je crois, assez court en matière de doctrines chrétiennes. Il

(1) Propos de journal à l'occasion de la mort brutale et de l'enterrement *civil* du pauvre Sainte-Beuve.

était honnête, bon, miséricordieux, dévoué. Pour le reste, dans les dépendances du christianisme, sa foi avait dormi, gardée par l'honneur, comme un soldat qui dort, gardé par son armure. Mais au premier avertissement de la mort, au premier appel du clairon, le chrétien s'était réveillé prêt à combattre. — Debout! — Présent! Il avait reçu les sacrements avec une foi sereine. Il avait reçu avec une cordialité courtoise et reconnaissante des visites illustres qu'il savait être un suprême adieu. Son confesseur était là, ses officiers l'entouraient. Le moribond n'avait plus rien à faire. Il attendait, sans souffrance, sans aucune altération de ses facultés intellectuelles, se laissant patiemment mourir.

Tout à coup, il tourna les yeux vers un portrait du Saint-Père, qui était près de son lit, le fit approcher de ses lèvres, le baisa trois fois, et dit : Fidèle jusqu'à la mort! Appelant ensuite son neveu, l'un des officiers de la Légion, il lui remit le portrait : « Mon ami, lui dit-il, je te le donne. Qu'il te soit un souvenir! N'abandonne pas la religion, qui nous est si douce et si salutaire. Aime-la, défends-la toujours.... » Et montrant le portrait : « Tu m'entends, la religion.... la vraie!.... » Ainsi, devant l'image du Pontife, le soldat chrétien, par la même parole, confessait sa foi et saluait son drapeau.

On lui présenta le crucifix. Il le prit, le pressa tendrement sur ses lèvres; puis, élevant le bras, il

dit à ses officiers : « Messieurs, je veux vous bénir. » Ils s'inclinèrent, et le colonel, le crucifix à la main, fit sur eux le signe de la croix. Ayant baisé de nouveau l'image de son Rédempteur, il ajouta : « Messieurs, baisez-le tous. » Il voulut par cette action donner une fois l'exemple qu'il regrettait de n'avoir pas donné toujours. Mgr Bastide, l'aumônier de Mentana et de Nerola, reprit le crucifix et le présenta aux officiers, qui vinrent ensuite, tour à tour, le cœur plein de tendresse et de respect et les yeux pleins de larmes, baiser la main de leur chef. Il les remercia. « Maintenant, messieurs, adieu. Il est tard, allez dîner. Vous avez encore bien des manœuvres à faire; moi, je n'en ai plus qu'une... la plus grande ! »

En ce moment, entra M. Prevost, l'un des capitaines de la Légion. Il revenait du Vatican où il s'était rendu pour solliciter une suprême bénédiction du Pape. Il dit que le Saint-Père avait voulu s'informer lui-même de l'état du colonel, et qu'il lui envoyait sa plus affectueuse bénédiction pour la vie ou pour la mort. Le mourant fit un dernier effort, et dit : « Messieurs, voyez comme le Saint-Père est bon, comme Dieu est bon. Je remercie le Saint-Père de la grâce qu'il me fait. C'est un honneur pour la Légion... Major, vous mettrez cette bénédiction à l'ordre du jour. »

Ce fut son dernier commandement, presque sa der-

nière parole. Il s'assoupit, ce beau commandement sur les lèvres, la croix sur le cœur. Mgr Bastide, au milieu des officiers à genoux, commença les prières des agonisants; l'âme passa lorsqu'elles allaient finir.

Ces détails sont très-exacts. Je les tiens d'un témoin encore tout ému, je pourrais dire tout embaumé. Ainsi ce brave soldat, homme simple et droit dans son cœur, a recueilli le fruit surnaturel de ses vertus humaines, et une sainte mort a couronné sa bonne vie. C'est la grâce de Rome et la grâce des sacrements. Heureux qui aime Rome et qui l'a défendue! Heureux qui ne s'est point assis dans les chaires de pestilence et qui n'a point écouté leur pestilentiel enseignement! Heureux qui, négligeant les œuvres de la foi, ne s'est pas néanmoins refusé aux œuvres du devoir! Heureux qui n'a blasphémé ni la justice, ni la lumière, ni la miséricorde, et qui, réveillé d'un long oubli, a cru naïvement et sagement que Dieu veut et peut pardonner!

J'ai dit que le comte d'Argy était de la bonne race militaire. Il rappelait ces *guerroyers* qu'on a toujours tant aimés en France, qui, traversant une longue vie le sabre au poing, arrivaient à se faire des amis partout et jusqu'au ciel. Il avait une taille et une carrure de géant, la mine martiale, la douceur ronde de la force disciplinée par elle-même et polie par l'éducation. Je ne peux mieux le quitter qu'en vous redi-

sant cette épitaphe qui fut faite, je crois, pour le maréchal Boucicaut :

On doit honorer les faicts d'armes
Que il fit pendant qu'il vivoit.
Que Dieu ayt pitié sur tout ame
De la sienne, car bonne estoyt!

Même date.

Je prends congé de M. Gratry. Le présent courrier lui porte une lettre de Mgr l'archevêque de Malines; il attend un écrit de dom Gueranger; il est muni des embrassades de M. Janicot et des bénédictions des abbés de l'*Étendard :* c'est assez pour ses ailes d'azur, agrémentées d'allemand. J'aurais toutefois bien à dire sur ceux qui le veulent soustraire à de justes risées, sous prétexte que Mgr Fioramonti m'a conseillé, en 1853, de respecter les hommes illustres. A supposer qu'ils aient bien lu la lettre de Mgr Fioramenti, ce que je n'admets pas, et que M. Gratry soit ce qu'on appelle précisément un homme illustre, de quoi je doute, j'ai mon droit et mes raisons pour élargir à ma guise les conseils de Mgr Fioramonti. Cet excellent prélat, qui était mon ami, ne se prétendait pas infaillible, et, s'il vivait encore, il serait certainement lui-même en humeur de traiter assez durement l'incompétent accusateur du pape Honorius. Ces messieurs faillibilistes et inopportunistes sont-ils

devenus si dévots envers les « rescrits de la cour romaine, » qu'une phrase du secrétaire pour les lettres latines leur semble un jugement absolument irréformable ?

Je suis bien aise de leur dire que le Pape n'en demande pas tant. C'est à l'infaillibilité du Pape parlant *ex cathedra* qu'il faut croire ; et comme le Pape ne délègue ce pouvoir à personne, les lettres de ses secrétaires, quoique fort respectables et dignes de très-grande considération, nous permettent de prendre une allure plus dégagée, même envers des illustres tout à fait bon teint. En vérité, est-ce que M. Janicot se rendrait, si une lettre de Mgr Mercurelli, qui tient aujourd'hui très-dignement la place de Mgr Fioramonti, l'engageait à ne jamais jeter la moindre labécule de son encre, ni jamais frôler de la moindre pointe d'Aubry-Foucault aucun membre de l'Académie française, aucun ministre, aucun sénateur, aucun député, aucun chambellan, aucun de ces illustres ? Il refuserait, il dirait que son métier est perdu. En effet, Aubry-Foucault serait obligé de respecter même le rédacteur en chef de l'*Univers ;* car enfin je suis illustre aussi, sans être l'Un des Quarante. Je ne donne pas ici une baïoque qu'on ne me traite d'Excellence, d'Illustre et même d'Illustrissime.

Mais laissons cela, puisque notre foi indignée va être vengée par la censure des maîtres de la doctrine

après l'avoir été déjà par les applaudissements des *meschini*. Je veux seulement, en disant adieu au P. Gratry, inscrire sur ma carte, comme *P. P. C.*, l'épitaphe du Pape Honorius, signée de ses témoins, qui ont si vigoureusement combattu l'hérésie monothélite.

Que sur ce sépulcre éclate la gloire et le nom magnanime du pape Honorius.

Avec la grâce et l'autorité qui appartiennent au siége apostolique, il rappela les errants, gagna les âmes au Christ. Pasteur plein de sagesse, nourri dans la science des Livres saints, il savait conduire les troupeaux aux pâturages de la vie.

Père saint, c'est à toi que l'Istrie, après les ravages d'un long schisme, doit d'être rentrée dans la foi et la communion de l'Église... Ta doctrine puissante, l'admirable sainteté de ta vie t'ont fait monter au rang des grands pontifes ; leur enseignement toujours fécond revivait dans ta bouche magistrale.

Sur les traces de l'immortel Grégoire, dont tu imitas les vertus et la justice, tu as mérité la gloire de l'éternelle lumière du Christ.

Avec les patriarches et les saints, jouis du jour qui ne finira jamais.

Personne ne se rencontrera pour faire ainsi parler la pierre tombale des diffamateurs d'Honorius.

Mgr l'évêque de la Vera-Cruz est mort. Il n'avait que quarante-sept ans. Aux amis qui l'entouraient, il a dit : « Je meurs dans mon chemin, je tombe à mon poste. Remercions Dieu. »

Mgr l'évêque de Tarbes va mourir.

Mgr l'évêque de Nîmes va plutôt un peu mieux. La vigueur de l'âme soutient ce corps qu'elle a usé.

XXXIII

30 janvier.

Je viens de lire l'évangile du sommeil de Jésus dans la barque, tandis que la tempête effrayait les Apôtres. Ils lui disent : Seigneur, nous périssons! Jésus se lève, commande, et les flots s'apaisent.

Vous connaissez cet évangile. Nous l'appelons l'*évangile de la suppression*, parce qu'il est cité dans le dernier numéro de l'ancien *Univers*, au sujet de la fière encyclique *Nullis certè verbis*, dont la publication nous valut sept années de bâillon. Un monsieur perillustre, chargé depuis de deux statues (il se nommait Billault), libéral catholique dans le goût de nos Janicots, rapporta à l'Empereur que l'*Univers* perdait la religion. Il proposa de supprimer cet ennemi de tout bien, assez téméraire pour afficher les encycliques du Pape. Et ainsi fut fait. Les catholiques libéraux en pleurèrent toute une matinée, sans négliger de dire pourtant que c'était bien fait.

Mais la lettre pontificale n'en arriva pas moins à son adresse, et le flot du mensonge, très-insolent en

ce moment-là, pour nous avoir engloutis, n'en fut pas moins dégonflé. De telle sorte que, submergés bien par-dessus la tête, nous ne laissâmes pas de lire notre évangile d'un cœur assez joyeux. Nous sentions parfaitement que ce coup de tyrannie avait blessé la tyrannie plus que nous. C'était le 30 janvier 1860, quatrième dimanche après l'Épiphanie.

Je ne vous cache pas qu'il m'a été agréable d'en fêter ce matin l'anniversaire dans l'église de la Trinité, sur le Pincio.

Du perron de la Trinité on a une vaste vue de Rome, particulièrement belle à cette heure et en cette saison. Au bas, la ville est engagée dans des brumes bleuâtres que dominent ses clochers et ses dômes rafraîchis des nuances légères du matin. A l'endroit où la brume est plus épaisse, le tombeau d'Adrien, touché de quelques rayons obliques, semble un brasier qui va s'éteindre. Plus loin, dans la solitude vaticane, la masse élégante de Saint-Pierre, pleinement éclairée du soleil levant, découpe le vif azur.

Aurea luce et decore roseo !

Ce diadème, cette tiare faite d'or et de lumière, jaillit comme une hymne au milieu du concert des cloches qui chantent de tous côtés. Voix de la prière, voix de l'histoire, voix des choses déchues et des choses naissantes et éternelles, voix qui racontent et

voix qui prophétisent! En vain le souffle d'hiver fait frissonner les cyprès, les lauriers et les chênes en parure d'été; la tramontane n'a point de flèches qui vous puissent immédiatement déloger de ce belvédère inénarrable. On reste à cet entretien de tout ce qui fut et de tout ce qui sera.

C'est une douceur d'y mêler un peu de soi-même, d'y songer à ses petites aventures, de regarder comment on a gouverné sa pirogue sur cet océan où deux flocons d'écume la cachent, et qui pourtant a besoin de l'ordre de Dieu pour la renverser. Je songeais à Néron et à Pierre, toujours en présence; et je songeais à M. Billault passé, à M. Rouland passé, à M. Baroche passé, à d'autres qui sont venus et qui passent, à d'autres qui viennent et qui passeront. Comme cela passe, cette puissance humaine! Comme cela passe vite, et parfois sottement! Et notre *Gazette*, et notre petit *Français* aussi passeront avec leurs petites guimbardes césariennes. Oui, vraiment, j'avais un regard pour ces compères! La pensée fait de ces écarts dont on ne se rend pas compte, et que l'art ne récuse point. Dans le festin de Paul Véronèse, autour des grands convives, il y a de courtes figures à jambes torses et des amphores vides sur le flanc.

J'avais le Pincio pour moi tout seul. Dans cette saison, il est désert aux heures charmantes du matin et du soir. L'ombre variait sur la ville, le Vatican

restait lumineux. C'est la demeure bien plantée en haut et à l'écart pour être toujours caressée du soleil, toujours dans la lumière. Qui répétera ce que dit au cœur et à l'intelligence le simple aspect du Vatican! Arche, maison du salut; Sion, maison de l'espérance; Bethléem, maison du pain. Et ceci est sans armes, et ceci est plus fort que tout, et en ceci résident les destinées du monde. O maison du Père de miséricorde, ô siége du juste Juge, ô trône et forteresse du Victorieux clément! Depuis deux mille ans, l'ennemi s'est rué sur toi et n'a pu t'abattre, et ceux qui se réfugient à ton ombre sont forts comme toi! « Les nations craindront votre nom, Seigneur, et tous les rois de la terre connaîtront votre gloire, — parce que le Seigneur a rebâti Sion et qu'il y sera vu dans sa majesté. »

Je revenais à notre politique. J'y remontais depuis la veille de la suppression de l'*Univers* et plus haut, j'y descendais de là jusqu'à ce moment. On nous en dit beaucoup de mal, de notre politique; et moi, n'étant pas encore parfait, ne ressemblant pas encore à M. Janicot, comme Aubry-Foucault prend soin de le marquer souvent, j'en pense beaucoup de bien. Notre politique me plaît; notre politique réussit tout doucement; je trouve que notre politique est la vraie politique. Ma foi, disons tout: nous sommes plus fins politiques peut-être que feu Billault et quantité d'autres, sans excepter les hommes d'Etat qui ont

soutenu la *Gazette de France* et fondé le *Français*, le petit *Français*, le *povero !*

Je sais que feu M. Billault, la bouche qui suffisait à l'Empire, la main qui m'a précipité, est maintenant décoré de ses deux statues, l'une en place, l'autre en décret. Je sais que M. Rouland est en possession de la banque, M. Baroche en possession de la gloire, M. Gratry en possession du fauteuil académique et de l'admiration des abbés de l'*Étendard*. Je sais que les propriétaires de la *Gazette* ont répandu par la terre beaucoup d'idées de M. Janicot, et les propriétaires du *Français* beaucoup de phrases de leurs jeunes gens. J'ai l'œil sur ces phénomènes. Mais enfin, tout cela est mort, plus que mort, ou patauge dans un macadam plein de fondrières inconnuës.

Moi, cependant, je suis à Rome en assez bon état. Des terrasses du Pincio, j'entends les cloches, je vois ou plutôt je contemple Saint-Pierre plein du Pape et du Concile. Et tout ce que j'aime est vivant, tout ce que j'honore est honoré, tout ce que je crois s'affirme, tout ce que j'ai espéré s'accomplit. Chaque jour, l'*Univers* m'apporte de France le cantique ininterrompu de l'infaillibilité; chaque jour, je vois la foi à l'infaillibilité franchir le seuil du Concile dans la personne des Pères œcuméniques dont j'ai suivi l'enseignement. J'ai cru, j'ai obéi et je n'ai pas été trompé. J'ai cru à l'outil qui va servir pour affermir

les choses antiques, édifier les choses nouvelles, et changer la face déformée du monde. J'ai cru à la vie, et je vois sourdre la vie. Il s'en faut que les idées de M. Janicot et des autres soient parvenues à ce point de maturité. Je vois l'antiquité resplendir et fleurir; si M. Janicot et les autres avaient des yeux, ils verraient leurs vieilleries se dissoudre, passer de la décrépitude au rien, devenir ce qui n'a plus de nom dans aucune langue.

Ainsi notre politique a été bonne, et nous pouvons nous glorifier et persévérer. Elle a un principe de vie qui peut passer par la contradiction, par la persécution, par la défaite et par le tombeau, et qui en est fortifié plutôt qu'affaibli. Nous avons su nous donner à ce qui ne meurt pas, à ce qui rajeunit loin de vieillir. Nous avons répété une parole grande, salubre et féconde; nous l'avons, pour notre petite part, plantée dans l'entendement humain, et elle y a poussé des racines qui ne seront point arrachées. Liberté de l'Église! Autorité de l'Église! Nous l'avons dit toujours et nous avons bien dit. Nous avons tout subordonné à ce programme, tout, et jusqu'à l'abandon et à l'effacement, et nous avons bien fait. Et, en somme, parmi ceux qui veulent respecter la dignité de l'âme humaine et n'obéir qu'à Dieu, quiconque n'aspire pas à se galonner de quelque fanfreluche partage aujourd'hui notre sentiment ou l'embrassera bientôt.

Il y a deux politiques en ce monde. On aspire à se servir et à se décorer soi-même, ou on aspire à servir et à décorer l'humanité. Ceux qui ont suivi cette dernière politique ont travaillé ici trois cents ans, en dehors des fonctions publiques, ou n'y touchant que pour les quitter et pour mourir. Ils ont fait leur affaire d'affirmer la vérité, et, en affirmant la vérité, ils ont sauvé, servi et décoré l'humanité. Ils l'ont décorée de la splendeur du vrai, ils l'ont décorée de la liberté, et de tous les dons et de toute la grâce du Christ, et ils ont bâti Saint-Pierre, la forteresse où les dons et la grâce du Christ sont à l'abri pour jamais.

Quant aux autres, ceux qui se sont occupés de leur fortune et de leur gloire et qui n'ont voulu obéir à Dieu qu'en obéissant à eux-mêmes, j'espère que, se voyant galonnés comme il faut, riches, populaires, sonnés par toutes les trompettes de la renommée, ayant bien assis leurs idées triomphantes, ils ont eu enfin la jouissance dernière de se promettre un bel enterrement.

Employer sa vie à rouler un bloc qui restera caché dans les fondations de Saint-Pierre, me semble une félicité infiniment supérieure à ces délices. Il y a plus de satisfaction de l'esprit, plus de joie du cœur, plus de triomphe ; c'est plus fier, et cela dure plus longtemps.

XXXIV

31 janvier.

S. E. le cardinal Rauscher a démenti sa participation au *Postulatum* des évêques allemands contre l'opportunité d'une définition dogmatique de l'infaillibilité. Ainsi, cette pièce donnée avec sa signature demeure anonyme. J'incline à croire qu'elle n'est pas seulement anonyme, mais qu'elle est supposée. Ses idées, qui vont contre le principe même, ses contradictions, son style plus que hautain et menaçant, tout indique un auteur étranger à l'épiscopat. On a senti le faux, même avant le démenti du cardinal, et voilà pourquoi, sans doute, la sensation a été nulle. Du reste, sauf le ton plus arrogant, le prétendu *Postulatum* rappelle singulièrement la lettre du patriarche Sergius au pape Honorius contre lequel, et en résumé pour lequel, M. Gratry a si bien travaillé. Le principe d'infaillibilité y est posé et admis, avant d'être contredit sous le prétexte de l'inopportunité.

Cette ruse et beaucoup d'autres plus ou moins médiocres n'empêchent pas la question de marcher. Tout au contraire elles la poussent. C'est même par ce moyen qu'elle arrivera plus tôt et que la solution

en devient inévitable. On s'aperçoit que la presse de l'opposition est bien organisée. Elle a de nombreux renseignements, elle les exploite avec une rare audace. Elle dit quantité de mensonges vrais et de vérités fausses ; elle multiplie les envois gratuits. Peines perdues, dépenses inutiles. Il n'en résulte que beaucoup d'indignation hors des conciliabules et des officines où se fabrique tout cela. M. Gratry a déterminé un grand nombre d'évêques à signer le *Postulatum* de l'infaillibilité. Ces Pères ont dit : Maintenant nous voyons où l'on va, et notre conscience nous pousse à l'encontre. Je l'ai entendu de la bouche de plusieurs qui l'ont fait.

Ne croyez pas à ces grandes victoires qui seraient remportées par certains discours, et ne croyez pas que ces discours aient été ce que l'on dit. J'ai lu que que Mgr de Ketteler, évêque de Mayence, avait parlé trois quarts d'heure ou cinq quarts d'heure, qu'il avait été applaudi d'un côté, interrompu de l'autre, rappelé à l'ordre. La vérité est que le discours de Mgr de Ketteler a duré environ dix minutes, que tout le monde l'a trouvé opportun, et qu'il n'y a eu ni applaudissements, ni interruptions, ni rappel à l'ordre. J'ai lu encore que Mgr Strossmayer, Hongrois, avait produit une profonde sensation dans le Concile et « dans Rome. » Dans le Concile, on trouve que Mgr Strossmayer parle fort bien un fort bon latin, qu'il est éloquent, facile, agréable à entendre. Voilà

ce que disent tous les Pères et ils ne disent rien de plus. « Dans Rome, » on a connu la sensation par les journaux de Paris.

Pensez-en autant de tous les discours que l'on vous dit avoir remué les fondements de la ville éternelle. Ce qui a fait sensation dans Rome, c'est que Mgr l'évêque de Moulins, assez vivement attaqué (dit-on) par Mgr Strossmayer, s'est rendu chez ce dernier après la séance, et lui a laissé un agréable billet latin pour l'inviter à dîner le vendredi suivant. Mgr Strossmayer a accepté l'invitation par un autre billet non moins latin et non moins agréable. Que Mgr de Dreux-Brézé ait fait, au dessert, le sacrifice de son opinion bien connue touchant l'infaillibilité, les correspondants de la *Gazette* eux-mêmes pourraient bien le dire, mais ne le croiraient pas.

Vous désirez peut-être avoir des nouvelles du *Postulatum* de la minorité. Je n'en ai point. On ne sait pas même si le Prélat de la maison du Saint-Père, à qui il a été remis (dit-on), a voulu le présenter. Mais on continue de savoir que les deux tiers au moins du Concile demandent la définition. Le reste est un vain bruit, fils d'un vain songe. Et ceux qui pourraient hâter la décision, assurés d'eux-mêmes et de la vérité, laissent rouler le flot des syllabes latines. Ils trouvent que, sur ce *mare magnum*, la vérité chemine de son pas tranquille et lumineux.

C'est le désespoir de Coquelet, correspondant pas-

sionné et risible de vingt feuilles catholiques libérales.

XXXV

1er février.

On a fait hier soir les funérailles du duc de Toscane. Le Saint-Père a voulu que la pompe fût royale. Tout ce qu'il y a de soldats pontificaux dans la ville escortait le corps, et ce matin Sa Sainteté a assisté au service.

Le grand-duc était personnellement un homme doux, juste et pieux. Comme prince, il avait été joséphiste, plus disposé à se regarder comme pape dans son Etat qu'à regarder le Pape comme souverain dans l'Église. On peut dire qu'il était né pour être détrôné. Il le fut, et il dut s'en applaudir, ayant profité de sa déchéance pour remonter à son rang de chrétien. Sur le trône, il avait trop de peine à se tenir comme il faut devant l'autel. On dit qu'il en gémissait, mais le pauvre prince craignait de déplaire à ceux qui l'ont trahi. Rentré dans la vie privée, il fut ce que l'avait fait sa bonne nature, humble, charitable et fervent. Il pardonna de bon cœur à ses sujets ingrats; tant qu'il le put, il leur fit encore du bien.

Parmi les soldats volontaires de ce Pape qui, entre les souverains, l'a seul traité en roi, a seul maintenu ses droits, et lui a si noblement rendu les honneurs funèbres, il n'y avait pas un sujet du grand-duc de Toscane. Mais la leçon est perdue, et ce n'est plus du côté des trônes qu'il faut crier : *Intelligite !*

Dans le même moment qu'on faisait le service du grand-duc aux Saints-Apôtres, on faisait à Saint-Louis des Français celui du vénérable évêque de Tarbes. Mgr l'évêque de Bayonne a chanté la messe; cent quarante évêques français, espagnols, allemands et hongrois, assistaient.

Mgr Bertrand-Sévère Laurence, homme humble et fort, évêque de toute vertu, avait plus de quatre-vingts ans. Malgré ce grand âge et une maladie cruelle qui l'a tué, il a voulu venir à Rome, annonçant d'ailleurs qu'il y mourrait. C'est le septième qui meurt depuis l'ouverture du Concile. Le premier de sa nation il rentre en France, mais dans le cercueil. Son peuple le recevra en larmes, mais pourtant comme une bénédiction. Il a vu venir la mort de cet œil ferme et de cette âme robuste dont il avait considéré les choses de la vie, ne songeant qu'à savoir et qu'à vouloir ce que voulait Dieu. Il a béni son diocèse dont il a, pour ainsi dire, créé la splendeur actuelle et que son exemple a sanctifié. Il n'a pas exprimé, il n'a pas eu le désir d'y rentrer vivant, ne pouvant pas avoir d'autre désir que de faire la vo-

lonté de Dieu. Doux à la mort comme il l'avait été aux hommes, calme en sa présence comme on l'avait toujours vu, quand on lui a proposé le *Postulatum* de l'infaillibilité, il a dit : « C'est la foi de ma jeunesse, c'est la foi que j'ai professée comme prêtre et que j'ai enseignée comme évêque ; il m'est doux de la confesser en mourant. »

XXXVI

2 février.

Je me suis trompé en vous annonçant que S. E. le cardinal Rauscher avait démenti sa participation à la pièce allemande contre l'opportunité. Son démenti porte seulement sur l'autre pièce, relative au règlement du Concile, question maintenant finie et oubliée.

Je n'ai pas cru devoir faire jouer le télégraphe pour vous demander de supprimer mes réflexions touchant la pièce non démentie. Après tout, cet acte extra-conciliaire, jeté dans le public par ses auteurs, n'est plus qu'une consultation privée ou collective soumise à l'appréciation de chacun. Il est permis d'en critiquer le fond, la forme et les conclusions. Il s'y trouvera toujours des contradictions palpables,

des arguments fragiles et une conclusion que la raison ne peut ratifier.

Les auteurs contestent à leurs collègues l'exercice régulier d'un droit certain, tandis qu'ils suivent eux-mêmes une marche incorrecte pour écarter ce qui n'est point selon leurs vues. Le *Postulatum* pour l'infaillibilité est adressé à la commission des *postulata*, c'est-à-dire de l'initiative, instituée pour examiner les vœux formés en dehors du programme tracé à l'Assemblée. Tout le monde reconnaît la sagesse de ce règlement, sans lequel le Concile serait accablé sous la masse des propositions, des soudainetés et des discours. Le *Postulatum* contraire de la fraction allemande franchit l'obstacle et va tout droit réclamer du Pape un *proprio motu* qui brise du même coup et le règlement et la liberté. Il réclame du Pape un acte de toute-puissance contre l'éventualité d'une déclaration dogmatique que la majorité déjà visible estime fondée et nécessaire ! Ainsi le Pape, président du Concile, devrait déclarer infailliblement : 1° que la majorité du Concile s'expose à tomber dans l'erreur ; 2° que, si le Pape est infaillible, c'est néanmoins une chose qu'il n'est pas encore opportun de dire.

Il n'y a point de signature considérable qui puisse atténuer la violence d'une pareille contradiction.

Ce n'est pas tout. Cette consultation, qui, sous le couvert de l'opportunité, va si loin contre la doctrine, affirme cependant l'infaillibilité. On y lit qu'il n'y a

plus de doutes parmi les catholiques sur les droits du Saint-Siége, que l'Eglise a un chef à qui tous obéissent, que Pierre est le pasteur des brebis, etc. Elle confesse qu'une « vraie observance » (elle pourrait dire plus) est due aux décrets du Siége apostolique. Elle ajoute que, selon « des hommes érudits et pieux » (elle pourrait dire davantage), le Souverain Pontife décidant *ex cathedra* sur les choses de la foi et des mœurs est irréfragable, même sans le consentement des Églises (manifesté d'une manière quelconque). Assurément tout cela est plus que vrai, et l'infaillibilité est assurément dans tout cela.

Mais, immédiatement après, la consultation allègue brusquement de « grandes difficultés » qu'il faudrait d'abord résoudre, — et qui, sans doute, ne peuvent pas être résolues, puisque tout de suite on adjure le Saint-Père de ne pas permettre que le Concile soit condamné à les aborder. Ce qui donne lieu de croire que, dans l'esprit des signataires, il n'y a peut-être pas d'infaillibilité, que peut-être « le critère de l'infaillibilité » n'existe pas, selon l'affirmation carrée d'une autre consultation célèbre, la consultation de la Faculté de Munich, dictée par le docte Dœllinger.

Cependant ces « grandes difficultés, » énoncées vaguement comme avec épouvante, ne sont plus si mystérieuses ni si terribles. On les trouve formulées très-amplement dans divers documents très-publics qui ont pris de loin les devants sur le Concile. On a

les livres de Mgr Maret, les œuvres variées de Munich, les *Observations* de Mgr l'évêque d'Orléans, la foule des brochures signées et anonymes en toutes langues. De *là*, M. Gratry a tiré le collier de clochettes qu'il vient de se passer au cou pour amuser et instruire le peuple chrétien.

Le Concile connaît tout cela, et la majorité a signé son *Postulatum*. C'est la preuve irréfutable que ces « grandes difficultés, » quoique notablement accrues par tant de pratiques et d'écritures, ne lui apparaissent pas insolubles, et en outre que le moment lui semble venu de les résoudre au moyen d'une définition qui ne permette plus de les augmenter. Car enfin, il faut bien avouer que tous ces écrits *ecclésiastiques* contre l'infaillibilité, demeurant sans réponse dogmatique, ne laisseraient pas de mettre la foi en péril.

La consultation conclut au silence. Donnons-lui cent adhérents, sa conclusion n'en est pas moins réfutée par les cinq à six cents Pères du Concile qui adressent un *Postulatum* régulier, et qui n'ont aucun sujet de se croire moins éclairés sur l'opportunité et sur le reste. En matière d'opportunité, la décision du nombre est certaine.

A la vérité, les auteurs de la consultation s'attribuent plus d'autorité qu'ils n'en veulent concéder aux autres. Oubliant qu'ils ne sont qu'une fraction de la minorité et une fraction de l'épiscopat allemand, il leur échappe de dire qu'ils remplissent les fonctions

épiscopales chez les nations catholiques « les *plus importantes.* »

Cette théorie de l'importance n'est pas nouvelle, mais son étrangeté étonne toujours. Sans doute, Vienne est un grand poste, occupé par un homme éminent. Néanmoins quel évêque de l'empire austro-hongrois voudrait croire que son vote au Concile n'égale pas celui de l'archevêque de Vienne et doive être moins compté? Mgr Strossmayer et Mgr Haynald, si brillants latinistes et si loués de l'Opposition, ne gouvernent chacun qu'un fort petit troupeau, et l'on peut dire, sans blesser personne, que ni l'évêché de Sirmium ni l'archevêché de Calocza ne sont les contrées catholiques « les plus importantes. » De semblables arguments paraissent peu dignes d'être opposés à des évêques et souscrits par des évêques. Si l'importance d'un évêque consistait dans la situation politique ou géographique de sa ville, dans le total de ses administrés ou dans celui de ses revenus, quelle figure eussent pu faire aux conciles d'Orient de petits évêques de bourgade, comme étaient la plupart des saints docteurs?

Chose remarquable, dans ce parti des « plus importants, » le grand orateur, Mgr Strossmayer, n'a qu'un siége fort éloigné de tout mouvement religieux et même intellectuel, et le chef doctrinal, Mgr Maret, n'a pas de siége du tout. Que répondraient-ils, si, par la raison de l'importance, on les invitait à se récuser?

D'un autre côté, parmi les partisans de l'opportunité, l'on voit à la tête l'archevêque de Londres, le primat de Belgique, la grande majorité de l'épiscopat français, presque tout l'épiscopat italien, tout l'épiscopat espagnol, tout l'épiscopat suisse (moins un), une bonne partie des évêques de l'Amérique anglaise, tous les vicaires apostoliques, chargés des trois quarts du monde qui sera chrétien, et que l'on pourra voir entrer dans l'Eglise avant un siècle. Dira-t-on que cette auguste multitude d'évêques est étrangère aux nations catholiques les plus importantes, et sera-t-elle soupçonnée ou de peu de prudence, ou de peu de science des choses de la religion et des choses de l'humanité? Je n'insiste pas, il est trop clair que l'argument de l'importance doit être abandonné aux journalistes inférieurs. Ces messieurs, dans leurs correspondances, ont créé dernièrement un « évêque européen. » C'est une belle place! Mais il y a quelqu'un encore au-dessus même de l'évêque européen, c'est l'évêque œcuménique; et celui-là, dont le sentiment n'est pas douteux, exerce aussi les fonctions épiscopales dans les nations catholiques les plus importantes.

En dehors de ces considérations, la question est tranchée par le fait. Même dans le parti du silence, on a parlé; et le silence est devenu impossible. Le Saint-Père voulût-il aujourd'hui imposer le silence, il est trop tard. Que Mgr l'évêque de Sura me per-

mette d'invoquer un moment son autorité contre le groupe bruyant des silentiaires.

Il dit, t. I, page 144 de son livre :

Sans doute, le Concile aura les plus grands égards pour les opinions, les vœux, les enseignements de son chef. Mais ce chef, n'étant pas maître absolu du Concile, ne pouvant pas lui imposer d'autorité, ni ses volontés, ni ses jugements, ne devant porter aucune atteinte à la liberté du Concile, ce chef, disons-nous, ne peut point se séparer de la grande majorité des évêques, et il devra prononcer les sentences selon le vote de cette grande majorité dans toutes les questions qui concernent la foi, l'extinction des schismes, la réforme de l'Église.

Bien entendu, je ne prétends pas que cette théorie soit acceptable les yeux fermés, mais Mgr Maret ne peut la récuser.

Or, aujourd'hui, la grande majorité des évêques veut la définition de l'infaillibilité, question qui certainement concerne la foi, l'extinction du schisme, la réforme de l'Église.

Donc, d'après Mgr Maret, non-seulement le Pape ne peut pas imposer silence à la grande majorité, mais encore il est strictement obligé de définir l'infaillibilité.

En demandant pardon à Mgr Maret de me servir ainsi de ses armes, je me permettrai d'ajouter que la définition dogmatique pourrait être aujourd'hui d'une nécessité moins rigoureuse, si un plus grand nombre d'évêques parmi ceux qui semblent ne la

subir qu'avec chagrin, avaient eux-mêmes, avec la vigueur apostolique, réprimé tant d'attaques faites pour ébranler la foi des peuples et l'autorité du chef de l'Église.

L'opinion n'est pas du tout unanime sur le compte de Mgr Strossmayer. On dit que ceux qui lui brûlent tant d'encens, et qui, au gré de leur mémoire un peu brouillée, l'appellent tantôt Ambroise. tantôt Chrysostome et tantôt Athanase, comptent sans leur hôte. Il les loue à son tour, il parle très-bien latin, et jusqu'ici sa parole, à ce qu'ils disent, les satisfait complétement, mais il a son caractère, il a de la doctrine, et ces deux choses le rendent impropre à « emboîter le pas. »

Ce qui est certain, c'est que, s'il a dit tout ce qu'on lui fait dire, il n'admet pas toutes les conséquences que l'on veut en tirer. Il proteste qu'il parle pour son compte, pour ses idées, selon ses vues à lui, et que certaines paroles considérées comme des attaques : 1° ne sont pas des attaques, et 2° ne vont pas au but où l'on prétend qu'il les envoie.

Je vous répète ce que j'entends dire, sans rien affirmer, et j'ajoute que, s'il a parlé contre « certaine presse, » je n'ai aucun sujet de prétendre que cela ne nous regarde point.

Il n'y a rien de plus naturel que d'attaquer « certaine presse, » et rien de plus facile que de mettre

l'*Univers* dans cette presse-là. Mgr Strossmayer l'a fait ou ne l'a pas fait, il a pensé à nous ou il a pensé à d'autres; un évêque au Concile est certainement aussi libre là-dessus que M. Janicot dans la *Gazette*. Nous n'avons rien à dire et nous ne pouvons qu'attendre les développements positifs, si l'on en donne, et les suites, s'il y en a.

A propos de cette « certaine presse » et des causes de l'irritation dont elle est actuellement l'objet, je me rappelais l'autre jour une très-véridique histoire et une très-divine parole qui me semblent tout à point pour nous consoler.

C'était le jour des Rameaux; le Maître approchait déjà de la descente de la montagne des Oliviers, et toute la foule des disciples et des petits commencèrent à louer Dieu à haute voix, disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur; paix dans le ciel et gloire dans les lieux très-hauts! Alors quelques-uns des pharisiens *qui étaient dans la foule* lui dirent : Maître, faites donc taire ces enfants.

Il leur répondit : Je vous le déclare, si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront.

Allons sur cette parole, et ne laissons pas crier les pierres. Que plutôt ceux qui se laissent importuner par ce cri si légitime prennent les pierres et nous lapident.

Mgr Dechamps, archevêque de Malines, vient

d'adresser une lettre à Mgr l'évêque d'Orléans, à l'occasion de la méprise où ce dernier semble être tombé touchant l'interdiction générale, et si sage, qui refuse l'*imprimatur* aux évêques pour les polémiques relatives aux choses du Concile. Se figure-t-on une guerre de brochures sur le seuil de Saint-Pierre? Mgr Dechamps n'a pas fait imprimer à Rome sa réponse au P. Gratry, dont l'écrit est ici distribué très-libéralement. Mgr de Poitiers n'a point demandé l'*imprimatur* pour son discours de Saint-André.

Je crois d'ailleurs que Mgr Dechamps voulait laisser tomber ce très-petit incident, et que c'est par obéissance qu'il a rétabli la vérité mal connue ou mal présentée.

Ne vous lassez pas de citer le *Français* et les autres. Ils sont instructifs, et l'on est bien aise à Rome de voir ce jeu, qui échappe de près.

Le *Français* triomphe parce que j'ai dit à plusieurs reprises qu'il n'y aurait pas d'opposition, et qu'il croit en voir une. Je ne nie pas que le *Français* ait quelques raisons de croire à une opposition, et cependant c'est le *Français* qui se trompe. Il le verra au dernier moment, quand Dieu interrogera la foi des évêques et lorsqu'elle devra répondre. Jusque-là, tout n'est rien.

XXXVII

4 février.

A Rome, pendant le Concile, on voit aussi des choses disgracieuses. Il en faut passer par cette loi d'ici-bas. J'avais oublié ce correspondant ambigu du *Moniteur* qui écrit des *Lettres* (de la porte (*du Concile*. Après la férule qu'il a reçue de son administration pour avoir par trop insulté Pie IX, je pensais qu'il avait quitté la partie, les doigts chauds. Il tient. Rien n'est moins facile que de faire tomber la plume de ces mains-là. Toutefois les deux correspondances (29 et 30 janvier) que je viens de lire sentent l'homme mitigé. L'on m'a dit son nom, sa qualité, ses profits, ses espérances. Je le laisse provisoirement sous le voile, l'engageant à s'amender. S'il s'oublie, je le trouverai. Pour ce qui me regarde dans ses écritures, je passe tout. Qu'il se soulage. J'observerai seulement qu'il va loin lorsqu'il m'appelle son semblable. Nous sommes tous deux hommes et tous deux, hélas! journalistes; quant au reste, distinguons! Mon semblable est certainement le premier venu d'entre les pauvres pécheurs; mais je prétends n'être pas du tout le semblable du premier venu d'entre ces hommes accrochés aux journaux qui mentent de l'habit, du

visage, de la plume et du cœur; qui ne disent pas ce qu'ils sont, et qui disent être ce qu'ils ne sont pas ou ne sont plus; qui prennent les ordres de quelque sectaire pour trahir la vérité et vilipender la majesté; qui exploitent la passion, l'intrigue, peut-être le parjure et qui falsifient ce qu'ils en obtiennent en vue de le revendre à l'impiété et à la sottise; qui noient enfin leur âme dans une encre misérable pour en faire du poison. Parlons d'autre chose.

Le moment, je crois, approche où ce qui a été si bien organisé depuis près d'un an pour faire tout au moins avorter le Concile, va donner son résultat. Souvenons-nous du programme des catholiques de Coblentz. Les livres, les brochures, les manifestes isolés et collectifs, les pièces de toutes sortes, officielles et secrètes contre la doctrine de l'infaillibilité, la déclaration des personnages « les plus importants et les plus éclairés, » rien n'a manqué, et le seul monsieur Gratry est arrivé un peu en retard. Le programme a été suivi de point en point. Nous voyons la belle organisation des correspondances, nourries de promptes indiscrétions et de savantes erreurs; et l'ardeur de M. Janicot, et le zèle de M. Beslay, et l'audace de M. *un tel*, dont je veux bien ne pas dire le nom; nous voyons la peine qu'on s'est donnée et qu'on se donne encore pour écarter la question de l'infaillibilité, car, si elle se présente, tout est perdu.... Eh bien, elle arrive, cette question, elle frappe à la

porte ; elle sera devant le Concile d'ici à quelques jours, peut-être demain.

Ce n'est point précisément ce que l'on voulait ; mais quoi, il est écrit : *Perdam sapientiam sapientium;* et encore : *Ubi sapiens ? Ubi scriba ? Ubi conquisitor hujus sæculi ?* Vous entendez, gens d'affaires, gens de lettres, gens d'état, gens de grande importance ?

Lorsqu'on a vu deux mois écoulés, et soixante-dix ou quatre-vingts discours sans conclusion, et une sorte de pente à organiser au dehors du Concile le bruit, et au dedans la torpeur, alors une sévère impatience s'est manifestée. On a réfléchi que le temps est court, que le Concile ne peut se prolonger indéfiniment, que des intérêts sacrés allaient souffrir. On s'est dit qu'il n'y a au fond qu'une question devenue urgente et inévitable, dont la solution faciliterait le cours et la décision de toutes les autres, dont le retard paralyse tout ; que sans cela rien n'est commencé ni même abordable, qu'avec cela tout peut marcher et se conclure, et qu'enfin les uns n'ayant rien de plus pressé, les autres n'écartant rien davantage, et la majorité ayant ici tout son droit formellement contesté, il fallait y venir.

On y vient, il serait déjà exact de dire qu'on y est venu. Ce n'est pas le secret du Concile ; les cinq cents signatures du *Postulatum*, bien augmentées depuis huit jours, le proclament hautement. J'ignore ce que

l'on a fait aujourd'hui, ce que l'on fera demain, mais la chose est imminente, c'est le bruit public.

A bien peu d'exceptions près, s'il y a des exceptions, tout le monde s'en réjouira. Personne qui ne sente, à présent, que cette question doit être vidée. Si des événements trop possibles venaient à dissoudre le Concile avant qu'il se fût prononcé sur ce point, dans quelles terribles et insondables ténèbres n'entrerait-on pas immédiatement ? Et combien alors se reprocheraient de n'avoir pas mis à couvert l'intérêt qui lui-même couvre tout !

Imagine-t-on cette situation ? Le trouble révolutionnaire dans le monde, et, en même temps, dans l'Église dispersée, un doute sur l'étendue de l'autorite dogmatique, sur la source de la règle de foi ! Car enfin, quelle qu'en soit la cause, volonté formelle ou méprise, beaucoup de consciences maintenant en sont là, croyant voir plus de cent évêques dans la même indécision.

Une pareille angoisse n'est pas acceptable, il faut prévenir cette poignante éventualité.

Du reste, nul ne doute qu'un grand calme des consciences suivra la décision, et que, même avant le vote, une effusion de lumière produira l'accord. Je me suis permis de le dire plus d'une fois : le Concile est pieux. Ceux qui me raillent d'avoir dit aussi qu'il n'y aurait point d'opposition, et qui prennent le plaisir d'en constater une, n'ont point compris la corré-

lation de ces deux paroles, faute de comprendre le sentiment de respect et de foi qui m'a dicté l'une et l'autre. J'ose répéter qu'il n'y aura point d'opposition, *parce que le Concile est pieux*. La piété du Concile, interrogeant la volonté de Dieu, ne manquera pas de la connaître et de se rendre.

L'homme s'agite. C'est la condition de l'homme de s'agiter, même lorsqu'il est chrétien. Mais lorsqu'il est chrétien, prêtre, évêque, lorsque, faisant partie d'une assemblée sainte, il prie avec ses frères pour connaître la volonté de Dieu, cet homme qui s'agitait, *Dieu le mène*, et il se calme et il arrive promptement, parce qu'il veut être mené.

Les politiques ne tiennent pas compte de cette main de Dieu et de cette docilité de l'homme qui a prié Dieu. Voilà pourquoi leurs prévisions dans les affaires de l'Église sont si souvent et si heureusement trompées.

XXXVIII

5 février.

On a célébré, aujourd'hui, avec une très-noble pompe, le service de Mgr l'évêque de Lérida. Ses collègues NN. SS. les évêques espagnols y assistaient tous. Les évêques français, touchés de l'empresse-

ment des Espagnols autour du regrettable évêque de Tarbes, y sont venus en grand nombre.

C'est le huitième évêque qui meurt depuis l'ouverture du Concile. Des pertes si multipliées proclament éloquemment pourquoi les évêques ont affronté le voyage et les fatigues de Rome. La plupart, accablés du poids des années, des infirmités et des soucis, ils ont voulu obéir jusqu'à la mort. Combien d'entre eux auraient toutes les raisons possibles et canoniques de demander un congé ! Ils restent, ils refusent de partir. Le danger même les trouve fermes contre les continuelles privations de l'isolement et, pour un assez grand nombre, les gênes de la pauvreté. L'austère évêque de Tarbes a passé deux mois d'hiver sans feu. Il est mort sur des matelas qu'une sœur de charité a fait apporter de l'hôpital. Il n'avait pas songé à se plaindre de sa dure couchette. Un mois après son arrivée, ayant eu occasion de lui demander comment il se trouvait, il me répondit qu'il se trouvait très-bien. J'en connais d'autres qui se trouvent très-bien dans des conditions semblables ou pires. Ils disent qu'ils ne sont pas venus à Rome pour prendre leurs aises.

J'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui Mgr l'évêque de Nîmes. Il va mieux, et l'on espère que la crise est passée. Tout le Concile a pris part à l'inquiétude de ses amis. La grande affaire maintenant est d'obtenir

qu'il se repose. Il a fallu l'ordre réitéré de Pie IX pour qu'il s'abstînt quelques jours de réciter son office.

J'ai lu la lettre de bonne année du chapitre d'Orléans et la réponse du prélat. Ces deux pièces témoignent d'une tendre harmonie entre le chapitre et l'évêque. J'y trouve d'ailleurs un petit air guerrier et plaintif qui me fait dresser l'oreille. Ceux qui n'ont pas admis la doctrine des *Observations* me semblent invités à faire leur examen de conscience. Faut-il inscrire le nom de Mgr Dupanloup dans le martyrologe du Concile, et, autour de ce nom retentissant, les nôtres, en forme d'instruments de torture ? Voilà ce qui me semblerait un peu roide, à moi qui ai reçu la roideur de l'*Avertissement*. S'il le faut, j'y souscris, mais j'aimerais mieux que Mgr Dupanloup continuât longtemps d'écrire, quitte à contester quand je trouverais l'écriture un peu trop drue.

J'ai quelques nouvelles du *contre-Postulatum*. On dit que le Saint-Père, respectueusement interrogé sur ce qu'il fallait faire de cette pièce, a été d'avis qu'on pouvait l'envoyer à la commission des *Postulata*, voulant, d'ailleurs, personnellement l'ignorer. On ajoute que ce n'est pas un seul et même ouvrage sur lequel les cent vingt signatures aient été apposées, mais plutôt une collection de mémoires, et

qu'en additionnant les signatures, toutes ensemble ne font pas cent vingt, et n'engagent pas également ceux qui les ont données. Ce sont les bruits qui courent, je ne garantis rien, sinon l'obscurité où demeure encore toute l'affaire.

XXXIX

10 février.

Je me suis procuré quelques détails sur Mgr Marian Puigllât y Amigo, évêque de Lérida, qui vient de mourir. Il était né en 1804, dans un village du diocèse de Vich, en Catalogne, et dès l'enfance il manifesta sa vocation pour le sacerdoce. A peine ordonné prêtre, on le chargea d'enseigner les sciences sacrées à ses condisciples de la veille. Il professa pendant vingt ans la théologie dogmatique et le droit canon. Jugé digne d'enseigner la piété comme il avait enseigné la science, il devint recteur du grand séminaire.

La reine Isabelle II connut son mérite, caché par une humilité profonde, et le proposa pour le siége de Lérida. Pie IX le proclama évêque en 1862. Plein de charité et dé prudence, l'évêque de Lérida put échapper aux difficultés politiques qu'éprouve

l'Église d'Espagne. Tous les partis le laissèrent en paix sans lui demander ce que personne n'eût pu obtenir de lui, un acte contraire à la dignité de ses devoirs. Il vint au Concile sans tenir compte de sa chétive santé. Cet acte d'obéissance devait le conduire à la récompense de ses vertus. Après deux mois de souffrances, il demanda au Saint-Père s'il pouvait, en conscience, quitter Rome. Le Saint-Père lui donna la permission de partir, sans espérer qu'il en pût profiter. Il voulut encore consulter les médecins. Celui auquel il s'adressa lui dit : Monseigneur, ce n'est pas au voyage d'Espagne qu'il faut vous préparer, mais à celui de l'éternité. Peu de temps vous reste. L'évêque le remercia et se prépara à mourir. Il mourut deux jours après, sortant de ce monde, comme en devait sortir un tel prêtre après une telle vie.

Les zouaves pontificaux du diocèse de Lérida ont obtenu l'honneur de le porter sur leurs épaules à l'église des Saints-Vincent-et-Anastase, où ses obsèques ont été célébrées.

Notre vénérable ami M. l'abbé Combalot a été reçu par le Saint-Père. Il lui a offert le beau calice qui lui fu donné par une souscription des catholiques, en mémoire de sa condamnation en coûr d'assises. Le Saint-Père a accepté ce présent de l'un des hommes qui, depuis cinquante ans, ont le plus ho-

noré la chaire chrétienne et le plus constamment défendu les droits de l'Église.

M. l'abbé Combalot prêchera le carême à Saint-André *della Valle*. Il devait prêcher le Carême à Marseille, lorsqu'il fut inopinément averti qu'un ordre de l'évêque le rendait libre. C'est à cette circonstance que le bon et pieux athlète doit de terminer sa carrière dans cette Rome pour laquelle il a souffert plus d'une injure.

Je vous envoie une lettre que m'adresse Mgr l'évêque de Rio-Janeiro, concernant la prétendue signature du *contre-Postulatum* par les évêques brésiliens. Vous verrez combien les journaux inopportunistes ou *importunés* sont peu scrupuleux sur la condition des nouvelles qu'ils jettent dans le public. Je joins à cette pièce un article intéressant du *Vaterland*, de Vienne, qui donne lieu de révoquer en doute une autre signature également annoncée avec trop d'assurance, celle de Mgr l'évêque de Breslau. Ce prélat, qui trouverait ici l'infaillibilité inopportune, l'enseigne formellement dans le catéchisme de son diocèse.

Un autre document ne vous intéressera pas moins. C'est un bref récemment adressé par Pie IX au chanoine Gonzalve Ferreira, directeur du journal catholique du Brésil *O Apostolo*. Ce bref, si encourageant pour la presse, est remarquable dans les circonstances actuelles. L'*Univers* que je reçois aujourd'hui

contient une bonne pièce émanée d'un ancien confrère dont les dispositions à notre égard ont bien changé. Comment avais-je oublié que M. l'abbé Dupanloup, alors journaliste, avait daigné nous encourager, quand déjà nous avions commis tous nos crimes! Mais le bref de Pie IX, ajouté à tant d'autres, est bien meilleur encore et nous donne un abri plus sûr.

Vous m'avez envoyé un morceau inattendu de l'*Echo du Vatican*, par M. l'abbé Rouquette. Quel peut bien être le Vatican de M. l'abbé Rouquette? Je le cherche dans Rome, et je ne le trouve pas. Quant à M. l'abbé Rouquette, il m'est venu voir le mois passé, sans que je me fusse donné l'honneur de le chercher. Il m'a dit de bonne grâce que votre obstination à jouer sur sa qualité ou sur son titre de théologien le *sciait* énormément. Il soutient qu'il est vraiment théologien d'un Père du Concile; seulement, le Père dont il est théologien ne le veut pas avouer en public. Il m'a dit plusieurs autres petites choses naïves que je vous ai rapportées pour votre amusement particulier, vous priant d'ailleurs de le laisser en paix. Laissez donc M. Rouquette en paix. Qu'est-ce que cela vous fait que M. Rouquette n'aime pas le style de l'évêque de Tulle? Il est bien dans son droit. En êtes-vous à savoir que M. l'abbé Rouquette et Mgr l'évêque de Tulle n'ont pas les mêmes

idées, ne parlent pas le même français? Lisez la traduction de l'*Aurifodina*, par M. l'abbé Rouquette, vous verrez bientôt qu'ils n'ont pas non plus la même manière d'expliquer le latin. Ce sont deux hommes tout différents. A choisir, je trouve tout simple que M. Rouquette préfère M. Rouquette. Et qu'est-ce que cela vous fait, que M. Rouquette journaliste préfère le journal de M. Rouquette à tous les journaux? Je vous ai toujours reproché de ne pas accorder assez à la faiblesse humaine. Il dit que votre langage est *irrévérentiel*, cela devrait vous désarmer. Laissez, laissez en paix M. Rouquette!

XL

9 février.

Je ne me hâte point de vous envoyer des nouvelles. Plusieurs que j'avais gardées en poche pour les mûrir, y sont mortes au bout de quelques jours; d'autres, que j'ai expédiées, se sont trouvées à peu près fausses le lendemain de leur départ. Ne point se presser, unique moyen d'arriver à propos! Ne nous piquons point d'égaler l'aigle de notre profession, qui, après avoir inventé l'*idée par jour*, a inventé la *nouvelle par heure*. Il n'y aura jamais deux Emile de Girardin. On peut encore faire concurrence à l'idée par

jour : il y a un équivalent, qui est d'avoir la même idée toujours. Mais la nouvelle par heure n'est donnée qu'à celui qui sait la tirer de son propre fonds, ou qui ose lancer la nouvelle d'avant-hier sous la date d'après-demain. Misérable corbeau, je ne veux pas imiter l'aigle et rester pris dans mon mouton. Que les lecteurs de l'*Univers* m'accordent le temps de réfléchir. Le désir de les servir promptement m'a deux ou trois fois mis dans un mauvais pas.

Je me souviens de Berryer! Lorsque l'*Union*, encadrée de noir, annonça la mort de ce grand orateur, je me hâtai de dire ce que je pensais de sa vie. Mon appréciation renfermait une petite sévérité très-juste, parmi beaucoup de complaisances que je n'aurais pas eues pour le personnage sur pied. Il avait bien fini, c'est un bon argument en faveur de tout homme, et que je souhaite à mes plus grands ennemis, comme à moi-même, sans dire pour cela que tout est bien qui finit bien. Or, mon article paru, il se trouva que Berryer n'était point mort, et, au lieu de s'en réjouir, on fit un tapage enragé contre moi. Certainement, Proudhon disant que Dieu est le mal n'a pas été aussi maudit que moi pour avoir dit que la palme catholique manquait à l'éloquence de Berryer. Durant des mois entiers, on cria que j'insultais Berryer « mourant. » Il semblait qu'on m'eût vu là, vociférant des anathèmes. Au bout de l'an, avant d'entrer au Concile, un prélat célèbre y revenait encore, et

m'*avertissait* aussi touchant ce crime fameux. Qui sait si quelque *Postulatum* ne demande pas que je sois condamné par le Concile comme insulteur de Berryer « mourant? » Et tout cela pour m'être pressé !

Je ne me presse pas par une autre bonne raison : c'est que je ne sais rien. Nous autres, nous obéissons aux lois. C'est un grand avantage pour la vie future, non pas toujours pour celle-ci. J'ai vu sur les affiches de théâtre un titre de vaudeville qui m'a frappé : *Claudine, ou les avantages de l'inconduite*. Les journaux de l'Opposition conciliaire sont renseignés comme M. de Girardin. Ils ont en ce moment leur nouvelle par heure. Ils savent les noms des orateurs, ils connaissent au moins la charpente des discours, ils en racontent l'effet. Par eux, le public est informé des beaux succès de Mgr Dupanloup, de Mgr Bravard, de Mgr Ramadié. Heureux fruits de l'inconduite, puisqu'enfin la bonne conduite serait d'ignorer ce qui se passe dans le Concile, ou de n'en rien dire. Et nous, infortunés qui nous conduisons correctement, non-seulement nous ne disons rien, mais, comme on se conduit correctement envers nous, nous ne savons rien. J'en gémis, modérément toutefois, par la considération que « bien mal acquis ne profite guère. » Je suis persuadé que les indiscrétions tourneront mal pour ceux qui les font et pour ceux qui les exploitent. Mais il faut attendre, voilà l'ennui.

Les Romains, gens de secret, sont étonnés et un

peu indignés de cette facilité française et allemande à violer le serment du Concile. — « On demande tant, disent-ils, que tous ces indiscrets entrent en grand nombre dans les congrégations romaines; alors les affaires délicates seront bien traitées! »

Il faut observer cependant que les préparatifs du Concile, faits avec la participation de théologiens appelés de tous les pays, sont restés sous le voile qui devait les couvrir. On n'a rien su de ces *schemata* qui arrivent maintenant aux journaux. La main droite cachait son œuvre; mais la main gauche, la main politique s'en est mêlée. Cette main-là se soucie bien du *Noli me tangere!*

On lui a pourtant donné sur les doigts. Par ordre du Saint-Père, quelques officiers du Concile sont exclus des sessions secrètes dont ils parlaient trop. D'autres exécutions seront faites s'il y a lieu. Le Saint-Père est très-ferme là-dessus et au courant de tout.

Quoique n'ayant rien à dire, je sais ce qu'il faut contredire. On parle de *prorogation*. C'est un mot lancé. Tenez pour certain qu'il n'y aura point de prorogation. Les raisons qui s'y opposent sautent aux yeux. Que de temps perdu entraînerait une prorogation! La majorité veut avoir de la patience, elle en aura, mais elle ne veut point perdre de temps. Il y aura étude, discussion, libre discussion sur tout ce qui est discutable, et décision. Il y aura ce qu'il faut de temps *prêté*, point de temps perdu.

Un orateur facile se serait, dit-on, vanté de procurer du temps, et d'être prêt à parler dix ans et plus pour écarter une définition. Si le propos est vrai, il y a néanmoins quelque chose de plus difficile encore à trouver qu'un orateur capable de parler dix ans; c'est un auditoire capable d'écouter dix ans. Sans doute, les évêques sont juges et témoins, comme disent ceux qui veulent *gagner* du temps, et ils concluent qu'étant juges et témoins, il faut écouter aussi longtemps que les orateurs voudront parler. On répond de l'autre côté : Juges, oui, mais non pas avocats; témoins, oui, mais de la tradition de leur Église, et non pas des idées qui peuvent passer actuellement dans telle ou telle portion, dans telle ou telle tête de leur troupeau; et enfin ils sont juges et témoins dans le Concile, non pas contre le Concile. Voilà par quelles raisons j'entends dire qu'il ne faut pas perdre le temps, et c'est pourquoi il n'y aura point de prorogation.

Mgr l'évêque de la Conception du Chili me fait l'honneur de m'adresser une lettre qui vous mettra de plus en plus en garde contre « certaine presse » et certains fournisseurs d'icelle :

XLI

9 février.

« Très-cher Monsieur,

« Dans le numéro du 1[er] février de votre estimable journal, je vois reproduite une note publiée par le *Français*, concernant le nombre des Pères du Concile qui, d'après ce journal, ont signé le *Postulatum*, demandant que la proposition de déclarer dogme de foi l'infaillibilité du Pontife romain définissant *ex cathedra* les choses de la foi et des mœurs ne soit pas présentée à la vénérable assemblée. Dans cette note du *Français*, il est dit que, parmi les évêques qui ont signé un pareil *Postulatum*, figurent vingt-sept Américains.

« Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans ces chiffres pour ce qui regarde les évêques de l'Amérique du Nord ou des États-Unis, qu'on appelle aussi *Américains;* mais quant aux prélats de toute l'Amérique espagnole et de l'empire du Brésil, ce renseignement est complétement faux. Pas un seul n'a signé une pareille pétition. Ce qu'ils ont fait, c'est tout le contraire.

« Pour l'honneur de la vérité, daignez, Monsieur, accueillir cette déclaration, ou, si vous l'aimez mieux,

insérer la rectification dans une des premières correspondances qui sont envoyées périodiquement à votre journal.

« Agréez, Monsieur, etc.

« † JOSEPH-HIPPOLYTE,
« évêque de la Conception. »

XLII

8 février.

Faisons un tour au Pincio. Ce n'est pas s'écarter de l'objet principal de ces lettres. Le Pincio est la promenade des évêques ; les autres sont trop éloignées pour leur temps, et, il faut le dire, pour leur bourse. Au Pincio se tient le Concile dont tout le monde fait partie. On y rencontre le genre humain, et c'est là qu'il est parlé de tout, excepté les seuls secrets du Vatican, réservés à M. l'abbé Rouquette, théologien caché.

Véritablement, ce Pincio est une promenade des plus aimables, silencieuse et parlante, en pleine ville et quasi en pleine campagne, « faite à souhait pour le plaisir des yeux. » Mais à Rome, le plaisir des yeux n'est jamais séparé du plaisir de l'esprit. Les belles choses de Rome ne sont point de ces belles têtes sans cervelle qui ne disent rien ou qui bavar-

dent des riens. Plus d'une pensée née sur le Pincio aura son influence dans le Concile. Du Pincio l'on voit Saint-Pierre et la Ville. L'histoire est couchée entre ces deux hauteurs. Un mot la réveille, le dialogue s'établit. Il est bientôt question de Dieu, de l'homme et de l'éternité. Voilà le digne sujet d'un entretien conciliaire.

Trois des onze obélisques de Rome ornent les abords et le centre de la promenade; deux des plus belles églises, la Trinité-des-Monts et Sainte-Marie-du-Peuple s'élèvent à ses entrées. L'obélisque de la place du peuple est un présent d'Auguste et de Sixte-Quint. Auguste le prit à Héliopolis, Sixte-Quint à la poussière. L'obélisque de la Trinité-des-Monts est un présent de Pie VI, qui le déterra du cirque de Salluste, en 1789, date d'une catastrophe, peut-être d'un triomphe. L'obélisque du Pincio est un présent de Pie VII à son retour. Celui-là, l'empereur Adrien et l'impératrice Sabine l'avaient consacré à Antinoüs. Entendez-vous ce premier mot?

Quant aux églises, Sainte-Marie-du-Peuple remplace le tombeau des Domitius, où le corps de Néron fut transporté de la voie Nomentane, et Luther y célébra ses dernières messes. La Trinité-des-Monts est un dernier souvenir de la monarchie catholique en France. Elle fut construite par Charles VIII, à la prière de saint François de Paule, et Louis XVIII la répara. Après l'inscription qui le constate, les mu-

railles romaines se taisent des rois Très-Chrétiens. Ils ne firent plus de présents à la Ville. S'ils y songèrent, l'opposition ne le permit pas.

Mais Dieu se joue des oppositions et donne à manger au diable les économies faites aux dépens de l'autel. Si la France avait donné un peu d'argent pour orner Rome, elle n'en dépenserait pas tant pour la garder. Si elle avait continué d'y entretenir des églises, elle n'aurait pas besoin d'y entretenir des garnisons. Mais enfin, bienheureuse France, qui, dans l'histoire de la décomposition sociale au dix-neuvième siècle, apparaîtra néanmoins étendant sur le dix-neuvième Concile œcuménique l'ombre salutaire de son épée !

Parcourons la *Collis hortulorum*, c'est l'ancien nom du Pincio. Cette parcelle de terre possède trois mille ans d'existence comme jardin. Cela ne laisse pas de frémir et de chanter sous le pied ! Depuis trois mille ans donc, cet heureux sommet n'a porté que des fleurs ; les hommes n'y sont venus chercher que des parfums et des sourires ! Durant trois mille ans, leur avarice domptée a voulu qu'ils fussent assez sages pour ne vouloir ici qu'un ornement.

Des terrasses richement construites, savamment ménagées, et d'une architecture charmante, ont mis sous le regard tout ce que l'on pouvait prendre de la campagne et de la ville. Les arbres sont distribués et groupés avec un soin exquis, non-seulement pour

donner leur ombrage, mais aussi pour donner leur beauté. Ce n'est ni la roide vieille allée française, dont je ne veux pas médire, Dieu m'en garde ! ni le colifichet contourné et mijauré du jardin anglais; c'est la largeur et l'allégresse italiennes épanouies dans l'opulente clarté du ciel bleu.

Je ne reproche au Pincio que deux palmiers qui se portent assez mal. Le plus grand et le plus en vue est arc-bouté de trois béquilles nouées à sa ceinture, comme un vieil enfant qui s'exerce à marcher. Curiosité souffreteuse, qui fait mal à voir sur ce théâtre tout pétillant des joyeuses poussées de la vie ! Figurez-vous un malade en appareil d'hôpital dans un salon plein de jeunesse parée. Je regrette que le jardinier du Pincio ait ainsi manqué à la logique du jardin. *Ma che volete?* Rome a la vanité du palmier comme nous avons la vanité de l'oranger. Ne nous faut-il pas des orangers sous notre soleil qui ne sait pas dorer les oranges? Nos orangers perchés dans leurs chaufferettes nous donnent en frissonnant des grains verts que Pomone renie, et les palmiers de Rome lui fournissent des palmes jaunes dont la gloire ne veut pas. Ainsi M. Gratry veut monter sur le trépied, et ne se hisse qu'au tréteau.

Autre palmier : Le Pincio est *italianissime*. Une pensée, qui malheureusement se crut forte, l'a consacré aux grands hommes de l'Italie. Puisque la municipalité romaine voulait faire quelque chose pour

les « grands hommes, » il fallait choisir dans le monde entier, comme il sied à la vraie capitale, non pas de l'Italie, mais de l'univers. Rome italienne ne serait plus Rome. Ce serait *une* capitale, non *la* capitale, la TÊTE. Cette forte idée de transformer le Pincio en Élysée des grands Italiens a donc rapetissé ce qu'elle prétendit exalter. En fait d'idées, il n'y a guère que celles de l'Église où une certaine mousse de ridicule ne morde pas au bout de peu de temps. Les fameuses initiales S. P. Q. R. ne sont plus le cachet définitif de la grandeur. Dieu et le monde les ont remplacées par celles-ci : S. R. E., *Sancta Romana Ecclesia.*

Parmi ces grands Italiens, il en est véritablement d'assez petits : *Metastasio*, *Vico*, *la Grangia*, *Carlo Botta*, etc., etc. C'est désobligeant pour Virgile, Tacite et Dante; et je crois que Pierre Corneille, par exemple, figurerait aussi bien sur une promenade de Rome que l'*abbate Metastasio.* Fi de ces cohues où sont bousculés pêle-mêle les plus grands et les moindres, le poëme épique et le pot-pourri, l'historien et l'anecdotier, le peintre et le photographe! A Paris, ils ont poussé cette promiscuité jusqu'à la sauvagerie et jusqu'à la démence. Ils ont jeté les artistes et les poëtes dans l'infanterie suante des polytechniciens; Mozart à côté d'un perfectionneur d'orgues de Barbarie, Raphaël sur le même rang que Puffendorf, Bossuet dans les environs de Rabelais ou de Richard

Lenoir. O butors égalitaires, humanitaires et communautaires, qui saura vous verrouiller dans vos antres bureaucratiques, qui vous défendra d'écrire vos pensées sur les monuments !

Du reste, les grands hommes du Pincio, valeur à part, sont joliment placés le long des allées. Chacun a son laurier planté derrière lui, qui l'ombrage, à la lettre. Ici, le laurier n'est pas figure de rhétorique. On le voit. Il est haut, robuste, toujours vert ; il a cette belle feuille aiguë qui fait si bien sur le front des poëtes, et ce parfum âpre qui le rend si précieux dans les haricots rouges à l'étuvée. Passant devant le buste de Dante, j'ai cueilli une feuille de son laurier. Je voulais l'envoyer au grand Gibelin de nos jours, monsieur, monsieur Louis Ratisbonne, traducteur « tercet pour tercet » de la *Divina commedia*, et auteur propre de la *Comédie enfantine*, *Commedia fanciulescha*, laquelle ne sera jamais traduite en aucune langue, ni en français. Mais il est déjà si couronné, ce Pégase chargé de farine dantesque. Autant il y a de laurier sur le béguin de Dante, autant l'Académie en a posé sur le feutre de M. Louis Ratisbonne. Hélas ! on abuse du laurier en littérature. Je garde ma feuille. Dans l'étuvée de haricots rouges, le laurier marié à l'oignon conserve toute sa vertu.

Les Italiens et les étrangers de passage à Rome aiment fort à s'inscrire et à écrire sur les bustes du Pincio. Les infortunés grands hommes sont couverts

de ces *graphites* rampants, grimpants, grouillants. Dante n'est pas le moins rongé. Un fidèle admirateur n'a pas manqué de lui écrire au front : *Onorate l'altissimo poeta;* un autre, peut-être le même, lui a cassé le nez, sans doute pour emporter une relique. Est-ce là ce qui m'a fait penser au traducteur Louis Ratisbonne?

Raphaël est à part. Il a sa statue, qui, malheureusement, laisse à désirer. Le peintre de la Madone est représenté en attitude d'inspiration, et le statuaire, voulant trop dire, a confondu l'inspiration et le travail. Le crayon, le châssis (un vilain châssis carré), l'œil fixe sur le modèle, rien n'y manque de tout ce qu'il ne faut pas, y compris la pose. Raphaël posant! C'est l'inspiration comme se la figurent ceux qu'elle n'a jamais visités. Il y a dans les arts quantité de gens qui sont venus au monde pour copier la nature morte, et ils ont, en général, l'ambition de peindre le suprême mouvement de la vie. Je serais tenté de plaindre quelquefois Raphaël, si nous n'avions pas à Rome la voix éloquente de Mgr Bastide qui le commente avec tant de charme et de clarté. On rencontre à tout moment une admiration qui le barbouille. Les uns l'attachent à cette *bruta* Fornarina du palais Borghèse, bonne tout au plus à enflammer le fâcheux Jules Romain; les autres le font poser dans l'attitude de l'inspiration.

N'ont-ils pas cependant le document le plus naïf et

le plus sûr, la délicieuse esquisse de Marc-Antoine, qui nous représente Raphaël assis, enveloppé de son manteau, dans une salle du Vatican, regardant le mur vide encore où déjà il relit le poëme qu'il y veut jeter? Voilà l'inspiration de Raphaël. Il n'a que faire en ce moment de ses mains. Il crée : *Fiat lux!* Quand il se servira de ses mains, il ne créera pas, il travaillera. Ce n'est pas la même chose. Il sera alors un ouvrier actif et calme. On dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Si fait! par malheur. Tout grand homme a son valet de chambre très-dévot, qui l'admire et qui le décrit tel qu'il l'admire, c'est-à-dire tel qu'il le compose. De là beaucoup de contre-sens et une certaine couche de vulgaire dont les plus belles figures sont enfarinées.

N'importe, je me réjouis de l'honneur particulier que Raphaël reçoit au Pincio. S'il y a eu sur la terre douze grands poëtes, Raphaël est du nombre. S'il n'y en eut que six, il en est encore, cet enfant du ciel des cieux qui a donné au monde tant d'êtres charmants, tant de créatures idéales vivantes, qui a versé dans le trésor de la pensée humaine tant de corbeilles d'immortelles fleurs! Quel esprit a fait plus de rêves sublimes, quels yeux ont mieux vu ce mystère de la terre et du ciel, la beauté, et quelle main plus doucement victorieuse a su mieux saisir ces visions célestes et leur donner un corps? En dehors des révélateurs qui sont venus et qui ont parlé positivement

de la part de Dieu, rien n'est plus grand que Raphaël d'Urbin, rien n'est davantage ce divin phénomène, ce sens supplémentaire du genre humain, qu'on appelle le génie. Raphaël a vécu dans le paradis terrestre, quand Dieu visitait la création encore sans reptiles, et s'y laissait rencontrer par sa créature encore sans péché.

Le bosquet de Raphaël est particulièrement chéri des écrivains et penseurs sur pierre. C'est là qu'ils donnent de leurs nouvelles. Ces inscriptions, généralement innocentes, ne sont pas toutes absurdes. Avec la révolution, le graphite politique et le graphite obscène ont envahi l'Italie, où naguère ils étaient inconnus. Les murailles poussent des cris de mort. A Rome, en fait de politique, elles se contentent de crier : *Viva Pio nono!* Sur le monument de Raphaël, les inscriptions prennent volontiers un caractère pieux ou mélancolique :

— Voici comme finit la gloire. Souvenez-vous une fois que vous êtes mortels!

Rosalie *** ici a passé la soirée (*prendre la sera*), le 27 octobre, doucement.

— Je me suis reposé au pied de cette statue. Je pars demain.

Dites-moi pourquoi ces deux dernières inscriptions m'ont paru touchantes? L'idée du repos va bien avant au cœur de l'homme. Elle y éveille un cortége de pensées, une procession de pleureuses qui s'appliquent moins à déplorer la mort qu'à consoler

de la vie. Le repos est la souveraine douceur, et l'homme finit par ne plus désirer autre chose en ce monde, quelque travail heureux qu'il ait fait. Bossuet considère ceux qui gouvernent les empires, ceux qui labourent les mers, ceux qui labourent les champs : la vanité ou l'avarice les piquent ; ils pourraient s'arrêter et ne veulent pas, et néanmoins « tous aspirent de loin à quelque repos. » Je goûte un accent et comme un besoin de reconnaissance dans l'inscription de ces passants qui disent qu'ils se sont reposés. Je sens une tristesse dans celui qui annonce son départ de Rome. Je n'ignore pas ce sentiment-là, et je me laisserais bien aller à l'écrire sur les murs : « Ici j'ai pris le frais du soir, doucement! — Je pars demain ! » Ailleurs on consent à passer; à Rome, on voudrait demeurer.

Quiconque est venu à Rome une fois seulement, y retrouve plus jeune sa pensée et son cœur. Ici l'on revoit tel qu'il était ce que l'on a vu déjà ; l'on se revoit soi-même. Le plus grand du souvenir et de la destinée de chacun est, ici, comme le plus grand du souvenir et de la destinée du monde. A la lyre intérieure, Rome ajoute une corde qui vibrera toujours. Ici la croix m'est apparue, et mes idoles ont croulé. La croix dans le Colysée, la croix sur le Capitole, la croix qui couronne Saint-Pierre et qui vaincra le mensonge et la nuit ! La CROIX, c'est-à-dire la justice, la miséricorde, la lumière, l'amour, le repos au sein

de la lumière et de l'amour! Gerbet disait : « Le christianisme est une grande aumône faite à une grande misère. »

Où fut-elle plus grande et plus visible, la misère humaine, que dans cette Rome qui appartint à Néron et qui le supporta? Et l'aumône divine, où resplendit-elle autant que dans cette Rome sur laquelle Pierre, représentant du Christ, est établi père et législateur du genre humain?

Dans la Rome du Christ, pas de pauvre et de mendiant qui ne soit, en réalité, un plus grand seigneur que ne le fut n'importe quel patricien, et César tout le premier, dans la Rome de César. Tout homme ici était esclave de lui-même et des autres, esclave des esclaves; tout homme ici est vraiment homme, et, s'il le veut, plus qu'homme, étant cohéritier du fils de Dieu. Il est matériellement plus riche par sa part des merveilles qui appartiennent à tous, et il a davantage la possession de la vie; il est plus libre, mieux protégé contre les autres et contre lui-même; il est en pleine jouissance de son âme; il a la clef de l'éternité. Telle est la grande aumône du Christ à la grande misère humaine.

Je vois à Rome ceux que l'aumône du Christ a faits rois au-dessus de toutes les fortunes de la vie. Ces triomphants vont pieds nus, vêtus de bure. Dans un rang d'honneur, prêtres, ils ont conquis d'être ignorés et réputés pour rien; savants, ils ignorent le

poids du doute et la fatigue de la gloire ; ouvriers de l'œuvre suprême, ils échappent aux troubles et aux mécomptes de l'activité humaine, ils répandent le nom de Dieu dans le monde, et le monde ne sait pas leur nom. S'étant voués non pas à un maître mortel, mais à une règle, transformés en la grande chose qu'ils ont choisie, ils possèdent cette liberté plus que royale de ne dépendre plus ni de l'opinion, ni de leur propre volonté, ni des nécessités de la vie. Ils portent le vêtement et mangent le pain qu'on leur donne, ils remplissent la tâche de bienfait qui leur est assignée, et, délivrés du souci d'une mémoire à défendre ou d'une tombe à orner, laissant la fraude et la sottise hurler contre eux, pleins de confiance, ils gagnent le sommet où ils aspirent.

Or, Dieu a tellement ordonné la loi nouvelle du monde, que le monde se sent périr lorsqu'il élève un obstacle invincible devant ces affranchis du Christ. Il faut que le monde souffre leur liberté, leur dédain de ses maximes, leur refus de ses pratiques, et qu'il laisse passer leurs sandales écrasantes sur les poisons que son orgueil a semés.

Véritables rois, dont la sérénité ne daigne pas même connaître l'ennemi qui voudrait les proscrire. Ils ne savent pas que M. de Girardin tourne contre eux sa plume qui crève le papier peint des trônes ; le rugissement du terrible M. de La Bédollière n'a jamais troublé leur sommeil. S'ils sont informés de ces

conjurations, ils n'en prennent point d'alarmes. C'est affaire aux riches de défendre leur pauvreté. Quoi qu'il arrive, ils savent que Dieu les protége et leur fera justice, et qu'ils seront contents.

Au moment de finir, je m'aperçois que ces feuillets ne constituent pas un premier-Paris dans les règles ; je crains de scandaliser M. Janicot. Un bon premier-Paris doit comparer la France à l'Angleterre et à l'Amérique, toucher au libre-échange et au régime parlementaire, dire un mot de la liberté municipale, prononcer au moins le nom de M. de Bismark ou celui de M. Émile Ollivier. Voilà qui est fait, j'avoue que je m'en acquitte un peu tard. Excusez-moi. En dépit de mes soins, j'attrape ici des coups de soleil.

Tout le monde n'est pas né pour ne déposer jamais la serviette à documents de M. Janicot et la cravate avocate du petit *Français*, si sérieux. Heureux petit *Français !* Il serait capable de passer une année à Rome et de n'y voir que des *Postulata* d'Orléans. Le petit *Français* me représente ces immenses Romains de Virgile qui ne s'occupaient que de subjuguer les hommes et d'égaler les dieux :

Par le bras rois du monde, et dieux par leur grand cœur.

XLIII

11 février.

Je viens de lire la nouvelle lettre du P. Gratry. Je crois que personne maintenant ne peut plus ignorer où va ce volage. Les bénédictions de la fin, surtout, le révèlent. Quand l'ennemi de la *tête* se met solennellement en prière, pour attester aux *pieds* que la *tête* les égare, et qu'ils prendront d'eux-mêmes le droit chemin, on peut se tenir à peu près sûr, ou qu'il veut le mal qu'il fait, ou qu'il est devenu incapable de le comprendre. Et il fera désormais tout le mal qu'il pourra.

Dans son dernier *Avent*, le P. Hyacinthe prêchait qu'il faut « briser le vase pour que le parfum se répande dans la maison. » M. Gratry dit la même chose. Le vase, c'est l'Église romaine, c'est la *tête*. Il verra bientôt, comme le P. Hyacinthe, ce qui restera brisé. En attendant, nous ne le trouvons plus si risible. Il a tout le talent et l'appui qu'il faut pour faire beaucoup de mal à lui-même et aux autres, pour désoler la foi des simples et renverser le reste de force qui demeure aux chancelants. Oh ! le pauvre petit homme, qu'il lui coûtera de jouer si bien de ce violon ! Quel compte il devra rendre !

Je vois d'ici la foule à qui le jugement et les livres manqueront devant les sophismes du faux oratorien. Demandez à M. Janicot lui-même, ou à quelque savant rédacteur de tout autre journal catholique libéral, pris au dépourvu par cette accusation forcenée, ce qu'ils sauraient répondre. Je ne parle pas de ceux qui ne voudront écouter aucune réponse, trop charmés de croire que la foi pratique de l'Église envers la doctrine de l'infaillibilité repose sur quelques fourberies acceptées par l'ignorance et par la sottise.

Je m'explique pourquoi M. Gratry a été tenu en réserve pour les derniers coups. Je suis curieux de savoir si ce nouveau pamphlet contre l'Église romaine, plus audacieux et plus venimeux que le premier, trouvera les mêmes expéditeurs, et si les mêmes mains généreuses en inonderont le clergé français.

Quant à l'effet dans le Concile où se trouvent les vrais juges, je m'étonne que les conseillers de M. Gratry (s'il a les conseillers que l'on suppose, et que même l'on nomme) ne l'aient pas prévu.

Comme, après tout, il y a un document grec, latin et hébreu, écrit dans les trois langues de la croix, antérieur à tous les autres et qui reste intégral, et qu'il faut admettre, M. Gratry, malgré toute son adresse, toute son audace et toutes ses prières, reste battu.

Il le confesse par le soin même avec leque il esquive ce document inébranlable reçu par tous les docteurs dont il ose dire qu'ils n'en ont pas laissé d'autres.

Ce document le voici :

TU ES PIERRE, ET SUR CETTE PIERRE J'ÉDIFIERAI MON ÉGLISE.

Voilà ce qui a été cru de tous, partout et toujours. Voilà ce qui est scellé du témoignage de l'histoire et du sang. C'est là qu'il faut tuer la conscience et la raison humaines.

C'est là ce que le Concile affirmera pour ne pas livrer plus longtemps l'épouse du Christ à l'injure des traîtres et des fous.

Et le pape Pie VI pouvait bien dire cette parole, que M. Gratry paraît ne pas entendre : « Brûlez, *si vous voulez*, les décrétales » et tout le reste !

XLIV

13 février.

Un Père du Concile m'a communiqué le *Gaulois*, pour me faire admirer le bon sens et le bon courage de M. Sarcey. J'étais à relire le dernier opuscule de M. Gratry, que j'admire d'une autre façon, car c'est un vrai chef-d'œuvre à sa façon. L'évêque aussi l'avait lu et l'admirait aussi; et nous admirâmes en-

semble nos deux admirations concordantes et contraires. Passez-moi cette phrase en gâchis, vu le gâchis des esprits et des choses. Pour peindre un temps où les choses sont si généralement gâchées, et où tant gâchent et se gâchent, il faut bien gâcher un peu. N'est-ce pas pour être abasourdi, d'entendre la raison parler avec cette vaillante honnêteté du Pape et des Jésuites, dans le *Gaulois*, tandis que la librairie Douniol nous lance cet indigne pamphlet de M. Gratry, *prêtre de l'Oratoire*, contre les Jésuites et contre le Pape ? Mais M. Gratry m'étonne davantage. Je suis bien plus surpris de le voir à ce point descendre que de voir M. Sarcey monter. Eût-on pensé il y a quelques années qu'ils se traverseraient de la sorte?

Vous avez cité l'article de M. Sarcey sur les Jésuites; j'aurais souhaité que vous donnassiez également l'autre, sur ce joli peuple de Paris, qui s'est si bien comporté à la représentation de la *Lucrèce Borgia*, de M. Hugo, d'ailleurs digne d'un tel parterre. Les lecteurs de l'*Univers* en eussent davantage apprécié ce que j'ai à dire de la civilisation de Rome. Il n'y a point lieu ici à ces faits sauvages; point d'écrivains ni d'institutions pour solliciter le peuple à de pareils abrutissements; point de peuple pour y descendre. Le gouvernement ne se croit pas tenu de fournir à la canaille l'occasion d'insulter du même coup la foi religieuse, la morale publique, l'ordre social et la liberté individuelle.

S'il se trouvait à Rome un homme de génie comme M. Hugo, dont la gloire eût besoin de ces coups-là, qui sont des coups de bélier dans le fragile rempart de l'ordre, on le prierait de se taire. Oui, l'on commettrait ce sacrilége contre le droit du génie! Je crains que cette parole ne fasse crier. Remarquez bien ceux qui crieront. Ce sont les mêmes qui, en ce moment, prétendent empêcher la manifestation de la foi de l'Église. Ils n'oseraient pas supprimer une scène ni un vers de M. Hugo, ils ne se reconnaissent pas le droit de biffer un article de M. Rochefort; mais ils se prétendent parfaitement autorisés à biffer un décret du Concile, quoique, d'après leurs lois et maximes, le décret du Concile ne les oblige en rien. Gâcheurs, gâchis!

Je reviens à l'article de M. Sarcey sur nos aimables Parisiens. Je souhaiterais que M. Sarcey, pour dépeindre encore mieux ce joli peuple, voulût voir un peuple tout différent et fît une visite à Rome. Il ne s'y ennuierait pas. Sans doute, ici, le nombre des églises égale celui des jours de l'année, et les rues sont pleines de prêtres de tous les pays et de moines de toutes les couleurs. Néanmoins, Rome n'est pas ce que l'on peut appeler une ville *incivilisée*. Il y a quelques objets d'art, des livres plus variés de couleur même que les moines, des promenades attrayantes, des restaurants passables, des cafés, des journaux, jusqu'à des théâtres. Sur les murs, à côté des

affiches qui annoncent les publications italiennes et autres relatives au Concile, d'autres affiches proposent au passant les plaisirs de la littérature dramatique.

Mais la chose rare que M. Sarcey trouverait à Rome, c'est le peuple ; un peuple de grande ville sans grossièreté, qui ne hue point et ne coudoie point les gens dans la rue, qui n'insulte point les femmes ni les prêtres, qui n'a point de chansons obscènes, qui n'est en aucune manière le tyran du pavé.

Il est vrai qu'à Paris les rues sont mieux balayées ; mais il est vrai qu'à Rome la rue est moins sale : je parle de l'ordure vivante. L'ordure est un produit d'agglomération et de civilisation qu'il faut se résigner à rencontrer partout où le genre humain étale ses merveilles. Seulement, à Rome, l'ordure ne dépasse guère la semelle de la chaussure. Combien de grandes villes, Paris entre autres, la propre capitale du beau balayage, où l'ordure submerge l'oreille, l'œil et le cœur !

Ici, au premier soleil, les murs lézardés et décrépits se parent çà et là, souvent en abondance, de vieux tableaux, de loyales gravures, de curiosités antiques et anciennes, dont beaucoup de nos musées de province feraient leurs morceaux de choix. L'étalage est sans art, la boutique est pauvre et noire, et le marchand n'est ni marchande ni marchandise. Nos fraîches photographies, si bien encadrées, si bien présentées,

si piquantes, sont loin de faire autant d'honneur à qui les a créées, à qui les vend et à qui les achète.

Il n'y a pas de gamin de Rome, pas plus que de journaliste pour lui faire des mots. L'enfant romain est écolier, l'adolescent est apprenti ou déjà ouvrier, pur de foi et de mœurs. Le sordide *voyou*, pétri de toutes les fanges, rongé de toutes les lèpres, infâme, stupide et électeur, est inconnu. Aucun progrès de la politique ou de la littérature n'a pu en introduire l'espèce, et elle ne se naturalisera pas dans la civilisation de Rome tant que la papauté y restera. Cette civilisation fait disparaître ce fauve.

Cependant, il s'en faut que le peuple romain se tienne à l'écart de la vie publique. Il y exerce son action et même sa justice. On en eut un exemple mémorable tout récemment. La voie administrative avait fait monter jusqu'à la dignité cardinalice un prélat d'ailleurs capable, mais qui ne s'était pas fait une réputation digne du rang où il arrivait. Le peuple murmura contre l'élévation strictement légale du fonctionnaire décrié. Une foule considérable l'attendit sous le péristyle de Saint-Pierre, où le cérémonial de son entrée en dignité devait le conduire. On ne le hua point! On se contenta de le regarder passer, et un frémissement roula de poitrine en poitrine.

La tête haute, les yeux ardents, sentant très-bien l'insulte silencieuse, le nouveau cardinal traversa cette foule semblable à une haie violée qui le fouet-

tait en lui livrant passage. Il parvint fièrement jusqu'au tombeau des Apôtres. Là, que se passa-t-il dans son cœur? Trois ou quatre jours après, il mourut. Mais, dans l'intervalle, répondant à des félicitations d'étiquette, il avait annoncé sa fin prochaine et confessé son indignité et la justice de Dieu. On le sut. Alors, le peuple qui venait de le flageller, honora son repentir. La colère contre le prévaricateur fit place à l'admiration pour le pénitent. Le peuple romain donna des marques de respect devant le corps de l'homme qui avait su secouer de la pourpre l'espèce de souillure dont elle s'était ternie en le touchant. C'est ce même peuple qui s'agenouille toutes les fois que Pie IX lui apparaît, et qui écrit partout sur les murs de la ville : *Viva Pio nono!*

Encore un mot sur M. Gratry. Je ne retire pas les éloges que j'ai donnés à son pamphlet en tant que pamphlet. C'est une petite merveille. Je ne dis pas que ce soit honnête, je dis que c'est selon l'art. A faire la chose, il faut faire ainsi. Seulement la chose est celle qu'on ne doit pas vouloir faire quand on est prêtre. Le succès exige le sacrifice de l'honneur, non pas simplement de l'honneur du prêtre et du chrétien, mais de l'honneur du savant.

L'honneur du chrétien, à plus forte raison du prêtre, est de ne toucher qu'après beaucoup d'études et avec beaucoup de respect tout ce qui regarde l'Église. Un prêtre ne jette pas au front sacré de

l'Église les reproches d'irréflexion, d'ignorance, de fourberie. Avant et après toute chose, il *sait* qu'elle ne peut mériter de tels reproches, et il nierait plutôt l'évidence, il se condamnerait plutôt à un silence éternel; car enfin, quoi que dise la *science*, c'est Dieu qu'il faut croire. Dieu n'a pas envoyé Jésus-Christ pour se tromper, et Jésus-Christ n'a pas institué son Église pour être le jouet misérable de la fraude et nous tromper. Cette conclusion vers laquelle M. Gratry pousse son lecteur fait reculer une âme sacerdotale. Lui fût-elle suggérée par un ange, il ne l'accepterait pas. M. Gratry l'a acceptée, et il la propose.

L'honneur du savant, le pauvre petit honneur du savant, est d'amasser des preuves, de les vérifier, de discuter les objections, de les prévenir, d'embrasser la question dans son ensemble, d'être enfin à même de répondre sur tous les points. L'objet de notre savant est de renverser la doctrine de l'infaillibilité du Pape. Il ne suffit pas de contester quelques textes et de nier la compétence ou l'érudition de quelques docteurs : cette doctrine si établie dans l'Église repose sur autre chose. Il y a la tradition et l'Évangile. Il faut montrer que la tradition n'est pas certaine et surtout que l'Évangile n'est pas certain. Car l'Évangile et la tradition restant, on peut brûler tout le reste, et la doctrine demeure. Ce n'est pas tout. Si, malgré le *super* HANC *petram*, vous persistez à soutenir que l'infaillibilité n'est pas dans le Pape, on vous

demande, savant, où elle est. Mgr Maret, après bien d'autres, l'a cherchée durant deux gros volumes augmentés d'une petite défense qui a peu brillé, et il cherche encore. M. Dœllinger et les Munichois, après bien d'autres, depuis Luther et au-delà, disent, et ne sont pas les seuls, que le « critère de l'infaillibilité n'existe pas, » c'est-à-dire qu'il n'y a point d'infaillibilité. C'est bien; mais alors que devient le christianisme? Il nous faut maintenant, savant prêtre de l'Oratoire, une démonstration dont ne peut se passer votre honneur de savant : prouvez-nous qu'une religion qui ne se croit point infaillible n'avoue point du même coup qu'elle est fausse! Prouvez-nous l'existence de Dieu. Dieu ne nous ayant point révélé la vraie religion, la religion infaillible, nous demandons ce que c'est que Dieu, et où est Dieu?

Mais M. Gratry se dispense de ces recherches. Pour nier l'infaillibilité du Pape, il atteste la fourberie de quelques personnages inconnus, il proclame la stupidité générale de l'Église durant une dizaine de siècles, et il passe. Le succès du pamphlétaire est à ce prix : il faut passer vite, ne répondre à rien, affirmer toujours. M. Gratry se soumet à cette condition honteuse. L'honneur du savant est planté là, comme l'honneur du chrétien et du prêtre.

Le châtiment viendra, il ne tardera pas huit jours. On apprendra à M. Gratry la question des *Fausses décrétales*, comme on lui a déjà appris la question

d'Honorius. Il saura que c'est lui qui n'a point de critique, point de philosophie, point de science, et qui travaille sur de faux papiers. Il se verra bafoué, renié par ceux qu'il veut servir, et qui lui reprocheront d'avoir passé la mesure et dévoilé le plan de campagne. Il restera avec la courte gloire d'avoir fait un bon pamphlet. Cela suffit sans doute à l'académicien; c'est peu pour le politique : quelque hardie que soit son action, et quelque tapage que fasse l'applaudissement, il n'aura beaucoup blessé que ses amis. Tout Rome, d'une seule voix, leur reproche ce mauvais coup.

On leur dit : — Quoi! vous allez jusque-là? et ils ne savent que répondre. On leur dit : — Eh bien, vous contestiez tant l'opportunité d'affirmer la foi de l'Église sur le pouvoir de son chef; qu'en pensez-vous *maintenant* après tout ce qui se révèle? On leur dit : — Si tout repose sur les fausses décrétales, le décret de Florence est sans fondement; il ne suffit plus d'en rester au décret de Florence, il faut l'abolir : l'abbé Gratry en impose le devoir à votre probité. Ils sont muets. On ajoute : — Si le décret de Florence est bon, tout est bon. Fausse décrétale tant que vous voudrez. Le sens des fausses décrétales est la foi de l'Église; et comme la foi de l'Église rencontre un violent parti de négateurs, ne faut-il pas que le Concile fasse ce que tous les conciles ont fait, et qu'il place au-dessus de toute contestation ce qui est la foi

de l'Église? Point de réplique. Et l'on commence à entendre murmurer : De quoi se mêle ce reste d'oratorien!

Le bruit se répand que deux ou trois évêques ont écrit au P. Gratry, après sa première brochure, pour le féliciter. J'en doute, et j'ose dire que ces félicitations, si elles ont été faites, ne seront point rendues publiques par leurs auteurs. J'affirme avec plus d'assurance qu'elles ne seront pas renouvelées. Je serais beaucoup moins surpris si, tout au contraire, quelque généreux désaveu ne partait des rangs mêmes sur lesquels une complicité trop visible laisse planer des étonnements déjà très-impatiemment subis. Par la force des choses, ces pamphlets séditieux sont en ce moment à l'abri des réprimandes romaines. L'autorité ordinaire est comme désarmée. Cependant, la foi de plusieurs demande secours. Quelque évêque y pensera parmi ceux dont le devoir semble plus pressant. On frappera d'une censure nécessaire ces insolences contre la foi et l'honneur de l'Église, elles ne doivent pas circuler plus longtemps sans porter la note qu'elles méritent.

Quoi qu'il en soit, je suis témoin que les efforts du P. Gratry n'aboutiront pas selon son gré. Sauf le chagrin qu'ils pourront occasionner aux simples et le mal qu'ils pourront faire aux chancelants, ils serviront à hâter la manifestation de la vérité. Le P. Gratry, comme tout ce qui vient du même côté, a l'utilité

douloureuse du van et du crible. Il travaille au partage. La besogne est bien avancée.

Rappelez-vous ce que disait Mgr l'archevêque de Malines dans sa lettre à Mgr l'évêque d'Orléans :

« La question d'opportunité ou d'inopportunité me « paraît avoir fait son temps, et voici pourquoi : « l'Eglise ne définit les vérités révélées que lors- « qu'elles sont niées ou contestées, et elle ne con- « damne les erreurs contraires à la foi que lorsque « celles-ci sont effectivement répandues.

« Mais quand ces vérités sont niées, ou quand ces « erreurs sont répandues, l'Église ne se tait pas. « *Quæ sunt contra fidem vel bonam vitam*, *Ecclesia* « *nec approbat*, *nec tacet* (S. Aug.). »

« Elle prend son temps pour parler, sans doute, « mais elle ne manque jamais de le faire, selon ce « mot d'un pontife cité par Mgr de Sura : *Error cui* « *non resistitur*, *approbatur*, *et veritas cum non de-* « *fenditur*, *opprimitur*. »

« Ne vous semble-t-il pas comme à moi, Monsei- « gneur, que le jugement solennellement demandé « au Concile sera porté d'une manière ou d'une « autre? La définition du Concile de Florence y suf- « firait déjà, et si l'on était tenté d'en amoindrir la « portée, les solennelles déclarations du clergé de « France suffiraient à leur tour pour éloigner cette « tentation des esprits qu'elle inquiéterait.»

C'est l'argument de la situation. Le P. Gratry ne

l'écarte pas en prenant soin de n'y point toucher; loin de l'ébranler, il le fortifie.

XLV

Rome, 17 février, 5 h. 40, soir.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Ouverture de l'exposition au milieu d'une foule immense. L'arrivée de Pie IX fait éclater l'enthousiasme. Le pape rayonnant de santé et de majesté. Allocution du cardinal Berardi. Le Saint-Père : « J'ai « voulu, oui, j'ai voulu cette exposition, pour faire « voir que la religion est la maîtresse inspiratrice des « arts. C'est qu'elle est la vérité ; non pas, comme on « l'a dit, une idée, mais un principe.

« Selon quelques-uns, la religion doit changer « avec le temps, et elle aussi a besoin de son 89. Je « dis que c'est un blasphème. La religion de Jésus-« Christ demeure avec Jésus-Christ, telle qu'elle a été « dès le commencement. »

Vaste acclamation.

XLVI

14 février.

L'on voit à Rome assez de nobles étrangers, bons catholiques et bons inopportunistes, qui prétendent savoir les secrets des gouvernements, et qui aiment à les répandre. Ils disent que les gouvernements sont mal contents de l'esprit du Concile. Vous leur demandez pourquoi? Ils répondent : *Parce que !* Vous répliquez : *Qu'est-ce que cela fait?* Ils vous accusent de briser la raison. Voilà l'entretien fini; la dispute commence.

Si l'on sait se contenir, on découvre que la cause du mécontentement des gouvernements est la pente visible du Concile pour le dogme de l'infaillibilité. Ce dogme de l'infaillibilité leur paraît plein de périls. — Pourquoi? — Parce que!

Vous avez à faire à des catholiques, vous alléguez le Saint-Esprit.— Ce n'est pas le Saint-Esprit qui a signé le *Postulatum* de l'infaillibilité. — A-t-il signé l'autre? — L'autre, du moins, est inspiré par la plus haute sagesse. — Soit! L'un et l'autre invitent le Saint-Esprit à venir, il viendra. — Le Saint-Esprit ne viendra pas! — Pourquoi? — Parce que le règle-

ment du Concile est mauvais, parce que la salle du Concile est défectueuse, parce que, la discussion étant impossible, le Concile n'est pas libre. — Quoi ! les membres du Concile peuvent lire, peuvent étudier, peuvent prier, peuvent parler, et le Concile n'est pas libre ? — Non, car la discussion est matériellement impossible. Or, du choc de la discussion jaillit la lumière. — Absolument comme du choc des cailloux. Le Concile n'a pas besoin de cette lumière qui met le feu aux poudres. Il est écrit : *Noli verbosus esse in multitudinem presbyterorum*, et ce texte fut cité au Concile de Trente contre l'abondance et la longueur des discours. Laissez là vos textes et vos raisons mystiques. Lorsqu'il faut répondre aux gouvernements, il ne s'agit pas d'alléguer le Saint-Esprit. Les gouvernements sont *montés* contre l'infaillibilité. — Eh bien, qu'ils descendent ! — Craignez qu'ils ne vous fassent plutôt descendre vous-même. Craignez leur colère, craignez la fureur du peuple, dont nous ne pourrons plus vous préserver. Craignez... — Permettez, si c'est à moi que vous parlez, vous perdez votre temps ; car je ne suis point le Concile, parole d'honneur ! Et si vous parlez au Concile, vous devez être convaincu qu'il vous répond ce que la libre et sainte Eglise de Dieu, — libre parce qu'elle est sainte, — a toujours répondu aux bons conseillers de votre espèce :

Je crains Dieu, cher Abner...

Tels sont les entretiens que l'on peut avoir avec les inopportunistes, lorsqu'ils daignent souffrir la discussion. Pour continuer ce discours, je trouve que les gouvernements prennent trop de souci d'une chose qui les regarde si peu.

Que leur fait l'infaillibilité du pape? Que changera-t-elle à leur manière d'être et de croire? Rien du tout s'ils croient, rien du tout s'ils ne croient pas. S'ils croient, ils en ont déjà les obligations; s'ils ne croient pas, leur incrédulité ne relèvera personne de l'obligation de croire.

Dans l'état actuel de la société, la définition dogmatique n'est pour le gouvernement qu'un fait régulier de la liberté des cultes. Ils n'ont à s'en mêler que pour étudier la situation nouvelle que ce fait pourra produire et y conformer la conduite que la liberté leur impose. Ou ils respecteront d'eux-mêmes la liberté, ou ils rencontreront ses défenseurs et soutiendront le combat. La question n'est pas nouvelle. Les gouvernements doivent savoir que les catholiques prétendent vivre et ne rien abandonner de leur droit à la plénitude de la vie. S'il en est parmi eux qui consentent à des retranchements, ceux-là se retranchent. Ils sont parfaitement libres de se retrancher en ce monde, sauf à régler leur compte avec Dieu.

Quant à l'Eglise, elle fait ses affaires comme il lui convient, c'est-à-dire comme il convient à son Fondateur toujours vivant, toujours consulté et toujours

obéi. Elle regarde par delà les gouvernements, par delà les générations. Elle a des devoirs envers les générations futures, elle sème pour l'avenir, elle construit pour les siècles. Encore qu'elle désire ne pas incommoder les gouvernements, on conviendra pourtant que ses compassions et ses complaisances envers ces étrangers doivent avoir des limites. Elle ne peut pas s'appliquer à leur éviter tous les ennuis qu'ils veulent gratuitement et obstinément se donner. Elle subit les lourdes charges de la liberté des cultes, elle en prend les légers avantages. Ayant une chose à faire et trouvant l'occasion de la bien faire, risquera-t-elle de perdre cette occasion et de trahir son office sacré par considération pour le caprice d'un gouvernement qui ne la connaît pas et qui ne sera plus demain?

Les inopportunistes disent bien que l'occasion n'est pas si bonne.—Pourquoi?—Parce que! — Mais nous croyons, nous, que l'occasion est bonne, parce que la tempête éclate et parce que la nuit s'aggrave. Dans la nuit, pleine de périlleux appels, une grande voix crie: *Ad quem ibimus?* Sur les eaux, une grande voix crie : *Salva nos !* C'est la voix de l'humanité, qu'un instinct sublime élève vers Celui qui répand la lumière et la paix. Nous sommes à l'heure opportune, car nous sommes à l'heure du danger. Or il y a sur la terre un homme qui connaît cette heure de la miséricorde, cette heure de Dieu.

Raisons mystiques! — Nous disons que ceux qui n'admettent pas les « raisons mystiques » dans les affaires de l'Eglise, manquent ordinairement de raison dans les affaires du monde, et n'ont jamais les grandes raisons de rien. Descendons pourtant aux raisons familières. En voici une que je me permettrai d'offrir aux tenants de l'inopportunité.

Un jour, au commencement de cet hiver, je sentis chez moi une odeur de suie qui m'inquiéta. Je regardai dans la cheminée, point de feu. Je posai la main sur le parquet, point de chaleur. Cependant l'odeur persistait, et bientôt une fumée fine se répandit, venant je ne savais d'où. Partant de ce principe, qu'il n'y a point de fumée sans feu, j'appelai le fumiste. Il vint, regarda, tâta, ne vit point de feu, ne sentit point de chaleur, et me dit avec assurance: Le feu est ici. Il donna quelques coups de pioche dans le foyer, ôta les briques, leva une lame du parquet : le feu était aux poutres et se mit à flamber. Nous reconnûmes l'opportunité de l'éteindre, et ensuite de prendre certaines dispositions, de placer certaines briques et certains enduits pour prévenir un nouveau danger. Rien n'a été démoli, et depuis ce temps-là tout va bien. J'ai conté l'histoire du dix-neuvième Concile œcuménique.

Assurément je ne dirai pas que M. Janicot et les autres chevaliers de l'inopportunité soient des poutres! Mais M. Gratry de l'Académie et de l'Ora-

toire, M. Dœllinger de la Faculté et de la Bourgeoisie de Munich, Mgr Maret de l'Épiscopat et de la Sorbonne, et d'autres que je m'abstiens de nommer, sont au moins des poutrelles, et l'on avouera qu'elles flambent. Voilà l'opportunité.

Il est évident aujourd'hui que le Concile a été convoqué par un instinct tout à la fois humain et divin, pour conjurer un danger alors plutôt pressenti que manifeste, et qui se révèle aujourd'hui plus grand qu'on ne l'avait peut-être supposé. C'est l'histoire de tous les Conciles, et il fera ce que tous les Conciles ont fait. Il fera une chose formée tout ensemble de la sagesse de l'homme et de la sagesse de Dieu, c'est-à-dire une chose de l'Eglise, aux œuvres de laquelle on retrouve toujours l'homme et Dieu.

L'erreur du temps présent est la haine de l'autorité. On veut l'affaiblir, la ruiner jusque dans son principe. Quelque chose de cette erreur s'est infiltré jusque dans la partie humaine de l'Église, sujette, si l'on peut ainsi parler, aux influences atmosphériques et aux maladies courantes. C'est pourquoi, à toutes les époques, il y eut des schismes et des hérésies. C'est pourquoi aussi, tantôt par les Conciles avec le Pape, tantôt par le Pape seul avec le consentement de l'Église, consentement infaillible, comme l'infaillible autorité du chef, il y eut des redressements et au besoin des retranchements. L'erreur du temps contre l'autorité s'est glissée jusque dans l'Église ; l'Église

y pourvoit. Déjà le présent peut apprécier le bienfait; l'avenir en connaîtra l'immense mesure.

Si les esprits qui veulent un changement dans la constitution de l'Église et un affaiblissement dans l'autorité de son Chef pouvaient prévaloir, l'effet, au temps où nous sommes, en serait plus vite connu. La sédition, on peut dire l'insurrection, ne tarderait pas à s'élever contre l'épiscopat. Comme l'Église devait être en réalité gouvernée par le Concile, on demanderait que le diocèse fût en réalité gouverné par le synode. Comment alors empêcher la paroisse de s'insurger à son tour? Le conseil de fabrique ou le conseil des anciens serait tout prêt à se saisir de l'autorité du curé; et pourquoi chaque fidèle, une fois qu'on en serait là, ne se persuaderait-il pas qu'il peut se contenter de la Bible, et même de sa propre et pure inspiration religieuse? C'est la logique du protestantisme. Le Pape n'étant plus infaillible, chaque fidèle s'investit de l'infaillibilité, exactement comme en politique, où le mépris de l'autorité nous conduit à proclamer l'infaillibilité du premier venu qui a pu atteindre l'âge de vingt et un ans sans perdre la jouissance de ses droits civils.

Mais nous avons le *Rogavi pro te* et le *Confirma fratres tuos* qui ne peuvent être couverts par une tache d'encre de l'ancien excellent P. Gratry.

Voilà ce qui diminue l'importance des inopportunistes distingués dont Rome est décorée en ce mo-

ment. Ils commentent une lettre écrite par un de nos ministres, lequel dirait que la difficulté du gouvernement n'est pas à Paris, mais à Rome. Si le propos est vrai (car je n'ai pas la lettre), voilà un beau trait de perspicacité politique! Tandis que l'homme d'État faisait lire sa lettre dans Rome, des barricades lui poussaient sous les pieds dans Paris. Des barricades, ce sont pourtant des difficultés !

Sans nier d'ailleurs les difficultés, j'admire que les hommes d'État s'en plaignent tant et en cherchent tant. S'il n'y avait pas de difficultés, que ferait-on des hommes d'État? Et si les hommes d'État, au lieu de se créer des difficultés, s'appliquaient à les prévenir et à résoudre celles qu'ils rencontrent, où seraient les difficultés?

Les hommes d'État, je leur en demande bien pardon, me semblent savoir mal leur métier. Ils se privent trop d'avoir des principes là où ils ont la mauvaise chance d'en rencontrer. Ainsi ils se donnent le désavantage d'avancer inconsidérément, et perdent le bénéfice de savoir reculer opportunément. Ils commencent par ne douter de rien, ils arrivent vite à s'embarrasser de tout. Ils promettent, ils retiennent, ils poussent à droite, ils poussent à gauche, ils donnent des coups de sabre; ils tombent d'ordinaire dans une difficulté qu'ils n'ont point voulu voir, les yeux fixés sur une difficulté qui n'existe pas ou qui ne les cherchait pas.

Quelle naïveté de croire qu'il n'y a pas de principes! quelle autre naïveté de croire que les principes succombent! quelle énorme naïveté de croire que, si les principes succombaient, toutes les difficultés disparaîtraient! Les difficultés ne sont résolues que par les principes. La force des principes est telle, que l'erreur même, érigée en principe et suivie comme principe, peut faire des œuvres et obtenir des triomphes qui simulent un temps les œuvres et le triomphe de la vérité. Et elle n'est abattue que par la force supérieure du principe vrai, seul stable et permanent, seul capable de répondre au besoin permanent de la société et de l'individu.

C'est pourquoi le Chef de l'Église, gardien du principe vrai, est toujours un très-grand homme d'État, finit toujours par résoudre la difficulté. Lu aussi peut bien dire que sa difficulté n'est pas dan Rome, qu'elle est à Paris, à Munich, partout où par lent des Sorbonnes irrégulières ou infidèles. Le nombre en est grand. Il ne se décourage pas, il ne s'attaque pas à ce qui n'est pas irrégulier ni infidèle, quoique la difficulté s'y puisse rencontrer aussi. Armé de son clair et droit principe, il va son droit et clair chemin contre l'erreur puissante.

Depuis dix-huit siècles, sa difficulté est de vivre au milieu du monde, malgré quasi toute la force du monde. Depuis dix-huit siècles, il résout cette difficulté, tout simplement en gardant son principe.

Vouloir qu'il l'abandonne aujourd'hui est un pur enfantillage d'inopportuniste. Le Pape connaît aussi les transes du bon Abner. Quel est le moment de l'histoire où son Dieu, son principe et lui-même n'ont pas été déclarés quelque part, souvent partout, totalement inopportuns? Il a passé outre, il a affirmé et proclamé sa loi, il l'a déclarée opportune, il a souffert pour elle l'injure, la ruine, la captivité, la mort; et depuis dix-huit siècles il a raison.

Voilà comment on gouverne, comment on dompte la difficulté, comment on règne. Quand les hommes d'État voudront se mettre à l'école du Pape, ils feront des merveilles. Mais le monde ne doit pas s'y attendre encore de quelque temps.

Lorsque vous recevrez cette lettre, il se peut que les choses aient fait un grand pas. On n'entend parler ici que du désir de mettre une digue au torrent des discours, et d'aborder la question de l'infaillibilité.

Malgré les nouveaux orateurs inscrits aujourd'hui même sur le catéchisme, lorsque la liste et le sujet semblaient épuisés, il est probable que le jour de la véritable entrée en matière n'est pas éloigné. On comptait même hier que ce serait jeudi prochain. L'empressement du Concile vaincra tous les obstacles. Rien ne peut déconcerter la patience qui les laisse passer, mais rien n'affaiblit la résolution qui les rend inutiles.

XLVII

15 février.

Je veux vous dire un mot des « nouvelles de Rome » que vous tirez de la *Gazette*, du *Français*, de l'*Impartial du Loiret* et autres feuilles du même quartier, ou des environs, telles que la *France*, le *Moniteur*, l'*Echo*-Rouquette, etc. Ces récits, coulés dans des moules peu variés, sont d'une même pâte et peut-être d'une même cuisine. Il s'en fait des distributions singulièrement généreuses : cela se donne comme du *Gratry*. Toutes sortes de personnes le reçoivent sans l'avoir demandé. L'on conjecture qu'il y a quelque cassette bien munie pour ces autres frais du Concile. Si elle s'alimente par des souscriptions, je serais curieux d'en connaître les devises, et de savoir à qui les souscripteurs disent : *Tu es Petrus!*

Quoi qu'il en soit, ces correspondances multiformes et identiques étonnent par leur grand art d'être mal informées. Elles savent les premières tout ce qui se passe dans le Concile, et elles ont une telle manière de le dire, que leurs lecteurs ne le savent jamais. Ce n'est point discrétion, tout au contraire ; c'est une

forte incapacité à saisir le sens juste des discours, et plus encore à dire l'impression qu'ils ont faite. Lorsque ces correspondances reviennent à Rome, on a eu le temps de recueillir beaucoup de détails authentiques; elles font jaillir d'involontaires démentis, qui livrent le reste. L'on est alors stupéfait de la recherche et de l'aplomb des méprises auxquelles les correspondants se sont livrés.

Ils célèbrent un long discours d'opposition qui a satisfait, disent-ils, toute l'assemblée : le discours a été très-bref, et aucune thèse d'opposition ne s'y est montrée. Un autre discours d'un autre orateur, considéré comme plus grand, est signalé avec plus d'emphase, et déclaré absolument remarquable : l'on y a remarqué des mots particulièrement malheureux, des faits particulièrement controuvés. L'orateur a assuré que Colomb avait décoiffé l'Amérique, *discooperuit Americam*, et il a cité en faveur des conciles saint Grégoire de Nazianze, qui a manifesté contre eux une sorte d'aversion. D'après les correspondances, ce discours a profondément *remué* l'assemblée. Oui, mais en ce sens que grand nombre de Pères ont quitté leur place avant la fin, et sont sortis de la salle, non sans remue-ménage.

On se demande à quoi bon ces relations plus qu'inexactes, et quels fruits en peuvent attendre ceux qui se donnent la peine de les écrire. D'après le résultat, c'est du temps et de l'argent bien mal dé-

pensés. Elles ne font pas oublier la vérité; elles suscitent un désir de la venger. L'histoire prend ses notes sévères, et sa main indignée appuiera le burin.

Je n'insiste pas. Je risquerais de percer la feuille de papier sous laquelle se trouverait peut-être ce que je ne veux pas rencontrer. Je m'arrête donc, en vous faisant remarquer une contradiction assez plaisante. Vous savez si l'on se plaint du défaut de sonorité de la salle conciliaire, et vous avez encore ces jours-ci reproduit une requête anonyme où l'impossibilité d'entendre les orateurs est fortement déplorée. Mais, en même temps, les correspondants qui insistent sur ce malheur ne manquent jamais de montrer que les discours qu'ils aiment ne sont point perdus. Ils affirment avec entrain et avec ensemble que la sensation a été générale et profonde. Donc, on entend!

Je suis moins disposé à sourire de la manière dont le correspondant du *Français* rectifie les odieuses inventions de la *Liberté* touchant l'affaire du patriarche chaldéen. Voici le vrai sur cette affaire.

Le Patriarche avait proposé régulièrement deux prêtres pour les siéges vacants de Diarbekir et de Mardin. Le Saint-Père les nomma. Le Patriarche lui fit savoir qu'il préférerait que le prêtre élevé, comme il l'avait proposé, au siége de Mardin, fût mis à Diarbekir et celui de Diarbékir à Mardin. Le Saint-Père y consentit, mais, le changement fait, le Pa-

triarche déclara qu'il refusait ces deux évêques et ne voulait sacrer ni l'un ni l'autre. Après d'infructueuses démarches, le Pape les réunit tous à Rome, non sans difficulté, appela le Patriarche dans son cabinet, et lui intima de sacrer les deux suffragants dans les vingt-quatre heures, ou de signer sa démission.

Le Patriarche demanda un délai de trois jours, puis de deux jours. Le Pape fut inflexible ; il exigea que le Patriarche signât immédiatement l'engagement d'obéir. Le Patriarche prit une plume, commença d'écrire, et s'arrêta, disant que la plume n'allait pas. Le Pape présenta un canif; le Patriarche de Jérusalem, qui servait d'interprète, tailla la plume. Le Patriarche chaldéen ne résista pas davantage : il écrivit l'engagement de sacrer les suffragants ou d'abdiquer dans les vingt-quatre heures, et poussa l'exactitude jusqu'à mettre la date, sept heures et demie du soir. Il a fait le sacre le lendemain.

Telle est l'histoire. Tout le monde la connut aussitôt dans Rome, car le secret ne fut point demandé. Les correspondants du *Français* ou leurs informateurs, parfaitement au courant des affaires des Orientaux, n'ont pu être les derniers à savoir celle-ci, et n'ont pu en avoir une autre version. Puisqu'ils en parlaient, que ne l'ont-ils racontée simplement, au lieu de se borner à attiédir les révoltants mensonges forgés par le correspondant de la *Liberté*, pour diffamer la fermeté de Pie IX maintenant son droit et

l'honneur des deux nouveaux évêques contre le caprice inexpliqué du Patriarche, qui les refusait après les avoir lui-même désignés !

Le correspondant de la *Liberté* nous montre Pie IX se laissant emporter par la colère, brisant à coups de poing les plumes éparses sur son bureau, agissant en tyran ou plutôt en insensé qui veut régner par la terreur. Il faut être abandonné de Dieu et n'avoir refuge que dans les journaux parmi les hommes, pour oser insulter ainsi le seul caractère universellement respecté qui apparaisse dans le monde. Mais l'injure du *libertinier* anonyme est moins blessante que cette protestation cauteleuse du journal catholique, lequel vient glisser que tout cela probablement n'est pas bien vrai ! J'ai peur pour certains hommes qu'ils ne soient sur la pente de haïr Pie IX.

M. l'abbé Peltier, chanoine honoraire de Reims, me communique la traduction de l'*Anti Febronius*, du P. Zaccaria, de la Compagnie de Jésus. Prenez ce livre à la librairie de Sarlit. Vous y trouverez (t. II, pages 417 et suivantes) des pages qui vous apprendront ce que vaut l'érudition du P. Gratry, et il l'apprendra lui-même. Il saura là ce que sont les *fausses décrétales*, qui les a inventées, quelle a été et d'où vient leur fortune, ce qu'elles sont aujourd'hui aux yeux de cette science romaine qu'il insulte et qu'il ne

connaît pas. J'espère encore qu'il en rougira. Il faut que son action soit bien coupable pour que ses adversaires eux-mêmes résistent à lui faire grâce.

XLVIII

16 février.

L'objet des conversations est la liste des évêques français signataires de la requête au Pape contre le *Postulatum* de l'infaillibilité. Le secret avait été bien gardé sur ces noms. Quelques-uns étonnent, l'absence de quelques autres étonne davantage. Pourquoi le total de trente-quatre ou trente-cinq, si positivement annoncé, se trouve-t-il réduit à trente et un? Y a-t-il eu des rétractations? Voilà le champ des conjectures. On se demande si la liste est officielle, si elle a été livrée du consentement des signataires, si la publication n'en a pas été précipitée par un coup de tactique pour prévenir de nouvelles retraites après le gros éclat des distributions de M. Gratry, qui compromettent terriblement la situation mitoyenne de l'inopportunité.

A s'arrêter au certain, la liste nous paraît diminuer beaucoup les arguments et l'importance de ce que l'on appelle l'*Opposition*. Sans mécon-

naître la gravité des caractères et sans omettre le respect qui leur est dû, nous voyons premièrement ici une minorité qu'aucun genre de mérite ne relève au-dessus de la majorité contraire, où les talents, les vertus, l'ancienneté des services ne sont pas moindres. Il a été souvent question de « l'importance » des siéges. Nous avons dit pourquoi il nous semblait qu'on en voulait tirer trop d'avantages. Mais, sous ce rapport même, la majorité l'emporte. Supposé que tel siége fût plus important que tel autre, nous ne voyons pas que Paris et Marseille puissent faire pencher la balance du côté où ils sont La foule des siéges moins éclatants, Cambrai, Tours, Rennes, Toulouse, Rouen, Bourges, etc., rétablit au moins l'équilibre. Tulle compense Châlons ; Nîmes, Saint-Brieuc; Poitiers, Cahors; Quimper, Oran.

Laissons ce compte. Il est évident, sans le pousser plus loin, que la question d'opportunité, le Pape restant neutre, se tranche par le nombre. Dès lors, elle est résolue.

Si nous cherchons dans la liste les éléments d'une opposition au principe contre lequel elle élève la question d'opportunité, nous ne trouvons plus une réunion, ni un groupe, ni même une individualité. Il n'est pas nécessaire de prononcer des noms. Nos évêques nous sont connus, aucun n'a jamais caché ses sentiments sur le fond. Chacun sait qu'en France quiconque admet le Pape, l'admet en définitive tout

entier. C'est l'enseignement unanime, unanimement reçu. On a telle ou telle teinte de doctrine, on revendique telle ou telle liberté d'opinion ; mais pour conclure, on finit par se constituer catholique tout court. Personne ne voudra jamais s'obstiner dans un raisonnement qui aboutirait à dire que le Pape n'est pas le Pape, souverain et dernier juge de la foi. On dirait plutôt qu'il n'y a pas de pape, et alors on ajouterait tout de suite qu'il n'y a plus rien.

Ainsi, par le fait, la liste de l'Opposition prouve que, quant à la France, il n'y a pas d'Opposition. L'opinion des Allemands les plus versés dans la connaissance de l'Allemagne est qu'on peut assurer la même chose du groupe plus nombreux des inopportunistes allemands. La question d'opportunité exprime un doute sur l'état des esprits, non pas un doute sur le principe. Par la tournure que les choses ont prise, le principe a été plus étudié, a paru plus évident, et l'urgence de l'affermir et de le mettre à l'abri s'est imposée comme une loi de salut pour l'Église et pour le genre humain.

On a fait du chemin depuis trois mois! Il y a trois mois, nous lisions dans des *Observations* célèbres, à propos du principe de l'infaillibilité : « Ce principe, « SI C'EN EST UN, est-il donc nécessaire à la vie de « l'Église qu'il devienne dogme de foi ? » Aujourd'hui, certainement personne ne nie que ce principe *n'en soit un,* et personne ne croit indifférent à la vie

de l'Église qu'il passe à l'état de dogme reconnu, au lieu de rester dans la condition de principe dont on puisse douter.

M. l'abbé Rouquette, rédacteur de l'*Echo du Vatican*, quitte Rome et me fait ses adieux par écrit. Je ne vois aucun inconvénient à vous communiquer sa lettre, ni aucune nécessité d'y répondre. Il m'accuse cependant de trahison. Mais il ne m'avait pas dit qu'il se confessait, et comme j'ai gardé le plus gros, je m'absous, sans autre éclaircissement. Si je revenais sur l'entretien dont il parle, tout pourrait m'échapper. C'est alors que l'*Echo* pousserait de beaux cris.

Je vous envoie le propre autographe du traducteur de l'*Aurifodina*. Que les compositeurs le suivent bien; il a sa langue, et son orthographe, et son accent.

Rome, 16 février.

Monsieur,

Au moment de partir pour la France, je trouve dans l'*Univers* une lettre de vous dont j'ai le droit d'être au moins étonné.

Je ne peux nier que, il y a six semaines environ, je vous fait une visite, d'après les conseils réitérés de deux vénérables prélats dont les sentiments ne sauraient vous être suspects (1).

(1) Je prends la liberté de vous les nommer, afin que vous ne les traitiez pas d'évêques *anonymes*. Il n'y a d'ailleurs aucune indiscrétion à dire que leur bienveillant désir était que vous eussiez de moi la vérité à cet égard : c'*était* (*sic*) NN. SS. les évêques de Belley et d'Hébron.

On m'avait dit que vous me regardiez comme l'auteur de certains articles écrits contre vous, dans un journal de province. Je tenais simplement à vous dire : Je n'y suis pour rien.

Je n'ai eu qu'à me louer de votre accueil : vous m'avez même démontré, dans une comparaison très-pittoresque, que votre cabinet était un séjour d'absolue discrétion, que les conversations qui y étaient tenues ne pouvaient avoir aucune espèce d'influence sur votre vie d'homme public.

Je l'ai cru sans peine, monsieur; car je trouvais élémentaire en honnêteté que le journaliste s'effaçât devant l'homme. Je vous ai donc parlé avec une véritable et sincère liberté; et je suis sorti de chez vous, sans aucun regret d'y être venu, quoique conservant des idées diamétralement opposées aux vôtres et vous l'ayant bien affirmé!

Aujourd'hui vous publiez cette visite *sous une formule (sic)* insultante, vous demandez grâce, en ma faveur, à vos collaborateurs, à cause *des petites choses* naïves que je vous ai dites!...

C'est un devoir pour moi de vous répondre, monsieur; mais comme je veux être honnête et poli, même et surtout avec vous, je me borne à vous affirmer que vous ne *m'avez pas compris*.

Vous trouverez facilement le moyen de démontrer à vos lecteurs que c'est *de* (*sic*) ma faute, et je m'y attends; mais je n'en persiste pas moins à vous prier de *le leur dire* (*sic*), en insérant ma lettre.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux en Notre Seigneur.

ROUQUETTE.

P.-S. A vous dire vrai, monsieur, puisque vous m'avez avoué qu'à propos de *petite scie*, je vous en avais *monté une grande* dans mon article intitulé : *Les erreurs de l'*Univers, et que depuis lors je suis revenu plusieurs fois à la charge, je suis très-surpris que vous m'ayez jusqu'ici jugé digne de beaucoup de

dédains, jamais d'une réfutation. Mes assertions sur vos théories ou vos affirmations ont cependant toujours été assez claires.

G. R^{tte}.

Avec tout cela, M. G. R^{tte} ne nomme pas le Père du Concile dont il fut le théologien.

Si vous pouvez retrouver « l'article intitulé : *Les erreurs de l'*Univers, » donnez pourtant à M. G. R^{tte} la consolation de le reproduire; et que M. G. R^{tte} aille en paix.

XLIX

17 février.

L'on continue à commenter la liste des évêques signataires du *contre-Postulatum*. Je ne sais ce que se sont proposé ceux qui l'ont livrée aux journaux, ni s'ils se sont proposé quelque chose ; mais ils auraient voulu faire aboutir la question dans le sens le plus contraire au but de cette pièce, qu'ils n'auraient pu mieux travailler. La publicité impose l'opportunité à ceux qui la voyaient le moins, et par là elle rapproche les esprits dont elle constate la division.

On estime que, depuis cette proclamation de son existence, la force de l'Opposition a baissé de moitié.

Rien de plus explicable et de plus respectable que ce revirement. Dans l'Église, il y a de fortes et constantes amitiés, parce que l'amitié repose sur un fond commun de respect, entre hommes qui ont le même point de départ et le même but. On peut différer de jugement, on ne se sépare pas de croyance ni de cœur. A travers les dissentiments, le respect de la conscience d'autrui persiste, la vieille et tendre amitié demeure au pied de l'autel. Celui qui croit que son frère se trompe, croit aussi que son frère ne veut pas se tromper; on ne regarde point comme parti pris les raisons que l'on rencontre de part et d'autre, et la sincérité de la prière produit ce que la discussion n'a pu procurer.

Lorsque les évêques qui proclament l'opportunité ont connu les noms, pour une grande partie encore ignorés, de leurs collègues engagés dans l'opinion contraire, ils n'ont pas douté que la conscience ne les eût conduits et pour ainsi dire violentés, en cette occasion. Mais, à leur tour, ceux-ci n'ont pas douté davantage d'un sentiment semblable et d'une même obéissance au devoir de la part des collègues qui n'avaient pas pris leur chemin. Ce ne sont point là des mobiles et des contradictions qui séparent. Tout au contraire, des entretiens pleins de confiance, qu'un certain malaise avait peut-être interrompus, se sont

renoués par cette déclaration de l'état des choses. On ne se fait pas de reproches, on ne s'accuse pas réciproquement de calculs et de démarches inavouables; on se témoigne une sincère douleur de n'être pas dans l'unanimité, lorsque l'on est si parfaitement et si fortement dans l'unité.

Mais pourquoi n'est-on plus du même avis, et pourquoi, maintenant, n'arriverait-on pas à l'unanimité? Une question préjudicielle devait s'élever; elle s'est élevée, elle est résolue; qui empêche désormais l'accord? Le principe certain pour tous, que le moindre nombre seulement trouvait inopportun de déclarer, est-il devenu moins certain, parce que le grand nombre en trouve la déclaration opportune et nécessaire?

C'est sur ce point que la réflexion, — on ne peut plus dire la discussion, — est présentement appelée. Il suffit de jeter les yeux autour de la question, de considérer l'ascendant de l'unité dans l'Église, le prix que chacun attache à l'harmonie, le peu d'empire de l'amour-propre, la grandeur du principe, la répulsion qu'inspirent les témérités des Janus et des Gratry, et chacun peut prédire le verdict prochain des consciences épiscopales.

On rapporte ce mot du savant et pieux évêque d'Angoulême au Saint-Père : *Quod inopportunum dixerunt, necessarium fecerunt.* C'est le mot de la situation. Je ne crains pas d'affirmer que plus d'un pré-

tendu « opposant » y adhère de bouche et de cœur.

L

18 février.

Nous n'attendons pas longtemps ici les publications nouvelles qui soutiennent les thèses les plus hostiles à l'Eglise romaine. On a pu se procurer aisément les volumes de Mgr Maret ; de célèbres *Observations* sont entrées par ballots « sans observations » (1) ; les petites pièces de M. Gratry parviennent toutes fraîches et frétillantes à la porte de tout le monde. Quant aux écrits orthodoxes, c'est autre chose : ils n'entrent que tardivement. L'infériorité relative des « enfants de lumière » se montre ici comme partout. Ils se servent mal, ils sont mal servis. Si un journal manque à l'heure de la poste, c'est l'*Univers*, et on lui fait bien d'autres tours. Les écrits apologétiques dorment en route, sont oubliés à la douane, n'en sortent qu'avec difficulté. Il y a bien des toiles d'araignées révolu-

(1) Mot attribué à S. E. le cardinal Antonelli, consulté sur l'introduction à Rome d'une des brochures de Mgr l'évêque d'Orléans.

tionnaires dans les bureaux romains, et quand le *Pape dur* viendra, il aura de l'ouvrage. Pie IX est juste, mais n'est pas justicier.

Après ce petit préambule, vous comprenez pourquoi je ne vous ai pas encore parlé du livre de dom Guéranger, en réponse à Mgr Maret, avec une touche sur d'autres têtes gallicanes. Tout simplement nous ne l'avions pas. Il est enfin arrivé. Je peux vous dire qu'on le dévore et qu'on l'admire. En vérité, dans ce pays des bons juges, l'ouvrage de notre illustre ami et patron ne rencontre que des admirateurs. On loue sa science vaste et sûre, son bon sens, sa brièveté, sa clarté. « Celui qui sait tout abrége tout, » dit Montesquieu, qui dit bien, quoiqu'il ne sût pas tout. On aime cette parole vive et tranquille, qui connaît ses routes et les routes d'autrui, qui d'un mot montre à l'adversaire combien il s'égare, et le réfute dans son raisonnement et au-delà de son raisonnement. La polémique de dom Guéranger réalise parfaitement, selon moi, la théorie de l'art, la force sans effort. Hercule ne doit pas suer. Il étouffe ses serpents, il assomme son lion, il couche par terre son homme, il vide ses étables, et n'a nul besoin de reprendre haleine. Hercule n'est si fort que parce qu'il tient des dieux; dom Guéranger n'est si habile que parce qu'il sait, et ne sait si long que parce qu'il est moine. C'est une grande chose qu'un moine, — je dis un vrai moine, — et cette grande chose est bien embarrassante

dans l'occasion pour un homme qui fait le savant. Le père Gratry vient d'en avoir des nouvelles. Le morceau que nous donne la *Revue du monde catholique*, sur Honorius, le Bréviaire et les fausses Décrétales, est un petit chef-d'œuvre. Pauvre père Gratry, pauvre oiseau bleu!

Oiseau bleu, couleur du temps,
Volez vite, volez vite!
Oiseau bleu, couleur du temps,
Volez au nid promptement!

Rien de plus gracieusement ironique et d'un sel plus fin que les conseils du R. abbé de Solesmes au savant qui n'a pas encore eu le temps de lire des in-folios, et au prêtre qui se trouve totalement *dépaysé* dans les matières de bréviaire. Vous l'avez voulu, aimable docteur!

Ces traits de mouche à miel qui défend en voletant son miel et sa cire, me rappelle ce qu'on me disait hier d'un fameux savant d'Allemagné, prêtre aussi et même chanoine, lequel besogne terriblement contre le Pape, sous un nom de guerre. Au sujet de ce nom de guerre, très-bizarre pour un chanoine, on me rapportait que le père dudit chanoine, se plaignant de lui lorsqu'il était enfant, disait : « Ce diable de garçon, *il a deux têtes et point de cœur!* » Lorsque ce diable de garçon devint tout à la fois le plus grand savant et le plus grand chanoine du pays, ses collègues

du chapitre, dans les rares occasions qu'ils eurent de le voir occupant sa stalle, firent une remarque qui les étonna : Ils s'aperçurent que cet homme qui a ouvert tant de livres, ne savait pas bien ouvrir son livre de chœur, et suivait malaisément l'office. Il se montrait *dépaysé*. On le vit aussi, plus d'une fois, laisser là ce livre contaminé par les « scribes de Rome » et s'appliquer, en plein chœur, à relire les épreuves de ses propres ouvrages, bien plus importants. Amour absorbant de la science !

Dites-moi comment tout ceci peut me mettre en goût de prendre à mon tour une petite pose scientifique ? Il faut pourtant que je vous raconte l'aventure du bonhomme Polychrône, prêtre et moine que l'on voit passer dans les appendices de l'affaire Honorius. Je l'ai rencontré en flânant par là ; je ne veux pas le perdre. J'imagine qu'il intéressera M. Gratry beaucoup, et vous un peu.

Dans la *deuxième* du P. Gratry, on remarque qu'il biaise sur son inspiration, précédemment affirmée avec tant de brillant. Il se retire de l'inspiration comme il se retire de l'Oratoire, tout en faisant quelque petite chose pour y rester un peu. C'est une faiblesse. Quand on s'est présenté de la part de Dieu, il faut tenir ferme. Voilà où le P. Polychrône peut servir de modèle au P. Gratry.

Prenez, s'il vous plaît, la *Summa omnium conciliorum et pontificum* du F. Barthélemy Carranzam,

de l'ordre des Frères Prêcheurs; Paris, Couterot; 1668, et suivez.

Histoire du P. Polychrône.

Pendant que le Concile de Constantinople, sixième œcuménique, jugeait Macarios (en latin *Felix*), patriarche d'Antioche, l'un des derniers chefs du monothélisme, Polychrône, prêtre et moine, écrivait et dissertait furieusement en faveur de ce saint homme, lequel, par parenthèse, était grand fabricateur de fausses décrétales. Mais Polychrône était sincère, et croyait peut-être tous les papiers que Macaire lui fournissait. Il soutenait donc que les adversaires de Macaire étaient des ignorants frauduleux, les accusait de n'avoir point de théologie, de ne point connaître les Pères, et les accablait de cent autres injures. Il redoubla quand Macaire fut condamné et déposé. Je ne doute pas qu'il n'ait crié alors dans tout Constantinople que le Concile était hostile à la lumière et au progrès, et que les Jésuites, chefs d'une école d'erreur et de fourberie, avaient fait tout le mal qui se trouva jamais dans le monde. Je ne doute pas non plus que ses amis n'aient expédié franc de port tout ce qu'il disait à leurs amis des provinces, pour les retenir dans la bonne voie, et que les légats venus de Rome pour représenter le Pape au Concile n'aient été en cette occasion traités comme il faut.

Cependant, Polychrône parlait si haut, que le Con-

cile le fit appeler. Il comparut gaillardement. Interrogé sur sa foi, il répondit qu'il ne reconnaissait en Jésus-Christ qu'une volonté et qu'une opération. Il ajouta, sans parler de Macaire, qu'un ange lui avait ordonné d'écrire ainsi et d'aller le dire à l'Empereur. Il raconta le costume de l'ange, le lieu et l'heure de l'apparition. *Et veniente me ad Heraclea Chrysopolim et stante me in solario (hora erat quasi septima diei) vidi virum terribilem candidatum valde, et stetit coram me, dicens*, etc. Voilà des détails dont le P. Gratry n'a pas imité la candide précision. Polychrône fit davantage. Il offrit, comme preuve de sa mission, de ressusciter un mort, rien qu'en lui posant sur la tête un papier contenant sa profession de foi.

Ce qui prouve la vieille patience des Conciles, l'assemblée accepta la proposition. Elle voulut seulement que l'opération se fit en public, le Concile présent. Polychrône, sans broncher, alla se procurer un mort, et le fit porter au lieu appelé Zeuxippus, qui était un lavoir. Le peuple y courut, comme on pense; le Concile s'y rendit, et l'opération commença. Si le P. Gratry propose d'en faire autant, je croirai vraiment qu'il croit avoir vu un ange. Mais la suite pourra le décourager. Cette suite ne répondit pas à l'attente de l'honnête P. Polychrône.

Vainement il posa sur la tête du cadavre sa profession de foi, j'allais dire sa brochure, *posuit super mortuum hujus modi fidei suæ chartulam;* vainement

il persévera pendant plusieurs heures à lui murmurer je ne sais quoi, *perque plures horas perseverans et insusurrans ei.* A la fin, n'en pouvant plus, il dit : J'y renonce; *nullatenus se posse mortuum suscitare.* Ce fut un mauvais moment ! Le peuple se mit à crier anathème à Polychrône, le nouveau Simon, le séducteur du peuple ! Le mort récalcitrant fut mis en terre et ne fit plus parler de lui. Polychrône reparut devant le Concile.

Vous pensez peut-être qu'il se rendit ? Nullement. Il était meilleur hérétique ! — « Comme le papier, dit-il, que j'ai posé sur la tête du mort contient toujours ma profession de foi, ainsi je continue de croire. » Considérant son opiniâtreté, le Concile lui dit anathème, le dégrada de toute dignité sacerdotale, et la session fut close. L'assemblée en avait assez pour ce jour-là : *Gloriosissimi principes et sanctum concilium dixerunt : Sufficiunt quæ hodierna die acta sunt.*

Les anathèmes furent renouvelés à la fin du Concile. Macaire, Polychrône et quelques autres obtinrent d'être renvoyés à Rome ; mais c'était pure rage de discuter. Ils s'obstinèrent à Rome comme à Constantinople, et furent renfermés dans divers monastères, où ils moururent, probablement impénitents. Ainsi finit l'histoire du P. Polychrône, et c'est ici que je cesse de l'offrir à l'imitation du P. Gratry. Il eut trop de foi dans son ange, et le P. Gratry a trop

d'esprit pour pousser la foi aussi loin. Mais enfin, l'on doit convenir que, si le P. Gratry a plus de forme littéraire, le P. Polychrône montra un plus grand air de sincérité.

LI

19 février.

Ne sachant si les journaux reproduiront le discours du Pape à l'ouverture de l'Exposition, je vous envoie une esquisse assez fidèle. Tout consiste d'ailleurs dans la phrase sur 89. Il m'a été dit qu'il avait lu le matin ou la veille un article du *Diritto cattolico* de Modène sur cette phrase attribuée à M. de Falloux : « L'Eglise n'a pas encore fait sa révolution de 89, et elle a besoin de la faire. » A cette phrase qui l'a frappé, et qui est, en effet, le résumé de toute une doctrine religieuse et politique, le Saint-Père, profitant de la circonstance, a opposé la réponse que le monde entier entendra : « C'est un blasphème. »

L'intérêt du discours et la sensation que cette parole a produite ont un peu effacé le reste. La cérémonie d'ouverture a d'ailleurs été toute simple et

alla buona, comme tout ce qui n'a pas directement la religion pour objet.

L'Exposition romaine est restreinte et d'autant plus aimable. Il y a de beaux tableaux, de beaux objets d'art religieux, d'admirables antiquités, des étoffes d'église très-riches. Le lieu est charmant. On en a tiré tout le parti possible, et la place ne manque pas. Quel objet d'art que ce cloître des Chartreux, d'où l'on peut passer à Sainte-Marie-des-Anges! Les cyprès plantés, dit-on, il y a trois cents ans par Michel-Ange Buonarotti, et conservés avec tant de soin, sont une merveille du premier ordre, qui s'est trouvée là bien à point. L'Exposition tourne autour de leur admirable pyramide. Mais quand le Pape était là, entouré des deux tiers des membres du Concile, les cyprès de Michel-Ange et le cloître des Chartreux lui-même n'offraient plus qu'un intérêt très-secondaire. Un pape! un concile! ce sont là des « produits » qui permettent à l'industrie romaine de dédaigner le premier rang sur tous les autres points.

Le *Moniteur* contient un long morceau sur le Concile, qui me semble bien n'avoir pas été rédigé par le docteur qui a l'honneur et le front de le signer. Ce factum mérite quelque étude. Je compte vous en entretenir bientôt.

LII

LA LIBERTÉ DU CONCILE.

21 février.

Je vous ai souvent parlé de l'officine de fausses nouvelles qui s'est installée dans Rome à l'occasion du Concile. Il en sort sans relâche des correspondances variées auxquelles on peut reconnaître deux caractères principaux : les unes trouvent toujours que le monde rend trop d'hommages à Pie IX, les autres regrettent de ne pouvoir jamais l'insulter assez. Elles ont pour objet principal de décrier le Concile. Leur but identique est d'en obtenir la prorogation, faute de mieux et en attendant mieux. *Prorogation*, c'est la marque de fabrique.

Les correspondances prennent toutes les nuances de l'hostilité contre l'autorité du chef de l'Église, sans trop s'embarrasser pour le moment du service qu'elles rendent aux ennemis de l'Église elle-même et de Jésus-Christ. La prorogation serait d'une telle utilité religieuse et civile qu'on ne regarde pas aux moyens. Tous les alliés sont bons. La source des ar-

guments contre le Pape et contre le Concile coule également pour le *Français*, lequel a peur que les « catholiques n'attachent plus de prix à un lambeau de la soutane de Pie IX qu'à un morceau de la vraie croix,» et pour la *Cloche* de L. Ulbach, où l'article Concile est signé par l'*auteur du Maudit.* Dans l'entre-deux, mettez la *Gazette d'Augsbourg*, le *Times*, la *Liberté* de M. de Girardin, l'*Indépendance belge*, le *Moniteur*, la *France*, la *Gazette de France* et la feuille religieuse d'Orléans. Tous suivent le mot d'ordre, injurient le Pape, tournent en dérision le Concile et crient : *Prorogation.*

Si une certaine lettre dont on a beaucoup parlé est authentique, M. le comte Daru se trouve là dedans. Ses « informations » le poussent à crier : Prorogation ! Il s'en acquitte de manière à rappeler la fameuse dépêche de M. Thouvenel, un de ses prédécesseurs, conseillant au Pape, s'il voulait être sage, d'abandonner sa souveraineté temporelle. Le sage M. Thouvenel, plus sage que le Pape, a abandonné, peu de temps après le portefeuille, sans grande gloire, et, peu de temps après, le sénat et la vie. Des gens si sages qui meurent ! Le Pape, du moins, a la sagesse de ne pas mourir.

Il s'agit donc d'obtenir la prorogation, à coups de journaux, et le *Moniteur* s'est choisi pour en donner les raisons décisives. Elles forment un long rapport intitulé : *La situation des choses à Rome.*

Six énormes colonnes, divisées en neuf paragraphes. Il y règne cet air confiant d'un homme qui ne doute nullement de ses fausses clefs.

L'écrivain qui se donne pour connaître si bien les choses de Rome et du Concile se nomme M. Rey, journaliste siégeant à Paris, quai Voltaire. Je ne pense pas qu'il soit jamais entré au Concile ; mais il possède la foi naïve du P. Gratry et du P. Polychrône. Il répète sur le Concile les rapports que lui en ont faits des anges qui n'ont pas le droit de rapporter, et il proteste qu'il « *croit* servir la cause même du Concile et du Saint-Siége en disant *simplement* ce qui est ici la vérité. » Dans ces contrées de la trahison, ils ont toujours la main sur la conscience! Cuirassé par un si beau geste, M. Rey, enflammé du pieux désir de servir l'Église, ne croit pas avoir besoin de contrôler ce qu'il ne peut tenir que d'un parjure. Il campe avec sérénité son nom au bas d'un ramas d'assertions de faux témoins qui représentent le Pape comme un fourbe et les trois quarts des évêques comme autant de courtisans serviles ou niais.

Le principal artifice du *Mémoire* consiste à se tromper d'abord sur la nature même du Concile. Il présente le Concile comme une assemblée pleinement souveraine qui, sauf la faculté de se réunir sans convocation, avait et devait exercer le droit de préparer ses travaux, de faire son règlement, de choisir les

matières sur lesquelles il lui plairait de délibérer, d'organiser et de conduire ses délibérations. L'erreur est capitale. Les Conciles ne sont pas des États généraux de l'Église, investis du pouvoir constituant.

L'Église a un chef immuable, assisté de Dieu, libre. Ce chef convoque, prépare, dirige, corrige, approuve et dissout le Concile. Voilà le droit, parfaitement gardé à Rome, parfaitement admis partout. D'après le *Mémoire*, il semble que le Concile pourrait faire un 89. Il n'y a pas de 89 à faire. Quoi que l'on en puisse penser en Sorbonne et dans quelques autres recoins, le moment d'un 89 pour l'Église ne viendra jamais.

Par cette simple exposition du droit tombent tous les reproches que le *Mémoire* élève contre la conception, selon lui « malheureuse, » d'avoir voulu faire « le Concile d'avance et le Concile sans les évêques, » phrase, pour le dire en passant, équivalente à une signature tout autre que celle de M. Rey (1).

Il insiste sur ce chef. Le Concile, selon lui, a été mal et indûment préparé. On a confié ce travail à des

(1) Un deuxième signe caractéristique est la manie de faire intervenir M. Veuillot. On le cite dans ce *Mémoire* comme s'il avait rédigé le règlement du Concile. Un troisième signe, tout à fait certain, est l'indélicatesse habituelle d'attribuer à M. Veuillot ce qui ne lui appartient pas. On le rend ici responsable d'un mot maladroit pris dans une correspondance quelconque. Ce seul trait livre tout le visage du véritable auteur. *Tu es ille vir!* Vous êtes cet homme-là qui avez toujours

théologiens et à des canonistes capables et respectables sans doute, mais « spéculatifs plus que pratiques, ayant manié les idées plus que les affaires, » et qui ont travaillé « les uns *en hommes de parti*, les autres en professeurs plus qu'en membres d'un Concile. » Enfin « ils ont rédigé des cours plutôt que préparé des décrets. » Voyez comme M. Rey, journaliste sur le quai Voltaire, parle ici en homme pratique! Après cette critique, il conclut que déjà, par sa seule préparation, le Concile est irrémédiablement vicié.

Il veut bien avouer que les évêques ont « le droit de modifier et d'amender le travail des théologiens. » Mais, dit-il, « on sait la puissance des choses faites, » et malgré les efforts des évêques, « le Concile n'en restera pas moins, *dans ses grandes lignes*, dans son aspect général, ce que l'auront fait les théologiens et non pas les Pères. »

Avec tout le respect que je dois à M. Rey, je me permettrai de dire que je n'admets pas cette conclusion et que j'ai même de la peine à la comprendre. Il raconte mal, il raisonne plus mal, il conclut tout à fait mal.

Quant au travail préparatoire, tout le monde convient qu'il était nécessaire, je ne m'arrête pas à le

M. Veuillot sur le nez, et qui vous estimez bien heureux quand vous pouvez, n'importe à quel prix, imputer une sottise à M. Veuillot.

Felix qui potuit... Veuillot *cognoscere causas!*

prouver. Je ne m'arrête pas non plus à demander où il aurait pu être fait mieux qu'à Rome, où l'on aurait trouvé et réuni plus de ressources et une direction plus autorisée et plus sûre?

Excepté peut-être M. Rey, tout le monde sait parfaitement que plus de cent théologiens et canonistes ont été appelés de tous les territoires de l'Église catholique, et que, distribués en congrégations présidées chacune par un cardinal, ils ont travaillé pendant plus de deux ans.

M. Rey ne parviendra pas à faire croire que les prêtres choisis par le Pape, ou désignés par les évêques, tous distingués par leur science et leur gravité, fussent autant de spéculatifs et de rêveurs. Rien ne porte moins à la rêverie que la vie et les études sacerdotales. Parmi les consulteurs français, nous voyons des vicaires généraux, ce sont des hommes pratiques; des chanoines, ce sont des hommes qui ont pratiqué. Il y a aussi deux professeurs, M. Lehir de Saint-Sulpice, que la mort a malheureusement arrêté en route, et M. l'abbé Freppel, de la Sorbonne, maintenant évêque, nullement réputé pour rêveur. Parmi les consulteurs allemands, nous trouvons M. le docteur Héfélé, évêque aussi, auteur d'une histoire des Conciles qui ne brille pas par l'esprit ultramontain.

Peu d'hommes aujourd'hui, dans l'Église, ont, hélas! le temps d'être spéculatifs. Il faut mettre la

main à l'œuvre. Le Cardinal Patriarche de Venise habite une cellule de son séminaire, et il y occupe une chaire pour gagner sa vie. Voilà les faits.

Et, enfin, quand même le nombre des *spéculatifs* aurait égalé ou dépassé celui des praticiens ! Dans la préparation d'un concile, les hommes qui ont manié des *idées* sont à leur place autant que ceux qui n'ont manié que des *affaires*. L'affaire d'un concile est d'avoir particulièrement l'œil aux idées, aux fondements, à l'histoire et à l'aboutissement des idées. Les bonnes ou les mauvaises affaires en religion découlent des bonnes ou des mauvaises idées, c'est-à-dire des bonnes ou des mauvaises doctrines.

Quel étrange reproche à des consulteurs en pareille matière, d'être théologiens et canonistes, gens de doctrine plutôt que gens d'affaires, plus capables d'enseigner la rigueur de la vérité que de tracer une voie mitoyenne entre l'erreur et la vérité, car c'est là le génie des affaires! Est-ce donc que le Concile, aux yeux de M. Rey, est convoqué pour faciliter la besogne des casuistes qui cherchent le moyen de couper un péché mortel en deux péchés véniels? Dans tous les cas, le reproche tombe doublement à faux. D'une part, le personnel consultant a été composé d'hommes tout à la fois de science et d'expérience, de doctrine et de pratique ; d'une autre part, des hommes sans doctrine se fussent ici trouvés des hommes sans pratique. Les prêtres qui ne seraient pas en état de diri-

ger un cours ne seraient pas non plus en état de préparer un décret.

Au surplus, les évêques devaient venir avec leur science, avec leur expérience, avec le pouvoir d'amender et de corriger, enfin avec l'assistance du Saint-Esprit. En préparant le travail, les consulteurs n'ignoraient pas que les évêques prononceraient avec l'assistance divine. Qu'auraient pu faire d'autres consulteurs choisis par M. Rey lui-même? Et si M. Rey avait choisi des évêques, comme il semble indiquer qu'on aurait dû le faire, quels cris ne pousserait pas aujourd'hui M. Rey lui-même?

Quoi! des évêques? Si le Pape les avait appelés, c'eût été un choix de son bon plaisir. S'ils avaient été élus par les autres évêques, c'eût été le Concile avant le Concile, sans les évêques et sans le Pape. On pourrait dire, à plus forte raison, contre les *schemata* proposés par des consulteurs évêques, ce que M. Rey croit pouvoir dire contre les *schemata* proposés par des consulteurs prêtres. « Ce Concile, dans les « grandes lignes, restera ce que l'auront fait les con« sulteurs et non pas les évêques.»

Je ne le dirai pas à tout le monde, mais je peux parler à M. Rey avec quelque familiarité. Toute son argumentation contre la préparation du Concile me paraît complétement absurde. Les lois ne sont pas faites par ceux qui les proposent, elles sont faites par ceux qui les discutent et qui les votent; mais pour

avoir toute leur vertu et toute leur autorité, il faut qu'elles soient préparées, proposées, discutées et confirmées. C'est ainsi qu'on opère dans toutes les formes de société : proposition, discussion, résolution et sanction.

C'est l'ordre naturel, observé et nécessaire partout, sauf dans les circonstances où la société n'a ni doctrine ni gouvernement, c'est-à-dire où la société n'est point constituée, en d'autres termes, n'existe pas; et encore les lois sont-elles l'œuvre d'une étude, d'une délibération, d'une confirmation quelconques. Mais l'Église, à ne la considérer qu'au sens le plus étroit, est une société parfaite ; elle a des doctrines infaillibles, un chef certain, pleinement investi du droit de proposer, de juger et de confirmer. Ce chef est libre, et tout est libre et régulier quand sa liberté s'exerce. Rien ne serait régulier, rien ne serait libre s'il ne l'était pas.

Pour terminer sur ce point, je demande à M. Rey s'il croit que nos lois ne sont pas des lois, parce qu'elles ont été conçues par le prince, étudiées et préparées par le conseil d'Etat, et si une constitution proposée par les *irréconciliables*, votée d'emblée par la Chambre des députés dans un moment d'effervescence, confirmée par le suffrage universel, lui semblerait devoir mieux répondre aux traditions et aux besoins du pays ?

Cette comparaison, bien entendu, n'a que sa valeur,

les choses de l'Église ne pouvant pas être parfaitement comparées aux choses du monde. Je ne la hasarde que pour faire comprendre à M. Rey ce qu'il ne comprendra jamais très-bien, par suite de sa malheureuse disposition à ne tenir aucun compte des lumières implorées et immanquables du Saint-Esprit.

LIII

LA LIBERTÉ DU CONCILE.

22 février.

II

Ayant suffisamment exercé sa mauvaise humeur sur la préparation du concile, M. Rey s'attaque aux Lettres apostoliques *Multiplices inter*, contenant le règlement de l'Assemblée. Il les trouve conçues « dans des vues *singulièrement restrictives* de la liberté des évêques.» Ces expressions trahissent l'esprit de minorité mécontente. La suite a pour but de prouver que le Pape, en défiance des évêques, n'a voulu et ne permettra qu'un semblant de Concile. M. Rey découvre partout des dispositions sournoises pour abuser, enlacer, étouffer la liberté. Il dirait volontiers que « la cour romaine » a conspiré pour mettre en défaut le Saint-Esprit. Si M. Gambetta écrivait sur le

règlement du Corps législatif, il ferait un mémoire dans ce goût, aussi amer contre le gouvernement, non moins injurieux envers ses collègues assez serviles pour supporter un règlement qui « empêche l'Assemblée de marcher...» au pas de M. Gambetta.

C'est ici que M. Veuillot est signalé à l'horreur des races futures comme coupable d'un crime peut-être inouï, ayant approuvé le règlement et loué le Saint-Père d'avoir *enlevé aux évêques la liberté du mal.* Je cite: « M. Veuillot a dit cela. *Jamais* plus audacieuse « insulte à l'Épiscopat tout entier, ni plus insolente « interprétation de la pensée du Saint-Père, ni plus « insigne flatterie n'est sortie d'*une plume qui se dit* « catholique ! »

La vérité est néanmoins que M. Veuillot n'a pas dit cela; et celui qui a dit cela dans l'*Univers*, sans aucun concours de M. Veuillot, n'a pas non plus dit cela, car sa pensée n'était aucunement cela. L'indignation de M. Rey, d'ailleurs si respectueux lui-même pour le Pape et pour « l'épiscopat catholique tout entier, » repose sur une fausse décrétale.

Revenons au règlement. Personne ne nie que, si le Concile avait dû le faire lui-même, cette œuvre laborieuse serait à peine aujourd'hui terminée, et laisserait beaucoup à désirer. D'un autre côté, il suffit d'être à Rome pour savoir que le règlement paraît plus que large dans la pratique. On ne lui reproche généralement que l'absence de frein contre la suite

interminable des discours. L'opposition, qui menaçait de dérouler sans fin ses paroles, commence à trouver que la majorité étale trop les siennes. L'on espère partout qu'une prochaine explication ou modification du règlement, indiquée par l'expérience, abrégera ces stériles longueurs.

Pour le fond, rien n'est à changer. C'est une erreur de dire que le règlement ne reconnaît aux Pères *aucun droit d'initiative*. La commission des *Postulata* est instituée en faveur de ce droit parfaitement reconnu. Elle reçoit les propositions, les examine et en décide. Ce dernier point déplaît à M. Rey et lui semble annuler l'initiative. Il estime que la commission, ayant été nommée par le Pape, est en définitive « entièrement soumise *au bon vouloir* du Pape. » C'est M. Rey qui dit cela, et « jamais plus audacieuse insulte, ni plus insolente interprétation, ni, etc., n'est sortie d'une plume qui se dit, etc. » Le Saint-Père a nommé les juges des propositions pour être des juges ; il s'est lui-même institué juge en dernier ressort, non pour trancher par des actes de *bon vouloir,* mais pour décider avec les scrupules de conseil et de justice qui conviennent au successeur de Pierre, vicaire de Jésus-Christ. Il faudrait se souvenir que ce sont là ses titres, et que ni la prudence, ni la conscience, ni l'assistance ne lui peuvent manquer dans les affaires de l'Église. Dieu n'a pas donné de juge plus certain de ce qu'il faut soumettre au Concile. Est-ce que M. Rey conce-

vrait la pensée d'enlever au Pape la liberté du mal? Je l'exhorte à reconnaître que le Pape, président légitime du Concile et juge souverain de ses propositions, n'est pas moins apte à prononcer sur les propositions isolées de tels ou tels évêques.

Pour parler avec précision, l'*initiative* en matière de Concile est le droit propre du Pape. Il ne doit ni ne peut l'abandonner pleinement ni au Concile ni à personne. Tout le reste, sauf le *placet* ou le *non placet* du juge conciliaire, n'est qu'une simple proposition que le Pape, de science certaine et de plein droit, admet, ajourne ou rejette. M. Rey et M. Gambetta voudraient, au contraire, que toute proposition quelconque pût saisir directement l'assemblée, et que l'assemblée en décidât sans appel. Mais l'Eglise n'est point faite ainsi, et le Pape ne se trouvait en aucune façon obligé de donner au Concile un règlement propre à contenter M. Rey et M. Gambetta.

III

Du règlement, M. Rey passe à un récit dolent et irrité de la formation des commissions nommées par le Concile. Ce détail peu clair semble émouvoir l'auteur plus qu'il ne parvient à émouvoir le lecteur. On sait que les membres de l'Opposition ne furent point élus ; on connaît les causes de cet échec, quatre fois et même six fois répété. Mais ce que personne n'ignore,

M. Rey veut l'ignorer. Selon lui, les électeurs n'ont pas su ce qu'ils faisaient, ou n'ont pas osé faire ce qu'ils voulaient : « Ces élections, dit-il, ont été faites « *sans connaissance de cause* par les évêques, ou plu- « tôt *par la cour de Rome*, sur des listes distribuées « *par elle* et dans un sens *aussi exclusif* que la com- « mission nommée exclusivement par le Pape. »

Pour être exact, M. Rey devrait dire que le sens du Concile a été *plus exclusif* que celui du Pape. Le Pape, en pleine connaissance de cause, a choisi plusieurs évêques qui n'ont point signé le *Postulatum* pour l'infaillibilité, et quelques-uns qui ont signé l'autre, tandis qu'aucun douteux sous ce rapport n'a trouvé place dans les commissions élues. M. Rey le dit lui-même plus loin, montrant que les élections ont été faites en connaissance de cause, et qu'il n'en doute pas lorsqu'il affirme le contraire. Je cite : « Tous « les évêques soupçonnés ou connus pour n'être pas « favorables à la définition de l'infaillibilité, ont été « systématiquement et *inflexiblement* écartés... *ainsi* « tous les évêques allemands de Fulda, de même que « les archevêque et évêques de Paris, de Grenoble « et d'Orléans. » Donc les électeurs savaient ce qu'ils faisaient, ont fait ce qu'ils voulaient. L'exclusion ne tombe pas sans connaissance de cause sur des hommes aussi signalés que les évêques allemands de la réunion de Fulda, aussi notoires que l'archevêque de Paris, aussi retentissants que l'évêque d'Orléans.

Les Pères, arrivés de la veille, ne pouvaient pas et n'ont pas voulu précisément *choisir*. Ils ont voulu *exclure*, et, par l'exclusion, ils ont pris le seul moyen qu'ils eussent alors de faire connaître leur sentiment. M. Rey ne peut leur contester le droit, ni la convenance et l'opportunité avec lesquelles ils l'ont exercé. L'un d'eux, qui n'a signé aucun *Postulatum*, me disait en ce temps-là : « On a tant crié que l'ultramontanisme était un parti : nous montrons qu'il est l'Église ! » J'ai rapporté ce mot, et il a passé sans contradiction.

Dans le fait, par suite des livres, déclarations, observations, brochures officielles et secrètes qui venaient d'agiter en divers sens le monde catholique, les évêques arrivant à Rome ont trouvé une situation imprévue, et qui dominait de beaucoup le volumineux appareil des *schemata*. Tout avait été préparé pour les tranquilles délibérations de la paix; les écrits dont je parle, et, en dernier lieu, les brochures violentes, je dirais volontiers le clairon de Mgr l'évêque d'Orléans, avaient tout tourné à la guerre. On rencontrait à Rome, en face du Pape et de la doctrine commune de l'Église, l'apparence sinon la réalité d'un chef et d'une doctrine d'opposition; en face de l'évêque œcuménique, des voix qui allaient retentir jusque dans le Concile parlaient d'un « évèque européen. »

Cette situation devait tout envahir. Chacun se demanda nécessairement de quel côté il serait. La dé-

libération ne pouvait être longue; la doctrine ne laissait pas plus de doute aux consciences que la circonstance ne laissait de temps à l'action. La Majorité se trouva faite avant de se connaître, et l'Opposition fut écartée. Rien de plus simple, du moment que l'Opposition se portait sur un point si peu susceptible d'accommodement.

L'auteur du *Mémoire* incidente et s'embrouille sur des choses de rien, qui le mènent plus d'une fois hors de la vérité. Il dit qu'on n'a pu s'entendre, que telle ou telle mesure, telles ou telles réunions, empêchées ou entravées par la « cour de Rome, » auraient donné d'autres résultats. Propos de battus, à l'usage de toutes les minorités, peu dignes pourtant de la minorité d'un Concile, et qui scandaliseraient fort sous la plume d'un autre historien responsable que M. Rey.

La vérité est que les Pères se sont librement réunis par langues, par groupes, par demi-groupes nationaux et internationaux. Groupes français, groupes allemands et austro-hongrois, groupes orientaux, américains, espagnols, italiens, groupes mélangés. Les correspondances ont assez parlé de tous ces groupes; les *Postulata* pour et contre l'infaillibilité en attestent assez l'existence, encore maintenant très-active. De tout ce qu'ils ont fait et essayé, il résulte que le Concile aujourd'hui se connaît très-bien et que le règlement n'a nullement empêché les tendances de s'affirmer, les esprits de se pénétrer, les

consciences de s'éclairer et de s'entendre, le Concile de « marcher. »

Il est aujourd'hui avéré qu'un dissentiment existe sur le point capital entre la grande majorité du Concile et une quantité indéterminée de Pères dont le nombre va décroissant. Ceux qui disent qu'on ne peut s'entendre avec la Majorité, sont peut-être à la veille de ne plus s'entendre entre eux; ceux qui reprochent à la Majorité d'abuser de sa force, sont ceux qui ne se sentent pas la force de lui justifier leur dissentiment. Quel évêque sera tenté de quitter la Majorité par cette seule raison qu'il y est venu et s'y trouve au gré de sa conscience? Quel évêque sera tenté de faire brèche à la muraille par cette seule raison que l'assaillant ne peut l'entamer? La majorité donc reste tranquille et compacte dans son droit, dans son devoir. C'est dire qu'elle est invincible. Elle a fait les quatre grandes commissions du Concile, elle fera le reste. M. Rey l'annonce, et en ce point il ne se trompe pas.

Je laisse de côté les calculs auxquels il se livre pour prouver que les combinaisons machiavéliques du règlement n'empêchent point que la Minorité ne soit, en réalité, une majorité opprimée, tandis que la Majorité n'est, en réalité, qu'une minorité oppressive. Il arrive à ce résultat par la théorie des siéges « importants, » qui lui permet d'élaguer moralement la foule pauvre des évêques italiens et des vicaires

apostoliques. Parmi ces évêques se trouvent ceux qui ont souffert la persécution, la pauvreté, les prisons, l'exil, pour accroître l'Église et pour défendre sa liberté. Mais selon M. Rey, les Italiens sont trop petits et trop nombreux, et les vicaires apostoliques viennent de trop loin et ne sont pas assez indépendants du Pape.

J'éloigne pour aujourd'hui cet argument injurieux, mais encore plus misérable. Quand je reviendrai sur les vicaires apostoliques, je ne désespère pas de convaincre M. Rey lui-même qu'ils ont aussi leur « importance. » En attendant, je regarde comme certain, en dépit de toutes les arithmétiques, que six cents évêques et probablement plus forment la Majorité sur cent cinquante évêques et probablement moins.

Voyons maintenant quel usage la majorité fait de sa force, comment on discute et comment on votera. Le Mémoire de M. Rey tombe à ce sujet dans d'étranges erreurs.

P. S. — Au moment de clore cette lettre, je reçois le décret par lequel, à la prière d'un grand nombre de Pères, le Pape développe et explique les règles données au Concile. Ce décret a été lu aujourd'hui et reçu avec applaudissements. Vous verrez qu'en gardant à la discussion la plus grande liberté, il ouvre une voie plus expéditive pour arriver au vote.

Les Pères, après étude des *schemata*, pourront

adresser par écrit des observations à la commission afférente, qui en fera un rapport imprimé, et modifiera les *schemata*, s'il y a lieu.

Discussion orale sur chaque *schema*, générale et par parties, avec obligation pour l'orateur de formuler l'amendement qu'il désire. Les Pères de la commission devront expliquer ou défendre les points critiqués.

Lorsque dix Pères demanderont la clôture de la discussion, les présidents la mettront aux voix.

La discussion étant close sur un point, on votera sur ce point, puis enfin sur l'ensemble.

Les suffrages sont donnés de vive voix par les mots *placet* ou *non placet*. Si le votant veut formuler des réserves, il ne le peut faire que par écrit.

En résumé : 1° initiative; 2° liberté de formuler par écrit des observations; 3° liberté de discussion complète et contradictoire; 4° liberté de suffrage modifié. En outre, ce que nous lisons chaque jour nous montre que même la liberté de *parler par les fenêtres* sous le voile le plus léger ne manque pas. Aucune assemblée parlementaire n'a plus de moyens de faire prévaloir la vérité.

LIV

LA LIBERTÉ DU CONCILE.

23 février.

IV

Je voulais, dans cette lettre, vous parler de la forme et de la liberté des discussions. Ma besogne est bien avancée par le nouveau décret que je vous ai envoyé. Il suffit que je résume les assertions satiriques et chimériques de M. Rey. Elles ont toutes pour but de montrer que la discussion n'est possible ni moralement ni matériellement, que l'étude même des matières et la réflexion sont impossibles, que par conséquent le Concile n'est pas libre, et que, dès lors, il n'y a pas de Concile.

Tout cela est répandu en axiomes, en faits controuvés, en allusions, en exclamations, en vingt autres manières, à travers les trois derniers paragraphes du *Mémoire*, sans que l'on puisse saisir le pourquoi ni la liaison de ces choses. Ajoutons que ces choses nous sont fournies par le seul M. Rey, témoin qui n'a rien vu par lui-même, qui ne peut pas citer ses garants, et que ceux qu'il accuse sont contraints de dédaigner à cause de son incompétence manifeste.

D'un autre côté cependant, cette incompétence constitue sa force. Plus il paraît incroyable, mieux il paraît renseigné; moins il mérite qu'on l'écoute, plus il faut lui répondre.

Quel art perfide de faire débiter par un autre des faussetés qu'on ne saurait produire soi-même, cela après avoir invoqué le Saint-Esprit! Douloureux épisode de tous les conciles. Au VIe œcuménique, le chef des Monothélites, Macaire, priait Dieu avec ses collègues, et ensuite leur lisait des pièces fausses; et ses partisans accusaient les légats du Pape de falsifier les délibérations.

M. Rey assure donc, pêle-mêle, que, si l'on a, au Concile, la liberté « de discourir, le plus souvent sans être entendu, il est manifeste qu'on n'a pas la possibilité de discuter. »

Que « l'on est *autorisé* aujourd'hui à regarder « comme malheureuse l'idée qui a prévalu de pré- « senter aux hommes *les plus capables* de la catholi- « cité un Concile, *fait d'avance*, qu'ils sont *obligés de* « *défaire*. »

Que « une autre conception malheureuse du règle- « ment est celle qui *refuse aux évêques tout moyen de* « *s'entendre*, de se concerter, de s'éclairer les uns les « autres. »

Que « la discussion n'est ni étudiée ni préparée, ni « circonscrite, ni dirigée ou, plutôt, de discussion il « n'y en a aucune. »

Que le Concile est ainsi exposé à passer sans examen sur les matières de la plus grande importance, car, « en fait de doctrines, » tel petit mot inaperçu « peut renfermer une question immense. » — Tout à l'heure, cependant, M. Rey méprisait les spéculatifs et les théologiens.

Que « le Concile, qui se doit à lui-même et qui « doit au monde d'approfondir les projets de défini- « tion qu'il imposera au genre humain sous peine « d'anathème, » ne peut remplir sa fonction.

Que le Concile n'entendant rien, ne comprenant rien, la Majorité risque de s'ennuyer et « d'en finir « brusquement et prématurément avec de pareils dé- « bats, par un simple vote *muet*, et d'*étouffer ainsi* « *la minorité;* »

Que si la Majorité, cédant à ce péril, « fermait la « bouche à la minorité par un vote violent, qu'est-ce « que cela serait? une *oppression véritable:* et de « *graves devoirs* peuvent ALORS se présenter à la « conscience des OPPRIMÉS ; »

Que « voilà où le désir d'enlever aux évêques, « comme le dit M. Veuillot, la liberté du mal, a « amené le Concile ; »

Que l'idée est venue « à quelques esprits » de supprimer les discours, d'enlever la parole aux évêques et de les réduire à des opinions formulées par écrit ; qu'un « petit journal de Nîmes » en a parlé.

Et prenant feu sur cette imagination, comme si elle

allait tout de suite devenir un article du règlement, M. Rey s'écrie qu' « alors, il n'y aurait plus de Concile aux yeux de personne dans le monde. »

La conclusion de ces assertions ressassées manque un peu dans le *Mémoire*. L'auteur, en effet, se borne à demander un bouleversement inextricable du règlement en exercice, duquel bouleversement résulterait pour les Pères du Concile ce qu'ils n'ont pas aujourd'hui : « une *liberté suffisante*, une *véritable* et « *nécessaire* liberté. »

Mais la conclusion sincère que l'on esquive ici nous est fournie ailleurs par un journal, plus audacieux. Ce journal est la *Liberté* de M. Émile de Girardin, très-affamé aussi de sauver l'Église. Il faut se résigner à entendre ce zélé catholique, aussi jaloux de délivrer l'Église que soigneux de s'affranchir lui-même des sacrements.

« Les évêques de l'Opposition sont *littéralement* « *révoltés* de la façon dont tout procède. Si le pro- « gramme obscurantiste de *la curie* passe *avant la* « *prorogation* qu'ils désirent et appellent de tous leurs « vœux, ils n'ont plus qu'un espoir pour sauver l'É- « glise en péril : *c'est d'en appeler de ce Concile frappé* « *de nullité dès son ouverture, à un Concile libre ;* de « cette assemblée d'*humbles serviteurs* présidée *par un* « *César* et dirigée par une faction monacale et sec- « taire, à une *assemblée d'évêques* présidée par l'Es-

« prit-Saint et dirigée par l'amour du bien, de la vé-
« rité et du progrès. »

Ainsi parle M. Favart, voisin au Concile de M. Rey M. Rey a parlé le 14, M. Favart le 16; vous voyez qu'ils se suivent et se ressemblent. La *situation des choses à Rome* leur apparaît exactement la même, ils ont vu des mêmes yeux; l'un raisonne, l'autre conclut, et leurs deux ouvrages n'en font qu'un. Tous les raisonnements de M. Rey vont à la conclusion de M. Favart; toute la conclusion de M. Favart jaillit des raisonnements de M. Rey : le Concile n'a point de liberté, donc il n'y a point de Concile; donc il faut ou une prorogation, durant laquelle on organisera une vraie liberté du Concile, ou appeler de ce Concile *sectaire* (foi de Favart!) à un Concile libre; de ce Concile, présidé par un César (foi de Rey!), à un Concile présidé par l'Esprit-Saint. Foi de Rey et Favart!

M. Rey ne peut pas retirer sa signature, sous prétexte qu'il ne dit pas au Concile et au Pape les injures incultes que leur distribue la simplicité de M. Favart. Car enfin, comment explique-t-il honnêtement l'adresse plus que blâmable avec laquelle le Pape aurait, selon lui, systématiquement vicié le Concile en entravant sa liberté ? et quelle raison honorable peut-il donner de la complaisance des évêques à jouer la foi du monde catholique en souffrant cette effroyable et sacrilége comédie?

Je le prie de remarquer qu'il n'y a point de milieu. Si le Concile est libre, si le *Mémoire* qu'il a signé est l'ouvrage d'un calomniateur; si le Concile est tel qu'il le représente, alors le frère Favart, employé de M. de Girardin, a raison : le Pape est un tyran, et le Concile n'est point un concile. Le Pape, par tyrannie, et le Concile, par complaisance, mentent également au monde.

Je dis le Concile tout entier. Il ne faut pas mettre à l'écart l'Opposition. Aux yeux du monde, il n'y a point d'opposition dans le Concile. Les journaux en parlent, le monde n'en sait rien. Il a paru tout au plus que quelques évêques alléguaient quelques difficultés de peu d'importance, se plaignaient de certains articles du règlement, demandaient irrégulièrement, contre la liberté de leurs collègues, qu'une question ne fût pas introduite dans le programme : voilà tout. Il n'existe officiellement aucune protestation d'évêque contre la tyrannie du Pape et le mensonge du Concile. Donc, tout le Concile se prête à ce mensonge. Les uns prêtent leur voix, les autres leur silence, et cette complicité consciente du silence est la pire des deux.

Si M. Rey concède aux évêques « de l'Opposition » la liberté de se taire en présence de l'Eglise trahie et du peuple trompé, il leur fait la plus grave injure que l'on puisse faire à des évêques : il les croit capables d'user de la liberté du mal.

V

Maintenant, voyons comment les choses se passent en réalité dans le Concile.

Les *schemata* sont distribués assez tôt pour qu'on ait le temps de les étudier. Ce qui le prouve, c'est l'abondance des orateurs. Dès l'ouverture de la discussion, plusieurs ont eu le temps de méditer, de latiner leurs méditations, d'écrire un long discours; d'autres s'inscrivent ensuite, et le Concile a déjà entendu de cent vingt à cent trente harangues. On ne peut pas supposer que tant d'évêques aient pris la parole pour ne rien dire et parler de ce qu'ils ne connaissaient pas. D'ailleurs, toutes les correspondances de l'Opposition ont célébré la vigueur, la maturité, la science des évêques de l'Opposition. Rien n'empêche de croire que tant d'éloges ne soient mérités. Il est tout simple que des évêques se mettent très-vite au courant de ces matières, sans doute difficile pour des docteurs tels que M. Rey et M. Favart et beaucoup d'autres, qui ne savent plus un mot de catéchisme.

Les orateurs évêques sont instruits, ils sont doctes; cette étude a été celle de leur vie entière; avec la science ils ont l'expérience et la grâce d'état. Ces avantages étant communs à tous, les orateurs savent de quoi ils parlent, leurs auditeurs le savent aussi.

S'il y avait dans le Concile quelques évêques à qui les matières des *schemata* fussent nouvelles et inintelligibles à première lecture, ce ne seraient pas dix discours ni vingt discours qui les leur feraient entendre. Ces choses-là ne sont pas de celles qui s'apprennent en écoutant des discours contradictoires. Pour profiter d'une discussion, il faut être en état de la suivre, et alors tant de discours ne sont pas indispensables. Quand deux ou trois hommes capables et de bonne foi ont agité une question en sens contraire, un auditeur intelligent et préparé les connaît à fond. Tout ce qui vient ensuite risque de ne plus apporter que fatigue et embrouillement d'esprit.

Cependant, le règlement n'avait pas prévu ce péril, par respect pour la liberté. Sollicité cent fois de disposer que le président pourrait clore la discussion avec le consentement de l'assemblée se déclarant informée, le Pape a répondu : « Je veux qu'aucun évêque ne soit contraint de remporter une vérité qu'il crut avoir à dire. » Cependant, il a fallu mettre une digue. Le nouveau décret en donne l'initiative à l'assemblée.

On ne se borne pas à discourir, on discute. Les orateurs de l'Opposition ne sont pas entendus seulement des amis qui en expriment un ravissement si plein et si fidèle. Ils sont entendus aussi de leurs adversaires, et ils s'en apercevraient si ceux-ci croyaient pouvoir se permettre autre chose qu'une grande at-

tention. Or, si les orateurs de l'Opposition sont entendus, ils entendent, et les défectuosités de la salle ne servent plus de raison pour en appeler au futur Concile.

Dans la discussion qui s'achève sur l'unité du petit catéchisme, l'Opposition a parlé tant qu'elle a voulu; il lui a été répondu point par point, et chaque point a reçu plutôt deux réponses qu'une.— « On pourrait, me disait un évêque très-éminent, mettre n'importe quel orateur de l'Opposition au défi d'énoncer une difficulté qu'il aurait touchée et qui soit restée sans examen, et je ne crains pas d'ajouter sans solution.»

Les membres de la commission sont présents. Ils reçoivent la sténographie des discours, en délibèrent, font une rédaction conciliaire qui sera soumise au Concile et votée article par article. Donc aucune surprise n'est possible, et tout aura été discuté et voté en connaissance de cause. Les nouvelles dispositions ajoutent à cette garantie.

Je crois avoir répondu à toutes les objections et à toutes les assertions du *Mémoire* édité par M. Rey. J'aurais bien des réflexions à ajouter, mais ce travail est déjà long et mes lecteurs doivent être fatigués. C'est assez d'ailleurs de leur avoir donné les vrais éléments de la *situation des choses à Rome*. Ils verront bien que cette situation ne laisse craindre ni une sédition dans le Concile, ni un ajournement qui serait, en réalité, un avortement. Je regarderais comme une

impertinence de m'attacher à justifier davantage Pie IX, le Concile et Dieu même. On sait bien que Pie IX et le Concile feront l'œuvre de Dieu.

LV

LA LIBERTÉ DU CONCILE.

26 février.

VI

Hier, contraint par la poste, j'ai tourné court sur le blessant *Mémoire du Moniteur* contre le Pape et le Concile. J'ajouterai un épilogue.

Ce n'est pas pour continuer une réfutation que j'aurais pu abréger. Le *Mémoire*, très-bien fait pour indigner une âme catholique, est d'ailleurs plus indélicat que redoutable. Sentant moins la trahison, il eût passé comme tant d'autres mensongères injures. Qu'importe que M. Rey s'estime moralement et intellectuellement supérieur à Pie IX, plus jaloux de la dignité de l'Eglise, plus capable de préparer et de gouverner un Concile! Le contentement de soi-même est un accident fréquent dans les cervelles humaines, les journalistes n'y sont par seuls exposés. L'aptitude de M. Rey à conduire l'Église universelle, fût-elle

garantie par le *Français*, la *France* et l'*Impartial du Loiret*, le genre humain n'aurait pas encore besoin d'en être dépersuadé. Mais la marque d'origine, le concert trop visible avec d'autres adversaires, l'affreuse odeur de piété font perdre patience, et l'on écrit trois articles lorsqu'il suffirait d'un haussement d'épaules.

Assurément il y a de quoi s'attrister. Il apparaît dans le monde actuel une bassesse d'esprit qui décourage, et envers cette bassesse d'esprit une servitude de cœur capable de désespérer.

Nous avons ce spectacle inouï, le grand Concile dans la grande Rome ! Le grand Concile rassemblé de toute la terre, et présidé par le grand Pontife, dans la majesté vigoureuse de ses années ! Dieu a donné ce miracle à notre âge débile, où tout croule et se dessèche, et qui ne sait bâtir ni planter. Lorsque le genre humain pressent la défaite, la famine et les ténèbres, ce soleil de Josué demeure sur l'horizon, nous laissant le temps d'abriter une dernière récolte, d'élever un phare contre les ténèbres. Nous recevons une telle grâce, et devant une telle grâce, nous entendons dominer des voix brutales qui crient au soleil : — Va-t'en ! ta clarté nous offusque. Va-t'en ! laisse-nous la nuit.

On comprend la fureur des trafiquants de faux jour, vendeurs d'incendies et de fumées. La sereine clarté les ruine. On voit leur taille, leurs négoces sont en-

través. Mais la grande tristesse est de reconnaître que les créatures de la nuit ne sont pas seules à pousser ces clameurs barbares, et que, parmi les blasphémateurs, il y a aussi des fils de la clarté.

Pour ma part, je ne peux m'accoutumer à ces catholiques gonflés du venin de l'époque, qui se font gloire de ne pas tant croire et tant aimer le Pape; qui jugent le Pape et nous veulent contraindre à le juger; qui parlent de borner le Pape, et qui disent que désormais le troupeau devra nommer des experts pour discuter contre le pasteur sur la qualité des pâtures. Ils condamnent notre admiration pour Pie IX; ils traitent d'*adulation* nos hommages à la féconde majesté de sa vieillesse ; ils détestent comme un fanatisme le sentiment qui nous incline aux pieds de ce défenseur de nos âmes; ils parlent de servilité, quand nous obéissons au véritable père de la civilisation future. Car c'est lui qui, malgré l'opposition et la lâcheté du monde, saura transmettre à nos enfants la possession intégrale de Jésus-Christ.

Nous pourrions prendre le terrain de ces adversaires. Ils ont aussi leurs pontifes! Je me borne à demander qui nous aurions à vénérer, à aimer et à suivre plus que celui-là? Qu'ils nomment le prophète, le législateur, celui qui est davantage la justice, la miséricorde et la liberté, celui qui gardera mieux la croix sur les tombes et la croix sur les berceaux, celui qui sera plus certainement la voix, le

commandement et l'amour de Dieu ? Nous nommons notre prêtre; qu'ils nomment le leur !

Est-ce que nous « adulons » en lui un distributeur des biens terrestres, un bienfaiteur personnel? Je ne vois pas que la foule des adulateurs de Pie IX soit formée de prélats de ses antichambres, d'employés de sa sobre couronne, de pensionnés de son indigent trésor, d'hommes plus ou moins chargés des bienfaits ou des hochets que les souverains ont l'habitude de répandre, souvent pour changer la vanité en ingratitude. La foule des adulateurs de Pie IX est composée de vaillants et de fiers qui ne lui demandent rien et qu'il n'a dispensés de rien. On le vénère parce qu'il est le Pape, on l'aime parce qu'il est bon, on l'admire parce que Dieu l'a revêtu des splendeurs du pontificat, de la vieillesse, de la justice, du malheur, de la constance.

Si l'on cherche pourquoi tant d'yeux ne voient point cela, qui cependant devraient voir, je ne me charge pas d'expliquer ces aveugles volontaires. Mais je dis hardiment que de ceux-ci il n'y en a pas tant, du moins à Rome.

L'intrigue et le mensonge échafaudent les calculs qui leur plaisent. Dans le fond, les chiffres vrais sont ignorés.

Quand Dieu a créé les étoiles, il les a appelées chacune par son nom ; et chacune, apparaissant, a dit : Me voici ! Au jour de l'appel, nous verrons qui

ne répondra pas et voudra rester dans les ténèbres. Ce nombre sera médiocre en tous sens. Pierre savait qu'il aimait son maître, Paul ne le savait point. Tous deux lui donnèrent leur vie. C'est une des conclusions que je veux tirer du travail malheureux que j'ai combattu.

Il en est une autre plus sûre. Dieu respecte la liberté humaine et lui laisse son jeu. Mais cette force avec laquelle il compte, n'en est pas moins réduite à le servir. Ce qui fait aujourd'hui le scandale de la foi, demain procurera sa gloire.

La liberté humaine est un ange ou une bête. Ange ou bête, elle a un fardeau de Dieu à porter. Ange, elle l'enlève joyeusement par la force de ses ailes; bête, elle y est attelée quoi qu'elle fasse; elle le traîne avec fureur, et la terre écrasée en gémit; mais elle le traîne et le rend au but. La liberté rebelle de l'homme fait l'œuvre que lui assigne la liberté inexorable de Dieu, inexorable parce qu'elle est juste et miséricordieuse. L'homme seulement a trouvé le fardeau trop lourd, et s'il persévère dans sa rébellion, il a perdu la joie et la récompense d'obéir.

Dans le Concile, l'œuvre divine sera faite, plus vite peut-être, à cause des obstacles que la liberté humaine y aura voulu mettre. L'Opposition (l'on peut dire qu'elle existe, sauf à en déterminer plus tard le caractère et le mobile) a visiblement précipité le cours des choses vers le but qu'elle voulait surtout

éviter. Aux yeux de l'histoire, ses tactiques seront jugées médiocres.

Elle a révélé et rendu nette la vraie situation, cachée peut-être au plus grand nombre; elle a mis les esprits en éveil et les a fixés sur le point décisif. Par ses moyens d'action tout mondains, par ses procédés, par ses auxiliaires extérieurs, par l'abus de la presse, par l'appel aux influences et même aux passions politiques, par ses tentatives et ses agissements pour enchaîner au-delà de leur volonté ceux qu'elle prétendait affranchir, elle a révolté, — le mot n'est pas trop fort, — la patiente charité qui se laissait aller à lui prodiguer le temps.

Cette passion turbulente l'a empêchée de connaître les hommes sur qui elle prétendait exercer son empire. Je l'ai dit souvent, parce que tout le monde l'a vu dès le premier jour : le Concile est pieux, formé d'hommes qui veulent d'abord que la volonté de Dieu soit faite, et qui demandent à Dieu de leur donner d'obéir en dehors de toute considération humaine. Ce caractère général, si marqué, a été méconnu.

On est venu à ces hommes de prière et on leur a parlé des choses du monde, des aspirations des temps modernes, des nouvelles idées des peuples, des volontés des gouvernements. On leur a envoyé d'office des journaux chargés de fables impudentes sur des faits dont ils ont vu la réalité toute contraire.

Ils lisent dans ces journaux que les évêques ne sont point libres, que la partie glorieuse et importante de l'épiscopat se sépare des vues de la « cour romaine. » On ne s'en tient pas là, on leur distribue les brochures du P. Gratry. Le *Français* et le P. Gratry pour illuminer les évêques ! Ceux qui ont organisé ce service de lumière ne savent pas ce qu'ils ont perdu dans l'esprit des Pères du Concile. C'est là ce qui fait le chemin court pour l'introduction de l'infaillibilité.

Les choses étant ce qu'elles sont, il faut donc se réjouir qu'elles soient connues. A ce point de vue, le *mémoire* du *Moniteur*, comme tant d'autres pièces du même genre, fâcheuses et pénibles sans doute, a néanmoins sa grande utilité. C'est ainsi que le Concile arrive à son but prédestiné, à son œuvre, qui est et sera l'œuvre de tous les Conciles : affirmer la foi, condamner et retrancher l'erreur.

Et le grand soleil restera sur l'horizon, et l'arche sera construite, et, à travers le déluge, elle portera le pain de vérité dont se nourrit le monde.

LVI

27 février.

Plusieurs personnes à Rome disent que la phrase attribuée à M. de Falloux par le *Diritto catolico*(1), et qui a motivé la parole du Pape le jour de l'ouverture de l'exposition, a été fabriquée par les ennemis de cet homme politique. On le sait positivement, ajoute-t-on, par une dénégation de M. de Falloux lui-même.

Si M. de Falloux n'a pas écrit cette phrase, il lui sera facile de se justifier, et la censure de Pie IX ne tombera point sur son nom; mais elle n'en sera pas moins attachée à l'école dont cette phrase résume trop fidèlement la doctrine. Combien n'avons-nous pas lu d'articles, de manifestes et de petits et gros livres qui aboutissent à démontrer la nécessité d'une réforme, d'un 89 pour la constitution de l'Église! N'est-ce pas tout le plan de Mgr Maret?

Du reste, votre correspondance ne rend pas exactement la parole du Saint-Père. J'étais là, et j'ai

(1) Le *Diritto* avait simplement reproduit les assertions d'un journal dévoué aux catholiques libéraux.

bien entendu. Pie IX n'a pas dit : « *Je couvre de mon* « *anathème* celui qui a osé écrire que la religion « avait besoin d'un 89. » Il a dit, comme le rapporte le télégramme que je vous ai adressé : « Et « moi je dis que c'est un blasphème. » Ce mot a produit une grande sensation, mais la correspondance en fait une description outrée, et parle de frémissements et de stupeur, que je n'ai ni éprouvés ni remarqués.

Je vous avais moi-même envoyé un mot sur cette scène. Je regrette qu'il ne vous soit pas parvenu, non plus que d'autres lettres qui vous ont été adressées le même jour.

LVII

3 mars.

La troisième lettre du P. Gratry m'est arrivée hier. Elle n'est pas de nature à modifier le jugement que Mgr l'évêque de Strasbourg et plusieurs de nos prélats ont porté sur les deux autres.

Voici aujourd'hui les lettres approbatives de Mgr Strossmayer et de Mgr David, évêque de Saint-

Brieuc, à l'occasion de la première. Elles ne produiront pas une médiocre sensation dans Rome.

On connaissait ici, depuis quelques jours, le texte de ces lettres, conforme à celui qui a été envoyé de Paris aux journaux des départements; mais peu de personnes l'avaient pu voir, et beaucoup doutaient que cela fût possible, parce que le P. Gratry semble dépasser tout à fait ce qu'un prêtre peut dire, et à plus forte raison ce qu'un évêque peut approuver. Parmi ceux qui avaient ces pièces en main, on citait Pie IX lui-même, on disait qu'en lisant notamment la lettre attribuée à Mgr l'évêque de Saint-Brieuc, il n'avait pu se retenir de pleurer.

Cela est triste en effet; mais aussi, bien des choses sont éclairées par ces manifestations. Mieux vaut savoir où l'on en est.

Quant au P. Gratry, s'il a parié de se rendre à la fois risible et odieux, il peut s'arrêter, la gageure est gagnée. Il est risible par ses découvertes, odieux par l'usage qu'il en fait.

Il y a quelque temps,

Rome alors honorait sa vertu,

il découvrait l'existence du P. Thomassin, à peu près comme La Fontaine avait découvert Baruch, et vantait avec une admiration évaporée un passage de ce grand homme qu'il ne comprenait pas bien. Il a depuis découvert les *Fausses Décrétales*, le pape

Honorius, le Bréviaire ; voici qu'il découvre la Bulle de Paul IV contre les hérétiques. Mais ce qu'il n'a pas découvert, c'est l'art de servir ses amis et de se faire estimer lui-même en exploitant ces trouvailles. Après la Bulle de Paul IV, personne ne peut plus le croire innocent.

Qui le soupçonnera d'ignorer assez l'histoire civile et ecclésiastique, pour s'être innocemment mépris sur les circonstances où était l'Europe, lorsque Paul IV a publié cette bulle de salut public? D'une part, le Pape agissait conformément au droit ; de l'autre, la civilisation était livrée au brigandage protestant ou socialiste. Il s'est présenté vingt occasions depuis moins d'un siècle où « la société » a fait plus et subi plus que le pape Paul IV n'impose. Nous verrons peut-être bientôt M. Gratry lui-même se joindre aux conservateurs effrayés, pour demander davantage.

Mais à présent, il s'agit de forcer les portes du sanctuaire et d'y faire entrer les amis de M. Gratry, qui le trouvent trop étroit. Ne faut-il pas que ce petit homme ait raison?

LVIII

4 mars.

Je viens vous consoler des déportements du P. Gratry. Tandis que cet académicien, de papillon qu'il était, devient moustique, et nous fait des cloches, la Providence restitue au trésor de l'Église une perle très-précieuse de saint François de Sales, que l'école gallicane avait effrontément volée. C'est un simple mot, mais qui renvoie aux vieux papiers tout ce que le Père Gratry pourra jamais écrire de brochures et tout ce que ses amis en pourront distribuer. Voici l'histoire :

Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève, fort versé dans les œuvres de l'apôtre du Chablais, avait quelques doutes sur l'exactitude des éditions modernes de certains traités. Il apprit que le manuscrit original des *Controverses*, composées pour la conversion des protestants du Chablais, était à Rome, dans la bibliothèque de l'illustre maison Chigi. Il voulut le consulter.

Il trouva un volume écrit en entier de la main du saint, parfaitement conservé, muni de toutes les at-

testations possibles pour en garantir l'authenticité, et entre autres de celle de François-Auguste de Sales, neveu et successeur de l'illustre évêque. Ses yeux coururent d'abord à un chapitre intitulé : *Combien d'estat on doit faire de l'authorité du Pape.* Il y lut ce qui suit :

« ..... Léglise ne peut pas tousiours estre ramas-
« sée en un Concile *gnal* et les trois premieres cen-
« teynes dannees il ne s'en fist point. es difficultez
« donques qui surviennent iournellement, à qui se
« pourroit on mieux adresser de qui pourroit on
« prendre loy plus asseurée, regle plus certaine que
« du chef general et du vicaire de nostre Seigneur?

« Or tout cecy na pas eu lieu seulement en saint
« Pierre, mais en ses successeurs, car la cause de-
« meurant, leffet demeure encore. Léglise a tousiours
« besoin d'un confirmateur infallible, auquel on
« puisse saddresser, d'un fondement que les portes
« de lenfer et principalement lerreur ne puisse ren-
« verser et que son Pasteur ne puisse conduire à
« lerreur ses enfants. Les successeurs doncques de
« S[t] Pierre ont tous ces mesmes privileges qui ne
« suivent pas la personne, mais la dignité et la
« charge publique. »

Ayant lu ce texte manuscrit, parfaitement net de toute rature, surcharge et incertitude quelconque, Mgr l'évêque d'Hébron le confronta avec une édition moderne (Desrez, Paris, 1866), laquelle prétend con-

tenir « le texte pur de saint François de Sales, sans aucune note qui soit contraire à sa doctrine, laissant à chaque lecteur la liberté de suivre son opinion à cet égard. »

Voici le texte *gallicanisé :*

« L'Eglise... a tousjours besoin d'un confirmateur « permanent auquel on puisse s'adresser pour trou- « ver un solide fondement que les portes de l'enfer « et principalement l'erreur ne puissent renverser ; « il faut que son Pasteur ne puisse conduire à l'er- « reur ny nous porter au mal. Les successeurs de « saint Pierre ont seuls (hors du Concile général) « ces priviléges qui ne suivent pas la personne, mais « la dignité et la charge de la personne.

Plaçons en tableau ces perfectionnements d'éditeur :

TEXTE AUTHENTIQUE	TEXTE PERFECTIONNÉ
L'Église a tousjours besoin d'un confirmateur INFAILLIBLE.	L'Église a tousjours besoin d'un confirmateur PERMANENT.
Les successeurs de saint Pierre ont *tous ces mêmes priviléges.*	Les successeurs de saint Pierre ont *seuls* (HORS DU CONCILE *général*) *ces priviléges.*

Voilà ce que l'on appelle « donner le texte pur. »

Du reste, ces altérations ne sont pas propres à l'édition Desrez, et celles que Mgr Mermillod a pu consulter ici donnent la leçon corrompue. Il sera curieux de remonter à la source et de saisir enfin le faus-

saire. En attendant, je prie nos amis de consulter les éditions antérieures à 1682. J'ai lieu de croire que le travail auquel le texte des *Controverses* a été soumis n'est pas plus ancien que cette époque de probité littéraire et religieuse.

LIX

4 mars.

On s'amuse de ce brave et célèbre personnage, presque nommé par le *Journal des Débats*, qui craint que la poste pontificale ne surprenne ses secrets, — et qui envoie ses paquets à Florence, pays du scrupule et de la fidélité ! L'anecdote semble incroyable, et tout le monde la croit. Elle était d'ailleurs connue, il y a déjà quelques semaines. On la met au compte d'une passion qui ne calcule pas toujours ses actes. Tantôt cette passion fait rire, tantôt elle fait gémir, elle n'a pas perdu le privilége d'étonner. Cependant, personne ne doute d'un retour de raison qui fera noblement oublier ces misères humaines. Je suis de ceux qui s'obstinent à croire que tout finira bien.

La troisième de M. Gratry ne produit pas grand effet. L'on s'habitue à entendre bourdonner cet aca-

démicien. D'ailleurs il est jugé. M. de La Bédollière méprise l'anathème ; ceux qui l'ont lancé savent qu'il portera son fruit. Je parle au pluriel, Mgr l'évêque de Strasbourg n'est pas seul. Beaucoup de prélats ont adhéré à sa sentence ; plusieurs ont prononcé des condamnations directes. L'arbre atteint de cette cognée ne garde pas longtemps sa verdure. Je parierais volontiers que la septième lettre de M. Gratry (s'il va jusque-là selon sa promesse) aura le sort des puînés de M. Renan.

En attendant, voyez l'accord de tous ces politiques libéraux et comme leurs actes sont concordants! M. Gratry accuse Rome de fabriquer de fausses croyances, M. Buffet la laisse accuser de fabriquer de la fausse monnaie, le personnage éminent dont le *Journal des Débats* raconte les terreurs, la soupçonne de voler les lettres à la poste. Cela fait songer à l'aventure de Cham ; l'on a peur que tous ces déplorables enfants ne finissent par devenir nègres. Leur cas est d'autant plus fâcheux que Noé n'a nullement trébuché, et que l'irrévérence se complique de calomnie. Mais quoi ! Pierre n'a-t-il pas un privilége qui manquait à Noé ? N'est-il pas celui à qui il fut commandé de pardonner septante fois sept fois? Cham le reconnaîtra infaillible au moins dans la miséricorde, et par là ce barbouillé retrouvera sa blancheur. *Cosi sia!*

Et le petit *Français*, qui coule à son public ingénu

que, si les Romains, dans leurs disputes, n'en viennent pas tout de suite aux coups de poing, c'est qu'ils craignent le couteau! Voilà un désagréable négrillon que ce petit *Français!* Il me rappelle je ne sais quoi de M. About et de madame Sand (née Coquelet), lesquels ne pouvaient faire un pas dans Rome sans être en appréhension de quelque *coltellata*. Je les trouve trop fiers de leur civilisation de Pantin.

L'*Union de l'Ouest* nous accuse donc d'être des « misérables, » parce que la *Gazette d'Augsbourg* publie des lettres inédites de M. de Falloux(1)? Cela me semble bien chaud. Néanmoins, poussez, je vous prie, l'affaire. Cherchez la *Gazette d'Augsbourg;* obtenez de savoir d'où vient cette lettre attribuée à M. de Falloux, et tâchez de nous dire pourquoi M. de Falloux a souffert tout un mois qu'elle courût sous son nom. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que jusqu'à présent M. de Falloux fait le mort. Ses amis sont intervenus, non pas lui-même. Le télégramme arrivé, dit-on, à Rome n'a point été vu du journal qui l'a publié. Il y a du louche dans tout ceci. S'il convient à quelqu'un de rester dans l'ombre, il nous convient à nous d'aller au grand jour.

A défaut de M. de Falloux, qui n'a pas, je crois,

(1) Il s'agissait de la lettre où se trouvait la phrase sur le 89 de l'Eglise.

tout à fait le droit de se taire, il faut au moins que la *Gazette d'Augsbourg* s'explique. On sait bien que ce journal est fort effronté à donner de fausses nouvelles et à ne point les justifier. Il jouit sur ce point de la mauvaise réputation la plus incontestée. Mais ici, c'est un cas de faussaire.

Toujours pas de séance indiquée pour le Concile. Beaucoup de bruits courent sur les projets des *opposants*. Il s'agirait d'une protestation contre l'article qui permet à dix Pères de réclamer la clôture de la discussion, et qui donne à l'assemblée le droit de se déclarer assez informée. Tout au contraire, on proposerait que le Concile fût tenu de laisser la discussion se poursuivre aussi longtemps que cinquante membres le trouveraient bon. Vous voyez par ce trait ce qu'il faut croire des bruits qui courent.

Je ne dis pas toutefois que la première séance n'offrira rien d'inaccoutumé. L'attente de quelque chose est générale, mais je vous dirais volontiers : Tenez pour certain que le cours est pris, qu'il est invincible, que rien ne le détournera. Le Concile veut écouter, veut juger et finir. Personne n'est plus en doute là-dessus.

5 mars.

On m'assure que ce n'est pas un vain bruit et qu'il existe vraiment une protestation contre le décret qui rectifie le règlement. Elle est signée, elle est déposée, elle est même, dit-on, imprimée. J'ajoute que j'ai encore quelque peine à le croire. J'entends de tous côtés demander où veulent aller ceux qui agissent ainsi. Aucune réponse vraisemblable n'étant donnée nulle part, je reste dans mon doute. Des hommes si haut placés ne peuvent s'engager dans une route sans issue.

La question d'opportunité, désormais tranchée, ne peut expliquer de tels actes ; la question de principe est trop certaine aux yeux du Concile et trop haute dans toute l'Église pour qu'on puisse l'attaquer par des moyens aussi dépourvus de grandeur.

Qui peut admettre que l'Opposition se veuille ainsi déclarer infaillible dans une question de foi ? Ces entêtements ne sont pas le caractère des oppositions consciencieuses, mais le propre des factions. Il me semble que ce seul mot de *faction* hurle ici, et que rien de pareil ne peut attrister l'histoire du dix-neuvième Concile.

LX

6 mars.

J'ai rencontré ce matin un théologien du Concile, un de ces « spéculatifs » dont M. Rey, du *Moniteur*, fait peu de cas. C'est véritablement un homme qui a remué plus d'idées qu'il n'a touché d'affaires, et l'on voit immédiatement qu'il a surtout évité de toucher aux siennes. Français sans ruban rouge, Romain sans liséré violet, il est *Monsieur l'abbé* tout simplement, il restera M. l'abbé. Toute sa vie il n'a fait que ramasser du latin, de l'histoire, du droit canon, de la philosophie et de la théologie ; jamais il ne ramassera autre chose que cela, et ce que l'on ramasse avec cela, c'est-à-dire des esprits et des âmes. De tels hommes restent à dix-huit cents francs de traitement, avec le paradis à la fin de leurs jours; et ce qui achève de les avilir, ils sont contents de ce lot misérable. Spéculatifs, éternels objets du juste mépris des spéculateurs ! Mais, par exemple, lorsqu'il est question d'un Concile, ce sont eux qui le préparent, et lorsqu'on spécule sur l'histoire, le droit canon, la philosophie et la théologie, on doit éviter

de passer par leurs mains. Hélas! il y faut pourtant passer, et le moment n'est pas doux.

En définitive, ces nigauds, méprisés des sous-préfets et éclaboussés des *excellences* et des *illustrissimes*, sont les maîtres des choses humaines. Leur détestable obstination à ne point entendre les affaires est cause qu'ils ne cessent point de s'entendre aux principes. Ils gardent les principes, ils les cultivent, ils les empêchent de disparaître sous la poussière et sous la rouille; ils savent toujours où les prendre et toujours les manier; ils s'en servent comme de barreaux qu'ils jettent dans les roues de la spéculation. Inutilement la spéculation leur promet de belles parts de bénéfices, ils n'entendent rien ; et un jour, sauvagement armés de leurs maudits principes, ils renversent, ils transpercent, ils dispersent les plus belles affaires du monde.

Il y eut toujours dans Rome beaucoup de gens de cette espèce. Rome est leur centre. Ils y sont venus en foule pour ce moment. L'état honteux de leur fortune ne les empêche pas de voyager. Ces gens, qui n'ont point de place et qui vivent de rien, vont partout, vivent partout. Ils trouvent ici des nids à rats où ils se casent, des gargotes où ils mangent à bon compte, des bibliothèques où ils prennent leurs délices et deviennent pires qu'ils n'étaient. Tout homme d'affaires qui voudrait pratiquer des théologiens et voir de quel mobilier et de quelle table ils s'arran-

gent, frémirait d'horreur et comprendrait que les affaires sont perdues. Car il ne faut pas s'y tromper, le théologien a beaucoup de crédit sur l'évêque; et l'évêque lui-même, quoique ayant dépassé en apparence la barre de dix-huit cents francs, n'est presque toujours qu'un théologien. Il en a l'esprit, les mœurs, l'entêtement. Sur cent évêques, vous en trouverez aisément quatre-vingt-dix qui n'hésiteront pas à sacrifier les affaires; et les autres n'auront besoin que d'un peu de réflexion pour n'y pas tenir du tout. Je vous assure qu'en temps de Concile, les gens d'affaires sont malheureux! Ils ne voient de tous côtés que gens de principes, armés de principes que l'on croyait enterrés.

J'ai donc rencontré ce matin un théologien. Il venait de dire sa messe, autre écueil des affaires, et il avait sous le bras un livre de la plus honnête vieille physionomie, un de ces livres de Rome, faits par ces gens-là, pour ces gens-là, vêtu de la robe de parchemin sans dorure, trapu, lisse, solide, né des siècles pour regarder passer les siècles et demeurer après des siècles plus frais et plus jeune que toutes les nouveautés. A voir ces livres, on sent qu'ils ont mérité de vivre. La brochure moderne s'amoncelle autour d'eux et se dissout lorsqu'ils s'ouvrent. Elle n'y peut mordre non plus que le temps.

Notre théologien m'aborde, et sans autre formule :
— Leur P. Gratry, me dit-il, qui prétend s'appuyer

de saint Thomas! J'avoue qu'il me fait rire. Je ne le connaissais pas; mais, d'après le bruit qu'ils en font, je l'aurais cru plus fort. Il veut montrer par saint Thomas que le Pape n'est pas à lui seul le dépositaire de la souveraineté, qu'il n'est pas plus souverain dans l'Église qu'il n'est, selon eux, infaillible sans l'épiscopat! Il n'a lu que Maret, ce pauvre Gratry, et encore il l'a lu sans réflexion. — Vous croyez donc, monsieur le théologien, que le P. Gratry n'entend point saint Thomas? — Il pourrait certainement l'entendre, s'il le lisait. Ce n'est pas si difficile. Je dis qu'il ne l'a point lu. Il lui prête des nonsens inimaginables. Où a-t-il vu que saint Thomas fasse de l'Église non plus une monarchie, mais, — passez-moi le mot, — une *dyarchie*, dans laquelle la tête ne commande plus qu'à demi, et le corps, restant sujet, devient demi-souverain? Est-ce que Dieu a voulu faire des choses confuses? Est-ce que saint Thomas est l'Ange de l'école pour avoir donné des solutions inextricables? Voilà cependant la théorie que Gratry prend de Maret: la tête va commander à demi, le corps obéir à demi, et tout marchera de la sorte sans complication et sans miracle. Deux faillibilités sacrées, opposées l'une à l'autre, et se combattant sans relâche, feront une infaillibilité certaine, à laquelle la raison humaine se rendra sans combat! Comprenez-vous ce tripotage?

Cette interrogation attendait une réponse. — Que

voulez-vous? dis-je à mon théologien; Mgr Maret et M. Gratry sont des hommes illustres, et vous savez combien M. Janicot, M. Beslay et d'autres encore me reprennent quand j'ai l'air de ne pas respecter les illustrations françaises. Ils rappellent alors que j'ai insulté Berryer mourant. Leur courroux m'intimide.

— Si Maret et Gratry parlaient en leur propre nom poursuivit le spéculatif, que m'importeraient leurs erreurs contre la Sainte-Écriture, contre la tradition, contre le vieil enseignement des écoles catholiques, sans excepter l'ancienne Sorbonne? Mais ce qui me révolte, c'est de les entendre invoquer saint Thomas! Cet évaporé qui prétend travailler depuis six mois sur tous les textes connus, que n'a-t-il employé seulement six jours à lire un peu saint Thomas sur la souveraineté dans l'Église : il eût au moins évité le ridicule de citer le saint docteur à l'appui de sa thèse. A-t-on l'idée d'un homme qui se met à citer saint Thomas, sans en avoir lu dix lignes et sans même savoir où se trouve le mot qu'il prétend citer?

Or, que les évêques soient égaux au Pape par le pouvoir d'*ordre*, et que l'ordre épiscopal soit parmi les ordres le plus élevé, saint Thomas le proclame fortement avec la tradition catholique; mais que l'épiscopat possède un pouvoir de juridiction ou de *gouvernement* égal à celui du Pape, ou partage avec lui sa suprême puissance, c'est ce que saint Thomas nie absolument avec l'École tout entière. Tenez!

Ici le théologien m'ouvrit son livre. Je lus : *Solutio septuaginta trium quæstionum super potestate papali, ex sententiis S. Thomæ.*

— C'est, poursuivit-il, un opuscule que le savant cardinal Turrecremata écrivit à la demande du cardinal Julien, si célèbre dans les conciles de Bâle et de Florence, précisément pour l'usage de ceux qui n'auraient pas de temps d'étudier saint Thomas sur la matière. La simple lecture de cet opuscule apprendrait au P. Gratry quelle est la doctrine de saint Thomas au sujet du Pape. Il verrait que cette doctrine est forte, complète, appuyée principalement sur la Sainte-Ecriture et sur de hautes raisons théologiques. Quelques textes supposés des Pères grecs, dont il s'est servi contre les Grecs, et qui ont été depuis rejetés, ne tiennent ici qu'une place accidentelle. Saint Thomas n'en avait pas besoin, on peut les biffer, et la doctrine, privée de ces appendices, reste solide et entière. Prenons un exemple.

Voici la première question. Existe-t-il dans l'Église un supérieur qui soit au-dessus des évêques? En d'autres termes, y a-t-il dans l'Église une *puissance* supérieure à l'épiscopat ?

Saint Thomas répond affirmativement. Écoutez ce passage, tiré du commentaire sur les Sentences : « Là où plusieurs choses sont ordonnées pour l'u-« nité, il faut un régime universel et central au-« dessus des régimes ou gouvernements particu-

« liers... Et c'est pourquoi, comme l'Église est un « seul corps, il faut à la conservation de l'unité un « pouvoir suprême régissant *toute* l'Église, au-des- « sus du pouvoir épiscopal destiné à régir chaque « Église particulière ; et ce pouvoir suprême est « celui du Pape. »

A l'objection que *tous les évêques* sont *successeurs des Apôtres* et que par conséquent ils *sont tous égaux*, et que l'un n'est point au-dessus de l'autre, voici la réponse : Encore que tous les apôtres aient reçu en commun le pouvoir de lier et de délier, cependant, pour qu'il y ait un ordre à garder dans le pouvoir, c'est d'abord à Pierre seul qu'il est donné, afin de montrer que c'est de lui que ce pouvoir doit descendre sur les autres. Aussi est-ce à Pierre individuellement (*singulariter*) qu'il est dit : *Confirme tes frères*, *pais mes brebis ;* gouverne-les à ma place. (*In Sent.* Dist. 25, q. ult.)

Allons ailleurs. *Summa contra gentiles* (lib. 4, c. 33).

« Encore bien que les peuples soient distribués en « divers diocèses et cités, comme il n'y a pourtant « qu'une seule Église, de même manifestement il ne « doit y avoir qu'un seul peuple chrétien. Et comme « dans chaque diocèse il ne doit y avoir *qu'un* seul « évêque, de même il ne doit y avoir qu'*un seul chef* « *de toute l'Eglise*.

« L'unité de l'Église veut que tous les fidèles aient

« la même foi. Et comme il arrive souvent que des « questions s'élèvent en matière de foi, et que la « diversité des sentiments amènerait la division, si « l'Église n'était conservée *dans l'unité de foi par le « sentiment d'un seul...* » — sentiment dès lors nécessairement infaillible, — « il est donc requis, pour « le maintien de l'unité de l'Église, qu'*un seul « régisse l'Église entière....*

« Si quelqu'un vient dire que le Christ est le seul « chef, le seul pasteur, le seul époux de l'Eglise, il « ne dit pas assez. Car il est manifeste que c'est le « Christ lui-même qui parfait tous les sacrements « de l'Église ; c'est lui qui baptise, qui remet les « péchés, etc. Et cependant, comme il ne devait pas « rester visiblement présent à tous les fidèles, il a « choisi des ministres pour dispenser par eux les « sacrements aux troupeaux. Devant donc retirer le « bienfait de sa personne visible, le Christ, par la « même raison, a dû confier à quelqu'un qui fût son « lieutenant le gouvernement de l'Église universelle. « C'est pourquoi il a dit à Pierre avant son ascen- « sion : *Pais mes brebis*, et avant sa passion : *Con- « firme tes frères*. Et c'est aussi à Pierre seul qu'il a « fait cette promesse : *Je te donnerai les clefs*, afin de « montrer que la puissance des clefs devait passer « par Pierre et arriver par lui aux apôtres ; et cela « pour conserver l'unité de l'Église. »

Et si M. Gratry veut trouver d'autres raisons de la

suprême puissance du Pape dans l'Église, saint Thomas les lui fournira sans les aller chercher dans le *Thesaurus* grec.

Turrecremata indique les questions suivantes : *Le Pape est-il le premier et le plus grand de tous les évêques? — Le Pape a-t-il la prélature universelle sur toute l'Eglise? — Le Pape est-il la tête ou le chef de l'Eglise universelle?* Saint Thomas donne les réponses les plus nettes et les plus fermes, toujours principalement appuyées sur la Sainte-Écriture.

Le Pape a-t-il dans l'Eglise la plénitude de puissance? (Quest. 20ᵉ.) La réponse de saint Thomas est le contrepied de la théorie Maret-Gratry : — A nul autre qu'à Pierre, le Christ n'a donné pleinement ce qui est sien, et à Pierre seul il l'a donné. NULLI ALII QUAM PETRO CHRISTUS QUOD SUUM EST PLENUM, ET IPSI SOLI DEDIT.

Mon théologien parla plus longtemps, mais je pense que M. Gratry n'en demande pas davantage, et je m'arrête sur ce texte assez précis.

Pour terminer, j'observe, sans trop faire le fier, que saint Thomas justifie assez une pensée qui m'est imputée à crime, ou plutôt à sottise, dans la troisième lettre du P. Gratry, pensée que d'ailleurs je ne renie point. Me trouvant d'accord avec saint Thomas et le P. Faber, je peux me résigner à passer pour un insensé aux yeux du P. Gratry.

J'en connais de plus misérables.

Et s'il faut m'excuser d'avoir touché à la matière théologique, vous voudrez bien remarquer que c'est aujourd'hui la fête de saint Thomas, et que ce même jour a été distribué au Concile le *schema* de l'infaillibilité. Il est dans la nature de l'homme d'écrire son pauvre nom au pied des Pyramides.

LXI

9 mars.

L'on a connu dans Rome hier, en même temps, les confidences comminatoires de M. Daru contre la définition de l'infaillibilité, et la distribution aux Pères du Concile du *schema* de l'infaillibilité. J'ignore si les menaces de M. Daru paraîtront dignes de la France et même dignes de M. Daru. Ce n'est point le sentiment qu'elles éveillent ici : mais assurément, la distribution du *schema* semblera une réponse digne du chef de l'Eglise. Comme toujours, Pie le Grand se trouve en règle avec l'honneur de son suprême sacerdoce et avec la conscience du monde chrétien.

Assurément, Pie IX n'a pas répondu ainsi parce qu'il était menacé. Une lettre même de M. Daru ne

pouvait motiver ou précipiter les résolutions du Vicaire de Jésus-Christ. Pie IX s'est décidé parce que telle a été la volonté de Dieu, et la question dont s'alarmait M. Daru a été posée, selon toute apparence, comme si M. Daru n'existait pas. Le malheur de M. Daru consiste dans la coïncidence. Il s'est trouvé là bien mal à propos pour son nom, jusqu'alors si honnêtement inconnu. On le plaint de la rencontre. Quelle mauvaise chance de s'inscrire auprès de Pie IX dans ce moment-là, de cette manière-là! Écoutons l'abrégé de la future histoire universelle de l'Église : « Quelques personnages osèrent entre-« prendre d'intimider le courage de Pie IX. Parmi « eux, on distingua un ministre de Napoléon, nommé « Daru. »

L'incident n'attire pas autrement l'attention. L'on sait bien que, si M. Daru retirait le factionnaire français qui veille à la porte du Concile, beaucoup d'autres factionnaires qui veillent en France à d'autres portes seraient également relevés.

En somme, si les lettres de M. Daru ont troublé quelques esprits dans Rome, ce ne sont pas ceux qu'il menace; ceux-là se sentent au-dessus de ses atteintes. Quant à ceux qu'il loue, rien ne prouve encore qu'ils l'aient absolument mérité.

LXII

9 mars.

Je reviens au P. Gratry. *Rome pendant le Concile*, et le P. Gratry sous un pareil titre, quelle disproportion ! Mais la disproportion est fréquente dans l'histoire des conciles. Les conciles sont de très-grandes choses qui viennent à l'occasion de très-petites gens; et en s'occupant de ces très-petites gens, ils règlent de très-grandes affaires : je parle des vraies affaires, celles que les hommes d'affaires réclamés par M. Rey n'accommodent point, et surtout ne terminent point. Arius, Nestorius, Eutychès, Sergius, Macaire, Wicleff, Huss, tant d'autres contre qui des conciles furent tenus, n'étaient nullement des monstres de génie. Rien de magnifique en tous ces désastreux personnages. Hérauts d'une erreur bête au fond, fléaux mornes comme la peste du bétail et la maladie des pommes de terre, ils tiennent principalement du cuistre : c'est le trait commun et dominant de leur physionomie. Il a fallu néanmoins des conciles pour se défaire de cela, et cela menaçait d'emporter la pauvre raison du pauvre genre hu-

main. Oh! dit Bossuet, oh! *que nous ne sommes rien!* La piqûre de l'insecte abattra le géant, et la parole entêtée du cuistre fera des nuits séculaires pour des peuples entiers. Un Arius, avec quelques gouttes d'encre, tuera plus d'hommes que plusieurs pestes et plusieurs Tamerlan.

Pour revenir à M. Gratry, j'espère qu'il ne tuera rien, encore qu'il n'épargne pas l'encre. L'encre d'aujourd'hui n'a plus cette vertu assassine de l'encre d'autrefois. A force d'avaler ce poison, l'humanité n'en est plus qu'engourdie. D'ailleurs les remèdes sont administrés, ils auront leur effet. Mais enfin M. Gratry a l'honneur d'occuper sinon le Concile, du moins Rome pendant le Concile. Son nom retentit dans les conversations. On se demande où il en est, s'il a toujours le même mode de propagande; on applaudit aux mesures de Mgr l'évêque de Strasbourg. Bref, je suis en règle avec mon titre quand je parle du P. Gratry.

Je ne vous surprendrai pas en vous disant que ses thèses et ses découvertes continuent de ne le point faire estimer intellectuellement. On trouve non-seulement que ce n'est point honnête, mais aussi, suivant l'expression de mon théologien d'hier, que ce n'est point *fort*. — Voilà une belle trouvaille, cette bulle de Paul IV, qu'il donne comme une monstruosité, me disait un docteur en droit. Il y en a bien d'autres dans le Bullaire et dans les décrets des

conciles! Ignore-t-il que cette bulle est conforme au droit public de la catholicité, dont le Pape était le gardien suprême? Ignore-t-il que la société reposait sur l'orthodoxie dogmatique et pratique, et que quiconque ne faisait pas profession de foi catholique n'avait pas droit de cité, était étranger, et, en cas de sédition, était envahisseur? Ignore-t-il que quand Paul IV publia ce rappel au droit et au devoir religieux, il rappelait en même temps les peuples au droit et au devoir civiques?

En ce moment du seizième siècle, véritable siècle de piraterie et de brigandage, les peuples chrétiens étaient trahis par leurs chefs, qui passaient à l'hérésie, c'est-à-dire à l'ennemi. Des rois, des princes, des cardinaux, des évêques avaient apostasié, et l'apostasie était le renversement violent de toute la constitution sociale. Les hérétiques s'emparaient des biens des églises et de ceux des particuliers, ils tuaient les prêtres et les fidèles, saccageaient les couvents, les églises et les villes, et violaient jusqu'aux tombeaux. Est-ce que M. Gratry, polytechnicien, académicien et prêtre, ne sait pas cette histoire? Est-ce qu'il ne sait pas qu'il y a eu un protestantisme et des protestants, et que dans beaucoup de pays l'établissement du protestantisme fut un 93 plus long et plus terrible que le 93 de la Révolution?

S'il ne le sait pas, de quel droit fait-il des livres sur des sujets qui exigent la connaissance de l'his-

toire ? S'il le sait, quelle est donc l'indélicatesse de sa conscience qui lui permet de n'en rien dire, et de présenter un acte de défense légitime et nécessaire, sous les couleurs d'un acte d'agression que rien ne justifie ? Cela est-il d'un prêtre, et même d'un simple honnête homme ? Et ce falsificateur fait le délicat sur les *Fausses Décrétales*. Et cet hypocrite est assez niais pour nous apporter ses odieuses fables, comme si nous n'avions rien à répondre !

C'est ici que j'interviens pour défendre le P. Gratry et relever son véritable mérite, inaperçu de tout ce monde savant et sincère. — Le P. Gratry, leur dis-je, fait son métier de pamphlétaire, et le fait très-bien. Je suis porté à croire qu'il n'ignore pas l'histoire du protestantisme. Sans être bien au courant de tout, les circonstances au milieu desquelles Paul IV a publié sa bulle, les raisons et le droit de cette bulle ne lui sont pas inconnus. Il n'ignore donc pas que vous auriez de quoi répondre ; mais il ignore encore moins que vos réponses ne parviendront pas à ses lecteurs ou n'en seront point écoutées. Il se moque de vous, honnêtes gens, et vous pouvez lui répondre tant qu'il vous plaira : il n'entrera point en conversation avec vous. Ce serait le moyen de se faire battre ; il n'est pas si simple !

Laissant de côté vos arguments et vos preuves, qui le désarçonneraient, il va son train, il pousse en avant. Il s'adresse au suffrage universel, comme

Renan, comme Rochefort, comme tous ceux qui veulent avoir raison, et vous êtes moqués et vous serez trépignés. Ces lieux communs d'ignorance, qui ne le trompent pas lui-même plus que vous, lui pourront donner la foule, et la foule alors écrasera vos raisons et vous. Tel est l'art du pamphlétaire, et il n'y a pas à contredire : notre ci-devant chérubin des congrès de la paix le pratique en perfection.

Pour moi, j'admire un changement que je n'aurais pas cru possible. Je n'aurais jamais cru que cet oratorien volant, dont l'unique défaut était d'embrasser tout le monde, deviendrait un tel déterminé. Eût-on pensé qu'un jour, dégaînant les deux innocentes épées qui ceignent sa robe deux fois cléricale, l'épée polytechnique et l'épée académique, il s'appliquerait à ravager son bréviaire, pour prouver qu'il est homme de prière et de paix.

Coquelet l'admire. — Sifflez-le si bon vous semble, dit Coquelet; mais c'est un fier homme, et son courage me remplit de joie. Ce sont des hommes comme le P. Gratry qui nous empêcheront de retomber dans la barbarie du moyen âge. Je m'unis à tous ceux qui le félicitent, et avec eux je le prie de continuer. Qu'il élève sa voix généreuse! qu'il s'oppose à la décadence de la religion, aux erreurs possibles du Concile! Il ne faut pas que les conquêtes de 89 soient perdues et que le monde puisse relire des

bulles de Paul IV contre les hérétiques et les schismatiques.

Ainsi m'a parlé Coquelet, toujours un peu solennel. Je me suis permis de contredire Coquelet et de le rappeler au sentiment de la réalité.

— La bulle, lui ai-je dit, pourra n'être pas signée du Pape; mais pour le surplus, le monde la lira longtemps. Il n'y manquera que le droit du Pape et les clauses restrictives et miséricordieuses que le Pape y mettait. Cette bulle fait le fond de toutes les législations de l'Europe. Pour que nul n'en ignore, elle est assez fréquemment affichée sur les murs, tantôt par les orthodoxes, tantôt par les schismatiques, tantôt *in extenso*, tantôt en abrégé. Généralement l'abrégé est plus dur. Depuis vingt ans, sans remonter plus haut, il en a été fait plusieurs éditions abrégées, dans toutes les langues.

Il y a dix-huit ans, nous lisions sur les murs de Paris : « Quiconque remuera un pavé sera immédiatement FUSILLÉ. » Édition abrégée de la bulle contre les hérétiques. Vous l'avez lu, Coquelet, et même vous avez applaudi. Vous étiez alors orthodoxe, et les hérétiques préparaient une publication *in extenso* de la bulle qui ne laissait pas de vous faire peur. Vous n'ignorez pas que, quelques heures après l'affichage, la bulle fut exécutée contre un certain nombre de dissidents, non parce qu'ils remuaient le pavé, mais parce qu'ils remuaient sur le pavé. D'au-

tres furent enlevés avec promptitude et dispersés çà et là, fort loin de leurs aises, et pour fort longtemps. Avant de les laisser revenir, on leur fit faire une profession de fois. D'autres hérétiques, ou soupçonnés de l'être, cessèrent d'être députés, employés, etc., et ne purent redevenir toutes ces choses qu'après une pénitence plus ou moins longue, toujours corroborée d'une profession de foi orthodoxe. Vous avez vu tout cela, vous n'en êtes point mort de douleur, et c'est même sous le régime assez long de la bulle que vous êtes devenu chevalier de la Légion d'honneur, moyennant profession de foi. Si je voulais nommer les chemins à l'entrée desquels il faut faire une profession de foi, je n'en finirais pas. Quasi toutes les routes sont fermées à l'hérétique. Moi qui suis un genre d'hérétique, dites-moi où je pourrais me présenter ? Prétendrez-vous qu'au moins la confiscation est abolie ? Il y a les amendes. J'en ai payé une sous Louis-Philippe, toujours comme hérétique, qui me prit plus que je ne possédais. Il y a mieux que l'amende, et je me souviens d'avoir été confisqué pour cause d'hérésie. Cela ne fit pas un pli, cela dura sept ans, cela ne vous arracha pas un murmure.

Ainsi, privation d'emploi, confiscation de la bourse, de la profession et de la liberté dans les temps calmes, confiscation de la vie dans les temps agités, voilà le sort de l'hérétique, qui pourra être demain le sort de l'orthodoxe devenu hérétique à son

tour. Vous voyez bien, Coquelet, que la bulle est en pleine vigueur, et cela dans le monde entier et même en Angleterre, même en Amérique. Cependant le Pape n'y est nulle part pour rien.

Je vous laisse, Coquelet. Vous êtes un sot, il ne faut pas trop raisonner avec vous. Lorsque l'on vous parle, vous n'écoutez pas ce que l'on vous dit, vous cherchez sottement ce que vous pourriez répondre, et vous répondez une sottise. D'ailleurs le temps est beau pour aller voir Raphaël. Je vais au Vatican, allez lire les journaux. Dans la chambre *de la signature*, le Pape signait ses bulles. Il avait sous les yeux l'École d'Athènes, la Dispute du Saint-Sacrement, la noble fresque de la Jurisprudence, la noble fresque du Parnasse, la Science, l'Art, le Droit, la Philosophie, la Théologie, tout cela à sa place, tout cela glorifié, tout cela d'accord.

Je ne veux pas vous exaspérer, et le monde en ce temps-là fournissait son contingent de vices et de misères ; mais enfin on voyait quelque chose, on tenait une synthèse, on espérait un ordre. On avait des artistes, des hommes d'État, des théologiens, des lois. La bulle théologique dominait la bulle politique. Maintenant c'est le contraire, la bulle politique domine, et on a maintenant des photographes, des brochuriers et des avocats.

Bonsoir, Coquelet. Adieu, Père Gratry. Pauvre Père Gratry, que les gens sensés ne suivaient guère,

mais qu'enfin tout le monde aimait ! Convertissez-vous, Père Gratry. Vous laisserez-vous longtemps prendre à ces aboiements de faveur qui vous donnent une sérénade indigne de tout esprit distingué, et ne voyez-vous pas que ces virtuoses, vers qui vous allez à grands pas, seront tout à l'heure les chiens de Jézabel ?

LXIII

10 mars.

L'on me dit que le *Français* publie des listes, à dessein d'établir qu'il existe dans le Concile un tiers-parti. Il y place le vénérable archevêque de Cambrai, le pieux évêque d'Arras, d'autres encore. Je ne vous les nomme point, ne connaissant ni l'article du *Français*, ni ses listes, et ne sachant la composition du tiers-parti que par un évêque qui me l'a contée tout à l'heure sur le seuil de Sainte-Françoise Romaine, au Forum. Cet évêque est lui-même porté comme appartenant au tiers-parti, ce qui l'a fort étonné. Il croyait être sans mélange, il le croit encore.

Un autre détail prouve avec quel arbitraire et quelle ignorance ces listes sont dressées. Mgr l'évêque de Digne et Mgr l'évêque de Fréjus y figurent parmi les incertains. Ils ont l'un et l'autre, dès avant le Concile, parlé de manière à ôter toute incertitude, et peu d'esprits et de caractères sont moins faits pour varier.

La vérité est que tous ces calculs sont faux, et que tous ces contes ne sont point vrais. Il n'y a point de tiers-parti, il ne s'en formera point, la place manque, et encore plus la volonté. Il y a une majorité absolument unie au Pape, et de plus en plus résolue, et de plus en plus pressée de voter l'infaillibilité.

Le *postulatum* pour la définition de l'infaillibilité porte cinq cent cinquante signatures, en dehors des cardinaux et des membres des commissions qui ont cru devoir s'abstenir de signer, ce qui élève le total à six cent dix ou six cent vingt. Voilà le parti, l'on peut dire unique, auquel à peu près toutes les voix non classées se rattacheront au dernier moment.

Je demandais à l'homme parfaitement informé de qui je tiens ce que je rapporte ici, à quel chiffre se pourrait enfin réduire l'opposition extrême et définitive. Il m'a répondu : Sur ce point-là, peut-être vingt, peut-être cinq, peut-être trois, peut-être rien du tout.

Divers indices font, en effet, penser que l'Opposition ne croit pas pouvoir tenir sur l'infaillibilité, et

n'a tant combattu que pour avoir quelque chose à donner et quelque chose à recevoir. Ce serait une pure tactique politique. Mais, comme on ne fait pas ici de cette politique-là, et que personne n'a proposé une transaction, je crois que l'opposition à l'infaillibilité a été non-seulement vaincue, mais dissoute, tout simplement par une lente pénétration de la lumière.

La brochure si attendue de Mgr l'évêque d'Orléans n'est pas encore publiée, mais elle est déjà connue. C'est une réponse à Mgr l'archevêque de Westminster. Elle vient trop tard. Les cinq cent cinquante signatures du *Postulatum* sont une adhésion à la doctrine de Mgr Manning; l'éminent prélat peut se dispenser de répliquer. La sonorité de l'écrit de Mgr l'évêque d'Orléans sera beaucoup diminuée, par sa divulgation prématurée, due à l'un de ces malheurs qu'occasionne souvent la gloire. L'imprimeur napolitain, persuadé qu'il ferait plaisir à un très-grand personnage (laïc) actuellement à Rome, l'a régalé d'une épreuve ; ce personnage, dans la même bonne intention, a communiqué l'épreuve à un autre; cet autre à un autre : plus de secret.

On s'amuse de cette fusée partie en plein jour. La pièce retrouvera sa valeur dans l'histoire du Concile; mais l'effet est manqué.

LXIV

11 mars.

Ainsi, les génies combinés de M. de Beust et de M. Daru rêvent une campagne contre le Saint-Esprit rebelle à leurs vues. Ils veulent introduire enfin dans le Concile les principes de 89, montés sur des ambassadeurs!

Déjà en France, avant le Concile, quelqu'un avait suggéré cette idée. Elle parut prendre. Durant quinze jours, on chercha un ambassadeur. C'était celui-ci, celui-là, cet autre. Un évêque proposait M. Baroche; M. Baroche proposait un évêque. On craignit le ridicule si l'ambassadeur était laïque, l'horreur s'il était prêtre. On s'abstint, et ce fut sage.

Mais huit ou dix mois ont passé. En huit ou dix mois les nations changent de gouvernement, les gouvernements changent de sagesse. Devenu plus «libéral,» le gouvernement français doit naturellement s'appliquer davantage à gêner la liberté de l'Église. Là est tout le libéralisme, c'est là par excellence le principe de 89. Et l'ambassadeur au Concile revient sur l'eau. Néanmoins, ce n'est pas fait. La vieille

difficulté subsiste ; elle a grandi. On ne fourre pas comme cela des ambassadeurs dans les conciles. Il y a des conditions anciennes à observer, des conditions nouvelles à étudier.

Avec quoi fera-t-on l'ambassadeur ? L'ambassadeur fait, comment dira-t-on pour quoi faire ? La matière de l'ambassadeur manque un peu, la matière de l'ambassade ne laisse pas d'être délicate.

On n'a plus sous la main M. Baroche, l'excellent dégustateur de sujets épiscopaux, et qui a proposé tant d'évêques, quoique non pas tous acceptés. Celui-là s'entendait aux affaires d'Église ! A Rome, un jour, certain ministre de France, indigné des difficultés que rencontrait un élu, s'échappait à me dire : « Comme si l'Empereur ne savait pas mieux que le Pape quels évêques il faut à la France ! » L'Empereur, c'était M. Baroche, et telle était la confiance que M. Baroche inspirait, l'infaillible M. Baroche ! M. Baroche était infaillible. Mais où est M. Baroche, où sont les neiges d'antan ?...

Il y a bien M. le duc Albert de Broglie. On croit voir en lui du Baroche, je crois qu'on ne se trompe pas. Moins de voix, mais plus de plume ; moins de vigueur, mais plus de culture ; moins de position actuelle, mais peut-être plus de dispositions. Baroche de l'avenir, qui pourra nous faire regretter le Baroche du passé ! M. le duc est né ambassadeur, il est né académicien, il est né doctrinaire. Il a du sang de

Genève, il a étudié à l'école de Rossi. Tout jeune, il combattait déjà la liberté d'enseignement. Homme mûr, il a fait très-proprement un livre religieux et insidieux. Plus mûr, il a rédigé le manifeste du *Correspondant*. Parmi les catholiques libéraux, sa taille égale presque celle de M. Augustin Cochin. Voilà des titres pour représenter M. Daru. Pour représenter la France, il lui manque quelque chose. Aux dernières élections, l'État, le clergé et le peuple, par un accord assez rare, l'ont refusé. Il doit laisser oublier cette catastrophe.

En somme, l'ambassadeur laïque semble impossible. Un évêque conviendrait-il mieux? Non; la difficulté s'aggrave. Il faut le trouver, cet évêque. Supposé qu'on le trouve, ou il revêtira les idées de M. Daru, et alors il aura peu de succès dans le Concile; ou il partagera les idées du Concile, et alors quel service saura-t-il rendre aux idées de M. Daru?

Plus on cherche, moins l'ambassadeur se montre. Celui-ci refuserait, celui-là serait refusé. Un évêque ambassadeur dans un concile ne saurait être l'habile entremetteur, diseur de faux et de vrai, aux mains et au visage voilés, tel qu'on se peint l'ambassadeur idéal. Le métier de l'ambassadeur en concile n'absorbe pas la dignité d'évêque. Il faut être et rester d'abord l'homme de Dieu. Cette sorte d'ambassadeur doit avoir une foi, cet évêque doit reconnaître et signer un dogme. Peut-il en contester l'opportunité?

Oui, si sa conscience l'exige. Mais quand l'opportunité est déclarée?

Abordons le chapitre des instructions.

Comme évêque, cet ambassadeur a déjà une mission dans le Concile, une mission reçue de Dieu. Comme ambassadeur, cet évêque sera-t-il exhorté par *son gouvernement* à bien remplir sa mission sacrée? Ce serait superflu. Serait-il invité à l'abjurer et à la trahir? Il faudrait de l'audace! Il faudrait tracer cette instruction en caractères que Dieu ne sût point lire, et la donner d'une voix que Dieu ne pût pas entendre!

Fidèle, l'évêque est dans le Concile par son droit et avec son droit. Il parle, on l'écoute. Sa sincérité est respectée, même lorsqu'il semble qu'elle s'abuse; sa liberté n'a de limites que la liberté d'autrui. Ambassadeur, quel moyen diplomatique ou canonique saurait-il prendre pour faire recevoir des doctrines ou faire subir des tactiques auxquelles l'évêque lui-même ne serait pas autorisé? Quel moyen d'empêcher le Concile de dire anathème à l'ambassadeur, et même, le cas échéant, de déposer l'évêque?

Et puis, à supposer que les *nationaux* voulussent prendre les directions de l'ambassadeur national et remettre en ses mains toute leur liberté, — cette liberté épiscopale revendiquée si haut! — que diraient les Pères du Concile, qui n'ont pas l'avantage d'être Français ou Austro-Hongrois? Même dans les chan-

celleries de France et d'Autriche, on ne peut pas admettre que six cents évêques sont venus des îles Britanniques, des Espagnes, des Amériques, des Indes, des lointains de l'Afrique, de la Chine et de l'Océanie, uniquement pour sanctionner les vues religieuses de M. de Beust et de M. Daru.

Ces raisons et d'autres encore me laissent croire que la diplomatie n'insistera pas pour se montrer au Concile en habit brodé. Elle entra autrefois dans les conciles par des portes qui n'existent plus, et n'y fit jamais rien de fort bon. Elle n'a rien du tout à faire dans le Concile du dix-neuvième siècle. M. de Beust et M. Daru se trompent d'époque ; ce sont des *ci-devant* qui méconnaissent trop les faits accomplis.

Il y a un fait accompli qui s'appelle la liberté des cultes. M. Daru n'en a-t-il jamais entendu parler, ou ne sait-il pas ce que ce mot signifie? Je me ferai demain l'honneur de lui en dire un mot.

LXV

13 mars.

J'achève ma lettre commencée d'avant-hier. Je parlais de la liberté des cultes, et j'invitais M. Daru

à considérer ce fait accompli, qu'il semble méconnaître et même ignorer.

S'il daigne m'entendre, je ne dis pas du tout que la liberté des cultes soit un bien. Il le dirait peut-être, lui qui nous la refuse; nous ne le disons point, nous qui l'acceptons. Je dis qu'elle est un fait. Nous vivons et nous devons raisonner sur ce fait. Nous pouvons désirer qu'il change, nous pouvons travailler en divers sens à l'améliorer, suivant les idées différentes que nous nous faisons du progrès; nous ne pouvons de part et d'autre ni le méconnaître, ni demander, ni souffrir qu'on le supprime violemment. La conception révolutionnaire de la liberté des cultes est la fusion, c'est-à-dire l'anéantissement futur de tous les cultes. La conception catholique de cette même liberté, la nôtre du moins, c'est la conservation pour chaque culte de sa liberté particulière, pour tous, la protection du droit commun.

Chaque culte s'exerce, se gouverne, s'affirme, se développe et combat pacifiquement suivant sa nature; il ne lui est interdit que de blesser l'ordre public par des agressions matérielles ou par des doctrines d'immoralité. Quant à nous, acceptant provisoirement ce principe de décadence sociale, qui n'est autre chose que la négation de la vérité absolue, nous comptons en faire un moyen de conquête au profit de la vérité qu'il permet de contredire. Nous entreprenons de revenir par la persuasion, par la

science et par les œuvres au bienfait et à la perfection de l'unité promise au monde : *unus pastor, unum ovile*. Ce dessein peut irriter ceux qui poursuivent un but tout contraire. Ils ont le droit de le combattre, d'être plus persuasifs, plus savants, de faire des œuvres plus puissantes et plus salutaires que les nôtres. C'est en quoi consiste la liberté. Hors de là, on ne discute plus, on tyrannise ; on ne combat plus, on égorge.

Nous acceptons très-sincèrement l'état présent, non comme bon, car en réalité il est anarchique, mais comme moins mauvais que l'état antérieur, état d'unité fictive et de servitude réelle, le plus opposé de tous au rétablissement et au progrès de la véritable unité, qui sera seule la véritable liberté et la véritable civilisation.

Là où l'Église n'est pas reine, nous l'aimons mieux simple citoyenne que principale employée où favorite. Nous n'aurions pas de grandes objections contre la formule l'*Eglise libre dans l'Etat libre*, si cette formule, d'ailleurs peu nette, se proposait comme moyen de transition, au lieu de s'imposer à titre de dogme et pour toujours. En effet, si l'Église doit être à jamais *dans* l'État, c'est-à-dire dans quelque chose de plus grand qu'elle et partant de supérieur à elle, il n'y a là aucune sûreté pour sa dignité, ni pour sa liberté, et le peuple chrétien consent dès lors à une abdication qui ressemble de fort près à l'apostasie.

Nous prétendons n'avoir pas reçu la couronne du baptême pour renoncer à porter la couronne temporelle, et tout au contraire, nous voulons la couronne temporelle pour étendre la couronne du baptême, la couronne de la liberté à tout le genre humain. Il convient donc que l'Église règne et que l'État soit chrétien. Nous n'avons pas le droit de renoncer à cet idéal, l'humanité ne sortira de l'esclavage que quand cet idéal sera réalisé. Quelle serait donc la liberté qui nous défendrait d'aspirer à divulguer le Christ, à renverser les idoles, à donner Dieu à toute âme et toute âme à Dieu? et comment accepterions-nous l'ignominie de ne plus jamais voir la croix au front des sociétés? S'il est une nation à qui l'on puisse demander cette bassesse, nous crierons que ce n'est pas la France. Nous le crierons aux empereurs, aux ministres, au peuple et à la populace. Nous le crierons jusqu'à ce qu'on nous ait cloués et percés sur la croix; et la croix arrosée de sang sera replantée et grandira, son ombre réveillera du tombeau cette vieille France qui fit régner la croix.

Non, non, nous ne sommes pas morts et nous ne renions pas le Christ. Nous sommes conquis, c'est vrai; nous sommes conquis par le juif, par l'hérétique, par l'athée, par le trafiquant, par l'homme de bureau et par l'homme d'affaires, mais nous n'avons pas dit et nous ne dirons pas que nous n'aurons jamais d'autre roi que César. Le sang de la foule française est encore

le sang qui fournit des soldats et des prêtres, nous n'avons pas dit que nous laisserions toujours nos autels et nos lois et notre France dans la main de l'étranger, et que Dieu ne ferait plus rien en ce monde par le bras de ses Français.

Mais cet avenir est loin peut-être; revenons au présent qui ne nous permet pas encore de si belles entreprises. La servitude gallicane nous avait assoupis et comme empoisonnés, l'esclavage révolutionnaire nous avait brisés. Par la grâce de Dieu nous avons pu à peu près vomir le poison gallican, briser à peu près les entraves révolutionnaires et nous trouver à peu près libres. Il a fallu d'une certaine manière nous y forcer. L'ennemi l'a voulu plus que nous-mêmes. Il ne nous apportait pas la liberté des cultes pour nous délivrer, mais pour nous dissoudre. Nous ne devinâmes que son dessein, nous n'entendîmes que ses blasphèmes; nos répugnances protestèrent contre ces dons impies. Il fallut les subir. L'expérience tourna des deux côtés autrement qu'on ne l'attendait. Nous tenons à la liberté des cultes aujourd'hui plus que ceux qui nous l'ont imposée. Elle est en soi barbare et anti-sociale, elle amène le bruit et l'insulte autour du sanctuaire, elle menace d'y prolonger l'indigence; mais nous ne craignons plus qu'elle y fasse la solitude, et surtout elle en expulse César, avantage qu'on ne saurait payer trop cher. C'est ce qui explique à M. Daru pourquoi il

ne se trouve pas en pratique aussi partisan de la liberté des cultes que peut-être il s'en flattait. Ayant inopinément acheté un chapeau à plumes blanches et étant devenu César par la vertu de ce chapeau, M. Daru veut du même coup devenir pontife. Vieille manie de César. Mais la liberté des cultes veut que César guérisse enfin de cette manie. César doit renoncer à se mêler du Concile.

Pour les gouvernements, le Concile n'est autre chose qu'un acte et une pratique de la liberté des cultes. Ce qui se dit, ce qui se propose, ce qui se décrète dans le Concile ne regarde pas l'État. De même que l'État se trouve sans droit pour imposer à personne l'observation d'un décret dogmatique, il est absolument sans droit pour participer à la confection du décret, sans droit pour empêcher l'Église de le porter, sans droit pour empêcher le fidèle de le recevoir. A cet égard, toute injonction, tout obstacle, toute ingérence de sa part n'est que tyrannie, violation de la loi religieuse et de la loi civile. Il est incompétent, il est intrus, il est sacrilége. Sa place officielle, qu'il a lui-même fixée, est à la porte de l'Église, qu'on me pardonne la comparaison, comme à la porte du théâtre, pour le maintien de l'ordre matériel. S'il veut entrer au théâtre, il achète son siége. S'il veut entrer dans l'Église, qu'il fasse ce qu'il faut, qu'il se signe, qu'il se découvre, qu'il s'agenouille et récite le *Credo*.

Voilà le rôle de l'État. Il y est venu par une longue suite de mauvais conseils, d'injures, de trahisons, d'apostasies. Il a voulu n'être plus catholique, n'être plus chrétien. C'est fait depuis longtemps, c'est fait pour longtemps. Cette séparation dont on affecte ridiculement de nous menacer, elle est accomplie. Parce que l'Église en combat le principe anti-social et barbare, croit-on que le fait nous reste ignoré ?

Nous le connaissons et nous avons appris à ne plus tant le craindre. Nous le combattons suivant l'esprit de l'Église, à cause des ruines qu'il accumulera dans le monde, non plus par terreur des maux qu'il peut désormais produire chez nous. Si l'Église continue de repousser quelques conséquences extrêmes de la séparation, c'est par miséricorde, pour ne point léser le principe d'une union nécessaire et que tôt ou tard le besoin de l'humanité rétablira. Ils lui coûtent plus qu'ils ne lui profitent, ces restes de liens qu'on menace de lui ôter ! Lorsqu'elle en sera dégagée, comme elle a lieu de le prévoir, elle ne les pleurera point. Elle sait qui traversera la mer Rouge et qui restera au fond. Au-delà des déserts, elle sait qu'il y a la terre féconde.

Elle sera patiente ; elle prolongera son séjour dans cette Égypte arrogante qui veut tout à la fois profiter de son travail et lui refuser la liberté. Mais qu'on ne se trompe pas à sa patience. En restant dans l'Égypte, l'Église entend garder ses lois. Pharaon ne

gouvernera pas le sanctuaire, n'y entrera pas. Ce Pharaon sans sceptre, sans sacre et sans baptême, qui se targue de ne point aller à la messe et qui demande à siéger au Concile, qui se targue de ne point savoir le *Credo* et qui prétend mettre son alliage et son poinçon aux articles de foi!

C'est fini, il y faut renoncer et courir l'aventure de la liberté. Il faut discuter, il faut rompre ce rempart de cœurs vivants décidés à maintenir Pierre dans son empire, qui est l'empire du Christ. Que César se tienne à son bureau de perception, qu'il reçoive nos taxes et qu'il garde pour lui son incrédulité, sa sagesse et ses idoles. Si nous voulons les adorer, il nous ouvrira la porte ; il ne se permettra pas de nous les offrir, encore moins de nous les imposer.

Les nouvelles que les journaux m'apportent au moment où je termine ces lignes, m'apprennent que M. Daru fait mine de se rendre. Je ne saurais trop l'en féliciter, et j'en félicite encore davantage les collègues qui auraient su obtenir de lui cette heureuse retraite. Je soupçonne que quelque entretien de M. de Banneville avec le cardinal secrétaire d'État n'y aura point nui. M. de Banneville est un esprit juste et modéré, fidèle dans la voie de justice et de prudence que lui avait tracée M. de La Tour-d'Auvergne, et le cardinal Antonelli a le don de faire luire l'évidence.

Aux suggestions des Puissances, le ministre de

Pie IX fait une réponse qui a déjà usé bien des notes diplomatiques. J'en connais le sens, sinon les termes. Elle se résume à ceci : On demande au Pape qu'il se suicide, il aime mieux qu'on l'assassine. Suicidé, il serait bien mort ; assassiné, il ressuscite. Il en a fait l'expérience. Sa ligne de conduite est arrêtée, choisissez la vôtre. Vous êtes les plus forts.

On a appris hier soir la mort de M. de Montalembert. Avec quelle douleur, avec quelle stupeur ! Je ne sais s'il est un évêque, un prêtre dans Rome qui n'ait offert ce matin le saint sacrifice pour ce grand serviteur de l'Église, tombé dans un moment d'ombre funeste. Taisons-nous. C'est la plus cruelle situation où son inimitié nous ait pu réduire, de n'avoir point la consolation de le louer et de le pleurer comme il l'a tant mérité. Mais cette nécessité d'aujourd'hui ne nous défend ni le respect, ni le bon souvenir, ni la prière, ni l'espoir ; et nous lui rendrons témoignage un jour, comme il nous rend témoignage à présent.

LXVI

15 mars.

Les jeunes gens du Canada qui ont rempli leur engagement de deux années dans le régiment des zouaves pontificaux, quittent Rome demain et retournent chez eux. De ces premiers arrivés il ne reste que leur chef par l'âge, par la taille et par le rang, l'honorable M. Taillefer, jadis avocat et cultivateur à Montréal, aujourd'hui sous-lieutenant. Les autres, étudiants, jeunes professeurs, propriétaires, quelques-uns séminaristes, vont reprendre leur profession, leur charrue, leurs intérêts de famille ou achever leurs études. M. Taillefer, homme fort digne de ce nom de chronique, pacifique, vaillant et dévoué suivant la nature des preux, garde le poste d'aîné qu'il remplit si bien pour l'honneur et la foi de son pays. Lui et M. le chanoine Moreau, aumônier particulier de l'expédition, sont véritablement le père et la mère de ces mâles enfants, très-unis par la foi, par le patriotisme, par le drapeau, par tous les beaux liens de l'amitié sainte.

L'occasion m'étant offerte de faire une visite aux

partants, j'en ai profité pour les remercier de la joie que m'avait donnée leur arrivée. Ce fut l'une des meilleures émotions de ma vie, lorsque, il y a deux ans, j'appris qu'il y avait à Paris une troupe de *Croisés* qui venaient du Canada pour défendre Rome. Des Croisés au temps de M. About, de M. de La Bédollière et de M. Renan, et de M. Rouland! Certes, depuis trente-deux ans que je me bats et que je suis battu à peu près, grâces à Dieu, tous les jours, pour la cause de saint Pierre, oui, depuis ce temps-là et dès le commencement, j'ai eu bien des espérances, et je les ai encore, et elles ont grandi ; mais jusqu'en 1868, jusqu'au moment du passage des Canadiens, je n'avais pas espéré que je verrais des Croisés. Je me hâtai de courir à Saint-Sulpice, où l'on m'avait dit qu'ils entendaient la messe. Je les vis en bon ordre, jeunes, vigoureux, graves, tels enfin qu'ils devaient être, des garçons de bonne race, de bons et fiers chrétiens qui savaient bien ce qu'ils faisaient et qui portaient comme il faut le beau poids de leur sacrifice, sans l'ignorer et sans le trouver lourd. Le digne curé de Saint-Sulpice monta en chaire, leur parla dans la simplicité de son cœur et fut éloquent. Tout cela était vraiment beau, et cette scène, qui eût été touchante partout, convenait davantage en ce lieu de Saint-Sulpice, parmi les souvenirs vivants de la cure de M. Olier et du cabaret de la pauvre et grande Marie Rousseau, d'où sortit la civilisation française

et catholique du Canada, si florissante après deux siècles et demi, qui ont vu périr tant de choses.

Si la foule qui lit M. About et M. Renan, et qui écoute M. Rouland, voyait les tableaux que Dieu nous déroule, et entendait les discours qu'il nous tient et les poëmes qu'il nous chante, elle pourrait presque comprendre pourquoi, en général, nous n'estimons pas beaucoup le style ni les inventions de la tribune et du Parnasse. C'est fade. La poésie de l'écritoire ne vaut pas celle du bénitier. On sait que je ne méprise point du tout le don de M. Hugo. Je défie bien toutefois M. Hugo, dans ses meilleurs jours, de fabriquer une petite épopée qui égale celle des Croisés canadiens, se reposant à Saint-Sulpice, sur le chemin de Saint-Pierre. Dédaignant les merveilles de Paris, ils sont repartis, après la messe, sans avoir vu ni M. About, ni M. Renan, ni M. Rouland, ni la *Belle Hélène*, délices des rois et des peuples.

J'ai donc retrouvé ces braves jeunes gens à la veille du retour, contents d'être venus, contents de s'en aller, car ils ont bien accompli leur dessein de dévouement et de justice, et ils vont rentrer comme ils sont partis, pieux et purs, dignes des embrassements de leurs mères et de leurs sœurs, dignes des couronnes civiques qui leur sont préparées. Que leurs concitoyens les reçoivent en triomphe ! Ils sont la gloire du peuple, ils ont droit au sourire des vierges et à la bénédiction des vieillards. Défendant

la grande patrie commune, la nationalité mère, en qui vivent toutes les autres et qui garde la source du droit et de la liberté, ils ont bien mérité de la patrie particulière. La mort de Rome serait la mort des patries. Ils n'ont pas seulement défendu Rome, ils l'ont édifiée. Elle a admiré leur discipline, leur piété, leur douceur. Dans cette armée chrétienne et dans ce corps d'élite, tout plein des meilleures ardeurs de la jeunesse, on les a vus parmi les plus honorés; ils ont soutenu l'éclat d'un drapeau dont la splendeur n'est surpassée ni égalée par nul autre.

J'ai osé leur adresser la parole. Je ne sais comment j'ai pu faire pour ne rien dire qui vaille. Tant de gens savent dire des choses passables à propos de rien, et ici il y avait tant à dire ! Ce n'est pas l'émotion qui manquait; les idées, d'une certaine manière, ne manquaient pas non plus ; mais les unes se sont envolées devant ces yeux et ces oreilles qui attendaient quelque chose, et les autres sont venues quand c'était fini. Je me suis rappelé ce bonhomme qui regorgeait toujours de réponses victorieuses, mais après la conversation. Cette infirmité est commune, voilà pourquoi les orateurs auront toujours d'irréconciliables ennemis, entre lesquels on trouvera toujours beaucoup d'hommes de bon sens. Mais, d'un autre côté, les orateurs seront toujours adorés de ceux qui sont sensibles au dangereux plaisir d'entendre parler sans avoir eux-mêmes rien à dire.

M. Rey, du *Moniteur*, aurait voulu que le Concile fût préparé par des hommes d'affaires, et qu'ensuite les orateurs, spéculatifs et autres, pussent prendre leurs aises durant des années.

Selon mon humble avis, ce n'est pas le moyen que Dieu a donné pour faire de bons décrets, et le *Linguosus* ou le *Verbosus* n'est point estimé dans la sainte Écriture. Un Père ennuyé, si j'ose ainsi traduire sa pensée, d'un long, et beau, et vide latin qu'il venait d'entendre, et qu'à son avis l'on vantait trop, me disait : Si j'étais président du Concile, je ferais venir un habile joueur de violon, je lui commanderais d'exécuter une longue sonate, et je dirais ensuite à mon discoureur et à ceux qui l'admirent : Ce joueur de violon fait ce que nous ne saurions pas faire : trouvez-vous qu'il soit l'homme qu'il faut pour rédiger nos décrets?

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que je n'ai pas fait un magnifique discours, malgré la bonne volonté que je me sentais au milieu de ces braves jeunes gens. Que n'ai-je eu la pensée d'invoquer la condescendante amitié de Mgr l'évêque de Tulle et de l'amener là? C'était une assemblée et une circonstance faites pour sa parole sans pareille, et j'aurais à vous envoyer quelque couronne à suspendre aux portiques du temple et à garder dans les archives de cette France de là-bas, jeune, sincère, croyante, ardente pour le bien, telle enfin que nous

fûmes en ces siècles de floraison, maintenant, hélas! passés, quand nous allions en conquête pour le Christ, la croix sur la poitrine, l'Eucharistie dans les plis de notre drapeau.

Bon voyage, fils de France, qui n'avez rien abjuré et rien perdu, ni la sagesse ni l'esprit ni le cœur. Bon retour dans vos foyers, où notre vieil honneur est toujours vivant! Les anges qui sont venus avec vous retournent avec vous, contents de vous. Gardez la flamme de France, gardez la flamme de Rome et du Christ. Echauffez-en le cœur de vos jeunes frères, e qu'ils viennent à leur tour, et qu'après eux viennent vos enfants et vos neveux, conservant cette tradition chevaleresque et chrétienne que les siècles n'ont pu rompre et que vous avez si glorieusement rajeunie. La prière de Pie IX est sur vous, et qui sait quel rêve de durée, quel germe de grandeur et peut-être d'empire vous emportez de la vieille Rome et de l'impérissable Vatican!

M. de Falloux débrouille lentement son affaire, sans y jeter une clarté parfaite. Il écrit à la *Gazette d'Augsbourg*, pour nier le propos qu'elle lui attribue touchant le 89 nécessaire de l'*Eglise*, et qu'elle disait tiré d'une épître congratulatoire au P. Gratry. C'est très-bien, quoique tard. Voilà M. de Falloux déchargé du *blasphème*. Il a beaucoup attendu, mais il a pu avoir ses raisons pour attendre. Cela n'est

que mystérieux. Ce qui reste obscur, c'est l'attitude de la *Gazette d'Augsbourg*, dont l'honneur se trouve tondu de si près. Elle garde un silence absolu.

Elle ne s'accorde pas à la noble satisfaction de dire que son correspondant est un malhonnête homme qui l'a trompée, elle n'accorde pas à M. de Falloux la réparation à laquelle il a droit, en faisant au moins mention de son démenti. J'ose penser que M. de Falloux devrait la pousser un peu.

Je comprends l'hésitation de la *Gazette d'Augsbourg*. Elle est menteuse, elle fait profession de mentir, elle ne veut pas proclamer qu'elle a menti contre M. de Falloux. *Lingua fallax non amat veritatem*. Mais M. de Falloux n'est pas forcé de se plier aux convenances de la *Gazette d'Augsbourg*. Nous en murmurions à bon droit, nous autres qui, pour avoir été trompés par cette *Gazette* et par les longs retardements du démenti qui lui était dû, avons été si violemment, si consécutivement et si sottement diffamés par les amis de M. de Falloux.

Ce qui n'est pas clair non plus, c'est le silence du P. Gratry. Encore que M. Gratry mette bien des erreurs inexplicables dans ses citations, assertions et autres décrétales, néanmoins on ne lui conteste point l'habitude de la sincérité. S'il disait que la phrase en question ne se trouve pas dans les félicitations écrites de M. de Falloux, on croirait qu'elle ne s'y trouve pas. Mais M. Gratry est muet comme le mort du P.

Polychrône. Pourquoi se montre-t-il si discret après l'avoir été si peu ?

Ce n'est pas clair ! ce n'est pas clair !

Autre épisode. M. de Falloux a écrit à Mgr l'évêque nommé d'Angers, qui est son évêque. Se mettant sous sa tutelle, il l'a prié de porter jusqu'au Saint-Père la protestation de son innocence. Voilà qui est plus sérieux. La lettre a souffert un retard. Toujours un peu serpentant, M. de Falloux n'avait pas adressé directement cette lettre à Mgr Freppel, mais à un prélat universellement occupé, Mgr Dupanloup, qui ne l'a remise qu'après huit jours. Pendant ces huit jours, chose étrange, la lettre a fait des petits, diverses copies en ont circulé dans Rome. Enfin elle est parvenue à Mgr Freppel, et Mgr Freppel s'est rendu auprès de Saint-Père. Il a reçu une réponse qui équivaut à dire que, puisque M. de Falloux n'a point écrit la phrase, le Pape, en condamnant très-justement la proposition qu'elle renferme, n'a point condamné celui qui n'en est point l'auteur, et faisant observer que son discours ne l'a point nommé.

Pourquoi cette démarche compliquée, quand il était si simple et si droit de publier la lettre du P. Gratry ? Je ne trouve pas cela clair.

Les amis de M. de Falloux diront que cet éminent Gratryen est suffisamment autorisé à ne point montrer sa lettre du moment que l'*Univers* désire en

jouir. Avec leur permission, ce n'est pas une raison pour moi, lorsqu'ils nous ont presque accusés d'avoir inventé cette lettre et cette phrase, dont pour mon compte, avant le discours du Pape, je n'avais jamais ouï parler. Je serais curieux de savoir si, dans le cas où la *Gazette d'Augsbourg* nous imputerait quelque chose de ce goût-là, à quoi nous n'aurions pas répondu de tout un mois, malgré tant d'échos et de commentaires, ils recevraient les papiers qu'ils veulent que nous recevions de M. de Falloux ? Et s'ils disent que notre parole ne saurait valoir celle de M. de Falloux, je réponds que ce n'est pas clair.

L'*Univers* portant la date du 13 nous apporte l'article du *Correspondant* sur la dernière lettre de M. de Montalembert (1). Vous jugez de la sensation. Ce jour-là, M. de Montalembert mourait, et vos lecteurs connaissaient en même temps cette glorification de sa faute et la nouvelle de sa mort, à cause de cela mille fois plus cruelle pour ceux qui l'ont aimé. Combien l'obscur fanatique qui a poussé ce cri de triomphe doit maintenant regretter sa hâte stupide ! Ceux que l'illustre mort regardait malheureusement comme ses ennemis, et qui n'ont jamais été que ses adversaires ou silencieux ou respectueux et affec-

(1) Cette lettre, si déplorable par la pensée et par l'expression, avait été publiée dans la *Gazette de France*, trois ou quatre jours avant la mort de l'auteur.

tueux, ont eu d'autres empressements. Ils ont tremblé, ils ont pleuré, ils ont prié, et ils espèrent.

Je ne sais si l'on vous a écrit quelque chose d'une parole que le Saint-Père a prononcée en audience publique, une heure après avoir reçu la terrible nouvelle. Il avait lu le triste manifeste la veille ou le matin même, et il y a fait allusion. Sa parole a été sévère, mais pourtant compatissante et confiante au Dieu de miséricorde, qui n'oublie aucune œuvre de bon propos et de bon courage. Je n'assistais pas à l'audience, et, comme toujours, plusieurs versions circulent, concordantes mais non pas uniformes. J'espère vous envoyer celle qui se rapprochera davantage de la vérité (1).

La protestation contre le décret qui a modifié le règlement du Concile est déposée. Elle porte soixante-dix signatures. Les noms français apposés sur le *contre-Postulatum* s'y retrouvent, dit-on, sauf un ou deux. La pièce est conçue en termes violents, *acerrimis verbis*. Au surplus, elle est publiée dans un mauvais journal italien, la *Perseveranza*, et vous l'aurez avant nous. Si elle a été communiquée ou dérobée, c'est ce que je ne saurais dire.

La brochure de Mgr l'évêque d'Orléans à Mgr l'archevêque de Malines (et non à Mgr Manning, comme

(1) J'ai eu le discours, et la sévère parole s'y trouve en effet. Je me suis abstenu de le rendre public.

je vous l'ai écrit pour le bonheur du *Français*) n'est point mise en vente. Elle n'est que distribuée. Veut-on la soustraire aux journaux? Je m'y prête (1). L'effet d'ailleurs est médiocre et ne va point du côté que l'auteur paraît s'être proposé.

LXVII

17 mars.

Je vous envoie diverses pièces d'un intérêt majeur.

1° Plusieurs lettres d'adhésion adressées à Mgr l'évêque de Strasbourg, qui vous montreront combien les explications du P. Gratry ont paru peu satisfaisantes; 2° une réponse de S. G. Mgr l'archevêque de Malines au P. Gratry; 3° une lettre de S. G. Mgr le vicaire apostolique de Ceylan à S. G. Mgr l'évêque d'Orléans sur un point de sa récente brochure.

Cette brochure, jusqu'à présent du moins, n'a pas été mise en vente à Rome; elle est seulement distribuée aux évêques. Bien que les laïques ne soient pas privés de la lire, il y a une sorte d'accord pour la

(1) La brochure de Mgr l'évêque d'Orléans était en vente à Paris.

considérer comme une sorte de consultation proposée aux Pères du Concile, ce qui rend superflu d'en faire une réfutation publique. Ainsi pensent plusieurs prélats, qui sont loin d'en admettre les raisonnements, les faits ni les conclusions. Le tout est d'ailleurs connu, car c'est une répétition des célèbres *Observations*, publiées en diverses langues avant la réunion de l'Assemblée. On la laissera donc, selon toute apparence, dans son demi-*incognito*. Si elle en sort, une réponse théologique est toute prête, et probablement ne sera pas seule.

Cependant Mgr Bonjean, préoccupé d'un point de fait sur lequel, à son avis, on se trompe trop, n'a pas cru devoir attendre. Il le traite en maître et de façon à obtenir l'assentiment même de son adversaire, qui n'a pas pu examiner la question d'aussi près que lui (1).

Un incident assez grave a eu lieu aujourd'hui. Je vous dirai ce que j'en sais pour le moment.

Dès avant-hier, il avait été question d'un service solennel pour le repos de l'âme de M. de Montalembert, et l'on ajoutait que Mgr l'évêque d'Orléans y prendrait la parole.

(1) Il s'agit de la croyance à l'infaillibilité dans les chrétientés des pays infidèles et des résultats futurs de la proclamation du dogme parmi les infidèles et les hérétiques. Cette lettre, d'une haute valeur à tous les points de vue, a produit une grande sensation.

Hier, dans la journée, le billet suivant fut distribué dans Rome, et tous les évêques le reçurent :

« Un service pour le repos de l'âme de feu M. le
« comte Charles de Montalembert, décédé à Paris le
« 13 mars 1870, dans la cinquante-neuvième année
« de son âge, muni des sacrements de notre Mère la
« Sainte Église, sera célébré dans l'église des RR.
« PP. Franciscains de Santa-Maria *in Ara cœli* le
« jeudi 17 mars, à dix heures du matin. »

J'appris en même temps qu'il n'y aurait point de discours.

Le service avait en outre été annoncé par M. l'abbé Bougaud, vicaire général d'Orléans, qui prêche la station du carême à Saint-Louis des Français. Après avoir parlé comme il convenait de l'illustre défunt et du deuil de toutes les âmes chrétiennes, le prédicateur avait terminé par ces mots : *A l'Aracœli, c'est-à-dire au Capitole !*

Ce matin, en arrivant à l'Aracœli, j'appris que le service avait été contremandé dès la veille, au moment même où le prédicateur de Saint-Louis l'annonçait. Plusieurs personnes se retiraient, d'autres, restées dans l'église, s'interrogeaient sur ce contre-ordre dont on ignorait la cause. Il y avait là un certain nombre d'évêques, parmi lesquels je reconnus Mgr l'archevêque nommé de Lyon, Mgr l'évêque de Sura, Mgr l'évêque de Luçon, Mgr l'évêque de Perpignan, Mgr l'évêque de Cahors, Mgr l'évêque

d'Oran, plusieurs évêques allemands, etc. J'y vis aussi Mgr l'évêque d'Aire, l'un des évêques du Brésil, le Révérend Père général des Jésuites et quelques autres religieux.

Je ne sais rien de plus pour le moment, du moins rien de certain. On dit que le service a été contremandé par Mgr Mérode. On dit aussi que l'ordre est venu de S. E. le cardinal-vicaire, parce que certaines formalités nécessaires avaient été omises; on dit enfin que l'ordre est venu directement de S. S., qui veut honorer de grands services rendus, mais qui n'a pas voulu qu'un acte de piété parût dégénérer en manifestation approbative d'une doctrine erronée. Je crois opportun de vous donner ces détails, parce que nous avons affaire à des plumes et à des langues qui vont vite, et qui se gênent trop peu dans l'occasion sur les choses qui ne leur plaisent point.

LXVIII

18 mars.

On lit dans le *Journal de Rome* du 18 mars :

« Sa Sainteté, en souvenir des anciens services

rendus au Saint-Siége par le comte de Montalembert, qui vient de mourir, a ordonné qu'un service fût célébré pour le repos de son âme, dans la vénérable église *Santa-Maria in Traspontina*.

« La pieuse cérémonie expiatoire a eu lieu ce matin à dix heures, et Sa Sainteté y a assisté de la loge grillée. La messe du *Requiem* a été dite par l'Ill. et Rév. M. Alberani, évêque d'Ascoli, qui a fait l'absoute. »

Le Saint-Père a fait les frais de la pieuse cérémonie; il s'y est rendu sans avis préalable.

Après l'incident d'hier à l'*Aracœli*, l'intention du Saint-Père n'a pas besoin d'explication. Les anciens services sont reconnus, l'admiration et l'affection qu'ils ont méritées se déclarent; le reste est digne d'oubli.

Je lis les réflexions de M. Janicot sur notre deuil à l'occasion de la mort de M. de Montalemberg. M. Janicot se méprend; mais je le crois né pour se méprendre et pour écrire ainsi. La conduite de Pie IX pourra lui éclairer nos sentiments. Peut-être aussi qu'il n'est pas en état de bien voir. Il y a des lacunes en M. Janicot. Dans tous les cas, je vous prie de le laisser sur ce sujet douloureux. M. Janicot est né pour faire ce qu'il fait, et nous sommes nés pour le regarder faire. Que toute son industrie ne parvienne pas à nous arracher un mot que nous voudrions plus tard n'avoir point dit.

On me rapporte que le *Français* m'accuse de persécuter Mgr l'évêque d'Orléans par la main de M. Urquhart. Qu'il perde ce souci. J'ai une autre manière de combattre.

Ce n'est point que je blâme la polémique de M. Urquhart. Je trouve au contraire qu'il a raison (1). Je ne blâme point non plus la manière dont vous avez tardivement rendu compte de cette controverse ; le seul article appartenant vraiment à l'*Univers* qui ait paru à ce sujet était juste et modéré. Je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire. Il n'entre pas dans mes intentions de chicaner Mgr l'évêque d'Orléans sur les *affaires étrangères*, ni de lui susciter des ennemis. M. Urquhart, que j'ai à peine eu l'honneur d'entrevoir une fois dans un salon, sait parfaitement qu'en honorant son zèle, je n'en attends pas grand effet tant qu'il restera protestant.

Un de ses amis me disait : Il est infaillibiliste comme vous. J'ai répondu : Il y a une grande différence entre M. Urquhart et moi sur l'infaillibilité. Moi j'y crois, et lui l'invente.

Je suis, autant qu'il m'est permis et possible, et depuis longues années, l'adversaire de Mgr l'évêque

(1) M. Urquhart, diplomate anglais, chrétien-protestant et, je crois, assez tiède, reprochait à Mgr l'évêque d'Orléans d'avoir plus qu'oublié les combinaisons que naguère ils forgeaient ensemble touchant le véritable intérêt des Orientaux. Il trouvait avec raison que plusieurs évêques de l'Orient suivaient trop la conduite de Mgr l'évêque d'Orléans, qui les engageait mal.

d'Orléans. Je n'ai jamais été son disciple ni même son admirateur, encore que parfois, il y a longtemps, j'aie donné quelques louanges, généralement réservées, à quelques-uns de ces écrits de circonstance. Il m'a rendu la pareille, dans le temps, sans avoir plus de sympathies pour moi que je n'en avais pour lui. Certainement, nous ne nous sommes pas rencontrés en ce monde pour voir toutes choses des mêmes yeux, et nous aurons besoin d'être de l'autre côté pour nous sentir d'accord. J'ai tâché de gouverner ce dissentiment comme beaucoup d'autres du même côté, me taisant lorsque je pouvais me taire; et lorsqu'il fallait parler, ménageant l'expression envers M. Dupanloup, puisqu'il était presque des nôtres, l'adoucissant davantage envers Mgr l'évêque d'Orléans à cause de sa dignité.

Mais ce qui est sûr et absolument incontestable, c'est que Mgr l'évêque d'Orléans n'a jamais ignoré ni ce que je disais, ni ce que je faisais pour le combattre. Je n'ai point ourdi d'entreprises contre lui, je n'ai point fait écrire par d'autres ni publié sous le voile de l'anonyme ce que j'aurais craint de mettre sous mon nom. Tout a été public, j'ai tout signé. Il a pu tout savoir et il a tout su. On a assez vu qu'il en tenait note. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il a toujours été en mesure de se défendre. Dans ce long combat, si quelqu'un a abusé de sa force, ce n'est pas moi; la force n'était pas avec moi.

Que le *Français* donc veuille bien ne pas m'attribuer les attaques de M. Urquhart. Elles sont désagréables, j'en conviens, et M. Urquhart est un difficile adversaire, par conséquent un précieux allié. Mais tout précieux qu'il soit, je ne fais alliance qu'avec ceux qui portent mon drapeau. Il n'y a parmi nous et avec nous ni protestants, ni schismatiques, ni dissidents d'aucune sorte; et enfin M. Urquhart m'est aussi étranger que M. Daru.

C'en est assez sur ce sujet. J'ai voulu tranquilliser l'amour filial du *Français*. Mon but est, je pense, atteint. Je supprime ce que je pourrais dire encore sans outre-passer les limites de la discrétion qu'il faut garder avec les jeunes gens.

LXIX

25 mars.

Le Saint-Père a reçu aujourd'hui NN. SS. les Vicaires apostoliques. Il les avait appelés pour leur remettre certains cadeaux et ornements qui lui ont été envoyés pour eux. Ils se sont réunis dans la *sala Regia*.

Lorsque le Saint-Père est entré, tous ces nobles

évêques, au nombre de cent, représentant la multitude des peuples, se sont mis à genoux. Le Saint-Père leur a dit : *Surgite!* Et il leur a adressé la parole en français. Il a parlé debout, avec sa simplicité et sa majesté habituelles, souriant et auguste. J'ai pu réunir quelques traits de son discours. — Mais, m'ont dit ceux qui me l'ont rapporté, il eût fallu l'entendre, il eût fallu le voir. Des rayons passaient sur son visage, et Dieu et l'Église nous étaient présents. Nos cœurs sont à jamais remplis.

Je vous envoie ces fragments:

« C'est ma joie de vous voir; c'est, je pense, la « vôtre aussi d'être près de moi.

« De bonnes femmes m'ont donné des objets à « distribuer. Vous devez prier pour les ouvrières « diligentes qui ont travaillé pour la beauté de la « maison : *Dilexi decorem domus tuæ*. Elles désirent « que.... mais je ne peux me rappeler tout. Vous « trouverez d'ailleurs dans chaque corbeille un pa- « pier où sont expliquées leurs intentions très- « pieuses. Elles demandent principalement l'exten- « sion de la dévotion au Sacré-Cœur, ce que j'ap- « prouve beaucoup. Vous lirez, vous répandrez ces « vœux et ces prières dans vos missions.

« Oui, priez, car de grandes difficultés sont autour « de nous. Une réflexion me vient que je veux vous « communiquer. Nous sommes à ce moment où Pi- « late jugeait Jésus. Les Juifs étaient furieux. Pilate

« voulait les renvoyer et délivrer l'innocent. Mais...
« *si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris!* Les juifs,
« les pharisiens, la multitude savent crier cela. Pi-
« late n'osa pas être juste... » (Ici le Saint-Père fit un geste de dédain et sa parole prit une expression sublime.) « Et il y en a qui ont de ces craintes du
« monde. Ils craignent la Révolution.

« Ils connaissent bien la vérité, ils ne la haïssent
« pas; mais... *non es amicus Cæsaris*. Ils sacrifient
« tout, les droits du Saint-Siége, l'attachement au
« Vicaire de Jésus-Christ. Les malheureux, quelle
« faute ils font! Ils cherchent les applaudissements
« des hommes. Nous, mes enfants, cherchons l'ap-
« probation de Dieu.

« Il vous faut soutenir les droits de la vérité, de
« la justice. C'est le combat des évêques. Dé-
« fendre la vérité avec le Vicaire de Jésus-Christ,
« et n'avoir pas peur. Mes enfants, ne m'abandon-
« nez pas. (Cri : Non! non!)

« Attachez-vous à moi, soyez avec moi, unissez-
« vous au Vicaire de Jésus-Christ. (Nouveau cri :
« Oui! oui! Saint-Père!)

« Et des autres, nous nous vengerons par la prière.
« Prions pour eux. Que le bon Dieu les éclaire, les
« instruise. Prions pour nous aussi. Que le Saint-
« Esprit nous donne la grande chose nécessaire,
« plus nécessaire que jamais, l'humilité! »

Le Saint-Père s'est adressé aux Orientaux.

« Vous, mes chers Orientaux, j'ai aussi des orne-
« ments pour vous, mais pas assez. Je vous donne
« ce que j'ai. Quelques ornements sont latins. Vous
« en ferez ce que vous voudrez. Mais ne croyez pas
« que je veux vous latiniser.

« On vous travaille. Les *maçons* vous trompent,
« ne les écoutez pas. Venez à moi et au Saint-Siége.
« Je ne veux pas vous latiniser, mais vous resser-
« rer dans l'union, vous sauver.

« Et maintenant à tous la bénédiction apostolique
« sur vous, sur vos diocèses, sur vos missions. Cette
« bénédiction au nom du Père, du Fils et du Saint-
« Esprit vous accompagnera, vous protégera tou-
« jours. »

LXX

24 mars.

Je dois donner quelque brin d'avis sur la dernière brochure de Mgr Dupanloup. Elle *tourne*, mais à cause du nom de l'auteur, on la regarde tourner. Les feuilles d'Orléans prophétisent que les Orléanais futurs feront le pèlerinage de la *villa Grazioli*. Vérita-

blement, ce qui vient de là produit plus d'effet que s'il venait d'ailleurs. Cette brochure, par exemple. Sortant d'ailleurs, elle serait le peu qu'on appelle une brochure. Parce qu'elle sort de la villa Grazioli, plusieurs l'ont lue jusqu'au bout.

Je suis de ceux-là. J'ai lu jusqu'au bout, lentement. Rien ne m'a paru au-dessus de ma critique. Maintes fois Mgr Dupanloup a manifesté plus que vivement une certaine opinion où il persiste, que nous devons nous taire lorsqu'il a parlé. Mais je passe là-dessus. Tout écrit polémique rendu public appartient à la polémique publique. Mgr Dupanloup est lui-même un polémiste déterminé. Il est outillé de cinq ou six journaux, il commande une bande de journalistes, et tout cela ne chôme point tandis qu'il besogne en brochures. Ce qu'il a toujours fait, ce qu'il fait tous les jours faire ne saurait être condamnable, et il ne saurait ne vouloir de presse que pour lui.

Mon droit de critique est d'autant plus certain que nous avons reproduit en entier la *Réponse à Mgr Dechamps*, comme précédemment les célèbres *Observations*, le célèbre *Avertissement à M. Louis Veuillot*, et quantité d'autres pièces, quoique peu mesurées d'expression et d'étendue. On a continué, à l'*Univers*, de se gêner pour l'évêque d'Orléans. Lorsqu'il nous impute envers lui les « iniquités de la polémique » (mot qu'il daigne m'emprunter), il lui plaît de nous

accabler plutôt que d'être exact. Nos citations sont longues, scrupuleuses, souvent intégrales. Ce n'est point la mode d'Orléans, mais c'est la nôtre. Au surplus, nous nous en trouvons bien.

Je viens à mon but, qui est d'ailleurs modeste. Après ce préambule, on pourrait croire que je vais me lancer dans le champ de la théologie. Point du tout. Il s'agit simplement de littérature. Je laisse le Père du Concile et je n'aborde que l'Académicien. C'est à l'Académicien que j'en veux. Je lui reproche de nous donner le mauvais exemple et de compromettre, dans sa brochure, deux caractères du style grave, dont il devrait être le gardien jaloux : l'un est le style académique, l'autre est le style épiscopal. Tous deux exigent, même en guerre, une tenue qui me semble ici manquer.

Non, le style de la *Réponse à Mgr Dechamps* ne m'explique pas encore la fortune littéraire de l'auteur.

Les nombreux écrits polémiques de Mgr Dupanloup sont à peu près ce qu'on appelait en français des *factums*. Dans la langue moderne, qui n'est plus une langue, on dit des *articles*. Il y a factums et factums. Ceux de Furetière et de Beaumarchais jouissent d'une estime exagérée, mais cette estime qui les surfait ne leur accorde encore qu'un médiocre rang, fort loin des chefs-d'œuvre. Un factum ne peut pas être un chef-d'œuvre. Il y entre trop de la faconde

d'avocat et même de la chicane de procureur. Tout factum est principalement dicté par l'esprit de querelle. C'est pourquoi je n'appliquerai pas le nom de factum à ces nombreuses brochures de Mgr Dupanloup, dont l'inspiration parfois trahie n'a cependant rien de commun avec les misérables litiges qui ont secoué la verve des Furetière et des Beaumarchais. Je dirai, pour les classer plus justement et plus convenablement, qu'elles sont du genre tumultuaire.

Opus tumultuarium, c'est la bâtisse de hâte et de décadence, élevée en un moment pour un moment, déjà ruineuse et penchante, et qui n'apparaît que ruinée. L'*opus tumultuarium* est bien connu et bien reconnaissable. Construction sans art, matériaux sans choix, pierrailles, tessons, briques cassées, blocs hétérogènes, toutes sortes de choses ayant déjà servi à autre chose, nulle étude et nul autre génie dans l'ouvrier que l'instinct militaire de l'attaque ou de la défense. Quelquefois, cependant, on remarque une audace de jet, et parmi les matériaux vulgaires, on trouve des fragments de marbres rares, des débris sculptés, tristes joyaux de la décadence, abondants sur le sol romain. La main précipitée du maçon les a rencontrés, les a encastrés dans le mur barbare, tantôt avec une sorte de sauvage sentiment de leur prix, tantôt en travers et à l'envers. L'imagination ressuscite des combattants autour de ces amas guerriers. Quoi qu'elle fasse, elle n'y ressaisit rien qui

porte un cachet supérieur. L'homme sans doute passa ici, et voici bien l'œuvre de son bras, mais non pas la haute trace de sa pensée.

Tel est l'*opus tumultuarium*, et tels sont les écrits de Mgr Dupanloup. Quiconque les voudra relire acceptera la comparaison. Ils se ressentent de la décadence, de la hâte, du tumulte. Ils sont composés sans art, de pièces et de morceaux vulgaires, de *lieux communs*. Point de sévérité, poiut de sérénité, point de solidité, rien qui ressemble à un monument, pas même à un édifice. Tout est construit pour porter un moment quelque artillerie. En effet, l'informe bâtisse se couronne de feux. L'artillerie éclate, et la construction croule. Grand fracas; rarement beaucoup de morts.

Cependant, comme le prêtre catholique est en familiarité avec les Saints Livres, on trouve çà et là chez Mgr Dupanloup l'équivalent de ces marbres et de ces débris sculptés qui se rencontrent dans l'*opus tumultuarium*. Une parole énergique, une grande sentence sont mêlées dans la funeste abondance du caillou et du moellon. Mais de ces marbres de hasard il y en a peu, tous ne sont pas merveilleusement enchâssés. On a remarqué que souvent les écrits plus travaillés en sont plus dépourvus. Je me rappelle entre autres une *oraison funèbre* qui resta douloureusement au-dessous de la magnificence du sujet, de la réputation de l'orateur et de l'attente du public.

Jamais héros plus digne de la grande peinture et des grandes larmes, jamais panégyrique plus digne d'oubli. Ni les batailles, ni la conversion, ni la beauté du sacrifice et la beauté de la mort ne purent éveiller un frémissement d'éloquence. Oh l'ingrate pièce ! Pas une période, pas une phrase, pas un cri ; rien, et pire que rien : au lieu du roulement du tonnerre, le tapage indiscret des pétards. Lamoricière étant mort, qui pourra pardonner cette oraison funèbre à Mgr Dupanloup !

La même indigence exténue l'écrit apprêté dont je m'occupe. Il irrite, chose assez ordinaire, mais en même temps il pèse, chose qui surprend. Car, sans doute, on ne relit pas les ouvrages de Mgr Dupanloup, n'y ayant guère pour relire que les artistes ou les docteurs, lesquels n'ont rien à prendre par là. Mais d'ordinaire ses brochures intéressent dans le moment. La *Réponse à Mgr Dechamps* n'intéresse pas. Elle est onéreuse, taquine et opprimante. La fièvre de l'*opus tumultuarium* n'a pu, cette fois, entasser que de la terre. Sauf un mot à l'adresse des écrivains qui aiment trop le Pape, elle n'a rien trouvé.

Ce mot, j'ai le droit de le ramasser. Il me servira pour prouver sans longueurs que Mgr Dupanloup ne se pique pas d'observer le droit des gens. Le voici :

« Nous en connaissons, Monseigneur, vous et moi,

« de ces écrivains-*là*, adulateurs et calomniateurs « tout ensemble, qui sont l'OPPROBRE en même temps « que la ruine des causes qu'ils prétendent servir. »

Humiliez-vous, mes frères et mes complices, car vous auriez tort de croire qu'on n'a pas aussi un peu songé à vous. Mon cher et vénéré Du Lac, mon maître, chargez cela sur vos quarante années de bon travail pour l'Église. Prenez ce paquet, Eugène Veuillot, Léon Aubineau, Joseph Chantrel, de qui l'on ne pourrait citer une ligne qui n'ait été écrite à dessein de défendre la liberté et l'honneur du sacerdoce. Et vous, mes jeunes compagnons, Arthur Loth et Auguste Roussel, que j'ai séduits et fait entrer dans la même voie au mépris de toute fortune, considérez où je vous mène, futurs OPPROBRES de la cause que je « prétends » servir. Examinez-vous ; voyez si vous ne devriez pas plutôt vous joindre à ces bénis de Dieu, des hommes et de M. Daru, qui ont l'honneur de servir la cause de l'hôte illustre de la villa Grazioli, où les Orléanais de l'avenir iront en pèlerinage !

M. Gratry, aussi de l'Académie française, et *graziolino* prononcé, mais qui est écrivain, signale « les cris aigres et farouches des journalistes. » C'est la revanche de « l'oiseau bleu, » et il n'y a rien à dire. Mgr Dupanloup bondit, s'emporte, accumule les invectives les plus flétrissantes, mais les moins littéraires, et ne semble point assouvi. En effet, le

javelot, trop lourd et lancé d'une main trop émue, n'a point porté. Voilà la différence entre savoir écrire et ne le savoir pas.

Je me permettrai d'ajouter que cette furie si éloignée de la courtoisie académique est plus fâcheuse encore sous la plume d'un évêque. On nous reproche de n'être point mesurés. Où apprendrons-nous la modération, étant, c'est le mot, vilipendés de la sorte par ceux qui doivent garder toute mesure, à titre de princes dans l'ordre littéraire et dans l'ordre religieux? Un évêque devrait encore observer la gravité du juge, même lorsqu'il n'a plus la patience du père. *Mansuetum esse ad omnes!* Ce précepte que saint Paul donne à l'évêque, Quintilien le donne également à l'académicien.

Toutefois cette échappée habituelle de virulence n'est pas encore ce que je trouve de plus irrégulier dans la *Réponse à Mgr Dechamps*. Après tout, il ne s'agit que des journalistes. Il y en a tant d'espèces que ce qui tomberait mal à propos où l'on vise peut tomber fort à propos, tout à côté où l'on ne vise pas. Nous en connaissons, Monseigneur, vous et moi, de ces écrivains-là qui changent de drapeau et même d'autel, mais non de tempérament; qui adulent, qui diffament, qui ne signent pas ce qu'ils écrivent, qui écrivent ce qu'ils ne signeront pas, qui appartiennent à leur salaire, et qui s'en vont ailleurs une fois soldés. Sans que je m'applique davantage à les dé-

crire, frappez là-dessus. A leur égard tout est pardonnable, hormis de les employer.

Mais il faut dire enfin ce qui me scandalise. C'est de voir un évêque persiffler un évêque, surtout lorsque son contradicteur s'est tenu, et bien en deçà, dans les convenances de la polémique. Voilà le spectacle vraiment fâcheux, très-rare, Dieu merci, que nous donne la *Réponse*. Il y règne un ton d'ironie doublement pénible, car Mgr Dupanloup n'est ni contenu ni concis, et n'a pas du tout la main légère. Je veux bien que l'on soit Hercule, mais alors il faut la massue. Au bras d'Hercule l'ironie est trop lourde.

Sur les soixante pages de sa brochure, Mgr Dupanloup, membre de l'Académie française, en emploie onze à exposer que son doux et loyal adversaire ne l'a pas compris, n'a pas pu le comprendre, n'a pas voulu le comprendre ; et le reste est consacré à prouver l'opportunité de ce mauvais compliment qui, — j'en appelle au lecteur, — demeure injuste jusqu'à la fin. Onze pages de semblable entrée en matière, et le reste de semblable suite, c'est trop au point de vue littéraire, c'est beaucoup trop au point de vue épiscopal. Un évêque discutant contre un évêque ne lui doit point dire si longuement de ces choses-là, même quand le lecteur, toujours supposé catholique, aurait le détestable goût de s'y complaire ; et je crois pouvoir attester que de la façon mal gracieuse dont ces choses-là sont dites, aucune

sorte de lecteur n'y saurait prendre aucune sorte d'agrément. On est ennuyé, voilà le mot. Ennuyé de cette escrime irritée qui affile des expressions tendres et qui en somme n'aboutit pas, car la méprise imputée à l'adversaire n'est jamais prouvée. L'accusation seule revient toujours, avec des ritournelles d'amitié plus aiguës. On meurt de cette perpétuelle caresse, dont le but visible est de trouver une place à enfoncer le dard. *Monseigneur*, *cher seigneur*, *cher et vénéré seigneur*, et autant de coups! « *Monseigneur*, « je n'ai pas dit cela ! — *Cher seigneur*, le double « caractère de ma thèse vous a complétement « échappé. » — « La polémique adverse, par *ignorance théologique* (?) et par *médiocre bonne foi* devait « essayer de donner ici le change... Les iniquités de « la polémique et ces erreurs de l'opinion sont fré« quentes ; mais de votre part, *cher et vénéré seigneur*, une telle méprise, je l'avoue, m'a étonné. » Soixante pages de ce miel !

Je me souviens d'un polémiste de l'ancien *Univers* (il est prêtre aujourd'hui), qui, se défendant contre Mgr l'évêque d'Orléans, avait un peu abusé de *Monseigneur* et de *Votre Grandeur*. La réplique ne tarda point, et l'évêque releva vertement ce péché de courtoisie. Il n'eut pas tort. Ces révérences multipliées sont une des formes agaçantes de l'injure. Les femmes en connaissent l'effet. Dans le *Misanthrope*, Arsinoé et Célimène s'appliquent des révérences qui

leur tiennent parfaitement lieu de griffes. Mais d'évêque à évêque, j'opine qu'il ne faut point d'armes, ou qu'il faut l'épée. C'est pourquoi, selon moi, dans la terrible dispute contre Fénelon, Bossuet resta deux fois le maître : il ne riait point, il ne faisait point de révérences.

J'ai fini. Je pourrais toucher au fond de la brochure et démontrer que les journalistes (certains journalistes, *ces écrivains-là*) ne sont point la cause de tout le mal, n'ont point convoqué le Concile, ne l'ont point fait, n'ont point introduit la question de l'infaillibilité, ne sont point forcés de s'abstenir sur un sujet dont parlent tous les journaux, particulièrement ceux de Mgr Dupanloup.

La thèse ne serait pas au-dessus de mes forces. Mais ce fond sera visité par des hommes plus compétents et qui se risqueront avec moins de péril à s'entendre dire qu'ils n'y comprennent rien. Je leur laisse la place. Je me tiens content d'avoir pu faire un peu de littérature, et peut-être prouvé que les journalistes ne sont pas toujours des hommes qui ignorent le plus l'art de gouverner leurs passions.

24 mars.

La rédaction du *Français*, trop occupée de politique, appelle sans doute le commissionnaire du coin pour l'aider à confectionner ses nouvelles religieuses,

mais le pauvre garçon n'est guère au courant. Il raconte en patois très-malsain que l'*Univers* s'applique à diffamer *de la manière la plus odieuse tout le clergé oriental,* notamment le chaldéen. Je suis bien habitué aux journaux, et pourtant je m'étonne des idées et des formes de ce *Français*. — « Ce n'est pas, dit-il, « l'épiscopat chaldéen qui *a à* se plaindre de ces atta- « ques malveillantes et intéressées (?). Les autres « Églises orientales, *telles que* l'Église arménienne « et l'Église syrienne, ont dû, à leur tour, repousser « d'indignes calomnies et s'élever contre de perfides « insinuations. » Où va-t-il chercher tout cela ?

Ce qui abuse le commissionnaire du coin, délégué par le *Français* au soin des Églises orientales, c'est un document qu'il n'a pas su entendre. Il s'appuie sur une lettre du Patriarche chaldéen écrite pour soulager *quelqu'un* du poids des révélations de M. Urquhart, demeurées sans réponse directe. On y trouve une phrase qui regarde spécialement l'*Univers*. La voici :

Quant au journal l'*Univers,* il nous a donné, il est vrai, plus d'une fois des marques de son amour pour l'Orient et de son respect envers nos Eglises ; mais il a un tort grave à nos yeux, c'est de soutenir cette étrange opinion que l'on ne saurait être bon catholique si l'on ne professe pas le rit latin, et qu'il faut, par conséquent, nous latiniser.

Il est évident, par ce passage, que le vénérable Patriarche ne lit pas l'*Univers*. S'il lui en a été

fourni des traductions chaldéennes, alors elles sont été faites sur des interprétations grecques, je veux dire orléanaises. Qu'il se méfie ! Dans la question des Églises orientales, comme dans toutes les questions, l'*Univers* a suivi, suit, suivra la voie romaine et nulle autre. Or, puisque Rome ne demande pas aux Orientaux de professer le rit latin, l'*Univers* ne soutient pas que *l'on ne saurait être bon catholique sans professer le rit latin*, et par conséquent ne presse pas les Orientaux de se latiniser.

Mais enfin, quand même l'*Univers* soutiendrait cette « étrange opinion, » ce ne serait, après tout, qu'une opinion étrange. Comme elle est d'ailleurs accompagnée d'amour et de respect, suivant la propre confession du Patriarche, je ne vois pas que le délégué aux affaires orientales du petit *Français* y puisse prendre le droit de hurler que l'*Univers* pratique « un système odieux de diffamation contre « tout le clergé et toutes les Églises d'Orient. »

Quels barbouillons, qui barbouillent, barbouillent, barbouillent, et ne savent pas même lire les pièces sur lesquelles ils jettent leurs barbouilleries ! Il faut que l'école catholique libérale soit pauvre, pour laisser la plume à cette intempérante marmaille.

Je fais ici une barre et je passe à un bien autre personnage. J'ai regret de trouver dans la lettre du vénérable personnage chaldéen une assertion que je

ne peux laisser passer, et que d'ailleurs je ne lui attribue pas. Elle suit le paragraphe où l'*Univers* est accusé de vouloir latiniser l'Orient. La voici :

« A en juger par l'assurance imperturbable de ses affirmations, on dirait même que *le rédacteur en chef de cette feuille religieuse connaît à fond toutes les affaires orientales*, voire même celles qui concernent notre Église chaldéenne; car, dans l'article qu'il a fait paraître dans le numéro du 19 février, il en parle, en quelque sorte, *ex cathedrâ*. Assurément, cette ignorance, qui a sa source dans la présomption et trompe malheureusement beaucoup d'esprits sur le véritable état des choses, nous cause une profonde affliction. »

Ma surprise a été grande de me voir ainsi mettre personnellement en scène, car je n'ai jamais dogmatisé sur la question orientale. Je me suis borné à écouter là-dessus les personnes compétentes ou soi-disant telles, pour m'y reconnaître un peu, et ce ne fut pas une petite affaire, car, en vérité, il y a bien des Orients, et surtout bien des Orientaux.

J'ai couru à l'*Univers* du 19. Il y a un article de moi : il roule exclusivement sur les Occidentaux, pas un mot de l'Orient. Il y a une correspondance de Constantinople : elle touche très-brièvement au différend des armeno-catholiques et se prononce suivant l'usage en faveur de l'autorité. Ce n'est point là. Le patriarche chaldéen ne saurait nous savoir mauvais gré de reconnaître le droit du grand et bon patriarche Hassoun, trahi par les agents de M. Daru, mais soutenu par Pie IX.

J'ai cherché encore : rien de l'Orient, rien de la Chaldée. Je commençais à croire que le secrétaire ou le traducteur du patriarche s'était trompé de date, lorsque mes yeux sont tombés sur un paragraphe de notre correspondance ordinaire de Rome. L'on y parle de M. Urquhart, l'on touche un mot de ses curieuses relations avec Mgr l'évêque d'Orléans.... J'y suis ! Je sais à quelle école le translateur qui informe le patriarche a étudié le chaldéen.

Voici cet article du 19, où le rédacteur en chef de l'*Univers* aurait parlé « *ex cathedrâ*, avec pré« somption et ignorance, » de toutes les affaires orientales, même de celles qui concernent l'Église chaldéenne.

La correspondance de M. Urquhart avec Mgr l'évêque d'Orléans jette beaucoup de lumière sur la question des évêques orientaux. Je ne crois pas qu'on soit fondé à penser que M. Urquhart ait mis la moindre passion personnelle dans ce débat, bien qu'il ait vu tourner contre son propre dessein les renseignements fournis à Mgr Dupanloup. S'il ne garde pas à l'égard du Prélat toutes les formes auxquelles nous sommes habitués, il faut l'expliquer par cette raison très-simple qu'il n'est pas catholique. On lui doit, du reste, un très-grand service, celui d'avoir bien renseigné les évêques orientaux et de s'être fait auprès d'eux, lui étranger à l'Église, l'avocat et le soutien le plus énergique des prérogatives du Pape.

Voyez quel parti un bon truchement peut tirer des moindres choses, mais voyez aussi le péril de ceux qui sont forcés de s'en rapporter aux bons truche-

ments. D'une *réclame* de correspondant, le truchement fait un discours de rédacteur en chef, un discours *ex cathedrâ*, capable d'épouvanter un patriarche et de lui faire fulminer des protestations qui n'ont aucune cause !

Je n'insiste pas. Je suis affligé de cette vénérable figure de patriarche jetée dans une niaise intrigue pour le plaisir éphémère de lui faire dire des duretés à un journal ami qui n'en peut être blessé. Noble entreprise, et qui réfute merveilleusement les révélations de M. Urquhart, toujours sans réponse directe!

J'ai déjà remarqué le peu de mérite, au seul point de vue de l'art, de toutes ces trames ourdies depuis six mois pour créer un parti anti-papal dans le Concile. Le moindre vent les déchire, elles s'effilent et se rompent d'elles-mêmes, et il n'en résulte que la preuve bien acquise de l'entière débilité qui les a conçues et ourdies (1).

(1) Les évêques orientaux étaient assez nombreux dans le Concile pour que l'on cherchât à gagner leur vote contre l'infaillibilité. C'était là le but de tant de ruses dont ils ne surent pas tous se tirer, car la ruse et la presse orientale sont peu de chose en Occident. Leur ignorance de la langue, leurs inquiétudes sur ce qu'ils considèrent comme les droits et les priviléges de leur nationalité et de leur indépendance, les livraient aisément aux embûches gallicanes: la flatterie caressait leur amour-propre, d'autres tentations s'adressaient à leur pauvreté et à leur isolement. On faisait miroiter à leurs yeux tantôt la protection, tantôt le courroux de la France. L'opinion d'un ministre des affaires étrangères de France était alors bien puissante sur un pauvre évêque de Chaldée.

LXXI

27 mars.

L'Annonciation est une fête particulièrement chère au peuple romain. Il y a trois grandes dévotions dans Rome : le Saint-Sacrement, la sainte Vierge et le Pape. Rome est la ville de la Présence Réelle, la ville de la Mère de Dieu, la ville du Vicaire de Jésus-Christ. Ceux qui aiment à connaître les choses et à les prendre à la source, n'ont qu'à méditer sur ces trois caractères de Rome ; ils sauront ce que la forte école des gallicans ne comprendra jamais ; ils pénétreront le sens profond et prophétique de cette première parole de saint Paul aux Romains : « Je rends grâces à mon Dieu pour vous tous, par Jésus-Christ, de ce que *votre foi* est annoncée dans le monde entier. »

Les fêtes de la sainte Vierge ont leur allégresse, qui se sent plus qu'on ne la peut décrire. Un peuple chrétien goûte cette double douceur et cette double force de la virginité et de la maternité. L'Annonciation sourit à l'entrée du printemps, comme la belle candeur de la Vierge, comme la sainte fécondité. Les

fleurs éclosent, les fruits sont annoncés, la bénignité du Ciel enveloppe d'amour cette floraison riche et charmante. Rome est le sol naturel de ces harmonies. Le Pape sort du Vatican et vient, en grande pompe, faire visite à la sainte Vierge, dans l'une de ses plus magnifiques églises. Il répand des bénédictions, il apporte des présents, il distribue des dots aux jeunes filles pauvres qui ont été élevées sous les auspices de la Vierge Mère, afin qu'elles puissent, suivant leur choix, entrer en religion ou entrer en ménage.

Quand le Pape va quelque part, c'est pour offrir le saint sacrifice ou y assister, pour prier, pour honorer Dieu et répandre des grâces. Telle est la fête; le peuple s'y associe. On s'est confessé, on a communié, on a fait quelque bonne œuvre, on prend du repos. Le matin, on se trouve sur le passage du Pape, le soir on se promène au Pincio, à la villa Borghèse, on va voir le printemps.

Le printemps et le Pape, cela peut remplir une journée. Les haies, qui fredonnaient il y a deux ou trois semaines, commencent d'être en pleine voix. Dans les gazons, il y a des étoiles, comme en pleine nuit; dans les jardins le laurier épanouit sa fleur d'or, couleur qui ne le déprécie pas; dans les airs, l'alouette chante. Et quelle lumière tombe de l'azur! Fête de l'œil, fête de l'oreille, fête de l'intelligence. Des éclairs et des courants de pensée inconnus ailleurs traversent ce théâtre incomparable. A Rome, ces

jours-là surtout, les monuments, les ruines, la vieille et la nouvelle histoire si bien liées dans leurs contrastes, le ciel et la terre qui se connaissent si bien, ont ensemble des dialogues dont rien n'égale la majesté. Tout ce que l'on a pu voir ailleurs devient mesquin. La voix purement humaine baisse, n'est plus entendue. Que disent-ils là-bas ? Hors de Rome, il n'y a que des facéties et des clameurs, *opera tumultuaria*, et les seuls échos de Rome sont des langages. Qui ne répète pas ses dires, se perd au sein de ces poussières lointaines. D'ici l'on ne distingue plus les géants qui traversent l'horizon. Est-ce M. de Beust, ou M. Janicot, ou quelqu'autre ? Le P. Polychrône fera-t-il parler son mort ? M. de Falloux publiera-t-il sa lettre au P. Gratry ? Théophile Gautier va-t-il devenir le collègue à l'Académie de M. Guizot et de Mgr Dupanloup ? *Chi lo sa !* Et qu'importe ! Qu'importe ce gâchis de mortalités !

J'ai vu passer le Pape, j'ai vu passer la vie. Les Romains ont bien raison d'aimer le train de ce grand gala, et de courir à ce spectacle. C'est une pompe très-noble et très-aimable, fort animée et fort ordonnée, et qui n'a rien de tumultuaire. Même au physique, le Pape est le seul homme en ce monde qui ait bien l'air de savoir où il va. Il a un chemin tracé, un pas réglé ; il va lentement, comme celui qui sait qu'il arrivera.

Du Vatican au couvent de la Minerve, le pavé est

couvert d'un sable jaune éclatant. Deux riches et amples bannières de forme traditionnelle flottent devant le fort Saint-Ange, à leur place marquée. Ici les hommes revoient ce qu'ils ont vù enfants, ce qu'avaient vu leurs pères; et ce que voient les pères, les enfants le verront. Quantité de choses ici durent toujours, reparaissent toujours comme le soleil et comme le pain; les saisons les ramènent comme elles ramènent les fleurs.

Toute la population quitte le reste de la ville et se concentre sur ce parcours entre le Vatican et la Minerve. La haie est formée de voitures riches et pauvres, et de piétons les plus mélangés que l'on puisse trouver sur la terre: indigents, petit peuple, bourgeois, paysans, prêtres, soldats, évêques. C'est à Rome qu'existent le plus de gens pour s'arranger de cette bonne place si peu prisée, et qui vaut tant, la place sur le pavé, la bonne place de tout le monde, place qu'on ne sollicite pas, qu'on ne peut changer, qui permet de passer du soleil à l'ombre, qu'on peut toujours ne pas prendre et toujours quitter! La foule, épaisse partout, est compacte sur la place de la Minerve et aux abords. Là où un pied peut se poser, où une main peut s'accrocher, il y a quelqu'un, une bouche qui sourit, un cœur qui bat. Notez que parmi tout ce monde, sauf peut-être les gens arrivés de la veille, chacun a déjà vu le Pape. Mais chacun veut le revoir, et combien ne sont venus que pour le revoir!

Les cloches de Saint-Pierre se font entendre. C'est lui. Le cortége commence par un peloton de gendarmes, comme les nôtres, et qui seraient des plus beaux parmi les nôtres; de tels gendarmes, m'a dit un ancien sous-préfet, que, ma foi, on les trouverait dignes d'être Français. Après eux, le *batti-strada*, cavalier très-chamarré et bien monté. Puis, deux voitures d'officiers et serviteurs ecclésiastiques et laïques. Puis, entouré de quelques gens de pied, le porte-croix, sur une mule caparaçonnée. Ce prélat a cheval en habit violet, sa grande croix brillante à la main, est le personnage remarqué du cortége. On le voit ainsi dans l'*Attila* de Raphaël. Devant la croix, les fronts se découvrent. Voici le carrosse du Pape, tout d'or et de glaces, à six chevaux conduits par deux postillons. La place du siége est remplie par un beau groupe de deux anges supportant la tiare. Le Pape est assis au fond, sur un trône; en face de lui sont deux cardinaux. On s'agenouille, il bénit. Les gardes-nobles, la voiture du majordome et un peloton de dragons terminent le cortége. Tel est le train de grand gala. J'ai vu ailleurs plus de gendarmes, sinon plus beaux, plus de suite, plus de militaires. Personne, pour cela, n'était tenté de se mettre à genoux.

J'admire ceux qui ne veulent pas que «j'adule» le Pape. Eux-mêmes sont fort adulateurs d'autre chose, surtout d'eux-mêmes, ne faisant aucune difficulté de

se reconnaître réciproquement, publiquement et officiellement, pour les plus importants, les plus savants, les plus sages, les plus pieux et les plus incapables d'erreur. Je les admire, mais je ne me rends pas. Je ne me rendrais pas quand même ils écriraient tout à fait bien, ce que je n'admets pas. Je leur déclare que je prétends aduler le Pape; que je prétends y dépenser mon encre et mon argent. Je suis citoyen français, j'ai le droit d'aduler qui je veux. Si je n'ai pas le droit d'aduler le Pape, d'où prenez-vous le droit de vous aduler vous-mêmes? D'où le petit *Français* tire-t-il le droit d'aduler M. Daru? D'où les petits Orléanais tirent-ils le droit d'indiquer des pèlerinages à la postérité orléanaise? Faut-il multiplier les exemples pour établir mon droit d'aduler? Mais j'ai d'autres raisons.

Je m'agenouillerais encore devant le carrosse du Pape, quand même il ne serait pas doré, quand même le Pape ne serait pas Pie IX. Je m'agenouillerais devant ce roi sans armes, sans fraude et sans erreur, ce roi qui va en visite auprès de la sainte Vierge, et qui me jette en passant la bénédiction de la miséricorde et de la justice, la bénédiction de la douceur, de la lumière et de la paix. Je l'adulerais, je lui crierais ce que l'on criait jadis ici à César, et ce que nous seuls dans le monde ne crions plus qu'au vrai Pontife du vrai Dieu : *Ab ævo vinces!* Sois victorieux dans le cours des âges, toi par qui seul nous

serons délivrés ! *Intende, prosperè procede et regna*, suis ton chemin de lumière invisible, dont la lumière visible suit les pas, et qu'elle reste où tu l'auras portée, et qu'elle atteigne et déchire par toi toutes les nuits du monde !

La foule l'attendait, la foule le suivait. Il a passé devant le mausolée d'Adrien, retentissant de fanfares joyeuses ; il a traversé le Tibre, il est entré dans sa ville, frémissante d'amour et de joie. Partout son peuple se jetait à genoux, sous sa main toujours levée pour bénir... Vous voulez que ce soit vous que je salue et non pas lui, vous qui jetez des brochures et des discordes à des hommes qui prétendent n'avoir plus besoin de bénédictions ! Moi j'ai besoin de bénédiction et de lumière, et non pas de brochures. Je veux savoir mon chemin, parce qu'il y a un lieu où il faut que j'arrive ; je veux rester dans la lumière, parce que nous sommes au moment du combat.

Enfin, il est parvenu à ce seuil vers lequel il se dirigeait. On avait jusqu'alors ou reçu la bénédiction en silence ou crié : *Vive Pie IX !* Là une voix immense a élevé un cri nouveau : *Vive le Pape infaillible !* L'acclamation est partie du Séminaire français ! elle s'est prolongée et répétée sur la place, jusqu'à ce que le Saint-Père fût entré dans l'église. Elle a recommencé à sa sortie. Voilà, jusqu'à présent, l'effet extérieur de tant d'agitations et de raisonnements contraires.

J'ai vu le Pape au retour, sur la place de Saint-Pierre. Là il y avait peu de monde. C'était le bel endroit pour le cortége, mais ce n'était plus le lieu de l'émotion. La place de Saint-Pierre est comme un premier péristyle du temple ; la paix y règne déjà. La colonnade, l'obélisque de Sixte-Quint, les fontaines, le soleil et le Pape vont ensemble. On ne sent pas ici le besoin d'appeler quelque chose, tout y est.

Le Saint-Père avait avec lui notre bon cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, tout rajeuni par la terrible maladie qu'il a voulu vaincre et qu'il a vaincue pour venir au Concile. Je me suis rappelé un fait que Son Éminence m'a conté il y a quelques jours. Tout petit enfant, à Valence, sa mère le porta auprès de Pie VI, captif et mourant, et il reçut sa bénédiction. Depuis, les circonstances lui ont fait voir tous les successeurs de celui-là, qu'on avait tant appelé le dernier : Pie VII à Lyon, Pie VIII, Léon XII et Grégoire XVI, encore camaldule, à Rome. Cet enfant qu'a béni le prisonnier de Valence, le voilà auprès de Pie IX, sur le seuil du Vatican, où il est revenu encore une fois pour proclamer l'infaillibilité de l'indéracinable Pierre. Là, près de cet autel où le corps de Pie VII a été ramené de l'exil, bientôt, à la face du monde, le dogme sera posé ou plutôt découvert par la main de l'Eglise pour voir passer la durée des siècles qui se rueront contre lui

et qui ne l'ébranleront pas. Un même homme, dans la brièveté de sa vie, aura vu ces contrastes : Pie VI prisonnier à Valence, Pie IX présidant le Concile du Vatican ; la Papauté déclarée déchue et morte, la Papauté proclamée infaillible.

Hélas ! auteurs de brochures, et vous raisonnez pour prouver que cela ne se doit pas, que cela ne se peut pas, même que cela ne se fera pas, par la grande raison qu'il ne vous plaît pas !

Sortant de la place Saint-Pierre, nous avons fait une visite à Saint-Jean-de-Latran, en passant par Sainte-Marie-du-Trastevère, par Saint-Grégoire-le-Grand et par le Colysée. Près de Sainte-Marie-du-Trastevère, la plus antique église de la sainte Vierge dans Rome, merveilleusement rajeunie, s'élève la chapelle bâtie où fut le palais de la famille Anicia, de laquelle était saint Benoît, législateur de l'ordre monastique. A Saint-Grégoire-le-Grand, l'Angleterre catholique est née, et Rome est encore la source de sa vie renaissante, et le successeur de Grégoire lui a rendu la hiérarchie sacrée, nous savons au mépris de quelles clameurs.

Dans Saint-Jean-de-Latran, au magnifique autel où est gardée la table du Cénacle, nous avons vu les colonnes dorées qui furent faites du bronze des vaisseaux d'Actium. Elles sont venues là du temple de Jupiter, à qui Auguste les avait données. Après Saint-Jean-de-Latran, nous avons encore visité

Sainte-Marie-Majeure, toute brillante encore du premier or apporté du Nouveau-Monde. Pauvre Espagne, qui faisais de tels présents, et qui appartiens aujourd'hui à M. Prim, lequel va te donner à quelque autre, pour garder lui-même un lambeau de ta chair !

Voilà une journée de Rome. Et ils nous apportent leurs brochures, et ils nous disent que ce sont eux qui ont le secret de la doctrine humaine, et que nous devons les croire et les suivre !

LXXII

20 mars.

Que c'est singulier, au premier aspect, ce qui arrive en France depuis quelques mois, et que c'est naturel ! Mais je ne vois personne qui marque bien comment c'est naturel. En France, il faut tant parler que le temps manque un peu pour penser. De loin, avec le spectacle de la stabilité sous les yeux, en présence d'une doctrine de gouvernement que le flot submerge sans pouvoir l'emporter ni la dissoudre, on juge d'une façon plus nette. Rome m'explique la

France, et je n'ai qu'à regarder le Pape pour me rendre compte de l'Empereur.

L'Empereur! Ce titre commence à paraître bizarre. Il est vrai qu'on ne voit guère quel autre titre pourrait convenir. Roi, souverain, grand-duc, tout ce qui implique l'idée de couronne ne répond pas à la chose. La couronne, disaient les jurisconsultes, *est ronde*. M. Dupin le disait encore, M. Ollivier n'oserait. Ce n'est plus rond, cela. Ce n'est plus rond, ce n'est plus fermé, il n'y a plus la croix dessus. Cette croix était bien utile pour tenir le faisceau de branches d'or qui formait la couronne. On a ôté la croix, tout s'est démoli. Cette branche va d'un côté, cette branche va d'un autre, rien n'est attaché à rien, tout tombe du front royal, et il n'y a plus rien sur le front royal, et il n'y a plus de front royal. Quel faisceau reformera-t-on, s'il n'y a plus de croix pour le lier, plus de front pour le porter? Et s'il n'y a plus de faisceau, qu'y aura-t-il? Pauvre couronne! c'était un bel ouvrage, avec la croix au-dessus. Je ne peux m'empêcher de le regretter un peu. Je vois bien l'embarras de savoir où placer ce bijou s'il existait encore. Néanmoins, que la couronne devienne un accessoire de théâtre ou une curiosité de musée, c'est triste! Je me console en pensant qu'il nous reste la tiare. La tiare a été plus solide que la couronne, heureusement. Voyez comme la tiare est brillante et vivante, comme elle forme toujours le

faisceau, comme elle est ronde, comme elle tient bien sur le front qui la porte ! Mais rien n'en a pu ôter la croix, et rien ne l'ôtera. Pie IX n'y laissera point porter la main. Il lèguera le trirègne à son successeur, non-seulement entier, mais plus éclatant, mais soudé en toutes ses parties d'un métal plus ferme et plus indestructible.

Merveilleux scandale du monde ! Sur toute la terre, des royaumes, mais point de rois. Ici, point de royaume, mais le roi assuré, ferme, en réalité plus victorieux. Qui doute que celui-ci soit roi et ne doive rester roi ? Or, voici un quart de siècle que tous les autres prétendent lui enseigner l'art de régner, et en même temps font effort pour l'arracher du trône. Il reste sur son trône, et voit tous ces rois culbuter de leurs trônes qui culbutent.

C'est à lui, lorsqu'on lui volait à main armée une partie de son territoire, que notre illustre M. Thouvenel écrivait : Mais abdiquez donc, si vous voulez régner ! Mais sortez donc des régions mystiques, si vous voulez vivre ! Et tout à l'heure le fausset catholique libéral de M. Daru lui criait encore : Homme d'un autre âge, vous enfermerez-vous toujours dans un monde à part !

Il les laisse dire. Il sait bien, lui, que les « régions mystiques » sont les régions de la constance et de la lumière; il sait bien que le « monde à part » qu'il habite est le seul monde vivant.

Donc, il n'existe plus en France de couronne ronde, ni de front couronné. Il y a un grand pensionnaire qui dort dans le « char de l'État, » dont il n'a plus le droit de diriger la marche. On le consulte, il approuve. — Sire, si nous coupions à travers la Constitution ? — A votre aise ! — Sire, si nous faisions passer la roue sur le Sénat ? — A votre aise ! — On passera sur le Sénat sans verser et sans briser l'essieu. Le roc a été fait pour ce dessein. On entrera là-dedans comme... disons comme dans du beurre, et il n'y aura plus de Sénat ! Un Français qui s'absente de son pays pour deux ou trois mois rentre et ne retrouve plus son Sénat, ni sa Constitution, ni son Empereur. Heureux s'il retrouve le sol où sa maison était bâtie. Le percepteur, voilà tout ce qu'il est bien assuré de retrouver.

Ce n'est pas que je regrette tant la Constitution. Mon Dieu, non, pas du tout ! Mais on s'étonne obstinément de voir la facilité des Constitutions, comme on les épouse, comme on les répudie, et comme les peuples modernes font peu de cas de ces coûteuses demoiselles.

Au Vatican, il n'en va pas de la sorte. Venez donc ici prendre de belles libertés avec les Constitutions ! Que le suffrage universel lui-même s'y essaie ! Qu'il entreprenne de faire un changement auquel le gardien de la Constitution ne consentirait pas !

Et M. Rouher aurait pu dire : J'emporte avec moi l'Empire! Cette chose fastueuse et retentissante, forgée à si grand feu pour de si grands desseins (à ce qu'il semblait), elle a pu tenir dans la poche de M. Rouher, qui s'en allait les mains dans ses poches, sans peut-être se douter que l'Empire était là. Dieu, dit Bossuet, laissait aux Romains l'empire du monde comme un présent de nul prix! Si M. Rouher fait des Mémoires, il dira qu'il emportait l'Empire, et l'on verra qu'il ne le savait pas bien. Il l'a emporté par mégarde, comme un papier qui traînait sur son bureau. Quelques jours après, le déménagement accompli, on a cherché l'empire, on ne l'a plus trouvé. Il est tombé de la poche de M. Rouher, quelqu'un l'a ramassé. Qui a ramassé l'Empire? On ne le sait pas. Peut-être Rochefort, en se rendant à Sainte-Pélagie. C'est très-drôle.

La civilisation moderne a des aventures à pouffer de rire. Celle-ci plaît aux journaux. Ils disent : Quel beau siècle! Comme nous faisons bien les révolutions, comme nous sommes sages, et que l'on voit d'étranges revirements des fortunes humaines! Se serait-on attendu que l'Empire finirait comme cela, que tout s'en irait au vent, que la Constitution se dissoudrait comme une bulle de savon devant l'expression polie d'un désir de M. Ollivier, et qu'on verrait le moment où le Sénat pourra devenir une pépinière de sous-préfets vénérables?

Tout cela néanmoins arrive par des voies très-logiques. Quand l'Empereur s'est déclaré fondé de pouvoir universel des Français, et a été, il faut le dire, agréé en cette qualité par tant et tant de millions de suffrages, il prenait une grande charge qui pouvait, avec un peu de soin, le mener très-haut dans le présent et dans l'avenir.

La France était à lui, se donnait à lui. Elle mettait à sa disposition toutes ses forces, et ne lui demandait que de les employer loyalement, noblement, vigoureusement. Il nommait à toutes les magistratures politiques, civiles, même religieuses; il choisissait l'évêque, le sénateur, le député, le juge, le journaliste et le garde champêtre, et tout l'entre-deux. Il faisait la paix et la guerre, la loi et les règlements. Rien qui ne fût dans sa main, même la littérature, même les arts. Il a tout pris du côté de son agrément. Ici commence la logique de la situation actuelle. A quoi bon refaire l'histoire de cette décadence? Elle serait cruelle. Quand on dressera le bilan, il faudra bien y venir, on verra quel aveugle agent de la révolution a été l'empereur Napoléon III. Dans quel dessein, par quelles lacunes, je l'ignore; mais certainement aussi, en tout cas, par amour de l'agrément et de la commodité.

Il a eu vingt ans. Vingt ans, le temps de refaire le monde! le temps de planter sa dynastie au milieu d'une génération sérieuse et virile, appelée à com-

battre sans doute, mais non sans espoir, et qui eût regardé son fils comme le chef naturel du parti de l'ordre affermi dans ses voies. Il a eu vingt ans pour consolider l'unité française, seule bien formée au milieu du monde! Vingt ans pour étendre au monde entier les plis du drapeau français et catholique, et donner à la fille aînée de la civilisation chrétienne un patronage que tous les grands et fermes cœurs qui sont dans le monde la conjuraient de prendre.

Et telle était la profondeur du chagrin et du ressentiment de la France après le régime de Louis-Philippe, qu'il n'a pas fallu moins de vingt ans à l'Empire pour nous ramener à ce point culminant de Louis-Philippe, où toute la France s'est écriée : Assez! assez, quoi qu'il puisse arriver!

On cite un fameux discours de Napoléon revenant d'Égypte : « Qu'avez-vous fait de la France? Je vous l'avais laissée, etc. » Quel écho terrible et moqueur redit aujourd'hui ces paroles : Qu'avez-vous fait de la France?...

Je voudrais qu'une vingtaine au moins de sénateurs eussent le courage de paraphraser aujourd'hui ce : *Qu'avez-vous fait de la France?* S'ils savaient parler, ils diraient des choses très-belles et très-salutaires. Mais, pour conclure, les orateurs devraient donner leur démission. C'est ce qui ne permet pas d'espérer une péroraison digne de l'exorde.

Ah ! monsieur Ollivier, monsieur Ollivier ! vous vous êtes conduit en homme de cœur. Vous avez bien parlé; vous avez eu foi dans vos idées. Mais nous sommes en un temps où votre bagage ne peut aller loin, et vous ne tirerez pas ce char de l'ornière. Les hommes dont vous disposez ne donneront pas le coup de collier qu'il faut, et vous-même, bientôt, vous vous sentirez las.

Homme d'idées, pour la consolation de votre cœur et pour la lumière de votre âme, regardez l'homme de foi ! Regardez comme il vit, regardez comme il marche, regardez comme il attend et comme il persévère. Regardez ce que Rome renferme, à présent que vous savez ce que Paris peut contenir !

LXXIII

FEBRONIUS.

25 mars.

J'ai lu par hasard, l'autre jour, l'article de cet hérétique, dans le dictionnaire de Feller. Il m'a paru curieux, et je veux vous en donner un croquis.

Vous savez qu'il s'appelait Nicolas de Hontheim, évêque de Myriophite *in partibus*, suffragant de l'archevêque électeur de Trèves. Né en 1701, mort en 1790, il a vécu dans un mauvais temps, dont il ne fut pas la moindre peste. Il a rempli tout le siècle hideux du Jansénisme frappé et rebelle, à la Constitution civile du clergé qui a été proclamée en quelque sorte sur son tombeau. Il est la personnification même du Joséphisme, figure basse, insolente, menteuse et bête.

Jusqu'à son pernicieux livre, qui le mit en si grand renom, il n'avait été qu'un maussade compilateur, travaillant sur le fonds d'autrui, sans invention et sans style, même sans langue. Pillant plus qu'il ne compilait, gâtant ce qu'il pillait, injuriant avec une incroyable rage les auteurs qu'il avait davantage pillés. Il y eut toujours de ces gens-là dans la savanterie; quoi qu'ils entreprennent, on les voit toujours dans une hérésie quelconque, par une sorte d'incompétence naturelle au juste, au beau et au vrai dont ils semblent avoir besoin de se venger. Leur grand péché, c'est de vouloir écrire.

Ce prurit d'écrire et de ne pouvoir penser devient plaie et fureur et porte au crime. Quelqu'un a dit de Voltaire: *S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné*. Mieux eût valu qu'il assassinât. Il a bien assassiné à sa manière, tant qu'il l'a pu; mais cela ne s'appelle plus qu'écrire. De 89 à 95, plusieurs, laissant la plume,

prirent résolûment le couteau : Marat, Robespierre, Hébert, Manon Philippon et tant d'autres, tous fruits secs de la littérature, tous écrivailleurs.

Ce Hontheim écrivaillait donc en rauque et brutal latin de bas pays, sous un faux nom : *Justinus Febronius : De præsenti statu Ecclesiæ liber singularis*. Il refit son livre après l'avoir donné et le porta de stations en stations à 5 gros in-quarto, dont un mauvais religieux français fit une réduction en 2 volumes, et un autre traître une traduction entière. C'était en 1765. On se jeta là-dessus. Cinquante ans après Bossuet et les grands jansénistes, le clergé français était devenu propre à cette pâture. Mais l'hérésie n'a pas besoin d'être parée. Hors de la droite voie, toute putréfaction plaît par elle-même. Effroyable misère de l'homme !

Le livre fit du bruit. On le dénonça à l'Assemblée du clergé de France. Ce fut l'archevêque de Trèves lui-même qui le dénonça, car il produisait du ravage en Allemagne. Le bon archevêque avait besoin de secours et de plus, comme le novateur ne négligeait pas de s'appuyer sur les maximes françaises, ce prudent dénonciateur voulait avertir. L'Assemblée saisit « Nosseigneurs et Messieurs du bureau de la religion et de la juridiction, » et leur demanda un rapport. Le bureau fit un extrait de quelques assertions, loua le zèle de l'archevêque de Trèves, partagea ses « justes alarmes, » et exprima le regret de tirer à la fin de ses séan-

ces, ce qui ne lui permettait pas un examen approfondi. Néanmoins l'Assemblée repoussa le livre, mais en même temps elle l'esquiva. Il y avait là des choses auxquelles elle ne voulait pas toucher. Peut-être aussi qu'elle éprouvait quelque dédain devant cette masse indigente, pleine de rusticité et d'ignorance. Elle déclara que Febronius était peu connu ; qu'il s'écartait du langage dont le clergé (français) s'est toujours fait une loi lorsqu'il a été dans le cas de s'expliquer sur la primauté d'honneur et de juridiction qui appartient au successeur de saint Pierre, et sur *l'autorité de l'Eglise de Rome*, *centre de l'unité et mère et maîtresse de toutes les Eglises*. Ce fut fini par là. « On voit, dit le Père Feller, qui ne semble pas laisser sortir tout ce qu'il pense, on voit quelle est l'étrange erreur de ceux qui confondent les libertés de l'Église gallicane avec le traité anarchique de Febronius ! »

Dans le vrai, les savants et les délicats de l'Église gallicane étaient embarrassés de ce butor allemand qui n'avait ni ordre, ni suite, ni élégance, mais qui néanmoins leur empruntait beaucoup. D'un autre côté ils le trouvaient stupide et incapable de nuire. Dans une lettre semi-confidentielle à un prince d'Allemagne, Bergier se montre sincèrement étonné de l'attention qu'on accorde à Febronius; comme s'il était neuf, lui Bergier, le bon apologiste, sur la misère intellectuelle des hérésies. Mais il était gallican, cela gêne.

« Soit pour le fond, soit pour la forme, dit-il, ce « livre ne m'a jamais paru capable de faire impres- « sion sur des hommes qui se piquent de raisonner. « Ce que l'auteur a dit de vrai est emprunté des « théologiens français, particulièrement de M. Bos- « suet dans la défense de la *Déclaration* de 1682 ; ce « qu'il a dit de faux et d'erroné est tiré des protes- « tants, des jansénistes, ou des canonistes qui cher- « chaient à chagriner la Cour de Rome dans des « temps de troubles. Ces divers matériaux, qui « n'étaient pas faits pour aller ensemble, ont été « combinés assez maladroitement par Febronius. Il « a rapproché des lambeaux qui s'entre-détrui- « sent. Comme il ne part jamais de principes uni- « versellement avoués, il tombe perpétuellement « en contradiction. Il nie dans un endroit ce qu'il « affirme dans un autre ; il soutient une opinion dans « le temps même qu'il fait profession de la rejeter. « Ce serait assez de comparer seulement les titres des « chapitres et des sections de son ouvrage, pour voir « ou qu'il ne s'entend pas ou qu'il n'est pas d'accord « avec lui-même. »

Voilà le livre de Febronius parfaitement peint, et beaucoup d'autres sont ici prophétisés et peints du même coup. Bergier prouve ensuite tout ce qu'il vient d'avancer. Il montre parfaitement la fausse science de Febronius, son faux système, son faux raisonnement, ses contradictions perpétuelles. C'est bientôt

fait, Bergier était un maître. « Je pense, dit-il, que « voilà cet ouvrage absurde mis à sa juste valeur; « il ne peut avoir échappé à la censure que par le « mépris qu'on en fait. Ceux qui s'imaginent que ce « sont là les sentiments du clergé de France n'ont ja- « mais lu d'autres théologiens français que les jansé- « nistes; ils ne connaissent pas seulement la Défense « de la Déclaration du clergé par Bossuet. »

On voit ici pourquoi l'assemblée du clergé avait esquivé Febronius, et pourquoi Bergier, malgré son talent et son dégoût, ne peut le réfuter. Entre la théologie gallicane et Febronius, protégeant malgré tout ce dernier, il y avait la *Déclaration* et la *Défense de la Déclaration*. Le Gallicanisme se flattait d'en rester à sa *monarchie tempérée d'aristocratie*, sans glisser dans l'abîme de la démocratie wicléfite, où Febronius tombait par le poids naturel de l'erreur.

Après avoir rapporté le jugement de Bergier, Feller donne le sien. Il observe que ce lourd savantas est fort frivole et paraît n'avoir pas lu les auteurs qu'il cite avec une rare puissance de crédulité. S'appuyant sans cesse de Psaff, Puffendorf, Fra Paolo, etc., il affirme qu'il a veillé à ne jamais citer de protestants ni d'auteurs que tous les chrétiens ne reconnaissent pas pour des hommes graves et pieux ! Cette manière de mensonge très effronté et très-méprisable est encore en usage. « Des mauvais il a pris le plus mauvais, dit le Pape Clément XIII, et de son fonds il a

ajouté le plus absurde. *Omnia ex hæreticorum et sanctæ sedis infestissimorum hominum libris conquisivit, absurdissima quævis de suo adjecit.* » A tous ces mérites, M. de Hontheim ajoutait la morgue insultante la plus fastueuse. Il avait coutume d'accabler d'injures barbares ses adversaires les plus modérés, et il les eût traités de *journalistes* et d'*opprobres* de la race humaine, si c'eût été la mode en ce temps-là.

Feller se demande comment la bonne Germanie a pu s'engouer d'un tel auteur? La réponse est curieuse. Le phénomène, dit-il, n'a rien d'étonnant pour quiconque sait comment se font les réputations. Il suffit de s'attacher à quelque faction puissante et bavarde. C'est ce que fit Febronius en flattant la nombreuse cohorte des ennemis du Saint-Siége, particulièrement les jansénistes. « Parmi les esprits factieux (dit le plus « grand orateur de la France), être leur adhérent, « c'est le souverain mérite; n'en être pas, c'est le « souverain décri. Si vous êtes dévoué à leur parti, « ne vous mettez pas en peine d'acquérir de la capa- « cité et de la probité. Votre dévouement vous tien- « dra lieu de tout le reste. Caractère particulier de « l'hérésie, dont le propre a toujours été d'élever « jusqu'au ciel ses fauteurs et ses sectateurs et d'a- « baisser jusqu'au néant ceux qui osaient l'attaquer « ou la combattre. La manière des hérétiques était « de s'ériger eux-mêmes, premièrement, et puis leurs « partisans et leurs associés, en hommes rares et ex-

« traordinaires. Tout ce qui s'attachait à eux deve-
« nait grand, et le seul titre d'être dans leurs intérêts
« était un éloge achevé. »

Que l'humanité change peu !

On l'a retrouvée encore dans les mobiles secrets de Febronius. On voulut savoir pourquoi il s'était livré à cette pénible et rebutante compilation, de laquelle il était impossible que même une pauvre tête comme la sienne attendît aucun bien. Personne ne s'est beaucoup arrêté à l'amour de la gloire. Suivant les uns, il a voulu se venger de quelque mécontentement particulier reçu de la cour de Rome; suivant beaucoup d'autres, « ayant toujours eu une
« forte envie d'obtenir un évêché dans les Pays-Bas
« autrichiens, il avait cru se ménager la protection
« du gouvernement en détruisant la hiérarchie catho-
« lique pour mettre l'Église sous le pouvoir tempo-
« rel, ce qui ne peut manquer d'arriver quand une
« fois la puissance pontificale sera anéantie. »

Ce qui est certain, c'est que l'on rencontrait aisément dans les Pays-Bas des lettres du digne baron de Hontheim, évêque de Myriophite, adressées aux chanoines qui donnaient leurs suffrages pour la nomination des évêques. Feller en cite une. Elle est fort plate et fort basse et sent bien l'homme. Il dit qu'il entend le métier d'évêque, dont depuis dix ans *il remplit toutes les parties* dans un des plus vastes diocèses de l'Europe, et il promet aux chanoines solli-

cités circulairement une reconnaissance égale au service qu'il espère dans cette occasion. La lettre est datée de Trèves, le 12 juillet 1758. Il travaillait alors à son livre, qui avait pour but d'arracher la pierre sur laquelle l'Église est bâtie.

On sait que Hontheim se rétracta. De tout ce qu'il a écrit, cette rétractation est la seule chose qui soit à lire. C'est la seule chose aussi que ceux qui travaillent à le ressusciter ne lisent pas. Elle est ample et solide; il eut l'esprit de n'y pas travailler tout seul. Mais bientôt ce misérable, emporté par son orgueil ou tremblant devant la secte qui l'avait exalté, rétracta sa rétractation. Il le fit ignoblement et calomnieusement sous un faux nom, prétendant qu'il n'avait pas été libre, que le Pape l'avait violenté; se donnant ainsi lui-même, disait son évêque, pour un lâche ou pour un imbécile, et se montrant en somme l'un et l'autre à la fois, car sa rétractation avait été, selon toute apparence, sans sincérité, et le commentaire par lequel il entreprit de l'énerver reconnaissait cependant son erreur.

On le laissa là, sans le frapper autant qu'il le méritait, comme un homme absolument méprisable et de qui l'on ne pouvait plus rien espérer qui fît aucun bien. Il mourut en cet état dans son château de Mont-Quintin au duché de Luxembourg, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, aux premières lueurs de l'incendie qui allait passer sur le monde. Quinze ou vingt années

auparavant, le protestant Riesbeck, dans son *Voyage en Allemagne*, avait écrit ces mots remarquables : « Le clergé (allemand) porte dans son sein un serpent « qui lui causera la mort. Ce serpent est la philoso- « phie qui, sous l'apparence de la théologie, s'est glis- « sée jusqu'au trône épiscopal. Un grand nombre de « jeunes ecclésiastiques sont infectés. Ils savent tous « qu'il y a un Febronius dans le monde, et quelques- « uns seulement le connaissent comme un hérétique; « cependant, comme la cour le favorise évidemment, « ils sont très-portés à se réconcilier avec lui. » La suite est connue.

Tel fut Febronius. Feller termine par un détail inattendu. Ce détestable auteur avait personnellement de bonnes qualités : « Poli, honnête, préve- « nant, officieux, d'un commerce agréable et *intéres-* « *sant;* prêtre, évêque recommandable par ses « mœurs et par son exactitude à remplir son minis- « tère... Quelques années avant sa mort, disant la « messe le jour de saint Pierre, arrivé à l'Évangile et « lisant ces paroles : *Tu es Petrus, et super hanc Pe-* « *tram ædificabo Ecclesiam meam*, etc., il se trouva « mal et fut obligé de quitter l'autel; ce qui fait sup- « poser que son cœur n'était pas entièrement fermé « à toute affection pour ce grand siége, centre de « l'union et de l'unité, où l'autorité de Jésus-Christ « se déploie d'une manière si nécessaire pour étouf- « fer les hérésies et les schismes. » *Amen!* Feller ne

veut pas damner son hérétique et j'y consens de bon cœur. Cependant je ne souhaite à personne de se mettre dans le cas de se trouver mal en disant : SUPER HANC PETRAM, et encore moins d'arriver à un certain moment où il faudrait trembler, et où pourtant on le dit sans terreur!

Que Dieu éclaire et sauve l'hérétique. Quant à l'hérésie, c'est une affreuse bête et qui a la vie dure. On ne la supprime pas avec des tempéraments; elle ne se laisse pas gagner aux concessions, on ne la noie pas dans les douces paroles, elle ne meurt pas de sa belle mort. Elle sort du feu qu'elle a allumé, elle s'étale orgueilleuse et prospère sur les ruines qu'elle a faites, et l'expérience la plus cruelle échoue à guérir de son venin.

Trois quarts de siècle après ce chef d'erreur, lorsque la destruction a épouvanté la terre, lorsque les échafauds ont été dressés, lorsque l'athéisme a ricané sur les débris de l'autel submergé dans le sang des prêtres et des fidèles, il naît à l'erreur de nouveaux disciples; le système est relevé par des gens d'esprit et de bonnes mœurs, souriants, polis, recommandables, d'un commerce agréable et *intéressant*, et ils reprennent tranquillement toute la thèse, comme si rien de fâcheux n'en était jamais advenu. Le serpent est souple, il se glisse ; il ne change que de peau. Il laisse sa vieille peau dans les filets. On s'est flatté de l'enfermer, et il ne périt que broyé.

LXXIV

1er avril.

Vous avez publié la lettre de Mgr Bonjean, évêque de Jaffna *in partibus infidelium*, sur certaines allégations de Mgr Dupanloup.

Parmi ses principaux arguments contre l'opportunité, Mgr Dupanloup met en première ligne la multitude des protestants et des païens. Il s'épouvante de leurs objections, il se persuade que la seule idée de l'infaillibilité les fera fuir longtemps, peut-être toujours, — au nombre de huit cents millions et plus.

Deux réflexions très-simples auraient pu le rassurer. D'une part, les incrédules baptisés ou païens ayant tout à apprendre et tout à admettre, ce serait donc la religion même qui ne pourrait leur être enseignée telle que Jésus-Christ l'a faite, vu les monstruosités qu'elle présente à la raison humaine? Cependant, *Ite, docete omnes gentes!* D'une autre part, les protestants et les païens croyants ayant pu croire, ceux-là leur propre infaillibilité ou l'infailli-

bilité d'un prophète quelconque, ceux-ci la puissance des idoles, comment serait-il impossible de leur proposer l'infaillibilité du Pape, laquelle est loin d'exiger un pareil sacrifice de la raison, ni un si violent effort de la faculté de croire ?

Mais, dédaignant ces considérations appuyées par toute l'histoire de l'Eglise, Mgr Dupanloup pousse sa thèse anti-infaillibiliste, évoque les hérétiques, les schismatiques, les païens, suppute leur nombre, entasse les centaines de millions, adjure le Concile et le Pape de prendre en pitié tant de pauvres âmes, et conclut à laisser là cette malheureuse infaillibilité qui ne peut que leur nuire. On a lu ces calculs et ces raisonnements où la fantaisie ne laisse pas d'avoir part.

Avec une compétence incontestable, sans emphase, sans larmes, sans rien qui sente la conjecture, en homme d'expérience autant qu'en apôtre, modestement et nettement, Mgr l'évêque de Jaffna a renversé cette arithmétique et ce pathétique. Ce qui demeure, c'est que dans la discussion sur l'Église, quel que soit l'adversaire, à travers toutes les hérésies, toutes les philosophies et toutes les sauvageries, l'infaillibilité est le puissant argument de la divinité.

La religion qui ne proclame pas son infaillibilité ne peut pas assez prouver sa divinité. Or si l'infaillibilité n'est pas dans le chef, où sera-t-elle? N'étant

pas dans le chef, elle n'est certaine nulle part. Etant dans le chef, elle est certaine partout.

Que les protestants et les rationalistes combattent l'infaillibilité du Pape comme le reste du dogme catholique, c'est naturel. Là est l'infaillibilité de l'Église : tant qu'ils la rejettent, ils ne sont pas vaincus, ils demeurent sectaires, l'orgueil humain triomphe encore. Mais enfin, lorsqu'il faut se rendre, c'est à l'infaillibilité qu'ils se rendent. Alors ils sont catholiques. Jusque-là qu'avait-on gagné sur eux, et qu'avaient-ils gagné eux-mêmes? Pourrions-nous croire catholique le converti qui n'accepterait pas implicitement l'infaillibilité?

Quant aux païens, ils ne font pas tant de façons. Les protestants cherchent l'infaillibilité, les païens l'ont déjà admise. Jésus-Christ ne leur apparaît que dans les bras de Pierre. C'est Pierre qui leur apporte Jésus, c'est de lui qu'ils le reçoivent, et ses titres leur semblent assez prouvés. Les païens les plus distingués de l'Inde sont ou seront prochainement incrédules; l'on peut prévoir l'heure où le paganisme indien se dissoudra dans l'incrédulité. Mais tous disent que néanmoins l'Inde sera un jour catholique, et qu'assurément jamais elle ne sera protestante. Sauf les colporteurs de bibles, pas un protestant de l'Inde qui ne l'avoue, et les meilleurs s'en réjouissent parce que la misère de ces multitudes excite leur compassion et inquiète leur conscience. Du reste, on peut

comparer partout l'état des missions catholiques et l'état des missions protestantes. Deux additions à faire, que Mgr l'évêque d'Orléans n'a pas faites, c'est : 1° celle des païens convertis au catholicisme ; 2° celle des païens convertis au protestantisme. Le nombre de ceux qui acceptent la Bible avec de l'argent est dépassé par le nombre de ceux qui acceptent le Pape avec la pauvreté et avec le martyre.

La lettre de Mgr Bonjean a été lue à Rome avec un grand et unanime applaudissement. On en a loué le ton, la justesse, la clarté forte et rayonnante. Elle a soulagé, nous pouvons le dire, beaucoup d'esprits que l'argumentation spécieuse à laquelle elle répond fatiguait sans cependant les convaincre. Pour témoigner l'estime qu'ils font de cette lettre, NN. SS. les vicaires apostoliques y adhèrent publiquement.

Le Concile a tenu séance tous les jours de cette semaine. J'entends dire que tout marche avec rapidité et facilité.

Il est probable que la discussion de l'infaillibilité suivra de près les fêtes de Pâques, avant les questions qui la précèdent dans l'ordre où le décret doit être placé. Cette interversion est tout ce que le Pape veut accorder aux circonstances extérieures.

Si je vous rapportais ce que semblent devoir être les chiffres du scrutin, pour et contre, je vous étonnerais; et cependant ceux qui établissent ces proba-

bilités en parlent sans étonnement. Quelques abstentions, voilà tout. J'entends bien dire aussi qu'il y aura des arguments d'opposition inattendus, qu'on suscitera des canons, des bulles, des décrétales, en un mot, que le mort de Polychrône parlera. Mais le P. Gratry a bien usé l'effet de ces boîtes à surprise, et l'on n'y croit pas du tout. Autre chose est d'étonner un cabinet de lecture et d'étonner un Concile.

LXXV

2 avril.

Voilà notre procès d'Auteuil terminé. Je le trouve bien supérieur à notre procès de Pantin, plus philosophique, plus politique, plus social, d'un grain dramatique plus distingué. A Pantin, nous n'avions que du petit peuple, à Auteuil nous avons des princes : quand l'aristocratie se rencontre quelque part, c'est toujours plus beau. Les tragiques anciens le savaient, et ne mettaient en scène que des princes, afin de frapper davantage l'esprit du spectateur. Nous sommes dans les conditions de l'art. Deux ordres de princes sont en présence, comme pour nous inviter à choisir. Choix embarrassant, situation palpitante !

A Pantin, le mystère grossier, l'horreur toute matérielle, rien que de vulgaire. Une bête féroce a dévoré quelques pauvres gens, en a caché les restes et s'est cachée. Il faut trouver la bête, il faut trouver les cadavres. Tout le monde s'y met, une chasse enragée s'organise. Péripéties, fausses pistes, coups de théâtre, lazzis de gendarmes et de gendelettres. On tient la bête féroce, on trouve les cadavres ; les cadavres sont ensevelis, la bête est exterminée après le discours de son avocat. C'est le vieux mélodrame. Pour la petite pièce qui ramène le rire, un monsieur est venu, à face ronde, à voix fausse, pleuraillant et faisant métier de procurer avec convenance l'abolition de Dieu. Il a pleuraillé et demandé l'abolition de la peine de mort. Tout cela est du dernier commun. Cette bête féroce et ce monsieur doux sont des curiosités visibles en foire depuis que le monde est monde. Le procès entre le prince de la maison Bonaparte et les princes de la maison Rochefort se déroule d'un autre style, fournit plus de champ à la pensée.

Ce n'est plus le vain spectacle moderne où le spectateur n'est rien. Il y a un chœur, comme chez les Grecs. Le public est dans l'action, fait partie de l'action. Ces princes, accompagnés de leurs témoins, entourés de leur clan, se battent en réalité pour lui, j'entends pour savoir qui régnera sur lui. Tel est précisément le nœud intime, l'objet même du drame.

Entre ces héros armés du revolver égalitaire, de la

plume de journaliste et de la langue d'avocat, la société moderne est la belle Briséis, qu'il s'agit de posséder. A qui sera Briséis? Il faut avouer qu'elle semble indécise, il faut avouer qu'il y a de quoi! Mais disons tout, puisque nous sommes en train : peut-être que Briséis n'hésite pas, et que l'esclave attend simplement le décret du sort.

Au surplus, qu'elle préfère l'un ou l'autre, ce n'est pas ce qui importe, et le vainqueur, quel qu'il soit, ne craindra pas que l'ancienne fière Briséis vienne à soupirer pour le vaincu. Briséis n'est plus fière et n'est plus à se donner. Pauvre Briséis, pauvre traînée qui grandis en orgueil à mesure que ton destin se rabaisse davantage, quand tu avais une mère, de telles aventures ne te menaçaient point!

Et j'en dirais davantage, si je voulais citer Jérémie annonçant à Jérusalem le résultat des libertés qu'elle se donnait au temps des princes sous lesquels il vécut. Mais on accuserait mon patriotisme. Jérémie fut accusé d'outrager Israël; les gens de bien lui reprochaient de méconnaître les juges qui sauveraient Israël en mettant la religion en harmonie avec les mœurs.

Je ne vois point apparaître de petite pièce après la tragédie d'Auteuil. Peut-être que le procès du Sénat, qui va commencer, nous fournira ce délassement. En attendant, Paris prend-il pour petite pièce la partie de l'arrêt de la Haute Cour, qui attribue des

dommages-intérêts à la famille du mort d'Auteuil, supposé tué par mégarde? Cette fiction est douce et plaisante, mais elle ne ramène pas le rire.

Les lois barbares admettaient franchement la compensation en argent pour le meurtre. Elle finit par faire honte à la dignité des mœurs chrétiennes. Le progrès nous reconduit là. Le progrès va en tournant. C'est sa manière d'être indéfini et de donner raison à ses prophètes. Chose bizarre ! ce don d'aller en tournant, l'Écriture sainte le reconnaît aux impies : *In circuitu impii ambulant;* tournoyant dans un labyrinthe d'erreurs, dit saint Augustin, repassant toujours sur leurs pas.

Vingt-cinq mille francs aux parents, sur leur demande, pour le fils tué ! Autrefois, on se vengeait, ou l'on pardonnait. Ce style est démodé. On ne pardonne pas au meurtrier, on le fait vuider par un avocat, et on lui donne quittance.

Parmi les amis du mort, il avait été d'abord question de tuer le meurtrier « comme un chien. » Ce n'était pas le moyen de lui retirer son pistolet. A présent qu'il a payé, le voilà tranquille, en paix avec Dieu et avec les hommes. Ces messieurs de la libre-pensée élèvent tant de clameurs contre le « trafic des indulgences! » Ils ont eux-mêmes leur manière assez large de le pratiquer.

A Rome, nous autres qui vivons doublement dans ce « monde à part » si dédaigné de M. Daru, nous ne

pouvons pas contempler sans stupeur les aventures et les progrès du monde moderne.

Le procès d'Auteuil nous fait comprendre pourquoi les derniers Romains, considérant les compétiteurs de l'empire, se détournaient de la tribune et des magistratures et couraient aux Catacombes. On l'eût fait rien que par sensualité d'honneur humain, pour n'être ni l'un de ces princes ni l'un de leurs sujets, pour n'être ni César, ni Brutus, ni l'abjecte plèbe qui n'avait que de tels maîtres ou de tels libérateurs. Sur les médailles de Commode on lit souvent : *Roma felix*. Oh ! que la nuit des Catacombes et le dévorant soleil du désert devaient alors offrir de délices ! Et qu'ils furent heureux, ceux qui les premiers ne virent plus de sénateurs, ni de tribuns, ni d'histrions, et ne saluèrent plus de princes, et n'ouïrent plus d'avocats ! Quel enivrement éternel de délivrance, de joie et de majesté dans l'âme qui avait été du peuple de César et qui passait au peuple du Christ !

Nous rencontrons ici de ces heureux enfants de la civilisation qui ont conquis le désert. Ils souffrent la faim et les intempéries, ils sont privés de tous les avantages de la société, ils rencontrent les lions et les serpents; mais ils n'ont pas le spectacle brutal de l'ingratitude humaine qui refuse et abjure la lumière de Dieu. Ils sèment Dieu, ils le voient germer dans les âmes, ils voient la vraie humanité naître et grandir, et monter d'une sorte de néant vers les hauteurs

sublimes de l'innocence, de l'amour et de l'adoration. Les pierres deviennent enfants d'Abraham. Je causais l'autre jour avec un évêque de sauvages, Mgr Elloy, dont le prédécesseur, premier missionnaire et premier évêque de ce monde hier encore inconnu, a été massacré. Une église fleurit aujourd'hui sur la tombe du martyr. Les sauvages, qui se mangeaient il y a quelques années, non-seulement ne se mangent plus, mais ne se font plus la guerre. Il n'y a plus de meurtre, il n'y a plus de vol, et le soir, à un certain signal donné par le bruissement d'un insecte, on n'enteud plus dans tout le pays que le chant de la prière catholique.

Cet évêque est jeune, instruit, parfaitement capable de tenir un poste en Europe et d'y briller. Il a fallu le Concile pour le ramener de là-bas, il n'aspire qu'à reprendre sa lourde houlette, ses œuvres sans relâche, son immense troupeau. Pour rien au monde il ne voudrait être évêque d'Auteuil. Et combien d'autres, dont le mérite est égal et dont les travaux sont plus durs et moins fructueux, refuseraient comme lui ! Ils n'ont pas à triturer la civilisation, ils n'ont pas le crève-cœur de voir cette fange leur filtrer dans les mains, ils ne traitent point avec les commissaires de police, ils n'entendent point les avocats, ils veillent sur un berceau plein d'espérance.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que l'espérance succombe

ici pour le vieux monde. Tout au contraire, elle se relève. Aux craquements qui se font entendre de tous les points de l'Europe ébranlée, elle oppose les sereines affirmations basées sur la foi. L'Église prie, elle travaille, et les nations sont guérissables. *Fecit sanabiles*.

Le Concile va son lent chemin, comme si rien ne pressait, comme si rien ne menaçait. Il me semble qu'on ne sent plus le léger frémissement, l'espèce d'impatience qui se manifestait durant les premiers mois. On s'est mis partout à ce pas romain, qui est en vérité le pas des choses éternelles. S'il y a encore quelque part quelques mouvements de fièvre, ils n'étonnent plus et ne se communiquent plus. La barque est insensible à cette sorte de barre postiche qu'on avait cru lui ajouter. Les brochures perdent leur temps, le temps des interventions diplomatiques est passé, le temps des amendements inutiles passera. Déjà la Pierre a tout usé. S'il était possible d'admettre un dessein formé de résister à la lumière qui se fait doucement, le sentiment de l'impuissance vaincrait encore à la place de la lumière méprisée.

Vous avez entendu tout ce qui s'est dit, vous savez une partie de ce qui s'est essayé, et ceux qui en savent plus long ne savent pas encore tout. Tout cela, vains efforts ! La vérité descend invinciblement comme le jour, monte invinciblement comme la mer. Il n'y a point de conjuration, point de voiles, point

de digues contre cette plénitude qui se fait par la volonté de Dieu, sans hâte et sans arrêt.

Rappelez-vous ce que je vous ai tant répété et ce qui fut tant manifeste dès les premiers jours aux yeux les moins clairvoyants : le Concile est pieux. Ces hommes austères, qui donnent à la prière tout le temps que l'étude ne leur prend pas, et de qui l'étude est encore une prière ; ces hommes qui se tiennent en présence de Dieu et qui savent qu'ils rendront compte à Dieu ; ces hommes désintéressés de toute fortune et de toute gloire humaine et à qui toute idée de triomphe personnel ferait véritablement horreur, c'est là le Concile. Ce que Dieu voudra qu'ils fassent, ils le feront, et à son tour, ce qu'ils auront voulu faire, Dieu le voudra : *Voluntatem timentium se faciet*. Le remède aux plaies du monde sera trouvé, la plaie du monde sera pansée, le monde sera guéri.

LXXVI

2 avril.

Je vous envoie une belle lettre orientale adressée à Mgr l'évêque de Strasbourg sur le *quatrysme*. C'est

un de ces nombreux documents extra-conciliaires qui prouvent que le Concile ne sommeille pas, comme le prétendaient naguère les nombreux correspondants de l'Opposition. Selon ces gens bien informés, les Pères avaient été mis savamment dans l'impossibilité de s'entendre et d'agir. Le *Moniteur* en a fait un traité spécial, signé de M. Rey, le *Correspondant* l'a redit sous la signature de M. de Meaux ; le *Contemporain* (revue peu connue) le certifie par l'organe de M. du Boys, commensal de la villa Grazioli. Tout le crédule monde catholique libéral a été convaincu que les délibérations du Concile consistaient à peu près uniquement en discours lus, la chandelle à la main, dans une salle sourde et obscure, par des orateurs qui ne voyaient guère à des auditeurs qui n'entendaient point. Cette plaisanterie a fait son temps, il faut trouver autre chose. On ne peut plus nier que le Concile s'occupe de ses affaires, et que les esprits se communiquent, et que les mains se joignent d'un bout du monde à l'autre.

Pour revenir à la nouvelle lettre des évêques orientaux, vous verrez qu'elle témoigne d'une parfaite connaissance des plans de M. Gratry. Peut-être que M. Gratry lui-même ne les entend pas si bien, car je persiste à le croire personnellement plus ingénu que ses brochures. Du reste, par les pensées et par les sentiments qu'elle exprime, la lettre orientale va bien au-delà de ces petits écrits. C'est une

pièce véritablement historique, dont les années augmenteront la valeur et qui pourra être plus considérable encore dans deux cents ans qu'elle ne l'est déjà.

Le P. Gratry (*père*, puisqu'il a quelques enfants intellectuels) n'y reçoit pas moins la leçon qu'il a bien méritée. Pauvre P. Gratry, si bien fait pour se balancer dans le hamac platonique, en fumant le narguilé des idées vagues et en regardant les étoiles valser avec les nuages! Il ne tardera pas de se trouver mal à l'aise sur l'hippogriffe qu'il a monté et qui l'emporte on ne sait où. Voilà un homme de talent qui ne manque pas de raison pour réfléchir sur la nécessité de bien choisir son infaillible. Car ce *faillibiliste* a son infaillible, tout comme nous autres. Mais son infaillible, passez-moi le mot, *l'a mis dedans*.

Je n'ose vous dire sous quel aspect triste je le vois maintenant, notre ancien Père Gratry, né pour les aimables entretiens, si longtemps fidèle à sa vocation, et qui n'affrontait guère la lutte qu'en effigie, dans les congrès de la paix. Il m'apparaît cloué sur une porte de forteresse, ses deux épées, la polytechnique et l'académique, à travers le corps. Et, la tête baissée, il entend les cris farouches des journalistes qui sifflent sa catastrophe. Père Gratry, Père Gratry! cette fin est sévère et contre nature, et tout le monde vous plaint. Mais il fallait mieux choisir votre infaillible, et puisque enfin vous étiez tombé dans la

déplorable manie de déchirer le bréviaire, il a bien fallu vous clouer la main.

Sans doute, vous avez passé par le sommet de la gloire. Quel jet de votre encre jadis paresseuse! Quelle prise de possession des cabinets de lecture! quels billets, j'ai presque dit quels brefs confidentiels d'encouragement, datés presque du tombeau des Apôtres! Quelle entrée triomphante, longtemps rêvée peut-être, dans les journaux, dans ceux-là mêmes, dans ceux-là surtout à qui j'étais obligé d'expliquer, il y a deux ans, que *monsieur* Gratry, *un* monsieur Gratry, *ce* monsieur Gratry, n'était pas indigne de s'asseoir sur l'utrecht de Mazarin! Vous avez été David vainqueur du Goliath ultramontain, vous avez été Pascal vainqueur des Jésuites, vous avez eu plusieurs éditions, vous avez fatigué la poste, vous avez même échappé à l'accident ordinaire d'être légèrement ennuyeux. Eussiez-vous pensé, Père, vous trouver jamais à pareille fête? Mais quoi! l'étoupe a flambé, *sic transit gloria mundi;* et vous voilà réfuté, jugé, condamné, et, qui pis est, battu.

Battu, il n'y a pas à dire non. Battu sur Honorius, battu sur les Décrétales, battu sur saint Thomas, battu sur le bréviaire, battu sur Paul IV, battu théologiquement, battu liturgiquement, battu philosophiquement, battu historiquement, battu radicalement et, qui pis est, spirituellement.

Et les petites lettres d'adhésion, où sont-elles? Mgr David, évêque de Saint-Brieuc, et M. de Falloux, jadis peu d'accord, s'étaient rencontrés à votre porte. Ils se retirent étroitement unis, l'un disant qu'il ne vous admire plus, l'autre qu'on ne peut pas prouver qu'il vous ait admiré. L'un avoue que sa lettre était irréfléchie, l'autre soutient que sa lettre est une fausse Décrétale fabriquée par la *Gazette d'Augsbourg*. Vous n'êtes pas seulement battu, mon Père, vous êtes renié.

Et ce n'est pas tout, mon Père! Savez-vous que, si le Congrès de la paix avait l'ombre du sens commun, vous auriez une affaire avec lui? Car enfin, le Congrès de la paix veut que les hommes soient frères, ou du moins se conduisent en frères. Or, quel est le but de vos brochures? D'ébranler, de ruiner, d'abolir l'autorité du Père, laquelle est le moyen énergique de la paix. Si le Père n'a plus d'autorité, il n'y a plus de Père, et s'il n'y a plus de Père, où trouvera-t-on des frères? qui persuadera aux hommes de vivre en paix?

Oh! que vous êtes battu!

LXXVII

4 avril.

Je ne veux pas vous nourrir de l'incident Strossmayer, si terriblement raconté par les télégrammes et les correspondances de la semaine passée. Cette grosse affaire était déjà oubliée ici, quand vous en lisiez les récits fabuleux. Elle a, je pense, cessé d'occuper Paris et le monde ; elle tiendra peu de place dans l'histoire universelle, et ceux qui espèrent qu'elle pourra servir comme moyen de cassation des décrets du Concile, se trouveront loin de compte. J'en parle seulement pour démontrer l'impuissance persévérante et consolante des indiscrétions deux fois coupables qui viennent trop souvent trahir et le secret du Concile et la vérité.

Depuis le 8 décembre 1869, on conspire quelque part pour persuader au public qu'il n'y a dans le Concile qu'un certain petit nombre d'hommes tout à fait intelligents, tout à fait éloquents, tout à fait indépendants. Le reste ne serait qu'une masse, presque une tourbe peu éclairée, docile à la « curie romaine », servile, fanatique, qui, ne pouvant

répondre à ses nobles adversaires, prend le parti brutal de les étouffer. Ainsi parlent le petit *Français*, comme un petit fou, la *Gazette*, en vieille affolée, le *Moniteur*, en ancien chargé d'affaires passé à la diplomatie occulte, et quantité d'autres, dont deux Orléanais.

La masse du Concile est sourde, la masse du Concile est aveugle, la masse du Concile est muette, la masse du Concile veut violemment ne pas voir, ne pas entendre, ne pas parler, n'être plus libre ; enfin le Concile n'est point libre, par conséquent il n'y a point de Concile. Tel est le résumé des correspondances de l'Opposition. En les lisant, on se rappelle le mot de l'abbé Sieyès, qui crut aussi que l'Église avait besoin d'un 89, et qui s'employa fort à lui procurer ce bienfait : Qu'est-ce que le Concile ? Rien. Que doit-il être ? Tout. Il ne reste qu'à parodier aussi le mot d'un autre personnage éloquent et vertueux de ce temps-là, M. Mercier, ou peut-être M. de Mirabeau : « Le Pape n'est grand que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous ! »

Quand ils se lèveront, on verra trois grandes ombres s'allonger sur le Vatican, et la plus grande des trois sera celle de M. Janicot.

Tout cela ne laisse pas d'être odieux, mais, par la grâce de Dieu, tout cela demeure très-ridicule. On s'en indigne. Je ne vois pas trop qui pourrait s'en plaindre. Certainement il n'est point agréable pour les

Pères de « l'Opposition » d'être tant loués du *Moniteur*, de la *Gazette* et du petit *Français*. Néanmoins, cette *faveur* ne les lie que médiocrement, et ils ont la consolation de voir qu'elle ne lie point du tout le Saint-Esprit. Le Concile discute, le Concile vote, tout va bien. Il y a comme un sentiment général que la troisième période est commencée (1).

Par quel hasard les correspondants de la *Gazette* ont-ils su tant de choses? Car ce qui étonne n'est pas la manière dont ils racontent les choses, mais comment ils les ont sues. Les chroniques en instruiront nos neveux ; l'essentiel est que le public n'en tienne nul compte et que le Concile ne s'en ressente point. Tout cela est méprisé admirablement. Vous m'avez été une preuve très-douce de ce mépris si sage. Vous ne saviez rien du tout de l'incident Strossmayer, vous ne pouviez rien répondre aux récits uniformes qui en étaient faits de tous côtés. Pour preuve que ces récits n'étaient pas vrais, vous vous êtes hâtés de les reproduire. Rien ne valait cet argument, et il a triomphé.

Faites toujours ainsi. Quand les narrateurs en question avanceront de telles choses, lorsqu'ils se permettront de ces inculpations absurdes contre la dignité

(1) On connaît le mot du Pape : Il y a trois périodes dans un concile. La première est du diable qui cherche à brouiller tout; la seconde des hommes qui cherchent à confondre tout; la troisième est du Saint-Esprit qui éclaire, épure et accorde tout.

de l'auguste assemblée, contre sa patience, contre l'impartialité et la bénignité de ses présidents, publiez cela. Il y a là plusieurs avantages ; on verra tout de suite qu'ils ne disent pas vrai, on connaîtra le fond de leurs desseins, et une indignation très-légitime en naîtra qui fera les affaires de la vérité. Croyez que c'est par une volonté de Dieu que la *Gazette de France* et le petit *Français* ont été si bien munis de faux renseignements et sont venus heurter à la porte de tant d'honnêtes gens qui ne les avaient point appelés.

Pour le fond de l'affaire de Mgr Strossmayer, ses amis eux-mêmes disent aujourd'hui qu'il s'était un peu mépris sur le sens des paroles qu'il discutait, et que l'assemblée n'a refusé de l'entendre qu'après qu'il eut refusé lui-même de rentrer dans la question, parfaitement expliquée par un mot du président. Il faut admettre qu'une assemblée est maîtresse d'exiger qu'on l'entretienne de ce qui l'occupe, surtout après trois mois d'attention. L'opinion générale est que l'avertissement était nécessaire, le sentiment unanime est qu'il aura son effet.

Si je peux m'en rapporter à ce que l'on dit partout, Mgr Strossmayer n'a pas grandi. On trouve toujours qu'il parle bien, et en orateur; son latin ne paraît plus si éblouissant. Ce sont aujourd'hui les Italiens et les Espagnols qui ont la palme latine. Les Hongrois se servent du latin comme de leur langue

propre, seulement, ils l'ont beaucoup modernisé. C'est du latin comme le français de M. Janicot est du français ; mais puisqu'il s'agit d'orateurs, comparons ce latin de Hongrie au français de M. Gambetta et de M. Picard. C'est roulant, c'est chaud, et il y a mieux. Un latiniste romain me disait que les latiniers des provinces prennent en tout leurs facilités. L'un d'eux lui contait commodément que les prêtres de certaines contrées d'Allemagne disent la messe *cum pantalonibus*. Ce *pantalonibus* étonnait le Romain. Eh bien! c'est un peu la même chose pour les harangues conciliaires, ils parlent *cum pantalonibus*.

Il est d'ailleurs arrivé une disgrâce à M. Strossmayer. Tandis qu'il faisait en plein concile œcuménique l'éloge de M. Guizot, le jour même, M. Guizot, en pleine Académie française, donnait son suffrage à M. Renan. Ces rencontres tuent les panégyriques et laissent les panégyristes dans l'embarras.

Je reviens à nos journaux, et je dis que ceux qui se font enfants de ténèbres finissent par être sots, même en ce monde, où tant de succès leur semblent promis. Des succès ils en ont bien, mais ils n'ont pas *le* succès. Ils sont prudents, ingénieux, actifs; ils montent, ils vont réussir : les voilà par terre, sifflés, quelquefois maudits. On s'étonne, on crie au phénomène, tant le préjugé est favorable à l'intrigue et à l'intrigant. Grâces à Dieu, ce prétendu phénomène est une belle et bonne loi. Il est vrai que c'est une

loi cachée. Elle est cachée sous ces lourdes pierres qu'on appelle les commandements de Dieu. L'intrigant ne s'en avise jamais, parce qu'il est sot; et parce qu'il est sot, il compte sur son adresse. Quoi! sous ces vieux commandements, il y aurait tant de fils délicats et tant de capsules fulminantes capables de faire sauter les édifices les mieux construits? Allons donc! Et si l'intrigant daigne admettre que cet ancien mécanisme subsiste en nos siècles savants tel qu'il fut construit au commencement de l'homme et des choses, alors il se dit qu'il saura bien ne pas heurter les commandements. Il les heurte néanmoins, et l'étincelle jaillit, et sa fortune croule.

La première nécessité de l'intrigant et sa plus grande maladresse, c'est de mentir. Semence de mensonges, récolte de camouflets. Elle n'est pas toujours hâtive, mais elle est sûre. Le menteur, voilà le sot, « le sot éternel, » dit Tertullien. La verge fouettera l'indigne sang que n'a pu fouetter la conscience; le visage qui n'a pas rougi devant les protestations de la conscience, se couvrira de pourpre sous la profusion des soufflets de la vérité.

Oh! les sots, d'avoir cru que la sainte Église de Dieu pourrait être la conquête de la fraude, que le mensonge pouvait réussir dans l'Eglise comme ailleurs, que Dieu n'a pas donné d'ange gardien aux cœurs droits qui cherchent la vérité! Oh! les sots, de se fier sur l'effronterie de leur mensonge, de se

persuader que personne ne verra clair parce qu'il leur plaît de s'aveugler! Oh! les sots de ne prévoir pas leur écroulement quand la conscience qu'ils ont pu un moment surprendre les connaîtra, et se dira : Mais ils mentent (1)!

LXXVIII

5 avril.

Je vous envoie une lettre doublement intéressante adressée au Saint-Père par Mgr l'archevêque d'Amadia, Chaldéen, ancien élève de la Propagande. Après

(1) Trois jours après la date de cette lettre, le *Giornale di Roma*, feuille officielle, publiait l'avertissement qui suit :

« Depuis l'ouverture du Concile œcuménique, quelques journaux d'outre-monts, qui ont cependant la prétention d'être dévoués à l'Eglise, n'ont cherché par leurs correspondances et leurs articles qu'à affaiblir l'autorité de la sainte assemblée. Nous espérions qu'avec le temps ils en reviendraient à apporter quelque justice dans leurs jugements. Mais comme ils persistent à défigurer les délibérations conciliaires, à attaquer les règlements qui les dirigent, et à falsifier les comptes-rendus des séances; comme ils poursuivent leur dessein manifeste d'outrager la majorité des évêques, nous sommes forcés de blâmer sévèrement ces correspondances comme étant exagérées, fausses, attentatoires à l'honneur du Concile, à la dignité et à la liberté de l'Eglise comme aux droits du Saint-Siége. Les catholiques fidèles doivent donc se tenir en garde contre ces journaux. »

avoir expliqué pourquoi il n'a pas persévéré dans son premier sentiment sur la question de l'opportunité d'une définition de l'infaillibilité, il donne au Saint-Père le résultat de certaines études toutes nouvelles concernant l'histoire du 6° concile œcuménique. Vous verrez par quelles raisons importantes il se range avec ceux qui pensent que les actes ont été corrompus et que le Concile n'a porté ni condamnation ni blâme contre le pape Honorius.

La lettre au Saint-Père est en latin; le savant archevêque a rédigé lui-même en français les notes dont elle est accompagnée. Il n'est pas le seul élève de la Propagande à qui plusieurs langues soient familières. En général, le Concile offre à beaucoup de Français une excellente occasion de perdre la trop bonne idée qu'ils avaient de la supériorité de leur savoir. Nombre d'étrangers, de barbares et même de « sauvages » l'emportent à cet égard, du moins pour les langues anciennes et modernes et pour la théologie. Il est rare que les vicaires apostoliques, *outre les langues de leur mission*, ne soient pas en état de parler et d'écrire deux langues européennes, souvent davantage. Quant au latin, c'est la langue de l'enseignement, et tous les évêques sont professeurs dans leurs séminaires. Lors donc que les journaux mettent toutes les palmes de la science d'un même côté, qui est précisément le côté où les vicaires apostoliques ne sont pas, ils montrent qu'ils ont été préma-

turément et légèrement renseignés. On est bien revenu aujourd'hui de ces idées des premiers jours.

Puisque j'ai eu l'occasion de nommer Honorius, j'en profite pour annoncer une brochure qu'un ami de ce pape (il en a beaucoup) vient de donner au public. Il ne dit pas son nom, mais je crois que c'est un vicaire apostolique. La brochure est courte et me semble décisive. En voici le titre : *Monumenta quædam causam Honorii Papæ spectantia cum notulis*, 32 pages in-8°, dont une demi-page de préface et une de notules.

Dans toute discussion difficile, le parti qui publie les documents reconnus authentiques de part et d'autre fait preuve de bonne foi et de conviction. Selon toute apparence, ni le P. Gratry ni aucun de ceux qui l'encouragent n'eussent pris l'initiative de rassembler ces *Monumenta*. Ils ont besoin de croire qu'Honorius s'est trompé, non-seulement comme particulier, mais comme pape, et ils savent que les documents n'y consentent point.

Nous avons ici des lettres du pape saint Agathon et du Concile de Rome, la lettre captieuse du patriarche Sergius, les réponses d'Honorius, les actes du Concile œcuménique (tels qu'on les possède), dans lesquels Honorius est nommé, des extraits des lettres de l'empereur et du Concile au pape saint Léon II, des extraits du pape saint Léon II contenant l'approbation, mais en même temps la correction des con-

damnations prononcées par le Concile, Honorius étant mis à part des hérétiques, comme simple « fauteur d'hérésie. » On connaît maintenant assez la question pour savoir qu'il faut réduire la portée de ce grief.

Je regrette un peu que le sobre collecteur des *Monumenta* n'ait pas admis les actes relatifs à notre ami *Polychronius*, lequel montra si bien à quel degré de crédulité imbécile le monothélisme était alors descendu, suivant la pente naturelle de toute hérésie. Mais on y voit paraître le dernier chef de la secte, Macaire, patriarche d'Antioche, ami et inspirateur de Polychronius, dont il n'imita point les miracles, mais dont il eut la constance. Il est très-bien décrit dans la lettre de l'empereur. C'était un brouillon sans génie, qui resta court devant le Concile, et dont le principal intérêt semble avoir été de demeurer chef de quelque chose en face du monde et du pape. Constantin dépeint à merveille l'obstination de ce vaniteux, qu'on ne put sauver. Il s'est fait, dit-il, une cervelle de fer, une face d'airain ; et jouant sur le sens grec de Macarios (*beatus*, *felix*), il le plaint d'être moins heureux que son nom, *defecit a nobis Macarius qui pro suo nomine* FELIX *non est*. Mais que faire d'un insensé qui se croit plus sage que toute l'Église, et qui oppose sa parole têtue à l'inspiration du Saint-Esprit ? Il a fallu l'exclure, afin de ne pas exposer le troupeau du Christ à la dent des loups et

de le ramener au contraire sous un seul pasteur.

Cette lettre impériale est pleine de bon sens. Mais Macaire s'obstina jusqu'à la mort. Il mourut à Rome, où il avait demandé d'être envoyé, plutôt pour ergoter que pour s'éclairer, étant dès longtemps convaincu qu'il ne pouvait se tromper, encore qu'il ne parvînt pas à rendre compte de son opinion. Ainsi finit le monothélisme, écrasé sous le talon de l'anathème (1).

Le Pape s'est rendu dimanche à Sainte-Croix de Jérusalem, pour la bénédiction des *Agnus Dei*. La foule était immense. Sur ce théâtre, sans égal au monde et par sa beauté propre et pas la majesté des souvenirs, le Chef de l'Église a retrouvé plus ardentes les acclamations qui l'avaient accueilli à la cérémonie du jour de l'Annonciation. *Vive le Pape infaillible !* C'est encore une réponse aux arguments tirés du fait d'Honcrius. Pour arriver du Vatican à Sainte-Croix de Jérusalem, Pie IX a longé le palais des Césars en ruines ; il a vu les églises des premiers siècles, vivantes ; le Colysée vivant, Saint-Jean-de-Latran vivant. Il a passé au pied de l'escalier du prétoire, que

(1) Pendant que cette brochure était publiée à Rome, M. Arthur Loth, rédacteur de l'*Univers*, terminait, à Paris, un travail sur le même sujet et presque sur le même plan, mais beaucoup plus étendu, avec les textes grecs et des dissertations critiques. A Rome même, j'ai entendu dire par les juges les plus compétents que cette publication était concluante et ne laissait plus rien à faire.

le peuple monte à genoux. Il a vu le *triclinium* de saint Léon, où Charlemagne reçoit à genoux la seule épée qui ait doucement et honorablement régi le monde et sous laquelle la liberté ait pu grandir : *Corolus Magnus sanctæ romanæ Ecclesiæ ensis clypeusque*, Charles le Grand, épée et bouclier de la sainte Église romaine ! Cet homme n'a duré qu'un instant, l'instant d'un règne, et n'a fait qu'indiquer en quelque sorte la place et la forme qu'il voulait donner à son trône ; mais après mille ans, sa conception non réalisée est encore une des apparitions victorieuses qui empêchent le monde de réédifier le trône de Néron. Quand le monde méritera de rentrer dans la voie de l'unité, Dieu suscitera un homme ou un peuple qui sera Charlemagne. On reverra ce Charlemagne, homme ou peuple, ici, au Latran ; il sera à genoux devant le Pape revenu des cachots ou de l'exil, et le Pape prendra sur l'autel le sceptre du monde et le lui mettra dans la main.

Ce qui n'empêchera pas quelques grimauds de réciter encore l'histoire d'Honorius, et de brocher encore que le pouvoir de la Papauté repose sur les Fausses Décrétales. Macarius, Febronius, Polychronius, tous les *us* qu'on a jamais vus, ne manqueront jamais dans les sorbonnes. Ils ne ressuscitent pas les morts, ils n'en ont pas besoin, ils sont la mort prolongée ; mais enfin Pierre demeure, suscitant et propageant la vie, jusqu'à ce qu'elle ait tué la mort.

Il y a dix ans, j'étais sur cette place du Latran. Les yeux tournés vers les montagnes voisines, derrière lesquelles campe le médiocre Attila de nos médiocres âges, je causais avec un libre-penseur français, de cette école qui ne pense pas et qui n'est pas libre, et qui n'aime ni la pensée ni la liberté. Devant nous quelques pelotons de la garnison française, qui alors gardait Rome, faisaient l'exercice. Nous nous entretenions du passé et de l'avenir. Je disais que l'Église de Latran, mère et tête de toutes les Églises de la terre, était aussi solide que jamais ; mon libre-penseur voulait se donner la joie d'en douter. Il me demandait ce qui arriverait quand ces petits *soldats* seraient partis. Je lui répondais : Il en viendra d'autres.

Ces petits soldats sont partis en effet, Attila s'est hâté de franchir la barrière ; mais il l'a repassée plus vite : d'autres étaient venus. Ils sont venus de loin, une poignée ; ils ont suffi. Attila a livré deux batailles, il n'en a perdu qu'une, mais le Pape en a gagné deux. Quelques généreux enfants tombés sur les marches du Latran ont empêché le fléau de passer la première fois, l'ont fait reculer la seconde fois. C'est extravagant, humiliant pour le monde, qui est du parti d'Attila. En deux batailles, deux cents morts tout au plus, et la victoire du côté des petits bataillons. C'est contre la science, c'est contre les règles. Mais qu'y faire ? Les « destins » l'ont voulu ainsi, et

nous crions : *Vive le Pape infaillible*, sur la place de Saint-Jean de Latran, assez haut pour qu'Attila entende de l'autre côté des montagnes. M. Daru est trop mitigé, de dire que nous semblons vivre dans un autre monde. Avec sa permission, nous ne *semblons pas;* c'est bien réel. Il y a un petit autre monde pour nous, d'où nous regardons danser le sien.

Voulez-vous me permettre maintenant de me livrer à mon penchant pour l'adulation ? J'ai une petite histoire du Pape à vous raconter. Il y a tous les jours quelques petites histoires du Pape qui courent le Vatican, le Concile et la Ville, et qui font plaisir à tout le monde, sauf très-peu d'exceptions, car elles ont un sens et un sel que le petit monde catholique apprécie.

Il s'agit d'un évêque fatigué, qui, après avoir demandé qu'on écartât la question de l'infaillibilité, a demandé la permission de rentrer dans son diocèse, et l'a, je crois, obtenue. Cet évêque désirait emporter quelque faveur pour une célèbre église de son diocèse, dont il aime justement la gloire et dont il voudrait avec raison renouveler l'antique splendeur. Il s'est donc présenté au Pape, et l'a prié de lui donner... *la rose d'or !* Le Pape s'est étonné, et a répondu que la rose d'or n'avait pas cette destination. L'évêque tenait prêts ses arguments, les meilleurs arguments de Rome : il a cité un précédent. C'est l'argu-

ment de l'infaillibilité. Ce qu'un pape a fait, il avait le droit de le faire, un autre pape le peut donc faire, et c'est bien fait. De la part d'un inopportuniste, le syllogisme était adroit autant que fort. Toutefois Pie IX a trouvé plus opportun de ne pas se rendre. Il a objecté la coutume, ajoutant que si le pape en question (c'était, je crois, Rezzonico, patricien de Venise) avait donné la rose d'or à la basilique patriarcale de Saint-Marc, il avait voulu honorer ainsi toute la République; mais que l'occasion n'était pas pareille lorsqu'il s'agissait de l'église de..., du diocèse de C... Et ce fut fini.

Néanmoins, il en coûte à Pie IX de refuser. Il ne voulut pas qu'un évêque qui lui avait demandé quelque chose s'en allât les mains vides. Il ajouta donc qu'à défaut de la rose d'or, il donnerait un calice à l'Église pour laquelle on l'avait sollicité. En effet, le lendemain, il envoya le calice, avec un présent particulier pour l'évêque. Ce présent, c'était un petit livre de prières et méditations ecclésiastiques, intitulé : *Vade mecum*. Sur la première page, Pie IX avait écrit de sa main :

A Monseigneur l'évêque de C...

VENI MECUM.

P. P. IX.

L'évêque est parti.

Autre histoire.

M. Werner de Mérode a écrit très-respectueuse-

ment et très-filialement au Saint-Père, pour le remercier à l'occasion du service funèbre de M. de Montalembert. Une très-pieuse dame de la famille, et fort dévouée à l'Église, accompagnée de Mgr de Mérode, a remis cette lettre, que Pie IX a reçue avec la plus gracieuse bonté. Il a pressé entre ses mains la tête de Mgr de Mérode, et lui a tracé en souriant le signe de la croix sur le front et sur les lèvres. Etant parti aussitôt après l'audience, il a retrouvé dans les corridors Mgr de Mérode encore souffrant de sa jambe cassée, qui s'en allait péniblement, appuyé sur ses béquilles. Il s'est arrêté devant son grand aumônier, très-*opposant*, comme on sait, disant : « Oh ! le bon pauvre ! Donnons, il faut lui donner quelque chose ! » Et il lui a remis une petite pièce de monnaie.

Voilà comment les choses se passent ici, tandis que les aigres niais de l'*Union de l'Ouest* font leurs commentaires ingrats sur le service expiatoire (1). Qu'ils croient tout de suite que Pie IX a ordonné le service *expiatoire* pour *expier* ses torts envers les catholiques libéraux, et qu'ils se taisent. Ils y gagneront de faire moins voir leur genre d'esprit.

Il faut avouer que ces messieurs-là sont bien en-

(1) Ces écrivains catholiques libéraux trouvaient que le mot *expiatoire*, prononcé par le *Giornale di Roma*, était injurieux pour la mémoire de Montalembert, et entretenaient là-dessus une polémique !

nuyeux et que le sourire de Pie IX vient à propos éclairer la scène qu'appesantit leur présence.

Mon confrère, M. Le Nordez, du *Français*, m'appelle donc *cet homme !* Je ne savais pas que je fusse si méprisé de M. Le Nordez, du *Français*. C'est une humiliation qui m'est survenue depuis que je suis à Rome. J'attribue ce malheur aux fautes d'impression qui remplissent mes lettres. Elles méritent véritablement l'exécration du genre humain. Mais je suis assez fanatique pour me consoler même de cela, par la pensée que je verrai la proclamation de l'infaillibilité, Pie IX régnant, malgré l'opposition de M. Le Nordez, de M. Janicot et de M. Duboys. Je vous engage à ne pas faire grande attention aux mépris qui peuvent m'atteindre. Ici, nous autres infaillibilistes, nous sommes tous méprisés, plus ou moins, par la foule des gens de mérite comme M. Le Nordez et les autres. Le Pape même n'échappe pas. Il y a des Le Nordez qui appellent Pie IX *cet homme*, et le Concile, *ce Concile*. Dans la *Gazette d'Augsbourg*, il est dit que les Pères du Concile « ne sont pas des hommes, mais de la poussière humaine. » Ce sont des juifs qui écrivent cela, et on leur lâche trois sous par ligne. M. Le Nordez doit être dans ce prix-là.

A propos de la *Gazette d'Augsbourg*, que devient donc le démenti que lui a donné M. de Falloux, au sujet de sa lettre à M. Gratry? Si c'est fini, je trouve

que cela ne finit pas bien, et M. le comte de Falloux est loin d'avoir comblé les vœux que je faisais pour l'honneur de son jeune blason. Il écrit à la *Gazette d'Augsbourg* avec respect une réclamation tout à fait douce. La *Gazette d'Augsbourg* ne lui fait pas l'honneur de répondre, n'insère pas même le texte de sa réclamation, et M. de Falloux, qui devrait bondir, n'insiste pas. Cette conclusion me paraît étrange. De part et d'autre, on semble se donner quittance et convenir d'abandonner la question. Le gentilhomme écrit au journal, après avoir bien attendu : « Journal que j'honore, je suis poussé à dire que vous avez fait un faux, qui diffame mes principes religieux et politiques ! » Le journal passe, avec je ne sais quel air de répondre au gentilhomme : « Croyez-vous ? » Et puis, plus rien.

Gentilshommes, gentilshommes, noble Stofflet, noble Cahuzac, noble Cumont, noble Falloux (1), et vous aussi, nobles juifs d'Allemagne qui méprisez le Concile, à trois sous la ligne sans signature, nous ne sommes que de pauvres gens : mais quand vous aurez avec nous de ces sortes d'affaires, elles ne se termineront pas ainsi.

(1) Ces messieurs composent la rédaction de l'*Union de l'Ouest*. Je recueille ici leurs noms à cause de l'indignité persévérante de leur polémique. Je crois, d'ailleurs, que le Stofflet et le Cahuzac sont de simples faux-nez.

LXXIX

8 avril.

J'ai certaines raisons pour plaider aujourd'hui la cause de l'*Univers*. Il s'agit de savoir si l'*Univers* est un journal de sédition. Nous en serions étonnés, ne nous connaissant aucun lien de parenté avec la race des Gracques, surtout dans l'Église. Le séditieux dans l'Église est une larve d'hérétique. Nous plaignons l'infirmité de l'hérétique de naissance; mais l'hérétique par choix, qui mutile en lui la vérité, nous semble un composé de présomption, d'ingratitude et de sottise. Voilà proprement le séditieux qui sera bientôt le traître. Nous ne concordons pas avec cette espèce; elle nous hait notoirement. Nous croyons que l'enfer est peuplé de canaille séditieuse éternellement en révolte, éternellement fouettée. Nous voulons rester dans l'Église vivants et morts, et nous faisons notre sagesse d'obéir à l'Église, d'être des fidèles, des hommes obéissants. Le beau Satan des poëtes, dont le *Non serviam* séduit tant d'imbéciles et tant de pleutres, n'est que le prince des sots

éternels. Son *Non serviam* est le *Non possumus* de l'être abject qui ne peut vouloir bien faire. Le Fils de Dieu est venu pour servir, obéissant jusqu'à la mort ; le vicaire de Dieu, serviteur des serviteurs de Dieu, ne peut désobéir à Dieu. Ainsi nous avons résolu d'obéir à l'Église, non-seulement pour n'être point rejetés de son sein, mais par justice et par fierté, pour n'avoir point de maîtres qui nous commandent sans respect et sans amour. Ajoutons que tout ce que nous pouvons apercevoir de séditieux nous semble d'un génie médiocre ou même tout à fait plat.

Avec ces sentiments raisonnés, comment pourrions-nous faire un journal de sédition?

On nous en accuse cependant. Nous soutiendrions séditieusement l'obéissance, en faisant désobéir ceux à qui une certaine obéissance devrait imposer d'être jusqu'à un certain point désobéissants. Cela est délicat à définir, parce qu'on ne peut guère spécifier le délit sans commettre une sorte de délit. La sédition consisterait en ce point, que l'*Univers* contredit avec trop de zèle ce que l'on fait contre l'infaillibilité, et signale avec trop de suite ce que l'on ne fait pas pour l'infaillibilité. Il exerce de la sorte une pression sur l'épiscopat, même sur le Concile; et enfin l'on arrive à coudre un raisonnement dont la conclusion est que l'*Univers* finira par vicier les opérations de l'Esprit-Saint.

C'est bien humiliant pour le petit *Français* qui se

mêle aussi de raisonner sur le Concile! On lui reproche beaucoup de malhonnêtetés; personne ne l'accuse d'exercer la moindre influence. Je risquerais d'en triompher, mais la cendre des triomphateurs, fort abondante ici, me rappelle que l'essentiel en ce monde n'est pas de triompher du petit *Français*. Quantité de statues gisent, le nez cassé, parmi les débris des palais et des temples; la gloire de la république et de l'empire forme le limon qui encombre la *Cloaca maxima*. Si nous ne sommes que des séditieux, il nous servira peu d'avoir tant opprimé le petit *Français* et tant ravagé ses idoles. Sachons donc d'abord si nous avons le droit de croire tout haut à l'infaillibilité du Pape, et de dire tout haut pourquoi les raisons contraires du petit *Français* et de toute cette bannière nous semblent n'offrir ni le poids de la qualité, ni l'avantage de la quantité.

J'ai pris une consultation. Ce n'est pas la première! Il y a longtemps que je consulte. J'ai consulté auprès des Salinis, des Gousset, des Gerbet, des Parisis, des Fornari, et plus haut encore. J'ai dans mes papiers une consultation que Montalembert avait demandée pour moi à Grégoire XVI; j'ai une encyclique plus récente, par laquelle furent annulées deux sentences rendues avec trop de précipitation; j'ai la collection des brefs accordés à tous les journaux catholiques, sauf la *Gazette*, le *Français*, et peut-être le *Correspondant*. Je crois être en règle. Néanmoins, j'ai

voulu consulter de nouveau pour la circonstance, qui est nouvelle.

Ayant rencontré un gros de théologiens, je leur ai posé le cas. C'était sur le *Cœlius*, dans un vieux jardin de saint Grégoire le Grand, d'où l'on voit le palais des Césars, le Colysée, le Capitole et Saint-Pierre. — O Janicot, qui dites *Non serviam* dans les entrailles de la rue Coq-Héron! — Me trouvant là, entouré de consulteurs du Concile, foulant l'herbe nouvelle sous les arbres en fleur, et démolissant par distraction quelque angle d'*opus tumultuarium*, je m'informai des règles du bon service.

— Seigneurs théologiens, dis-je, vous savez comment je prends parti dans les questions controversées entre les catholiques. Concernant la politique, je ne vous demande rien : *Civis romanus sum*. Mais je voudrais être fixé comme fidèle. Quand les sentiments sont divisés, ai-je le droit d'être ouvertement de l'avis le plus sûr et même le seul sûr? Ai-je le droit de dire et de montrer que cet avis, qui seul est sûr, est d'ailleurs le plus suivi? Touchez d'abord, je vous prie, la question d'opportunité. L'on m'impute de l'avoir soulevée. L'accusation serait bien glorieuse, et elle est bien injuste. Dites-moi si j'aurais eu le droit d'être opportuniste, quand même j'eusse inventé l'opportunité. Vous me direz ensuite si je peux, en sûreté de conscience, me déclarer infaillibiliste et propager l'infaillibilité.

— La question d'opportunité, répondit l'un des consulteurs, est devenue oiseuse. Elle a été libre. Tranchée par l'affirmative, elle est libre encore à quiconque s'y veut amuser. Il convient davantage de la laisser aux dames faillibilistes pour leur procurer la consolation de dire qu'elles ont vu juste en annonçant les maux que l'infaillibilité ne manquerait pas de produire.

En réalité, les questions qui naissent dans l'Église viennent toujours de loin, éclosent toujours au moment que Dieu a fixé. Le Pape connaît ce moment-là, et l'opportunité existe. On a dit que la proclamation de l'Immaculée-Conception n'était pas opportune. Elle l'était. On a bien plus crié contre l'opportunité du *Syllabus;* il s'est trouvé très-opportun. Il a allumé cinq ans à l'avance un flambeau nécessaire pour étudier l'objet du Concile. Ce flambeau n'a pu être éteint par l'empressement d'une certaine illustre brochure qui vint s'appliquer sur lui avec un air de réflecteur, et au fond avec des prétentions d'éteignoir. Rien ne prévaut quand Dieu déclare une opportunité que personne n'aurait pu créer la veille. Les contredisants y perdent leur peine. Ce qu'ils disent inopportun, ils le font nécessaire. Ils le faisaient nécessaire avant qu'on en parlât. *Notre* Bossuet fut un grand révélateur du dogme de l'infaillibilité ; après Bossuet, Febronius ; après Febronius, d'autres commencèrent de poser les rails sur lesquels allait arriver l'op-

portunité. Cela ne fut point si soudain qu'il leur semble. Et le dogme sera proclamé par une autre opportunité imprévue du monde, qui arrivera bientôt, et qui sera une suite de ces desseins de Dieu « cachés, dit Bossuet, dans les choses humaines. » L'iniquité du monde cachait dans les choses humaines le déluge qui devait tomber du ciel ; la miséricorde de Dieu envoyait Noé, et faisait pousser sur la terre le bois qui servirait à la construction de l'arche.

Lorsque Dieu ordonna à Noé de construire l'arche, le baromètre était-il à la pluie? Il y avait encore cent ans jusqu'au déluge. Donc, point d'opportunité visible. Cependant il fallait bien que l'arche fût faite. Quand Noé mit la main à l'œuvre, en dépit des railleries du monde, peut-être malgré l'opposition de ses fils, il n'était que temps : l'arche terminée, aussitôt la pluie tomba. On connut plus tard les causes du déluge, l'utilité de l'arche, la prudence, c'est-à-dire l'obéissance opportune de Noé.

Noé, c'est le Pape. Le Pape travaille toujours opportunément, n'importe qui dise le contraire, peuple, roi ou prêtre; n'importe quels obstacles puisse rencontrer ou susciter son travail sacré. Toute sagesse est courte; la seule sagesse est de faire ce que Dieu commande. Peut-être que Noé eut des difficultés avec ses voisins, qu'on lui vendit le bois trop cher, qu'il épuisa ses finances, qu'il négligea des opérations en apparence plus pressées; mais il fallait construire

l'arche. Puisque le Pape a appelé les ouvriers pour construire l'arche, c'est la besogne urgente. Les ouvriers doivent construire l'arche, et la construire sur les plans du Pape. Selon quelques-uns, on devrait laisser ce travail et construire autre chose : une salle de festin, par exemple, pour célébrer le mariage de l'Église et du monde moderne, dont M. Napoléon Daru rédigerait le contrat. Telles étaient les idées des inopportunistes aux jours de Noé. *Edebant et bibebant: uxores ducebant et dabantur ad nuptias, usque in diem, quâ intravit Noe in arcam : et venit diluvium.*

— Me voilà convaincu, dis-je, que je n'ai point péché sur la question d'opportunité, et que cette question n'a pas été créée par le caprice de « certaine presse. » Venons à l'infaillibilité. Ai-je le droit, moi laïque, de soutenir la thèse de l'infaillibilité aussi vigoureusement que je peux, par les moyens honnêtes qui sont à ma disposition?

— A mon avis, répondit un second théologien, c'est votre droit et votre devoir. Tout fidèle est appelé à professer et à défendre la doctrine romaine sur le Pape. Quand une opinion n'a pas le degré de probabilité qui la rendrait soutenable dans les écoles,— et c'est présentement le cas de l'opinion gallicane touchant le Pape, — aucune autorité ne peut légitimement empêcher de la combattre.

— Vous dites *aucune?*

— Aucune, tant que le Pape lui-même n'impose pas silence. Envers toute autre autorité, dans ce cas, une désobéissance respectueuse n'est que liberté, nullement rébellion. En certaines circonstances, tout fidèle est témoin, comme en certaines circonstances tout citoyen est soldat. L'obéissance réclamée par l'Église n'a aucun caractère de servitude. L'interdiction ou la censure d'une manière de voir ne sauraient être un acte de bon plaisir. Le gallicanisme, se modelant sur le gouvernement civil, viole les lois qui protègent la liberté. Ce n'est point l'usage de Rome. Dans les questions *libres*, un prêtre, un simple fidèle peut garder une opinion contraire à celle de son évêque. Un évêque n'a pas le droit, même en Synode, de trancher une question controversée entre les théologiens des diverses écoles. A plus forte raison, ne peut-il pas interdire une doctrine certaine, agréée du Pape et de la majorité des évêques. Sans doute, il faut de la discrétion, mais il en faut des deux côtés. La doctrine est libre, et plus que libre : que le pouvoir souffre la liberté de la doctrine et la liberté du fidèle. Ce n'est pas l'anarchie, c'est la liberté. Cette liberté ne dispense nullement le fidèle de respecter le pouvoir et d'obéir à ses prescriptions légitimes.

— Mais si le pouvoir trouve qu'on lui suscite des embarras, que l'on gêne son action, et si enfin il lui plaît de frapper ceux qui ne se rendent pas à son avis ?

— Accepter le pouvoir, c'est accepter la contradiction. L'art de gouverner, c'est l'art de souffrir les embarras et d'en sortir par la patience et par le droit, qui permet l'emploi de la force lorsque la force est nécessaire. Si la force est appliquée à bon droit, elle triomphe. Si elle est appliquée sans droit, c'est-à-dire sans justice, *hoc est inconveniens*, c'est un malheur humain. Il est d'ailleurs réparable, puisque dans l'Église la force qui se trompe est soumise aux redressements d'une autorité supérieure toujours juste et qui finira toujours par sauver le droit.

— Bien; mais que dites-vous de « la pression exercée sur le Concile » par le tapage de nos opinions?

— A votre place, je ne m'en inquiéterais pas plus que le Concile lui-même. C'est ma conviction que le Concile ne se sent pressé ni par vous ni par les autres et ne se préoccupe ni de vous ni des autres.

— Je vous avoue que j'en suis profondément convaincu.

— Tenez ferme dans ce sentiment très-sage, et pressez le Concile tant que vous voudrez. Tout ce bruit inévitable n'est pas si mauvais. Il convient que le monde sache bien et entende bien qu'il se fait quelque chose. Quand l'eau monta, les hommes qui avaient entendu cent ans le marteau de Noé, se souvinrent, comprirent les menaces de Dieu et levèrent leurs mains pénitentes vers le ciel. Beaucoup

furent ainsi sauvés, non de l'eau, mais du feu. Les journaux ne pressent pas sur le Concile; mais ils pressent sur la frivolité contemporaine, et ils la forcent de comprendre que le Concile fait quelque chose qui importe à la société. Quant au Concile, persuadez-vous qu'il ne subira que la pression de l'Esprit-Saint.

J'imagine que, si un évêque venait à condamner un journal pour fait de « pression exercée sur le Concile, » le Concile lui-même en serait plus surpris que le journal, et trouverait que cet évêque aurait dû plutôt condamner M. Daru. Car enfin M. Daru a fait des articles plus *pressants* que ceux d'aucun journal. Mais pourquoi condamner même M. Daru, puisqu'il suffit de ne pas l'écouter et d'interroger l'Esprit-Saint?

Presser le Concile de définir l'infaillibilité du Pape et presser Noé de terminer l'arche, suggérer au Concile et au Pape vos raisons plus ou moins solides, cela peut servir au dehors ou ne servir pas, plaire quelque part, déplaire ailleurs, selon les manières de voir. Mais qui peut trouver là rien de criminel, et pourquoi un évêque viendrait-il frapper d'une sentence ce qui blesse peut-être quelques oreilles, mais ne blesse, ni la foi, ni les mœurs, ni le droit?

Ainsi finit la consultation, et je finis ma lettre, en demandant à Dieu que nous ne sortions jamais du chemin de l'obéissance.

P. S. — Un article du *Journal de Rome* (officiel) que je lis à l'instant, reprend sévèrement des correspondances et des correspondants, qui se reconnaîtront eux-mêmes et qui, je l'espère, se corrigeront. La libéralité romaine blâme leur mauvaise foi et tolère encore leur liberté.

LXXX

8 avril.

Voici une fort belle lettre de Mgr l'archevêque de Baltimore à Mgr l'évêque d'Orléans, sur sa dernière brochure. Cette brochure n'a pas été heureuse, il faut l'avouer. La réfutation que je vous envoie, ronde, âpre et éloquente, a vraiment quelque chose de terrible. Comme celle de Mgr Bonjean, évêque de Jaffna, elle ne touche qu'un point, mais le point qu'elle touche, elle l'abolit. Quant au point de vue du talent, c'est un chef-d'œuvre de polémique. Quelle fermeté! quelle précision! quelle sobriété victorieuse!

Je n'ai besoin d'ajouter aucun commentaire pour vous montrer l'esprit de plus en plus net et tranché du Concile. La lettre de l'éminent archevêque de

Baltimore en est une manifestation assez évidente. Tout le monde aujourd'hui peut apprécier l'inhabileté et l'impuissance des suggestions humaines auprès des consciences qui s'interrogent devant Dieu.

LXXXI

Samedi saint.

Je renonce à vous parler des cérémonies de la semaine sainte. Je ne saurais ramener mes impressions au ton de journal; il faut garder ces tableaux pour un autre lieu. Ce qui convient, c'est de dire que tout s'est fait comme s'il n'y avait nulle autre chose à quoi l'on pensât parmi les hommes. On a ici la paix, et la profondeur de la paix. Les révolutions qui s'accomplissent au sein de la révolution générale, et cette révolution elle-même, semblent n'être que des accidents de banlieue. L'Église va son chemin, célèbre ses cérémonies, chante ses prières, ne hâte ni le pas ni la voix. Cette tranquillité est si naturelle qu'on oublie de la remarquer. C'est lorsqu'on y réfléchit qu'apparaît le miracle, et ce qui cesse de sembler naturel n'en devient que plus simple. Entre

deux versets d'un psaume, quelque pan de l'édifice européen s'écroule ; le psaume continue. Il arrive des dépêches menaçantes ; on passe au psaume suivant. Et il n'y a ici qu'une force de police pour se défendre du monde menaçant, comme d'un malfaiteur vulgaire.

Les propos du télégraphe n'en ont pas moins leur intérêt. Ainsi M. Buffet est parti, et M. Daru l'a suivi après avoir fait quelques façons. On raconte qu'il est arrivé deux télégrammes en vingt-quatre heures. Premier télégramme : « Décidément Daru ne veut pas infaillibilité ; il annonce que ce sera rupture. » Second télégramme : « Daru se retire. Ollivier remplace. Concile libre. »

Si l'histoire est vraie, ce second télégramme est glorieux pour M. Ollivier, et le décore mieux que la palme académique. Mais M. Ollivier ne serait pas arrivé aux Affaires étrangères et n'y apporterait pas ce large sentiment de la liberté, que le Concile serait libre tout de même.

Bon voyage à M. Buffet et à M. Daru. Ils ont fait une belle campagne, et se sont donné en peu de jours d'admirables certificats! L'on dira ce que l'on voudra : il est singulier que leur fortune ministérielle ait si vite justifié la superstition politique qui conseille de ne pas « manger du pape. » Remercions-les pourtant de nous avoir montré le fond du panier catholique libéral, et remercions davantage Dieu

d'avoir permis que nous en eussions la vue instructive à si bon marché.

Je vous ai dit dernièrement que le temps des brochures conciliaires me semblait passé. Il y en a quatre nouvelles depuis que je vous ai dit cela, et vous pouvez croire que je ne suis pas prophète. Mais il est toujours temps d'écrire des brochures. Je parlais du temps de les lire, et mon honneur est sauvé. Ces nouvelles brochures ne sont pas distribuées abondamment, ne sont pas lues de tous ceux qui les ont reçues, sont encore moins approuvées de la plupart de ceux qui les lisent. La doctrine de l'infaillibilité s'y trouve plus ou moins combattue, l'histoire d'Honorius en forme le principal agrément. Un seul auteur s'est nommé, c'est Mgr Héfélé, évêque de Rottembourg. Il se réfute lui-même, car, dans son histoire des Conciles, Honorius n'est pas considéré comme aussi hérétique qu'on le voudrait maintenant. Mgr le cardinal Rauscher traite également le sujet de l'infaillibilité, du moins c'est à lui qu'on attribue le demi-volume anonyme imprimé à Naples sous ce titre. Je ne l'ai pas lu. On rapporte qu'il est encore beaucoup question d'Honorius là-dedans. La troisième brochure serait l'œuvre de Mgr l'évêque de Mayence. La distribution par la poste n'a pas été permise. C'est une distinction. On parle enfin d'une quatrième brochure, in-4°, latine, qui soutient assez les idées de Mgr Maret pour qu'on le soupçonne d'en

être l'auteur. Le sentiment général n'est point favorable à ces manifestations, et ceux qui peuvent en parler en connaissance de cause les jugent au moins superflues. — Rien, disent-ils, n'y est nouveau, pas même la mauvaise humeur; ce sont de vaines écritures.

On raconte qu'un illustre archevêque, pressé de subir la lecture d'un de ces écrits, n'a pas voulu s'y prêter. Il a répondu : « Je m'instruis dans les gros livres. Pourquoi perdre mon temps à écouter ce qui n'est pas fait pour moi? » Cet archevêque a donné un excellent livre sur les Conciles, et je crois qu'en effet les brochures n'ont rien à lui apprendre.

La redoutable lettre de Mgr Spalding recueille une autre fortune. Il y a là un caractère et un accent de vie qui valent fort au-delà de tout ce que l'on peut tirer des bouquins, lesquels sont sujets à ne dire que ce que l'on veut leur demander, et l'expérience en a été trop faite. On me citait un trait de Mgr Spalding. Étant malade en France, il y a quelques années, et ses amis et lui-même croyant qu'il ne guérirait pas, il ordonna qu'on le portât dans son cercueil à Rome, qu'on le présentât à la bénédiction du Pape et qu'on le ramenât parmi son peuple, après qu'il aurait ainsi témoigné de son cœur jusque dans la mort.

Faites des brochures pour tourner ces hommes-là!

LXXXII

Mercredi de Pâques.

La fête de Pâques n'a point cessé. A Rome, elle est nationale et elle dure longtemps. Il y a un empereur de Rome, c'est Jésus-Christ, citoyen romain, selon la remarque de l'évêque de Tulle. Ce citoyen libérateur, cet auguste éternel, fondateur tout à la fois de la liberté et de l'empire, est encore le prince temporel de Rome. Rome l'honore d'une fête politique et civile qui commence aussitôt après l'accomplissement de la fête religieuse. Je ne prétends pas que cela soit bien défini et fait exprès ; mais cela est ainsi, et nous sommes dans le cours charmant de cette fête. Je vois un peuple qui s'amuse véritablement, sans tapage, sans ivresse, sans se proposer de rien changer, encore moins de rien détruire ; un peuple qui se sent chez lui, qui veut rester chez lui et qui ne sera pas, comme les autres, expulsé ou par extension ou par invasion.

Le passage entre les deux fêtes de Pâques, je veux dire entre les fêtes religieuses et la fête civile, et qui lie l'une à l'autre, c'est cette incomparable bénédiction pontificale donnée à la ville et au monde. Il n'y

a rien de pareil, il n'y a rien d'égal. Pour ma part, je crois bien avoir senti là tout le poids d'admiration que je suis capable de porter, et, Dieu merci! ma capacité sur ce point n'est pas médiocre. Par elle-même, la magnificence de la scène est immense; elle grandit en tout sens par la comparaison. On ne peut s'empêcher de songer aux entrevues solennelles qu'ont, partout ailleurs, les souverains et les peuples, même quand il s'agit des rencontres de bonne amitié, qui deviennent rares de plus en plus.

L'empereur du Maroc donne ses audiences à cheval. Ce n'est pas ignorer l'art de se faire valoir. L'homme à cheval n'a pas grand'chose à dire pour convaincre de sa supériorité l'homme qui lui parle à pied. Depuis la révolution, nos rois d'Europe ont pris ce style maugrebin. Ils se montrent à cheval, et pour ajouter à leur éloquence, ils s'entourent d'autant de soldats qu'ils en peuvent ramasser, et ils font tirer le canon. Voilà leur manière de se rendre respectables. Après avoir essayé de beaucoup d'autres choses, c'est encore ce qu'ils ont trouvé de mieux, tellement qu'en ce point ils ont réussi à se mettre d'accord. Ils donnent tous des revues.

On reçoit une visite, on célèbre un anniversaire, on pend la crémaillère après un emménagement de Constitution : revue! — Voyez, mon frère, si je n'ai pas de quoi vous frotter au besoin! Voyez, mon peuple, les liens de l'affection qui existe entre nous,

et les bases de ma sagesse et les garanties de la vôtre! Ensuite l'on va voir en commun la *Belle Hélène*, on avale une cantate de cinq cents francs, on défonce un tonneau de croix d'honneur, et voilà la fête. Elle paraît très-belle, lorsqu'elle n'a pas été incidentée de quelque coup de pistolet.

Je n'ai jamais eu l'honneur d'assister à une revue. J'ai été, dans ma jeunesse, comme tous les *citoyens*, *commandé* pour en prendre le régal, et j'ai trouvé plus de régal à déserter ces jours-là, totalement insensible au plaisir de contempler le souverain à cheval. Je n'ai pas non plus joui du plaisir de voir le souverain à la représentation de la *Belle Hélène*, où la situation me semble encore plus marocaine. J'ai fui également un autre spectacle, celui du souverain assis, lisant un discours en habit militaire, dans lequel il ne dit pas ce qu'il pense, ou ne pense pas ce que voudrait l'honneur de la raison; après quoi il reçoit des serments. Je me suis privé de ces merveilles. Mais, je m'explique aisément les impressions qu'elles produisent, la manière dont on en rend compte, et les sentiments populaires qui en résultent.

Ici, c'est autre chose. On y vient, on y revient; il n'y a pas d'ennui de la foule qui empêche d'y revenir. On se veut remplir les yeux, la mémoire et le cœur de cette chose saine entre toutes, lorsqu'elle est saine, l'admiration. A la Pâque de l'an de salut

1870, l'admiration coulait et débordait sur la place de Saint-Pierre comme un fleuve du paradis. Le monde était là substantiellement; on entendait parler toutes les langues, il y avait là deux cent mille personnes, et un seul cœur, et un seul regard fixé sur un seul point. Cette place, où aucun espace ne restait vide, ressemblait à une immense prairie de fleurs où le vent formerait de douces ondulations. Les terrasses et la colonnade, peuplées de statues et de vivants aux vêtements variés, offraient le même décor joyeux, magnifique et tranquille. Au milieu, l'obélisque du jardin de Néron, relevé par la main de Sixte-Quint et portant la croix, disait la foi et l'attente de cette multitude. *Christus vicit, Christus regnat, Christus imperat!* C'est donc là que Néron a versé tant de sang chrétien, et de ce sang est née cette floraison que tant de siècles n'ont pu faucher et qui renaît toujours; et le corps de Pierre, transporté là, n'a cessé de renaître et de fleurir; et cet épi broyé donne toujours son froment nécessaire au monde !

Un grand silence s'est fait, l'espace qui contenait deux cent mille vivants est devenu silencieux comme le désert. Le Pape est apparu. Il s'avance du fond, porté sur la *sedia* sans mouvement apparent, comme un astre et comme une vision. Il se lève, dans son vêtement d'or; toute tête s'incline, tout genou fléchit, sa voix se fait entendre : *Benedicat vos omnipo-*

tens Deus! Il bénit le monde, et si le monde entier était là, chacun se sentirait placé dans ses bras ouverts pour embrasser le monde.

Il y a de grands poëtes dont personne ne sait les noms et qui ont fait à l'espèce humaine des présents sans prix. Quel est le maître des cérémonies qui a inventé cette chose si simple, la bénédiction papale du jour de Pâques, et réglé de mettre ainsi en présence, sur la place de Saint-Pierre, le souverain temporel de Rome et le peuple romain, le souverain spirituel du monde et le monde? Je dis que ce maître des cérémonies a été un poëte du premier ordre, et qu'il a *trouvé* un tableau, un chant et une action qui l'emportent sur beaucoup d'illustres chefs-d'œuvre. On m'a rapporté que Pie IX n'est pas le moins ému de ette scène sublime. Il disait un jour : « Quand je donne cette bénédiction, je me sens vraiment Pape. Je sens que le cœur et la main du Pape sont dans le cœur et dans la main de Dieu, bénissant le monde. »

Là, tout est grand, sincère, plein de Dieu. Je ne m'étonne point des miracles qui se font en ce moment sacré, des cœurs qui changent, des pas qui s'arrêtent sur la pente mauvaise et retournent et remontent soudain. Combien de visages pâlissent, combien d'yeux se remplissent de larmes! Peu d'hommes ont le privilége de se trouver complétement insensibles dans cette atmosphère de grâce. Il en est pourtant. Dimanche dernier, trois magnifiques garçons, offi-

ciers de l'armée qui a eu la dernière, en Europe, l'honneur d'être bien battue, sont restés gaillardement debout, casque en tête, au milieu de la foule prosternée. Belle revanche de Sadowa, et beau présage d'une revanche future! On verra certainement repousser les plumes de l'aigle autrichienne, assez ravagée en ce moment. Que ne peut espérer une aigle qui a de si fiers et inecroulables soldats!

Le soir, on a eu l'illumination de la coupole. Autre poésie étrange et saisissante. Rome est un bel instrument, et quels artistes pour en jouer! Honorons encore la mémoire de l'inconnu de génie à qui est venue cette idée d'illuminer le dôme de Saint-Pierre, et d'exécuter le « changement de feux. » Vous savez que la coupole est d'abord illuminée sobrement, comme par grains, de façon à la profiler dans la nuit. C'est déjà très-beau et très-grand. Puis tout à coup, en un clin d'œil, toute la montagne s'allume et la croix se dessine flamboyante sur la montagne de feu. Un bruit d'applaudissement s'élève de la ville et des terrasses peuplées de spectateurs, un souffle d'admiration semble venir des espaces réjouis, et les étoiles prennent plaisir à regarder la terre.

Il n'y a pas de belle fête sans lendemain. On entend bien cela ici. Le lundi de Pâques est un second dimanche. Toute la population en habit de fête se répand par les rues. Point de travail. Point de spectacle de misère et d'esclavage. On parle tant des

mendiants de Rome! Il y a beaucoup moins de mendiants à Rome qu'à Paris, ils sont moins en guenilles et moins tenaces : les *questanti* autorisés, avec leur plaque en évidence, ont l'air de fort honnêtes gens et fort discrets, qui exercent une profession, afin que les chrétiens n'oublient pas qu'il y aura toujours des pauvres parmi eux. La multitude ne demande rien et semble parfaitement n'avoir besoin de rien. Elle attend le feu d'artifice. Ce divertissement lui est cher, et elle a raison. Le feu d'artifice à Rome est une chose gracieuse, élégante et intelligente. Il dit toujours quelque chose, il a des caprices charmants. Cette année, la principale pièce représentait la Jérusalem céleste. On aura beau dire, il faut admirer un peuple à qui l'on peut donner de tels divertissements. *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.*

A demain, car je n'ai pas fini.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

24 avril, 3 h. 15 m. soir.

La session du Concile a eu lieu, comme on l'avait annoncé, sous la présidence du Pape. L'assemblée était très-nombreuse. Beaucoup d'évêques absents par congés étaient revenus. C'était un spectacle magnifique. Après la messe, célébrée par le cardinal Bilio, et les prières d'usage, on a procédé au vote

par *Placet* ou *Non placet* de la constitution *De Fide*. Tous les évêques ont répondu *Placet*, et la constitution a été ainsi votée à l'unanimité. Le dernier paragraphe du *Monitum*, ou conclusion, confirme toutes les constitutions et décrets apostoliques qui condamnent les erreurs du temps. Ainsi sont visées les condamnations portées par le *Syllabus*.

Hier soir, plusieurs évêques, au nom de la majorité, ont présenté au Saint-Père un nouveau *Postulatum* pour l'introduction la plus prompte des délibérations sur le chapitre de l'infaillibilité. Ils ont reçu une réponse favorable.

25 avril, 10 heures du matin.

Voici la traduction des paroles prononcées hier par le Saint-Père à la fin de la session :

« Tous les Pères du Concile ayant, sans exception « aucune, répondu *Placet* aux décrets et aux canons « que l'on vient de lire, Nous-même, Nous définis- « sons dans le même sens les vérités contenues dans « ces décrets et canons, que Nous confirmons de « Notre autorité apostolique.

« Vous voyez, très-chers Frères, combien il est « bon et doux de marcher d'accord dans la maison « du Seigneur, de marcher dans la paix. Marchez « toujours ainsi. Et parce que, à pareil jour, Notre-

« Seigneur Jésus-Christ donna la paix à ses Apôtres, « moi aussi, qui suis son vicaire indigne, en son « nom, je vous donne la paix.

« Cette paix, vous le savez, chasse la crainte, « cette paix, vous le savez encore, fait fermer les « oreilles aux discours du dehors. Oh ! que cette « paix vous accompagne tous les jours de votre vie ! « Qu'elle soit votre consolation ! Qu'elle soit votre « force au moment de la mort ! Qu'elle soit votre « joie éternelle dans les cieux ! »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

Pages.

LA BULLE D'INDICTION.

POLÉMIQUE SUR LE CONCILE.

ROME PENDANT LE CONCILE.

FIN DE LA TABLE.



Paris. — Imprimé par CH. NOBLET, rue Soufflot, 18.

